



73319



OEUVRES
DE
VOLTAIRE.

TOME LIX.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES
DE
VOLTAIRE

AVEC
PRÉFACES, AVERTISSEMENTS,
NOTES, ETC.

PAR M. BEUCHOT.

TOME LIX.
CORRESPONDANCE. — TOME IX.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N^o 6.
FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N^o 24.
LEQUIEN FILS,
QUAI DES AUGUSTINS, N^o 47.
M DCCC XXXII.

CORRESPONDANCE.

3094. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1^{er} septembre.

La charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à Tancrède et à sa chère Aménaïde tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à-la-fois, qui s'avise de bâtir un château et une église, qui ne peut suffire à une correspondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé, mais il est dur d'être surchargé; le corps en souffre, *Tancrède* aussi. J'implore la clémence de madame Scaliger; je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des sottises; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que s'il y a dans *Tancrède* la simplicité, la noblesse, l'intérêt, la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être aussi bien reçue que *l'Écossaise*. Mademoiselle Clairon pleure et fait pleurer, dites-vous : que demandez-vous de plus? Il se trouvera quelques raisonneurs qui, après avoir pleuré,

diront à souper que le courrier qui portait la lettre d'Aménaïde au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir; d'autres répondront qu'il devait se taire; on demandera s'il y a assez de raisons pour condamner Aménaïde; les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop; que son courrier allait au camp des Maures; que Solamir avait osé la demander en mariage dans Syracuse; que Solamir l'avait aimée à Constantinople. Il est encore très naturel, et même indispensable, que Tanerède la croie coupable, puisque son père même avoue à Tanerède qu'il n'est que trop sûr du crime de sa fille. Toute l'intrigue est donc de la plus grande vraisemblance; et ce serait une chose bien inutile et bien déplacée de faire parler un postillon qui ne doit point parler. Il me semble que quand on a pour soi la vraisemblance et l'intérêt, on peut risquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq aetes contre quinze cents personnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que Lekain mette beaucoup de passion dans son rôle; cette passion doit être noble, je l'avoue; mais il faut que le désespoir perce toujours à travers cette noblesse.

Je souhaite que Brizard¹ joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer; croyez que ma nièce et moi nous fessons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaisir de me dire que vous ne pouvez pas souffrir cette familiarité plate que le bon homme Sarrasin prenait quelquefois pour le na-

¹ Voyez ma note, tome I.VII, page 336. B.

tuel, cette façon misérable de réciter des vers comme on lit la gazette! J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé, que je n'aime point.

Au reste, vous savez bien que vous êtes le maître absolu de vos bienfaits, ainsi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi Stanislas. Je chercherai ces *Dialogues*¹ que vous voulez voir; j'en ferai faire une copie; tout est à vos ordres, comme de raison. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant *l'Écossaise*; vous avez décrédité ce malheureux Fréron dans Paris et dans les provinces, et il était nécessaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de *Tancrède* quand il vous plaira, vous êtes un excellent général. Si M. Daun avait conduit ses troupes comme vous conduisez les vôtres, le roi de Prusse ne lui aurait pas dérobé tant de marches. Adieu, mon divin ange; en voilà beaucoup pour un malingre qui n'en peut plus, mais qui adore ses anges.

3095. DE M. DALEMBERT.

A Paris, 2 septembre.

Il y a un siècle, mon cher et grand philosophe, que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ouvrage² de géométrie, que je viens de mettre sous presse, en est la cause. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre souvenir.

La difficulté n'est pas de trouver dans l'académie des voix pour Diderot, mais 1° de lui en trouver assez pour qu'il soit

¹ Les deux *Dialogues chrétiens*; voyez tome XL, pages 154-170. B.

² *Opuscules mathématiques, ou Mémoires sur différents sujets de géométrie*, etc. Cette collection, en huit volumes petit in-4°, commença à paraître en 1761. CL.

élu; 2° de lui sauver douze ou quinze boules noires qui l'excluraient pour jamais; 3° d'obtenir le consentement du roi. Il serait médiocrement soutenu à Versailles; chacun de nos candidats y a déjà ses protecteurs. Je sais que cela ferait une guerre civile; et je conviens avec vous que la guerre civile a son amusement et son mérite, mais il ne faut pas que Pompée y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a; et dès qu'il sera sédentaire à Paris, il se propose de vous en remercier. Il est pourtant un peu fâché de ce que dans vos lettres à Palissot vous appelez *la Vision* une f..... pièce, ou autant vaut. C'est pourtant cette f..... pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à Thieriot le peu d'anecdotes que je savais sur les différents personnages dont vous me parlez. J'y ajoute que Chaumeix a, dit-on, gagné la v..... à l'Opéra-Comique; que l'abbé Trublet prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessionnal, lorsqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes; je lui répondis : *C'est peut-être de l'autre côté.*

L'Écossaise a été bravement et avec affluence jusqu'à la seizième représentation. On assure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de la Saint-Louis, à l'académie française, un morceau¹ contre les mauvais poètes, et en votre honneur. Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'est d'être Français, et vivant. C'est par-là que je finissais, et le public a battu des mains beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai aussi étrillé les *wasps*, en passant. En un mot, cela a fort bien réussi. Adieu, mon cher et grand philosophe.

¹ *Réflexions sur la poésie, écrites à l'occasion des pièces que l'académie française a reçues, en 1760, pour le concours.* Ce morceau fait partie des *Mélanges de littérature, etc.*, par Dalember. B.

² Mot anglais qui signifie *frelon*; voyez tome VII, page 19. C.

3096. A M. DAMILAVILLE.

3 septembre.

Je vous envoie, monsieur, une lettre ¹ à cachet volant pour M. Diderot. Je crois que vous vous intéressez autant que lui à tout ce que mon cœur lui dit; vous pensez tous deux de la même façon. C'est un grand bonheur pour moi que je vous aie connus tous deux. Ce n'est, à la vérité, que par vos lettres; mais votre ame s'y peint, et elle enchante la mienne.

Je vis dans la retraite, mais je n'y ai pas un moment de loisir. Je dois quatre lettres à M. Thieriot; je ne lui écris qu'un petit billet, et je vous supplie, monsieur, de vouloir bien vous en charger. Je fais mes lettres courtes, pour ne pas trop enfler le paquet.

On m'envoie souvent de mauvais vers, de mauvaises brochures; vos lettres me consolent. Si vos occupations vous permettaient de me dire quelquefois des nouvelles de la littérature, et surtout de M. Diderot, ce serait une nouvelle obligation que je vous aurais.

Comptez, monsieur, que je sens jusqu'au fond du cœur le prix de l'amitié que vous voulez bien me témoigner.

Oserais-je vous supplier de faire parvenir, par la petite poste, cette lettre à madame Bellot?

¹ Cette lettre nous est inconnue, comme le *petit billet* à Thieriot et la *lettre* à madame Bellot. Cf.

3097. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 septembre.

Je suis dans mon lit depuis quinze jours, monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaisir. Il est vrai que pour du plaisir, vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...*; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des chevaliers¹ errants ne vous ennueie. Ce qui n'est point ennuyeux, c'est votre traduction de *Phèdre*; c'est le plus grand honneur qu'ait jamais reçu Racine.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature, Goldoni; je remercie le signor Paradisi: mais c'est vous surtout, monsieur, que je remercie. Algarotti a donc quitté Maeliavel² pour faire l'amour? Il passe son temps entre les Muses et les dames, et fait fort bien. Si le cher Goldoni m'honore d'une de ses pièces, il me rendra la santé; il faut qu'il fasse cette bonne œuvre. Je fais répéter *Alzire* autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je serai debout. Nous n'avons pas de sénateurs génois qui jouent la comédie. Les pédants de Calvin n'approchent pas des *sénateurs de Bologne*; je n'ai pu corrompre³ encore que la jeunesse; je civilise autant

¹ *Tancrède*, traduit en italien l'année suivante par le comte Augustin Paradisi, nommé dans cette lettre; et plus tard par Claudio Zucchi. Cl.

² Allusion à la *Science militaire du secrétaire florentin*, ouvrage d'Algarotti. Cl.

³ Allusion à un passage de la lettre de J.-J. Rousseau; voyez t. LVIII, p. 446. R.

que je peux les Allobroges. Les Genevois, avant que je fusse leur voisin, n'avaient pour divertissement que de mauvais sermons. Ils ne sont point nés pour les beaux-arts, comme messieurs de Bologne. Vous avez le génie et les saucissons; mais mes chers Genevois n'ont rien de tout cela.

Adieu, monsieur; je vous aime comme si je vous avais vu et entendu.

Recevez les respects de l'ermite V.

3098. A M. BORDES¹.

Aux Délices, 5 septembre.

Jérôme Carré est très flatté, monsieur, de tout le bien que vous lui dites de M. Freeport² et de l'Écossaise. Si vous voulez faire un petit pèlerinage vers le 18 septembre, vous trouverez à Tournai, sur un théâtre de marionnettes, deux ou trois acteurs qui valent bien ceux de Lyon, et surtout une actrice qui ne cède, je crois, à aucune de Paris. Vous verrez si le népotisme m'aveugle. Je ne suis pas si bon père que bon oncle; j'abandonne mes enfants; mais je soutiens que ma nièce joue la comédie on ne peut pas mieux.

Il faut que vous me fassiez un petit plaisir. Un libraire, nommé Rigolet, a imprimé à Lyon une petite brochure dans laquelle l'auteur se moque également des prêtres de Juda et des prêtres de Baal :

¹ Voyez tome LVI, page 365. B.

² On prononce *Friport*. — Ce rôle était très bien joué à Paris par Prévaille. C.

c'est toujours bien fait; plus on rend tous ces gens-là ridicules, plus on `mérite du genre humain; mais l'ouvrage est médiocre, et j'en suis fâché. Ce n'est pas assez de *compiler, compiler*, et d'*écrire, d'écrire*¹ en faveur des philosophes; tous ces ragoûts qu'on présente au public se gâtent en deux jours, s'ils ne sont pas salés. Ce qu'il y a d'assez désagréable, c'est que Rigolet s'est avisé d'intituler sa feuille : *Dialogues chrétiens*², par M. V...., imprimés à Genève.

Le second *Dialogue* désigne un prêtre de Genève, nommé Vernet, auquel on reproche une demi-douzaine de friponneries. Vous me rendriez un vrai service, si vous pouviez savoir de Rigolet d'où il tient ces *Dialogues si chrétiens*; j'ai un très grand intérêt de le savoir. Si Rigolet vous confie son secret, soyez sûr que je ne vous compromettrai pas. S'il ne veut point vous le dire, il le dira peut-être au lieutenant de police, qui est votre ami. Je vous demande en grace d'employer tout votre savoir-faire, tout votre esprit, toute votre amitié pour contenter ma louable curiosité. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame Denis vous en fait autant.

3099. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

Mon divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien disposé vos troupes pour gagner cette bataille³; on dit que l'ar-

¹ Expressions du *Pauvre diable*; voyez tome XIV. R.

² Voyez tome XL, page 154. R.

³ Le 3 septembre, la tragédie de *Tancrède* avait été jouée, pour la pre-

mée ennemie était considérable. *Débora-Clairon* a donc vaincu les ennemis des fidèles. On dit que Satan était dans l'amphithéâtre, sous la figure de Fréron, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux, il fit psh, psh, comme si c'avait été de l'eau bénite.

Il est absolument nécessaire que la pièce s'imprime bientôt. Je soupçonne qu'il y en a déjà une édition furtive. Vous savez que j'avais ci-devant proposé à madame la marquise ¹ une dédicace; je ne peux honnêtement oublier ma parole; j'écris ² au protecteur M. le duc de Choiseul, protecteur que je vous dois, et je le prie de savoir de madame la marquise si elle accepte l'Épître. Vous connaissez le ton de mes dédicaces; elles sont un peu hardies, un peu philosophiques; je tâche de les faire instructives. Si on les veut de cette espèce, je suis prêt; sinon, point de dédicace.

Madame Scaliger, vous avez sans doute taillé et rogné; vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque chose, ma foi, je le dois à vos critiques scaligériennes ³. Étiez-vous là, madame? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne soient pas si froids et si familiers.

Des longueurs, mon cher ange! c'est dans ma lettre de remerciement qu'il y aurait des longueurs, si

mière fois, avec le plus grand succès, dit Grimm dans sa *Correspondance littéraire*, 1^{er} octobre 1760. CL.

¹ De Pompadour. CL.

² Cette lettre est du nombre de celles qui manquent. CL.

³ Voyez ma note, tome LVIII, page 116. R.

j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir? je vous dois tout. Je baise le bout de vos ailes avec des transports de reconnaissance.

On dit que la lettre ¹ au roi Stanislas a fait impression sur l'esprit de monseigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié, de sa main, avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter *Tancrède* avec madame Denis; je parie, et même contre vous, que mademoiselle Clairon ne joue pas si bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer; que Brizard en fasse autant; je l'en défie. Il ne peut tomber de ses yeux que de la neige.

3100. A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 9 septembre.

Je suis, monsieur, plus touché que jamais de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde. Vous aimez les belles-lettres; je les ai cultivées jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Je donne mes pièces aux comédiens et aux libraires sans la moindre rétribution. Je mérite peut-être quelques bontés du public; je n'ai recueilli que des persécutions. Fréron et Pompignan m'ont poursuivi jusque dans ma retraite; ils m'ont forcé à être plaisant sur mes vieux jours, et j'en rougis.

Je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de vouloir bien envoyer par la petite poste cette lettre à

¹ 3084. Cl.

M. Thieriot, qui n'est pas assez riche pour supporter souvent les frais de la poste des frontières à Paris; c'est d'ailleurs un homme qui aime les belles-lettres autant que vous. Je vous demande bien pardon.

3101. A M. THIERIOT.

9 septembre.

Mon cher correspondant, vous me fournissez de bons reliefs pour la *Capilotade*¹. Si j'ai santé et gaité, la sauce sera bientôt faite. C'est rendre service à la nation que de rendre ridicules les persécuteurs des philosophes.

Je vous demande en grace d'aller chez *Protagoras*, et de lui dire énergiquement qu'il est le plus brave homme du parti, le plus aimable, le plus selon mon cœur; mais je ne lui pardonnerai de ma vie s'il n'a la bonté de m'envoyer le discours² qu'il a prononcé à l'académie. Je lui jure par Confucius, par Shaftesbury, par Bolingbrocke, qu'il ne sortira pas de mes mains.

Si quid novi, scribe.

3102. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 septembre.

Vous êtes un grand et aimable enfant, madame; comment n'avez-vous pas senti que je pense comme vous³? Mais songez que je suis d'un parti, et d'un

¹ Titre que Voltaire donnait au XVIII^e chant de la *Pucelle*. CL.

² Les *Réflexions sur la poésie*; voyez ma note, page 4. R.

³ Ceci concerne nombre d'auteurs que Voltaire honorait de sa protection, et que madame du Deffand disait fort ennuyeux et fort orgueilleux,

parti persécuté, qui, tout persécuté qu'il est, a pourtant obtenu, à la fin, le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur ses ennemis, celui de les rendre à-la-fois ridicules et odieux.

Vous sentez donc ce qu'on doit aux gens de son parti; M. le duc d'Orléans disait qu'il fallait avoir la foi des Bohêmes.

Je ne sais si vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne Stanislas¹; elle court le monde : c'est pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère Menoux, intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple... bon sens*.

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai, et je chercherai d'ailleurs, madame, tout ce qui pourra vous amuser; car c'est à l'amusement qu'il faut toujours revenir, et sans ce point-là l'existence serait à charge. C'est ce qui fait que les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre; c'est ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère rester sérieusement avec soi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très malheureux; c'est parcequ'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas.

Je vous adresserai, dans quelque temps, un exemplaire de *l'Histoire* de toutes les Russies². Il y a une

dans une lettre écrite par elle à l'Ermitte des Délices, le 5 septembre 1760. Cf.

¹ Voyez n° 3084. B.

² Voyez tome LVIII, page 556. Ce voyage ou ces *Lettres* ont été traduites en français, Paris, 1769, in-12, Neufchâtel, 1770, in-12, et dans

Préface à faire pouffer de rire, qui vous consolera de l'ennui du livre.

Adieu, madame; je suis malade, portez-vous bien. Soyez aussi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami, qui vous est tendrement attaché pour toujours.

3103. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No, no, no, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le *lettere sopra la Russia*¹, e me ne dolgo; car, si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très facétieuse Préface² où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baste, ce sera pour l'antiphone du second volume; car vous saurez que, n'ayant point encore reçu les mémoires nécessaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Orsù, bisogna sapere che vi sono due valenti banchieri a Milano, chiamati Bianchi e Balestrerio, e quegli rinomati banchieri sono li corrispondenti d'un valente mercante, o mercatante, di Ginevra, chiamato Le Fort, di quella famiglia di Le Fort, la quale

le tome V des *OEuvres d'Algarotti traduites en français*, Berlin, 1772, huit volumes in-8°. B.

¹ *Saggio di Lettere sopra la Russia*. Ce recueil était le Journal du voyage fait par Algarotti à Pétersbourg, en 1759, sur la frégate *l'Auguste*, aux ordres de milord Baltimore. CL.

² Voyez tome XXV, page 7; et LVIII, 537-38. B.

ha dato alla Russia il gran consigliere del gran Pietro.

Le lettere sopra la Russia non si smarriranno quando saranno indirizzate dal Bianchi a un Le Fort. Prenez donc cette voie, caro cigno; godete la vostra bella patria. Je vais adresser incessamment à Venise le premier volume russe par le signor Bianchi. Je serais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout seul. Les Allobroges me disent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie,

.....; sed non ego credulus illis.

VIRG., *œcl.* ix, v. 34.

Mais j'ai bâti aussi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La scène est en Sicile. C'est de la chevalerie, c'est du temps de l'arrivée des seigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y est question d'un pape¹ qui est nommé sur le théâtre. Cependant les Français n'ont point ri, et les Françaises ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Parisiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuse ma vieillesse, il n'y a guère de moments vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie; je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme, e le dame e le inuse vi favoriscono a gara.

*Vive beatus; have you read Tristram Shandy*²?

¹ Léon IV; voyez tome VII, page 128. B.

² Les deux premiers volumes de cet ouvrage de Sterne venaient de paraître. Le neuvième et dernier ne fut mis en vente qu'en 1767. CL.

This is a very unaccountable book, and an original one; they run mad about it in England.

Les philosophes triomphent à Paris. Nous avons écrasé leurs ennemis en les rendant ridicules.

Vivez *beatus*, vous dis-je.

3104. TO LORD LYTTTELTON¹.

At my castle of Tornex, in Burgundy.

I have read the ingenious *Dialogues of the Dead*. I find that I am an *exile*, and guilty of some exces-

¹ George Lyttelton, né à Hagley dans le comté de Worcester, le 17 janvier 1709, mort le 22 août 1773, avait publié, en 1759, des *Dialogues des morts*. C'est dans le xiv^e dialogue (entre Boileau et Pope) que Lyttelton parlait de l'exil de Voltaire. Une traduction française, par Jean Deschamps, parut à Londres, 1760, in-12. Une autre traduction, par de Joncourt, fut publiée la même année à La Haye, in-8^e. Lyttelton, dans une quatrième édition de son livre, fit beaucoup de corrections, et changea le passage dont se plaint Voltaire; il existe de cette quatrième édition une traduction française, Amsterdam, 1767, in-8^e, dont l'auteur est inconnu.

Robinet, qui publia, en 1766, les *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Parnasse* (voyez tome XLII, page 478), y donna non le texte même de la lettre, ni une traduction fidèle, mais une version grossière, qui, malheureusement admise légèrement par les éditeurs de Kehl, a été, jusqu'à ce jour, conservée dans les Œuvres de Voltaire. Voici la traduction française de la lettre à Lyttelton :

« De mon château de Tornex en Bourgogne.

« Milord, j'ai lu les ingénieux *Dialogues des morts*; j'y trouve que je suis exilé, et coupable de quelques excès dans mes écrits. Je suis obligé (peut-être pour l'honneur de ma nation) de dire que je ne suis point exilé, parceque je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des *Dialogues* m'impute.

« Personne n'a plus élevé sa voix que moi en faveur des droits de l'humanité; et cependant je n'ai pas même excédé les bornes de cette vertu.

« Je ne suis point établi en Suisse, comme cet auteur se l'imagine. Je vis dans mes terres en France. La retraite convient à la vieillesse; elle convient encore plus quand on est dans ses possessions. Si j'ai une petite

ses in writing. I am obliged (and perhaps for the honour of my country) to say I am not an exile, because I have not committed the excesses the author of the *Dialogues* imputes to me.

Nobody raised his voice higher than mine in favour of the rights of human kind, yet I have not exceeded even in that virtue.

I am not settled in Switzerland, as he believes. I live on my own lands in France; retreat is becoming to old age, and more becoming in one's own possessions. If I enjoy a little country-house near Geneva, my manors and my castles are in Burgundy; and if my king as been pleased to confirm the privileges of my lands, which are free from all tributes, I am the more indebted to my king.

If I were an *exile*, I should not have obtained, from my court, many a passport for English noble-

maison de campagne auprès de Genève, mes terres seigneuriales et mes châteaux sont en Bourgogne; et si mon roi a eu la bonté de confirmer les privilèges de mes terres, qui sont exemptes de tout impôt, j'en suis plus attaché à mon roi.

« Si j'étais exilé, je n'aurais pas obtenu de ma cour des passeports pour des seigneurs anglais. Le service que je leur ai rendu me donne droit à la justice que j'attends de l'illustre auteur.

« Quant à la religion, je pense, et j'espère qu'il pense comme moi, que Dieu n'est ni presbytérien, ni luthérien, ni de la basse église, ni de la haute; mais que Dieu est le père de tous les hommes, le père de l'illustre auteur, et le mien.

« Je suis avec respect son très humble serviteur

« VOLTAIRE,

« Gentilhomme de la chambre du roi. »

Lyttelton corrigea, comme je l'ai dit, ses expressions. On trouvera, sous le n° 3154, la réponse qu'il fit à Voltaire. B.

men. The service I rendered to them entitles me to the justice I expect from the noble author.

As for religion, I think, and I hope he thinks with me, that God is neither a presbyterian, nor a lutheran, nor of the low church, nor of the high church, but God is the father of the noble author and mine.

I am, with respect,

His most humble servant,

VOLTAIRE,

Gentleman of the King's Chamber.

3105. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 septembre.

J'ai eu encore assez de tête pour dicter un dernier mémoire; mais je n'ai pas assez d'expressions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'Argental m'étonne toujours; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'est pas assez d'avoir beaucoup d'esprit et de goût, il faut se donner la peine de mettre toutes ses pensées par écrit, de s'étendre sur les défauts, d'y substituer des beautés; elle a tout fait. En vous remerciant, madame; vous êtes encore au-dessus de l'idée que j'avais de vous; j'ai été honteux de prendre moins d'intérêt que vous à *Tancrède*. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me semble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première représentation. Je ne crois pas *Tancrède* un excellent ouvrage; mais enfin, tel qu'il est, grace à vos bontés, je crois qu'il peut passer. J'y ai fait ce que j'ai pu; il

faut enfin finir, comme vous dites; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore.

Il y a une grande différence entre descendre de Pierre Corneille ¹ ou de Thomas. Je me sens bien moins d'entrailles pour le sang de Thomas que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour *la Muse limonadière*², et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de soixante livres que de lui écrire. Mais j'abuse trop, madame, de vos excessives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde, celui de n'être pas auprès de vous deux, et de ne vous remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre *Tancrède*? comment recoudre sur son habit tous les lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles; cela me fait mourir de honte.

Cependant, que penser de Pondichéry, que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique, qu'ils peuvent prendre? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse³ surtout? Est-il bien vrai que le cunctateur Daun ait bien battu l'infati-

¹ La descendance masculine de Pierre Corneille n'est point éteinte, comme on l'a cru long-temps; vuyez le tableau généalogique à la page 371 de l'*Histoire de Pierre Corneille*, par M. Jules Tacheureau, 1829, in-8°. La personne du nom de Corneille dont Voltaire fit la fortune ne descendait pas de l'auteur du *Cid*; vuyez ma note sur le n° 3155. B.

² Charlotte Reuier, femme Curé, puis femme Bourette, née en 1714, morte en 1784, tenait un café à Paris, et faisait des vers. Elle en intitula le recueil *La Muse limonadière*; et c'est sous ce titre que l'auteur est connu. B.

³ Voltaire en faisait un fréquent usage. B.

gable *Luc*? Cet infatigable me mande ¹ pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très-sanglante ², et je n'en aurai de nouvelles sûres que quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que Magdebourg, qui ne tiendra pas long-temps; mais alors qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être, s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices; mais je ne pardonnerai jamais à Omer Joly de Fleury. Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça contre les philosophes ³, en parlement.

Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite Épître ⁴ pompadourienne? ne suis-je pas un grand politique? et cette politique n'est-elle pas très-*désinvolte* ⁵? ne suis-je pas bien fier? est-ce là une *Triste* d'Ovide? ai-je l'air d'un *exilé* ⁶? ai-je la bassesse de demander des grâces? ne suis-je pas digne de votre amitié? Mille respects tous fort tendres.

3106. A. M. CLOS.

A Ferney, 17 septembre.

Les sentiments que vous avez la bonté de me témoigner, monsieur, me font un grand plaisir; ils

¹ Cette lettre est perdue. B.

² C'était un faux bruit. B.

³ Le réquisitoire du 23 janvier 1759, contre l'*Encyclopédie*. R.

⁴ L'*épître dédicatoire de Tancrède*. K.

⁵ Le mot italien *disinvolta* signifie *adroite*. CL.

⁶ Voyez la lettre à Lyttelton, n° 3104. B.

partent d'un cœur pénétré qui aime les arts véritablement, et qui pardonne à mes défauts, en faveur de ces arts que j'ai toujours cultivés. Ils ont fait la consolation de ma vie; ils en font plus que jamais le charme, puisqu'ils m'attirent des témoignages si vrais de votre sensibilité. Il paraît que vous détestez les cabales infames des Fréron; on ne peut aimer les lettres sans haïr ceux qui les déshonorent; je suis très flatté d'être estimé d'un homme qui m'inspire de l'estime. C'est avec ce sentiment que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

3107. A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 19 septembre

Nous sommes trois que même ardeur excite,
Également à vous plaire empressés;
L'un vous égale, et l'autre vous imite;
Et le troisième, avec moins de mérite,
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout; je devrais entreprendre
De célébrer vos talents, vos attraits;
Mais quoi! les vers ne plaisent désormais
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, mademoiselle, c'est M. le duc de Villars, quand il daigne vous lire quelque morceau de tragédie; celle qui vous imite parfaitement hier, dans *Alzire*, c'est madame Denis; et le vieil ermite que vous embellissez, vous vous doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier *Alzire* devant M. le duc de Villars; mais nous devrions partir pour venir voir la divine Aménaïde. Si jamais les pays méridionaux de

la France ont le bonheur de vous posséder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver sur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur¹ haut de six pieds et un pouce, qui sera très propre à ce coup de main. Nous vous supplierons de nous informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne *chevalerie* que vous faites réussir à Paris, il est dit expressément qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle*. Comptez que je suis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins sur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien* et *Antifréronien* V.

Madame Denis et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

3108. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 septembre.

Madame Scaliger, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre; vous avez payé de votre personne; vous avez pansé les blessés, et mis les morts au quartier; c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

Mes divins anges, nous jouâmes hier *Alzire*; nous allons rejouer *Tancrède*; nous sommes à l'abri des cabales, c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs. M. le duc de Villars, grand connaisseur, nous encourage. Notre théâtre commence à être en réputation. Brio-

¹ Le Genevois Pictet, que Voltaire appelle son *cher géant*. Cf.

ché n'avait pas si bien réussi chez les Suisses. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez *l'Indiscret*¹; la pièce n'est-elle pas un peu froide?

Le comique, écrit noblement,
Fait bâiller ordinairement².

Si *Tancrède* avait un plein succès, il faudrait hardiment donner *la Femme qui a raison*; car, qu'elle ait raison ou non, elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de Pompadour fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconisme. Il faut marier demain notre résident³ de France dans mon petit château de Ferney. Nous sommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la messe, et je vais répéter deux rôles, Argire et Zopire. La tête me tournera, si je n'y prends garde.

Je baise le bout de vos ailes humblement.

3109. A MADAME D'ÉPINAL.

20 septembre.

Mille actions de grâces à ma belle philosophe. Nous marions demain Montperoux à Ferney, et nous avons imaginé une excellente façon de dire la messe. Nous jouâmes avant-hier *Alzire*, nous jouons demain *Tan-*

¹ Comédie de Voltaire; voyez tome II, page 279. B.

² Voyez ma note, tome LI, page 358. B.

³ Montperoux, à qui est adressée la lettre 2649. CL.

crède. Madame Denis est devenue Clairon. Le duc de Villars forme nos acteurs. Il nous est venu un philosophe très aimable ¹, qui a fait cent cinquante lieues pour venir se mettre au fait. Nous l'avons ferré à glace; il en ferrera d'autres quand il sera de retour. Ma chère philosophie, je vous recommande l'infame; il faut lui fermer la porte des honnêtes gens, et la laisser dans la rue, où elle est fort bien. Ma chère philosophie, mille respects à tous vos amis. Ah! Épinai, pourquoi êtes-vous si loin des Délices?

3110. A M. LE CHEVALIER DE R...X,

A TOULOUSE.

Aux Délices, 20 septembre.

Monsieur, je ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. *Vous me prenez trop à votre avantage*, comme disait Waller à Saint-Évremond. Vous êtes bien bon de lire des choses dont je ne me souviens plus guère; mais vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Montesquieu à l'académie française, pour s'être moqué d'elle*, n'est qu'un trait plaisant, et rien de plus. Faites comme l'académie, monsieur; entrez dans la plaisanterie, et surtout ne lisez jamais les discours de M. Mallet ², à moins que vous n'ayez une insomnie.

Vous expliquez très bien, monsieur, ce que M. de

¹ Le marquis d'Argence de Dirac; voyez tome LVIII, page 189. B.

² Il s'agit probablement de P. H. Mallet, que Voltaire avait, en 1752, fait nommer à l'académie de Lyon (voyez tome LVI, pages 154 et 179), et qui venait de retourner à Genève. B.

Montesquieu pouvait entendre par le mot *vertu*¹ dans une république. Mais, si vous vous souvenez que les Hollandais ont mangé sur le gril le cœur des deux frères de Witt; si vous songez que les bons Suisses, nos voisins, ont vendu le duc Louis Sforce pour de l'argent comptant; si vous songez que le républicain Jean Calvin, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait persécuter personne, pas même ceux qui niaient la Trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un Espagnol² qui s'exprimait sur la Trinité autrement que lui; en vérité, monsieur, vous en conclurez qu'il n'y a pas plus de *vertu* dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies*³. Comptez que le monde est un grand naufrage, et que la devise des hommes est : *Sauve qui peut!*

Je suis très fâché d'avoir dit que Guillaume-le-Conquérant disposait de la vie et des biens de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient; vous faites très bien de me le reprocher. Je devais dire seulement qu'il abusait de sa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident; car il est très certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuser à voler et à tuer ses sujets, selon son *bon plaisir*.

Nos pauvres historiens nous en ont trop fait accroire; et le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre humain est de dire, comme ils font,

¹ Voyez l'*Esprit des Loix*, liv. III, chap. v. CL.

² Michel Servet. CL.

³ Citation inexacte de Pétrone; voyez ma note, tome LII, page 192. B.

que les princes orientaux sont très bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaisent. Il pourrait très bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confesseurs, s'imaginassent que cette belle prérogative est de *droit divin*. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Asie; tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu despotisme indépendant de toutes les lois. Il est vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les ministres d'Orient sont aussi méchants que nos Louis XI et nos Alexandre VI; il est vrai que les hommes sont partout également portés à violer les lois, quand ils sont en colère; et que, du Japon jusqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'chose. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle est éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, monsieur, que votre vertu est de ce genre, et que l'illustre président de Montesquieu aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite; c'est M. le marquis d'Argence¹. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. Je voudrais être assez heureux pour que vous me fissiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, etc.².

¹ Voyez tome LVIII, page 189. B.

² Dans le recueil intitulé *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Par-*

3111. A M. COLINI.

20 septembre.

J'ai été bien malade, mon cher Colini, et il faut, dans ma convalescence, me tuer pour le plaisir des autres. J'ai chez moi le duc de Villars avec grande compagne; on joue la comédie. Ma très mauvaise santé, et l'obligation de faire les honneurs de chez moi, m'ont mis dans l'impossibilité de faire le voyage. J'ai écrit ¹ à son altesse électorale il y a environ quinze jours, et j'ai eu l'honneur de lui adresser un assez gros paquet, que j'ai confié à M. Defresnei de Strasbourg. Si le paquet n'a pas été rendu, ne manquez pas, je vous prie, d'en informer M. Defresnei. L'affaire ² que vous savez est entamée; j'espère qu'elle réussira, pour peu que nos armées aient du succès. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

3112. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, 21 septembre.

Monsieur, votre excellence a reçu sans doute la lettre de M. le comte de Golowkiu ³. J'ai pris la liberté de lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de

nasse (voyez tome XLII, page 478), cette lettre contient de plus une ligne que voici :

« P. S. Pardon, monsieur, si je n'ai pas écrit de ma main. » B.

¹ Cette lettre manque. B.

² La réclamation des objets volés par Freitag, à Francfort, en juin 1753. CL.

³ Ambassadeur de Russie à La Haie; mort vers cette époque. CL.

l'Histoire de Pierre-le-Grand. Votre excellence en présentera un à sa majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé de mon côté des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de Bassewitz, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme¹ que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de nouveaux mémoires, n'est point venu; je l'attends depuis près de deux mois.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui sont singulièrement romanesques. On prétend que la princesse, épouse du czarowitz, ne mourut point en Russie; qu'elle se fit passer pour morte; qu'on enterra une bûche qu'on mit dans sa bière; que la comtesse de Koenigsmarck conduisit cette aventure incroyable; qu'elle se sauva avec un domestique de cette comtesse; que ce domestique passa pour son père; qu'elle vint à Paris; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique, et l'épousa; que cet officier se nommait d'Auban²; qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de Saxe; que le maréchal se crut obligé de découvrir cet étrange secret au roi de France; que le roi, quoique alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de sa main, pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante; que la reine de Hongrie écri-

¹ Pouschkin, nommé dans les lettres du 30 mars et du 24 mai 1761, à Schowalow. CL.

² Voyez, à sa date, le fragment de lettre du 22 janvier 1761. B.

vit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle, et de venir à Vienne; mais que la princesse était déjà retournée en Amérique; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut, et qu'enfin elle est actuellement à Bruxelles, où elle vit retirée, et subsiste d'une pension de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonstances et de détails? ne se pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princesse épouse du czarowitz? Je vais écrire à Versailles pour savoir quel peut être le fondement d'une telle histoire, incroyable dans tous les points.

Je me flatte que notre *Histoire* de votre grand empereur sera plus vraie. Songez, monsieur, que je me suis établi votre secrétaire; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai.

M. de Soltikof passe sa vie à étudier. Il se dérobe quelquefois à son travail pour assister à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles sur mon petit théâtre de Tournay. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profession. Notre vie est plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Silésie; on s'égorge, et nous nous réjouissons.

J'ignore toujours si vous avez reçu le gros ballot que j'adressai à M. de Kaiserling, et la caisse de Colladon. Il y a malheureusement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je serai toute ma vie, avec le plus sincère et le plus inviolable dévouement, etc.

3113. A M. DE CIDEVILLE.

22 septembre.

Mon ancien ami, il est bien doux que mes fruits d'hiver soient encore de votre goût ; mais il est triste que nous ne les mangions pas ensemble. Vous voyez bien que ma table n'est pas toujours chargée de poires d'angoisse pour les Trublet, les Chauveix, les Fréron, et les Le Franc de Pompignan. Je n'aime pas trop la guerre ; je n'ai attaqué personne en ma vie ; mais l'insolence de ceux qui osent persécuter la raison était trop forte. Si on n'avait pas couvert Le Franc d'opprobre, l'usage de déclamer contre les philosophes dans les discours de réception à l'académie allait passer en loi, et nous allions passer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre ; mais quand on est obligé de la faire, il ne faut pas se battre mollement.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations, ni à mes plaisirs, ni à ma gaité. Je n'en fais pas moins bâtir un très joli château et une petite église. Je joue même quelquefois le bon homme de père avec madame Denis ; je joue passablement, et madame Denis divinement. M. le duc de Villars, qui est chez moi, et qui s'entend à merveille au théâtre, est enchanté. Dieu m'a donné, à un quart de lieue¹ des Délices, un château dont j'ai changé la grande salle en *tripot* de comédie. On peut y aller à pied ; on y soupe. Le lendemain on va à Ferney, qui est une terre belle et bonne ; et dans aucune de ces terres

¹ Tournay est à une assez forte demi-lieue des Délices et de Genève. C.

on n'entend point parler d'intendant. On est libre; on ne doit au roi que son cœur. Des philosophes viennent nous y voir de cent lieues¹, mais vous mettez votre philosophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à soixante et sept ans, avec une faible santé, on peut être mille fois plus heureux qu'à trente, et vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne sais si l'abbé du Resnel est aussi content de la vie que moi. Comment va sa santé? mais surtout donnez-nous des nouvelles de la vôtre; et songez qu'il y a, dans un petit pays riant et libre, deux cœurs qui sont à vous pour jamais. V.

3114. DE M. DALEMBERT.

Paris, 22 septembre.

Mon cher et illustre maître, je viens de remettre à l'ami Thieriot une copie de ma petite drôlerie², que vous me paraissez avoir envie de lire. Je souhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je desire encore plus vos conseils. Personne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troisième fois, à *Tancrède*. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à se taire. Laissez dire les Aliborons, et soyez sûr que cette pièce restera au théâtre. Mademoiselle Clairon y est incomparable, et au-dessus de tout ce qu'elle a jamais été. En vérité elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaissance. Vous avez célébré Gaussin, qui ne la vaut pas; vous lui devez au moins une épître sur

¹ Allusion à d'Argence de Dirac. Cx.

² Les mots *petite drôlerie*, qui sont du *Bourgeois gentilhomme*, acte I, scène 2, désignent ici le *Discours* dont j'ai donné le titre page 4. B.

la déclamation, sur l'art du théâtre, sur ce que vous voudrez, en un mot; mais vous lui devez une statue pour la postérité. Vous saurez de plus qu'elle est philosophe; qu'elle a été la seule parmi ses camarades qui se soit déclarée ouvertement contre la pièce de Palissot; qu'elle a pris grande part au succès de *l'Écossaise*, quoiqu'elle n'y jouât pas; qu'enfin elle est digne, à tous égards, d'un petit souvenir de votre part, tant par ses talents que par sa manière de penser.

L'abbé d'Olivet, qui ne lit qu'Aristophane et Sophocle, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, sur tout ce qu'il entendait dire. Il prétend que depuis défunt Roscius, pour lequel Cicéron plaida, il n'y a point eu d'actrice pareille; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le sens de l'abbé Trublet¹, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son amant² qu'elle finirait par me mettre à mal, et que,

Si non pertæsum cunni penisque fuisset,
Huic uni forsân potui succumbere culpæ.

VIRG., *Æn.*, lib. IV, v. 18.

Je vous ai écrit³, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'esprit et de mérite, M. le chevalier de Maudave⁴. Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens; c'est celle de M. Turgot⁵, maître des requêtes, plein de philosophie, de lumières, et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en

¹ Voyez plus haut le quatrième alinéa de la lettre 3095. B.

² Peut-être le comte de Valbelle, l'un des successeurs de Marmontel, qui avait été l'amant de Clairon dix ans auparavant. La *Correspondance* contient une lettre du 30 janvier 1764, au comte de Valbelle. CL.

³ Cette lettre manque. CL.

⁴ Il en est déjà parlé tome LVII, page 163. Il a laissé une *Relation d'un voyage aux Indes orientales, contenant plusieurs remarques intéressantes sur le Brésil, le Paraguay, les îles de France et de Bourbon, et sur la situation des affaires de la compagnie des Indes à la côte de Coromandel*. Le manuscrit est à la Bibliothèque particulière du roi, aux galeries du Louvre. B.

⁵ Voyez tome XLVIII, page 118. B.

*bonne fortune, car, propter metum Judæorum*¹, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philosophe.

3115. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 septembre.

Je vous fais mon compliment, comme mille autres, mon très aimable gouverneur, et, je crois, plus sincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les Menoux mêmes de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur² de la Lorraine allemande; vous aurez beau faire, vous ne serez jamais Allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex! pourquoi Tityre ne fait-il pas paître ses moutons sous un Polliou tel que vous! J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Il y a un an³ qu'ils sont imprimés; mais je n'ai pu les faire paraître plus tôt, parcequ'il a fallu avoir auparavant le consentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raison, le premier à qui je présente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait usage du témoignage honorable⁴ que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir si je priais un autre que vous de mettre à ses pieds cette

¹ Jean, chap. VIII, 13. B.

² A Bitche, ville de l'ancienne généralité de Nancy. Cf.

³ Voyez le second alinéa de la lettre 2858. Cf.

⁴ Allusion au *petit certificat* dont Voltaire parle plus haut, dans la lettre 3085. Cf.

faible marque de mon respect et de ma reconnaissance. Il est vrai que je lui présente l'histoire de son ennemi; mais celui qui embellit Nancy rend justice à celui qui a bâti Pétersbourg; et le cœur de Stanislas n'a point d'ennemi. Permettez donc, mon adorable gouverneur, que je m'adresse à vous pour faire parvenir *Pierre-le-Grand* à *Stanislas-le-Bienfaisant*. Ce dernier titre est le plus beau.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'académie française, dont vous seriez l'ornement? Certainement vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami Le Franc de Pompignan. Vous n'auriez point protégé la pièce des *Philosophes*; et, sans déplaire à l'auguste fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les esprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me semble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne sais si les deux Genevois¹ ont eu le bonheur après lequel je soupire, celui de vous voir; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remerciement² au roi de Pologne de son livre intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet³ de sa main, qui n'a pas été contre-signé Menoux.

Adieu, monsieur; daignez, dans le chaos, dans la

¹ MM. Turretin et Rilliet, nommés dans la lettre 3085, déjà citée. CL.

² La lettre 3084. CL.

³ Ce billet manque. CL.

décadence, dans le temps ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle, par votre souvenir, par vos bontés, par les charmes de votre esprit, qui est du bon temps. Mille tendres respects.

3116. A M. THIERIOT.

A Ferney, 23 septembre.

Monsieur l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'Argental? Pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaisir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que messieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les *Philosophes*, à la bonne heure; mais il me semble que ceux à qui j'ai fait présent de plusieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la représentation et de l'impression, devraient vous avoir invité au petit festin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la traduction du *Père de Famille*, ou du *Vero Amico*, de Goldoni, par Diderot, avec sa préface et l'épître à madame de La Marck¹.

Si l'*Écosseuse*² est plaisante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

¹ Voyez ma note, tome LVIII, page 421. B.

² Voyez ma Préface de l'*Écosseuse*, tome VII, page 5. B.

C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami Gauchat qui est l'auteur de *l'Oracle¹ des Nouveaux Philosophes*, et si ce Gauchat n'est pas un de ces ânes de Sorbonne qu'on appelle docteurs.

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se chagriner des affaires publiques.

Nous avons aux Délices M. le duc de Villars et un marquis d'Argence, grands amateurs de la science gaie. Ce marquis d'Argence vaut un peu mieux que le d'Argens des *Lettres juives*. Nous jouons la comédie, nous faisons des noces². Madame Denis joue à peu près comme mademoiselle Clairon, excepté qu'elle a dans la voix un attendrissement que Clairon voudrait bien avoir. Mademoiselle de Baziucourt est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices, ou à Ferney. *Et vale*.

3117. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mardi 23 septembre, à 9 heures du soir.

En arrivant aux Délices, après avoir répété *Tancrède* sur notre théâtre de Polichinelle, dans le petit castel de Tournay, ô mes anges! ô madame Scaliger! je reçois votre paquet. Est-il bien vrai? est-il possible? quoi! vous avez pris cette peine? vous avez

¹ Voyez mes notes, tome XLII, pages 695 et 487. B.

² Allusion au mariage de Montperoux. CL.

eu cet excès de bonté, de patience? vous m'avez secouru dans le danger? Mon cher ange, je savais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'Argental, madame d'Argental est le premier officier de l'état-major. Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail. La poste part demain matin, et nous jouons demain *Tancrède*. Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'impatient Prault me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne fasse rien sans vos ordres; il me couperait la gorge, et à lui la bourse. Mes divins anges, il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce, sur le beau factum de madame Scaliger; il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un instant.

Tout ce que je vois en gros, c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troisième acte, un morceau qui nous enlève ici, quand madame Denis le prononce.

ARGIRE.

..... comment dois-je te regarder?

Avec quels yeux, hélas!

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.

.....

Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau, etc.

Acte III, scène 7.

Cela nous fait verser des larmes; et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu, sans chaleur et sans intérêt. On m'écrit que Brizard est un cheval de carrosse; je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer.

Le second acte, sans quelques vers prononcés par Aménaïde après sa scène avec Orbassan, est assurément intolérable; et il n'y a jamais eu de sortie plus ridicule; cela seul serait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame Denis attendrit tout le monde, parceque madame Denis a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre, de gestes, et de tout ce jeu muet qu'on a substitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage; c'est la faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris. Mes divins anges ont raccommoqué cette faute beaucoup mieux que notre ministère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez sauvé cinquante défauts; que ne vous dois-je point! Ah! c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce!

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un serpent dans une patte, écriture assez belle, parlant comme si c'était d'après vous, prenant intérêt à la chose: comme personne ne signe, il faut que je devine souvent. Mais de quoi vous parlé-je là! Je lis le mémoire de madame Scaliger; il est bien fort *de choses*, raisonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'esprit. On a seulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs passent, et l'ouvrage reste. Pourquoi Zaïre ne dit-elle pas son secret? parceque je ne l'ai pas voulu, messieurs; et on n'en pleure pas moins à

Zaïre ; ce sera bien pis à *Fanime*. Mais il faut finir, et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte ; cela va beaucoup mieux ; mais il faut souper. A demain les affaires.

Cependant je ne suis pas content de ce captif, et j'aurais bien mieux Aldamon. N'importe ; allons souper, vous dis-je ; il est onze heures, je n'ai pas mangé du jour.

A minuit.

J'ai soupé tout seul ; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du second acte pour mademoiselle Clairon. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la sainte Vierge, faites réciter ce morceau à Clairon ; il favorise tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

3118. A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 septembre.

Voilà ce que c'est que de n'être point à Paris ; on ne s'entend point, on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'Argental, avec *Tancrède*. Je joue *Tancrède* ce soir. Sachez, divine Melpomène, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard vert, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendrissante, tremblotante. Divine Melpomène, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne point sortir du théâtre au second acte, comme une muette qu'on va pendre.

Faites-moi l'amitié, je vous en supplie, de réciter le monologue ci-joint ; il est favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne subjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent ?

J'aurais plus de choses à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie ; mais je plante des arbres ce matin, et je joue Argire ce soir. Deux heures de conversation avec vous me feraient grand bien ; mais quoi ! Fréron et Poincette m'ont chassé de Paris. Il est juste que les grands hommes honorent la capitale, et que je sois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre.

3119. A M. LEKAIN.

24 septembre.

Avant d'aller jouer *Tancrède*, et après avoir écrit une longue lettre à monsieur et à madame d'Argental, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle Clairon à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plus tôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher Lekain, de vous dire un petit mot que je n'ai point dit à monsieur et à madame d'Argental, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous serions bien fâchés de le jouer comme on le joue au Théâtre Fran-

çais. Vous n'avez pas fait attention qu'Aldamon n'est point du tout le confident de Tancredé; c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais Tancredé n'est pas assez imprudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord il lui demande simplement où demeurent Aménaïde; et c'est cette simplicité précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à Aldamon :

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux, etc. *

Ce vers gâte la scène de toutes façons. Si Aldamon lui a déjà dit cette nouvelle, s'il en est sûr, s'il s'écrie : *il est donc vrai*, il doit arriver désespéré; il ne doit parler que de sa douleur : et le commencement de la scène, qui chez moi fait un très grand effet, devient très ridicule.

Ne sentez-vous pas que tout l'artifice de cette scène consiste, de la part de Tancredé, à s'ouvrir par gradation avec Aldamon? Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout son secret; et quand il lui dit :

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi,

Acte III, scène 1.

remarque qu'il se donne bien de garde de dire : *j'aime Aménaïde*. Il le lui fait assez entendre, et cela est bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maison. Il ferait très mal d'aller plus loin.

* Voyez tome VII, page 209. B.

Ce séjour adoré qu'habite Aménaïde¹,

est un vers d'opéra, intolérable.

Conccvez donc qu'il ne permet à son amour d'éclater que dans son monologue. C'est là qu'il doit commencer à dire : *Aménaïde m'aime*. S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et absurde.

Le vers d'Aldamon :

Je vais parler de vous, je réponds du succès,
Acte III, scène 1,

est très à sa place. Il respecte, il aime Tancrède comme un grand homme, il sait que le nom de Tancrède est révééré dans la maison ; il est plein de cette idée ; il la confond avec un simple message. Et quand Aldamon dit ce vers : *Je réponds du succès*, etc., Tancrède a bien meillcur air à dire avec enthousiasme :

Il sera favorable, etc....

Je vous prie très instamment, mon cher ami, de représenter toutes ces choses à M. d'Argental, et de remettre absolument le troisième acte comme il est. Vous me feriez un tort irréparable, si vous continuiez à m'exposer ainsi devant le public, et surtout si l'on imprimait la pièce dans l'état où elle est, par ma négligence et mon absence. Voyez à quoi je serais réduit si Prault imprimait la pièce avant que je vous l'aie envoyée, signée de ma main. Prévenez ce coup, pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail ; mais je

¹ Par une singulière inadvertance j'ai dit, tome VII, page 209, que Voltaire *proposait* (lisez *rejetait*) ce vers. B.

dois vous dire que, dans la fermentation des esprits, au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre, les premiers jours, aux critiques les plus injustes. C'est une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

3120. A. M. PALISSOT ¹.

Au château de Ferney, par Genève, 24 septembre.

Je dois me plaindre, monsieur, de ce que vous avez imprimé mes lettres² sans mon consentement. Ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde³. Je réponds cependant à votre lettre du 13 septembre, mais c'est en vous priant, par tous les devoirs de la société, de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

Je commence par vous remercier de la part que

¹ Je suis pour cette lettre le texte donné par M. Renouard, qui a eu l'original à sa disposition. Cependant Palissot, en la faisant imprimer en 1802, page 134 du tome XLIX de son édition des *Œuvres de Voltaire*, lui donne la date du 24 novembre, qu'il lui a conservée, en 1809, dans l'édition de ses propres *Œuvres* (tome I, page 461). Mais Palissot ne s'est pas borné à changer la date, il a changé le texte dans plusieurs passages; mais c'est fort peu de chose, comme on le verra par les variantes que je donne.

Une copie de la main de Wagnière présentait, de son côté, de si grandes différences, que plusieurs de mes prédécesseurs l'ont aussi imprimée; c'est aussi ce que j'ai fait; voyez n° 3130. B.

² Palissot avait publié sa correspondance avec Voltaire sous le titre de: *Lettres de M. de Voltaire à M. Palissot, avec les réponses, à l'occasion de la comédie des Philosophes*; 1760, in-12 de 68 pages. Les lettres de Voltaire sont celles des 4 et 23 juin, et du 12 juillet. Il n'y a qu'un fragment de cette dernière (voyez ma note, tome LVIII, page 490). Le recueil de Palissot est terminé par une lettre à un journaliste. B.

³ Voici le texte donné par Palissot: « ... ni du monde. Mais je dois vous remercier. » B.

vous voulez bien prendre au petit succès de *Tancrède*. Vous avez raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce; vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poète l'emporte sur le décorateur.

Je suis encore de votre avis sur les guerres littéraires; mais vous m'avouerez¹ que, dans toute guerre, l'agresseur seul a tort devant Dieu et devant les hommes. La patience m'a échappé au bout de quarante années; j'ai donné quelques petits coups de patte à mes ennemis, pour leur faire sentir que, malgré mes soixante-sept ans, je ne suis pas paralytique. Vous vous y êtes pris de meilleure heure que moi; vous avez fait des estafilades à des gens qui ne vous attaquaient pas, et malheureusement je suis l'ami de quelques personnes à qui vous avez fait sentir vos griffes. Je me suis donc trouvé entre vous et mes amis, que vous déchirez; vous sentez que vous me mettiez dans une situation très désagréable. J'avais été touché de la visite que vous m'aviez faite aux Délices²; j'avais conçu beaucoup d'amitié pour vous et pour M. Patu, avec qui vous aviez fait le voyage; et mes sentiments, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous après sa mort. Vos lettres m'avaient beaucoup plu; je m'intéressais à vos succès, à votre fortune; votre commerce, qui m'était très agréable, a fini par m'attirer les reproches les plus vifs de la part de mes amis. Ils se sont plaints de ma

¹ Texte de Palissot : « mais vous sentez. » B.

² En 1755. — Voyez la lettre 2299. C₁₂

correspondance avec un homme qui les outrageait. Pour comble de désagrément, on m'a envoyé des *Notes*¹ imprimées en marge de vos lettres; ces notes sont de la plus grande dureté.

Vous ne devez pas être étonné que des esprits offensés ne ménagent pas l'offenseur. Cette guerre avilit les lettres; elles étaient déjà assez méprisées et assez persécutées par la plupart des hommes, qui ne connaissent que la fortune. Il est très mal² que ceux qui devraient être unis par leur goût et leur sentiment se déchirent comme s'ils étaient des jansénistes et³ des molinistes. De petits scélérats⁴ en robe noire ont opprimé des gens de lettres, parcequ'ils osaient en être jaloux. Tout homme qui pense devait s'élever contre ces fanatiques⁵ hypocrites. Ils méritent d'être rendus exécrables à leur siècle et à la postérité. Jugez combien je dois être affligé que vous ayez⁶ combattu sous leurs étendards!

Ce qui me console, c'est qu'enfin on rend justice. L'académie entière a été indignée du Discours de Le Franc; vous auriez pu un jour être de l'académie,

¹ Le petit recueil publié par Palissot, et dont j'ai parlé dans ma note 2, page 42, fut reproduit dans le *Recueil des facéties parisiennes* (voy. t. XL, p. 152). Cinq notes assez dures contre Palissot avaient été ajoutées au bas des pages de sa *Lettre à un journaliste*, qui terminée, comme je l'ai dit, sa petite brochure. B.

² Texte de Palissot: « Il est très cruel. » B.

³ Le *et* n'est pas dans le texte de Palissot. B.

⁴ Texte de Palissot: « De petits fanatiques ont opprimé. » M. Clogenson dit qu'Omer Joly de Fleury était un de ceux que Voltaire désigne par l'expression *De petits scélérats en robe noire*. B.

⁵ Texte de Palissot: « contre ces hypocrites. » B.

⁶ Texte de Palissot: « ayez. » B.

si vous n'aviez pas insulté publiquement deux de ses membres¹ sur le théâtre. Vous savez que nos amis nous abandonnent aisément, et que les ennemis sont implacables.

Toute cette aventure m'a ôté ma gaîté, et ne me laisse avec vous que des regrets. Poinpignan et Fréron m'amusaient, et vous m'avez contristé.

Tout malingre que je suis, je prends la plume pour vous dire que je ne me consolerais jamais de cette aventure, qui fait tant de tort aux lettres; que les lettres sont un métier devenu avilissant, abominable, et que je suis fâché de vous avoir aimé et elles aussi.

3121. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 septembre.

Mes divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer *Tancrède* en présence d'une douzaine de Parisiens, à la tête desquels était M. le duc de Villars. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame Denis a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verse à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tarissent les pleurs, et vos coupures judicieuses, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remerciement. La première scène du second, supprimée; profit tout clair. Le monologue que j'ai envoyé fait très bien chez nous, et

¹ Duclos et Dalemberl. Ct.

doit réussir chez vous. Au troisième acte, pardon. Ce n'est pas sûrement vous qui avez mis ces malheureux vers :

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux
A sur Aménaïde osé lever les yeux, etc.

On devrait lui répondre : « Mon ami, si on t'a *déjà dit* qu'on te prend ta maîtresse, tu devais donc en « parler d'abord, tu devais donc être au désespoir. » C'est un contre-sens horrible.

Écoutez-moi, mes chers anges. On n'a pas fait réflexion qu'Aldamon n'est pas encore le confident de la passion de Tancrède; on a imaginé que Tancrède lui parlait comme à un homme instruit de l'état de son cœur: il est évident que c'est et que ce doit être tout le contraire. Aldamon est un soldat attaché à Tancrède, qui a favorisé son retour, et rien de plus. Il est si clair qu'il ne sait point la passion de Tancrède, que Tancrède lui dit :

Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

Acte III, scène 1.

Donc Aldamon ne sait rien. Peu à peu la confiance se forme dans cette scène, et Aldamon, qui doit avoir assez de sens pour apercevoir une passion qu'il approuve, court faire son message, en disant à Tancrède,

C'est vous qui m'envoyez, je réponds du succès.

Il est bien mieux de mettre ce *je réponds du succès* dans la bouche du confident que dans celle de Tancrède;

* Voyez tome VII, page 209. B.

car alors Tancrède dit , avec bien plus de bienséance et d'enthousiasme , *il sera favorable*. Nous demandons tous à genoux qu'on laisse le troisième acte comme il est. Est-il possible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, etc.

Acte III, scène 7.

Ces vers , récités avec une fermeté attendrissante , ont arraché des larmes. Si le père est si étriqué , s'il ne prend pas un intérêt tendre à la chose , s'il ne flotte pas entre la crainte et l'espérance , en vérité l'intérêt total diminue , et la pièce en général est bien moins touchante. J'ai écrit à Lekain sur ce troisième acte , et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte , il y a beaucoup d'art à fonder , comme vous avez fait , mes divins anges , la crédulité de Tancrède. Je voudrais seulement qu'il ne dit pas qu'il a pénétré le fond de *cet affreux mystère*¹ , mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez sans doute souffrir ces vers :

Dans le rapide cours des plus brillants succès ,
Solamir l'eût-il fait sans être sûr de plaire ?

Je tiens toujours que c'est assez que le vieux Argire ait dit à Tancrède : Elle est coupable. Un père au désespoir est le plus fort des témoignages. Mais , si vous voulez que Tancrède invente encore des raisons pour se convaincre , à la bonne heure ; il faudra faire des vers.

¹ Voyez tome VII, page 181. B.

² Je n'ai pas donné dans les variantes cette version des vers 5 et 6 de la page 181 du tome VII. B.

Au cinquième acte, c'est encore un coup de maître d'avoir rendu à-la-fois le récit de Catane plus vraisemblable et plus intéressant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

Acte V, scène 2.

Ce vers me paraît de toute nécessité.

Si

O jour du changement ! ô jour du désespoir !

Acte V, scène 5.

a fait un si mauvais effet, cela prouve que Brizard a joué bien froidement ; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiselle Clairon peut faire une très belle figure ¹, en tombant aux pieds de Tancred ; mais, si vous aviez vu madame Denis, pleurante et égarée, se relever d'entre les bras qui la soutiennent, et dire d'une voix terrible :

.... Arrêtez... vous n'êtes point mon père !

Acte V, scène 6,

vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que c'est là la véritable tragédie. Une partie des spectateurs se leva à ce cri, par un mouvement involontaire ; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce ; je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiselle Clairon de se jeter

¹ Mademoiselle Clairon, plutôt jolie que belle, avait, dit-on, beaucoup de dignité et de noblesse dans sa taille et dans sa figure ; et elle n'avait alors que trente-six ans. Quant à madame Denis, elle louchait ; et c'est en parlant d'elle que madame d'Épinai écrivait à Grimm vers le commencement de 1759 : « La nièce de Voltaire est à mourir de rire : une petite grosse femme, toute ronde, d'environ cinquante ans. » Cf..

et de mourir aux pieds de Tancrède, quand son père, éperdu et immobile, est éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle ? qui l'empêche de dire *j'expire*, et de tomber près de son amant ?

Barbare ! laisse là ce repentir si vain,

fait un très bel effet parini nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuosité de la nation ; il faut la subjuguier.

La somme totale de ce compte est remerciement, tendresse, respect, et envie de ne point mourir sans vous revoir.

3122. A. M. GOLDONI².

A Ferney, 24 septembre.

Signor mio, pittore e figlio della natura, vi amo dal tempo ch'io leggo. Ho veduta la vostra anima nelle vostre opere. Ho detto : Ecco un uomo onesto e buono che ha purificato la scena italiana, che inventa colla fantasia e scrive col senno. Oh ! che fecondità, mio signore ! que purità ! come lo stile mi pare naturale, faceto ed anabile ! avete riscattato la vostra patria dalla mani degli arlecchini. Vorrei inti-

¹ Ce vers, qui était dans la scène 6 du V^e acte, n'a point de rime dans le texte conservé. B.

² Charles Goldoni, né à Venise en 1707, parti de Venise en avril 1762 (dans ses *Mémoires* on lit 1761, mais ce doit être une faute d'impression, puisque, pendant son voyage, il apprit la réunion de la Comédie Italienne et de l'Opéra-Comique, qui est du 3 février 1762), ne devait rester que deux ans à Paris. Il y est mort en 1793. Ses compatriotes l'appellent le *Molière italien* ; Voltaire l'appelait le peintre de la nature ; voyez t. LVIII, p. 451. B.

tolare le vostre commedie : *L'Italia liberata da' Goti* ¹. La vostra amicizia m'onora, m'incanta. Ne sono obligato al signor senatore Albergati, e voi dovete tutti i miei sentimenti a voi solo.

Vi auguro la vita la più lunga e la plus felice, giacchè non potete essere immortale, come il vostro nome. Voi pensate a farmi un onore, e già m'avezte fatto il plus gran piacere.

J'use, mon cher monsieur, de la liberté française, en vous protestant, sans cérémonie, que vous avez en moi le partisan le plus déclaré, l'admirateur le plus sincère, et déjà le meilleur ami que vous puissiez avoir en France. Cela vaut mieux que d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

3123. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 septembre.

Je vous ai écrit des volumes, ô mes anges ! tout en jouant *Alzire*, *Mahomet*, *Tancrède*, et *l'Orphelin*. Ah ! l'étonnante actrice ² que nous avons trouvée ! quelle Palmire ! vingt ans, beauté, grace, ingénuité, et des larmes véritables, et des sanglots qui partent du cœur ! Pauvres Parisiens, que je vous plains ! vous n'avez que des Hus.

Madame de Pompadour n'est point *poule mouillée* ³, ni moi non plus.

¹ *L'Italia liberata da' Goti* (ou *Gotti*) est le titre d'un poëme de Trissino. CL.

² Lucrèce-Angélique de Normandie, alors madame Rilliet, et qui, après la mort de madame de Fontaine, épousa, en 1772, le marquis de Florian. B.

³ Voyez le dernier alinéa de la lettre 3108. CL.

Prenez à cœur le long mémoire, les changements que je vous ai envoyés par M. de Courteilles. Que je jouisse, au moins en idée, de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi? M. le duc de Villars ne s'y connaît-il point? ma nièce est-elle sans goût? suis-je un chien? Que coûte-t-il d'essayer ce qui fait chez nous le plus grand effet?

Est-il vrai que les décorations ne sont pas belles? qu'il n'y a pas assez d'assistants au troisième et au cinquième? que Grandval néglige trop son rôle, parcequ'il n'est pas le premier? que Lekain ne prononce pas? que mademoiselle Clairon a joué faux quelques endroits? A qui croire? la calomnie y règne¹.

Madame de Fontaine a fait une belle action². J'aurai bientôt un grand secret à vous confier.

Nous venons de répéter *Fanime*. — Plus de larmes qu'à *Tancrède*. — Un Ramire admirable. Je corromps³ toute la jeunesse de la pédante ville de Genève. Je crée les plaisirs. Les prédicants enragent; je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres insolents et de tous cagots!

O anges! à l'ombre de vos ailes.

¹ *Tancrède*, acte III, scène 3. Cf.

² Madame de Fontaine avait quitté le château d'Hornoy tout exprès pour assister à une représentation de *Tancrède*. — Le grand secret dont parle Voltaire concernait sans doute *Oreste*, qu'il retouchait à cette époque. Cf.

³ Allusion au dernier alinéa de la lettre de J.-J. Rousseau, du 17 juin; voyez tome I.VIII, page 446. R.

3124. A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 29 septembre.

Je suis bien fatigué, ma chère nièce. M. le *grand écuyer de Cyrus*, M. le *jurisconsulte*, vous avez fait une course à Paris qui est d'une belle ame. Venir voir *Tancrède*, pleurer, et repartir, c'est un trait que l'enchanteur qui écrira votre histoire et la mienne ne doit pas oublier.

Nous venons aussi de jouer *Tancrède* de notre côté, et nous vous aurions cent fois mieux aimés à Tournay qu'à Paris. Je vous avertis que la pièce vaut mieux sur mon théâtre que sur celui des comédiens. J'y ai mis bien des choses qui rendent l'action beaucoup plus pathétique. Je n'ai pas eu le temps de les envoyer aux comédiens de Paris; et d'ailleurs on ne peut commander son armée à cent lieues de chez soi.

Je vous avertis que je la dédie à madame de Pompadour, non seulement parceque je lui ai beaucoup d'obligations, mais parcequ'elle a beaucoup d'ennemis, et que j'aime passionnément à braver les cabales. Vous avez pu juger, par ma lettre¹ au roi de Pologne, si je sais dire hardiment des vérités utiles.

Si je voyais votre ami, M. de Silhouette, je lui dirais des vérités inutiles; je lui dirais qu'il ne fallait pas, dans un temps de crise, faire trembler les créanciers, qu'on ne doit intimider qu'en temps de paix; et j'ajouterais que si jamais il revient en place, il fera du bien à la nation; mais je doute qu'il ren-

¹ La lettre 3084. CL.

tre dans le ministère. Je doute aussi que nous ayons la paix qui nous est nécessaire. J'ajoute à tant de doutes, que j'ignore si je pourrai vous aller voir à Hornoy.

Il faut que je fasse le second volume de l'*Histoire* du czar, dont je vous envoie le premier, qui ne vous amusera guère; rien de plus ennuyeux, pour une Parisienne, que des détails de la Russie. En récompense, je joins à mon paquet deux comédies¹.

M. le grand écuyer de *Cyrus*, l'histoire de la princesse de Russie est plus amusante que celle de son beau-père. Je suis au désespoir que ce soit un roman; car je m'intéresse tendrement à madame d'Auban².

M. le jurisconsulte, pensez-vous que cette princesse morte à Pétersbourg, et vivante à Bruxelles, soit en droit de reprendre son nom? Je vous avertis que je suis pour l'affirmative, attendu que j'ai lu dans un vieux sermon que Lazare étant ressuscité revint à partage avec ses sœurs. Voyez ce qu'on en pense dans votre école de droit.

Pardon de ma courte lettre; il faut répéter *Mahomet* et l'*Orphelin de la Chine*. Le duc de Villars, qui est un excellent acteur, joue avec nous en chambre, afin de ne pas compromettre sur le théâtre la dignité de gouverneur de province.

Le théâtre de Tournay sera désormais à Ferney. J'y vais construire une salle de spectacle, malgré le

¹ Le *Droit du Seigneur* était sans doute l'une de ces comédies. Je ne sais quelle peut être l'autre. B.

² Voyez le fragment de lettre du 22 janvier 1761. B.

malheur des temps; mais, si je me damne en faisant bâtir des théâtres, je me sauve en édifiant une église. Il faut que j'y entende la messe avec vous, après quoi nous jouerons des pièces nouvelles.

3125. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 septembre.

Voici, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, casser mon testament; faites essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine. *Aménaïde*-Denis vous embrasse. Je me jette aux pieds de madame Scaliger. Je crois avoir profité de son excellent mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges!

Je crois que le démon de Socrate était un ami.

3126. A M. NOVERRE¹,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAÎTRE DES BALLETS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'ai lu, monsieur, votre ouvrage de génie²; mes remerciements égalent mon estime. Votre titre n'an-

¹ Jean-George Noverre a été baptisé à Paris le 29 avril 1727, dans la chapelle protestante hollandaise. B.

² *Lettres sur la danse et sur les ballets*. K. — La première édition de cet ouvrage est de 1760. B.

nonce que la danse, et vous donnez de grandes lumières sur tous les arts. Votre style est aussi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point du tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talents. Vous êtes auprès d'un prince qui en sent tout le prix.

Une vieillesse très infirme m'a seule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embellissez si singulièrement. Vous faites trop d'honneur à la *Henriade*, de vouloir bien prendre le temple de l'Amour pour un de vos sujets : vous ferez un tableau vivant de ce qui n'est chez moi qu'une faible esquisse. Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre, parcequ'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées ? Vous êtes un Prométhée ; il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, etc.

3127. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

1^{er} octobre.

Charinante madame Scaliger, la lettre, le savant commentaire du 24, redoublent ma vénération. M. le duc de Villars s'habille pour jouer, à huis clos, Gengiskan¹ ; la Denis se requinque ; deux grands acteurs,

¹ On raconte qu'un jour, après avoir joué ce rôle, le duc de Villars demanda à Voltaire comment il l'avait rempli, et que l'auteur de *l'Orphelin* lui répondit : *Monsieur, vous avez joué comme un duc et pair.* CL.

par parenthèse. On rajuste mon bonnet, et je saisis ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés ¹.

Voilà à-peu-près tous les ordres de ma souveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuses critiques scaligériennes ont trouvé un V. docile, un V. reconnaissant, un V. prompt à se corriger, et quelquefois un V. opiniâtre, qui dispute comme un pédant, et qui encore vous supplie à genoux d'accepter ses changements, de faire ôter ce détestable

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux ²;

et il vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au pathétique du tableau de Clairon, au cinq, ce morceau plus pathétique encore :

..... Arrêtez... vous n'êtes point mon père, etc.

Il me semble que, grace à vos bontés, tout est à présent assez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à *Tancrède*, qui me lutinent depuis un mois.

Madame Denis partage toute ma reconnaissance. Divins anges, veillez sur moi; je vous adore du culte de dulia et de latria.

3128. A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 3 octobre.

Le baron gerinanique ³ qui se charge de rendre

¹ Il y avait ici des corrections pour *Tancrède*. K.

² Voyez page 46. B. — ³ Grimm. B.

ce paquet à votre excellence est un heureux petit baron. Je connais des Français qui voudraient bien être à sa place, et faire leur cour à monsieur et à madame de Chauvelin. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleversiez nos limites, et que vous rendiez des Savoyards Français, et des Français Savoyards. Je conçois très bien qu'il y a du plaisir à être Savoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, monsieur, que quand vous prendrez le chemin de Versailles pour donner la chemise ¹ au roi, vous devez au moins venir changer de chemise dans nos ermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la Vie du Solon et du Lycurgue du Nord. Si la cour de Russie était aussi diligente à m'envoyer ses archives que je le suis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me souviens d'avoir entendu dire à vos ministres, au cardinal Dubois, à M. de Morville ², que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, etc.; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin ³, et un Tottleben donnant ses ordres datés de Sans-Souci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau *Mercur* de Pigalle, pour le rendre au roi.

¹ En 1760, Chauvelin avait obtenu une des deux charges de *maître de la garde-robe*. CL.

² La lettre 96 lui est adressée. CL.

³ Selon l'*Art de vérifier les dates*, Tottleben s'empara de Berlin le 9 octobre 1760; et selon d'autres il y entra dès le 3. CL.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *sir Politick*¹, je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démençe horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les ans, trois millions cinq cent mille livres de tabac de vos vainqueurs? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe?

Le zèle me suffoque; je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir; ils m'ont assuré que Pondichéri serait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. Berryer coufonde mon commodore!

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies,

¹ Voyez, tome IV, la Préface (de 1738) en tête de *la Mort de César*; et tome XLVII, page 582. B.

et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes *Fanime* ces jours passés; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un Arabe qui est de Saïd même, qui sait sept ou huit langues, qui parle très bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre *Arabe*? c'est l'abbé d'Espagnac. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable! Vivent les gens faciles en affaires! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre ¹ de *Luc*, où il parle si courtoisement de M. le duc de Choiseul. J'ai bien peur que mes Russes n'aient pris aussi une lettre qu'il m'adressait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ses troupes; il perdra ses états pour avoir fait des épigrammes. Ce sera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde.

Je suis un grand babillard, monsieur; mais il est si doux de s'entretenir avec vous des sottises du genre humain, et de vous ouvrir son cœur! Je compte si fort sur vos bontés, que je me suis laissé aller. Conservez-moi, et madame l'ambassadrice, un peu de souvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame Denis est devenue très digne de jouer les seconds rôles avec madame de Chauvelin.

¹ Cette lettre, adressée à d'Argens, et datée de Hersmannsdorff, près de Breslau, le 27 août 1760, est dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, du 15 septembre suivant. On lit cette phrase dans le dernier alinéa : « Je sais un trait du duc de..... (Choiseul) que je vous conterai lorsque je vous verrai. Jamais procédé plus fou et plus inconséquent n'a flétri un ministre de France, depuis que cette monarchie en a. » — Voyez plus bas la lettre 3153. CL.

L'oncle et la nièce sont à ses pieds. Je vous présente mon tendre respect dans la foule de ceux qui vous aiment.

3129. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 octobre, à midi.

Eh! mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre¹ ce matin; je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.

1^o Je vous jure qu'on m'a mandé que Lekain et la Clairon avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie; mais allons pied à pied, si je puis, et commençons par le commencement.

2^o J'ai déjà dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'Argire avec Aménaïde en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république; j'ai remercié et je remercie.

3^o Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

Viens... je *te dirai* tout... mais il faut tout oser ;
Le joug est trop *affreux* ; ma main doit le briser ;
La persécution enhardit la faiblesse.

Cela fortifie le caractère d'Aménaïde, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

¹ Elle manque. C. L.

4° Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

.....

Moi, des remords ! qui, moi ! le crime seul les donne, etc.

Et c'est Aménaïde, et non la suivante, qui fait tout ; et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un esclave qui l'a déjà servie, que de remettre tout aux soins de Fanie ; cela était trop d'une petite fille ; et cette fermeté du caractère d'Aménaïde prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait ensuite à son père.

5° Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troisième acte, que de faire apprendre à Tancrède son malheur par gradation ; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à Aldamon, comme au confident de son amour ; et quand Tancrède disait, au nom d'Orbassan :

Orbassan, l'ennemi, le rival de Tancrède !

Scène 1.

il le disait à part ; et, pour lever toute équivoque, j'ai mis l'*oppresseur* de Tancrède, au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que Tancrède, en arrivant dans la ville, avait appris, par le bruit public, qu'Orbassan devait épouser Aménaïde ; c'est une chose très naturelle ; tout le monde en parle, et Aldamon n'en sait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand Tancrède demande qui commande les armes dans la ville, Aldamon peut répondre :

Ce fut, *vous le savez*, le respectable Argire,

.....
 Mais.....Orbassan lui succède.

Acte III, scène 1.

En un mot, tout l'art de cette scène doit consister dans la manière dont Tancrède laisse pénétrer son secret par Aldamon, qui voit, par son émotion, quels sont ses chagrins et ses projets. *Je vais parler de vous* était équivoque; *vous* cependant ne signifie pas je vous nommerai; il signifie qu'Aménaïde pourra se douter quel est ce *vous*; mais cela est trop subtil, et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce sont bagatelles.

6° Je suis encor sous le couteau ,

Acte III, scène 7.

est une expression noble et terrible : si on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité, et de l'intérêt. Cette scène a fait un grand effet chez moi. Il faut laisser dire les petits critiques, qui font semblant de s'effaroucher de tout ce qui est nouveau, et qui ne voudraient que des expressions triviales; notre langue n'est déjà que trop stérile.

7° La dernière scène du second acte était aussi nécessaire que cette dernière scène du troisième; mais comme ce petit monologue du second ne peut être qu'une expression simple de la situation d'Aménaïde, comme ce tableau de son état n'est point un grand combat de passions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais seulement à rendre le spectateur satisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, sans refroidir.

8° Si,

O ma fille ! vivez, fussiez-vous criminelle¹,

est dit par un acteur glacé, tel que les acteurs français l'ont presque toujours été; si ce vers n'est pas dans la bouche d'un homme qui ait déjà pleuré et fait pleurer, il est clair que ce vers doit être mal reçu; mais moi, en le disant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux; c'est la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres Français, c'est que tous les personnages doivent avoir la même noblesse d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégants, bien compassés; la nature n'est pas faite ainsi.

9° Le grand point est *de toucher*;

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher,

BOILEAU, *l'Art poét.*, ch. III, v. 26.

Or Aménaïde est aussi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous savez, mes anges, que M. de Chauvelin avait été mécontent du quatrième acte; il avait imaginé d'envoyer un ambassadeur de Solanir, et de substituer une entrée et une audience aux sentiments douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par son père, et qui est à-la-fois méprisée et défendue par son amant. Toutes ces idées que chacun a dans sa tête, de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle, ne serviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout son enthousiasme. On pourra gagner quelque chose du côté de l'historique, et on perdra tout l'in-

¹ Ce vers, qui sortait glacé de la bouche de Brizard, n'a pas été conservé dans *Tancrède*. Cc.

térêt. Si Corneille avait suivi dans *le Cid* le plan de l'académie, *le Cid* était à la glace.

On crie, aux premières représentations, et *le cou-teau*, et la haine *outrageuse*, et

... Je ne peux souffrir ce qui n'est pas Tancrède ;
Acte II, scène 1.

au bout de huit jours on ue crie plus.

10° Les longueurs doivent être accourcies ; mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un sentiment qui n'a pas sa juste étendue ne peut faire effet. Qu'est-ce qu'une tragédie en abrégé ?

11° Nous soutenons toujours que les derniers vers d'Aménaïde sont un morceau pathétique, terrible, nécessaire, et nous en avons eu la preuve :

.... Arrêtez... vous n'êtes point mon père, etc.
Acte V, scène 6.

On fut transporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts. Mon cœur est navré de douleur, si j'ai déplu à mes anges ; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce

Car lu m'as déjà dit¹.

3130. A M. PALISSOT².

Octobre.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 13. Je dois me plaindre d'abord à vous de ce que vous avez publié

¹ Voyez page 46. B.

² Cette lettre a été imprimée à la page 357 du tome I^{er} du *Supplément au recueil des lettres de M. de Voltaire*, Paris, Xhrouet, 1808, deux volumes in-8° ou in-12. Feu Anger, qui fut éditeur de ces deux volumes, la donna d'après une copie écrite de la main du secrétaire de Voltaire ; je la reproduis ici, sans chercher à expliquer pourquoi cette copie est si différente

mes lettres sans me demander mon consentement ; ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde. Je vous réponds cependant, en vous priant, par tous les devoirs de la société, de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

Je dois vous remercier de la part que vous voulez bien prendre au succès de *Tancrède*, et vous dire que vous avez très grande raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce. Vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poète l'emporte sur les décorateurs.

Je dois aussi vous dire que la guerre n'est pas de mon goût, mais qu'on est quelquefois forcé à la faire. Les agresseurs en tout genre ont tort devant Dieu et devant les hommes. Je n'ai jamais attaqué personne. Fréron m'a insulté des années entières sans que je l'aie su ; on m'a dit que ce serpent avait mordu ma lime¹ avec des dents aussi envenimées que faibles. Le Franc a prononcé devant l'académie un discours insolent dont il doit se repentir toute sa vie, parceque le public a oublié ce discours, et se souvient seulement des ridicules qu'il lui a valus.

Pour votre pièce des *Philosophes*, je vous répéterai toujours que cet ouvrage m'a sensiblement affligé. J'aurais souhaité que vous eussiez employé l'art du dialogue et celui des vers, que vous entendez si

de la lettre à Palissot du 24 septembre (voyez n° 3120), dont elle est évidemment une autre version ; mais c'est le texte de la lettre 3120 qui est l'authentique. B.

¹ Allusion à la fable de La Fontaine, liv. V, fab. xvi. Cl.

bien, à traiter un sujet qui ne dût pas une partie de son succès à la malignité des hommes, et que vous n'eussiez point écrit pour flétrir des gens d'un très grand mérite, dont quelques uns sont mes amis, et parmi lesquels il y en a eu de malheureux et de persécutés. Le public finit par prendre leur parti; on ne veut pas que l'on immole sur le théâtre ceux que la cour a opprimés. Ils ont pour eux tous les gens qui pensent, tous les esprits qui ne veulent point être tyrannisés, tous ceux qui détestent le fanatisme; et vous, qui pensez comme eux, pourquoi vous êtes-vous brouillé avec eux? Il faudrait ne se brouiller qu'avec les sots.

On m'a envoyé un *Recueil*¹ de la plupart des pièces concernant cette querelle. Un des intéressés a fait des *Notes*² bien fortes sur les accusations que vous avez malheureusement intentées aux philosophes, et sur les méprises où vous êtes tombé dans ces imputations cruelles. Il n'est pas permis, vous le savez, à un accusateur de se tromper. C'est encore un grand désagrément pour moi que notre commerce de lettres ait été empoisonné par les reproches sanglants qu'on vous fait dans ce *Recueil*, et par ceux qu'on m'a faits à moi d'entretenir commerce avec celui qui se déclare contre mes amis.

J'avais été gai avec Le Franc, avec Trublet, et même avec Fréron; j'avais été touché de la visite que vous me fîtes aux Délices; j'ai regretté vivement

¹ Le *Recueil des Facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'an 1760*. Ct.

² Voyez ma note, page 44. B.

vosre ami M. Patu, et mes sentiments, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous; j'avais pris un intérêt extrême au succès de vos talents; vous m'avez fait jouer un triste personnage, quand je me suis trouvé entre vous et mes amis, que vous avez déchirés. Je vous avais ouvert une voie pour tout concilier; mais au lieu de la prendre, vous avez redoublé vos attaques. C'est aux jésuites et aux jansénistes à se détruire, et nous aurions dû les *manger*¹ tranquillement, au lieu de nous dévorer les uns les autres.

3131. A M. DALEMBERT.

8 octobre.

J'ai eu, mon très cher maître, votre discours² et M. de Maudave, et j'ai été bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un style ferme qui fait trembler les sots. Je vous sais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poésie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie, de ne pas croire que j'aie fait *Tancrède* comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont cassé bras et jambes; vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée. Heureusement le jeu de mademoiselle Clairon a couvert les sottises dont ces messieurs ont enrichi ma pièce pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici; et, si vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous seriez étonné de

¹ *Mangeons du jésuite!*... est le cri des Oreillons, dans le ch. xvi du roman de *Candide*. Cf.

² *Réflexions sur la Poésie*. Cf. — Voyez page 4. B.

nos acteurs. Grace au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de Jean-Jacques ¹. Il faut que je vous conte, pour votre édification, que j'ai fait un singulier prosélyte. Un ancien officier ², homme de grande condition, retiré dans ses terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit sans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les lève, et me promet d'instruire sa famille et ses amis. La vigne du Seigneur n'est pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire, et moi aussi; mais

En riant quelquefois on rase
D'assez près ces extravagants
A manteaux noirs, à manteaux blancs,
Tant les ennemis d'Athanase,
Honteux ariens de ce temps,
Que les amis de l'hypostase,
Et ces sots qui prennent pour base
De leurs ennuyeux arguments
De Baius quelque paraphrase.
Sur mon bidet, nommé Pégase,
J'éclabousse un peu ces pédants;
Mais il faut que je les écrase
En riant.

Laissons là ce rondeau; ce n'est pas la peine de le finir; le temps est trop cher. M. le chevalier de Mau-dave m'a donné des commentaires sur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre; c'est le *Phallum* ³. Il m'a l'air d'en porter sur lui une belle copie.

¹ Voyez le passage de sa lettre, tome LVIII, page 446. B.

² Le marquis d'Argence de Dirac; voyez t. LVIII, p. 189, 387. B.

³ Ou *Phallus*. Voyez ce qu'en dit Voltaire, t. XLVII, p. 324. C.

Duclos m'a envoyé le *T*, pour rapetasser cette partie du *Dictionnaire*¹. *Signa T super caput dolentium*². Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler; il nous faut jouer la comédie deux fois par semaine. Nous avons eu dans notre trou quarante-neuf personnes à souper qui parlaient toutes à-la-fois, comme dans l'*Écossaise*; cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf couvives pour vous avoir. A propos, vous frondez la *perruque*³ de Boileau; vous avez la tête bien près du bonnet. S'il avait fait une épître à sa perruque, bon; mais il en parle en un demi-vers, pour exprimer, en passant, une chose difficile à dire dans une épître morale et utile.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître⁴ à Clairon, et je vous promets de n'y point parler de ma *perruque*.

Il n'y a point de *metum Judæorum*⁵; nous avons ici deux maîtres des requêtes qui m'ont annoncé M. Turgot. Nous allons avoir un conseiller de grand'-chambre⁶; c'est dommage qu'Omer Joly de Fleury n'y vienne pas.

Luc est remonté sur sa bête, et sa bête est Daun⁷.

¹ Le *Dictionnaire de l'académie*. Cl. — Le travail de Voltaire sur la lettre T pour le *Dictionnaire de l'académie* a été mis, par les éditeurs de Kehl, dans le *Dictionnaire philosophique*; voyez tome XXXII. B.

² Ézéchiel, chap. ix, v. 4. Cl.

³ Dalember prétendait, dans ses *Reflexions sur la Poésie*, que Boileau avait avili la langue des dieux en exprimant poétiquement sa *perruque*. Voltaire, avec raison, prend ici le parti des *faux cheveux blonds* du législateur du Parnasse. Voyez l'*Épître* 1 de Boileau à *mes vers*, v. 26. Cl.

⁴ C'est à quoi l'avait engagé Dalember dans la lettre 3114. Cl.

⁵ Jean, vii, 13. B.

⁶ L'abbé d'Espagnac. Cl.

⁷ Voyez page 3. B.

Aimez-moi un peu; et, s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laissez pas ignorer.

3132. A M. THIERIOT.

8 octobre.

Je vous dois bien des réponses, mon ancien ami. Puisque vous logez chez un médecin¹, ce n'est pas merveille que vous soyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien. Madame Denis vous fera pleurer dans *Tancrède* tout autant que mademoiselle Clairon; et moi, je vous ferai plus d'impression que Brizard; je suis un excellent bon homme de père.

Je vous enverrai incessamment un *Pierre-le-Grand* par M. Damilaville.

Je ne peux vous donner *la Capilotade*² que cet hiver; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai dans mon taudis des Délices M. le duc de Villars, un intendant³, un homme d'un grand mérite⁴ qui a fait cent cinquante lieues pour me voir. Nous couchons les uns sur les autres. Il y avait hier quarante-neuf personnes à souper. Nous jouons aujourd'hui *Mahomet*; une Palmire⁵ jeune, naïve, charmante, voix de sirène, cœur sensible, avec deux yeux qui fondent en larmes; on n'y tient pas: Gaus-

¹ Baron; voyez tome LVIII, page 548. B.

² Chant XVIII de *la Pucelle*; voyez la lettre à Dalember, du 6 janvier 1761. B.

³ L'intendant de Bourgogne; voyez tome LVI, page 673. B.

⁴ Le marquis d'Argence de Dirac; voyez t. LVIII, p. 189, 387. B.

⁵ Madame Rilliet; voyez page 50. B.

sin était une statue. *Nota bene* que j'arrache l'ame au quatrième acte.

Mon église ne se bâtera qu'au printemps. Vous voulez que j'ose consulter M. Soufflot sur cette église de village, et j'ai fait mon château sans consulter personne.

J'ai reçu *le Père de Famille* ; mais je voulais l'édition avec l'épigraphe grecque, et les deux Lettres qui firent tant de bruit ¹.

Bonsoir, mon cher ami ; la tête me tourne de plaisir et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de *Tancrède*, et vale.

3133. A M. DAMILAVILLE.

8 octobre.

M. Thieriot, monsieur, m'apprend toutes vos bontés ; il me dit aussi que vous avez une bibliothèque choisie. Je devrais, parcequ'elle est choisie, ne pas hasarder de vous présenter ce que j'ai fait imprimer sur *Pierre-le-Grand*, et que les lenteurs de la cour de Pétersbourg ont empêché l'année passée de paraître.

Je vous demande le secret ; personne n'en a de ma main ². Je vous prierai de permettre que j'en fasse tenir un exemplaire pour vous à M. Thieriot, dans quelques jours.

Pardonnez à mon laconisme ; je n'ai pas le temps, depuis quinze jours, de manger et de dormir.

¹ Voyez ma note, tome LVIII, page 421. B.

² Voltaire avait déjà adressé le premier volume de son *Histoire* à Tressan, à Algarotti, à Chauvelin, etc. C.

3134. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 octobre.

O divins anges ! jugez si je suis fidèle à mon culte ; je vais jouer *Zopire* ; j'ai deux cents personnes à placer ; je fais copier *Tancrède* ; je vous écris. Où diable avez-vous pêché, mes anges, que j'avais un peu d'amertume, quand je suis pénétré de vos bontés ?

Je vous enverrais aujourd'hui *Tancrède*, si j'avais seulement le temps de faire un paquet. Qui, moi de l'amertume, parceque j'ai pris le parti du troisième acte, et que j'ai cru que Lekain me l'avait saboulé ! Pour Dieu, laissez-moi mon franc arbitre ; encore faut-il bien que j'aie mon avis ; Dieu a permis à ses créatures de dire ce qu'elles pensent. Mon cher ange, mandez-moi, je vous prie, où l'on en est de ce *Tancrède*, quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à Clairon, par Versailles ; je vous écris aussi par Versailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc *Mahomet* aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de *Mahomet* ? cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible, qu'elle ne doive déchirer le cœur ! Ah, Gaussin ! Gaussin ! si vous aviez la centième partie de l'ame de madame Rilliet ! si on avait eu un Séide ! Pauvres Parisiens ! vous n'avez point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire, mes anges : c'est que presque toutes vos tragédies sont froides, et vos acteurs aussi, excepté la divine Clairon, et quelquefois Lekain. Mes yeux se sont ouverts, mais

* Madame Rilliet ; voyez page 50. B.

trop tard. Je mourrai sans avoir fait une pièce selon mon goût.

M. le duc de Choiseul vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace¹? — Avez-vous reçu un *Pierre*?

Madame Scaliger, ne soyez donc plus fâchée contre moi. C'est que je suis à vos pieds, c'est que je vous aime et révère au pied de la lettre.

3135. A MADEMOISELLE CLAIRON.

8 octobre².

On ne peut certainement entendre qu'un homme fasse mieux une chose que ceux qui ne la font pas. On ne peut entendre qu'une pièce soit mieux représentée par ceux qui y jouent que par ceux qui n'y jouent pas. On doit encore moins entendre que des personnes du monde, qui jouent la comédie pour leur plaisir, aient des talents supérieurs à ceux des plus grands acteurs de Paris.

Ce qu'il faut encore moins entendre, c'est qu'on ait prétendu comparer personne à mademoiselle Clairon.

Ce qu'il faut surtout entendre, et ce qui est d'une

¹ Celle de *Tancrède*. Cf.

² Cette lettre a été publiée pour la première fois dans le *Supplément au recueil des Lettres de M. de Voltaire* (1808, deux volumes in-8° ou in-12), comme adressée à mademoiselle Clairon. Elle porte l'adresse de Thibouville dans l'édition des Œuvres de Voltaire en douze volumes in-8°. M. Clougouson, qui lui a conservé l'adresse à mademoiselle Clairon, ne sait si elle n'est pas de 1765, année de la retraite de mademoiselle Clairon. Il pense que cette actrice n'avait pas été flattée de la comparaison que Voltaire établissait entre elle et sa nièce (voyez n° 3116), et sur laquelle il revient dans le n° 3137. B.

vérité incontestable, c'est qu'on a pour mademoiselle Clairon tous les sentiments qu'elle mérite et qu'on ne démentira jamais. Le pauvre vieillard lui sera toujours attaché avec des sentiments aussi vifs que s'il était jeune; il admirera ses talents, et il admirera encore la force qu'elle eut d'en priver¹ un public ingrat; il aimera sa personne jusqu'au dernier moment de sa vie.

3136. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND¹.

10 octobre.

Si vous n'êtes point *un grand enfant*³, madame, vous n'êtes pas non plus *une petite vieille*. Je suis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par semaine; et le bon de l'affaire c'est que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne soit bien sage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces, et les acteurs, qu'en outre je bâtis une église et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces *tripots*-là; et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'*Histoire* de Pierre-le-Grand, et que j'ai dix ou douze lettres à écrire par jour, tout cela fait que vous devez me pardonner, madame, si je ne vous ennuie pas aussi souvent que je le voudrais.

J'ai pourtant un plaisir extrême à m'entretenir

¹ Mademoiselle Clairon ne quitta le théâtre qu'en avril 1765. Cf.

² Réponse à une lettre de la marquise, du 20 septembre précédent. Cf.

³ Voyez page 11. B.

avec vous ; vous savez que j'aime passionnément votre esprit, votre imagination , votre façon de penser. Vous aurez la moitié de *Pierre* incessamment. Il y a un paquet tout prêt pour vous et pour M. le président Hénault ; mais on ne sait comment faire pour dépêcher ces paquets par la poste.

Je vous avertis que la Préface vous fera pouffer de rire, et vous serez tout étonnée de voir que la plaisanterie ¹ n'est point déplacée.

J'y joins un chant de *la Pucelle* ², qui pourra vous faire rire aussi. Je vous promets encore de vous chercher des fariboles philosophiques dans ma bibliothèque ; mais il faut que vous sachiez que je ne suis guère le maître d'entrer dans ma bibliothèque à présent, parcequ'elle est dans l'appartement qu'occupe M. le duc de Villars, avec tout son monde. Il nous a joué, à huis-clos, Gengis-kan dans *l'Orphelin de la Chine* ; il vaut mieux que tous vos comédiens de Paris.

Je suis fort aise, madame, qu'on ait imprimé ma lettre ³ au roi de Pologne. Trois ou quatre lettres par an, dans ce goût-là, écrites aux puissances, ou soi-disant telles, ne laisseraient pas de faire du bien. Il faut rendre service aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en vaillent guère la peine.

Mon petit parti d'ailleurs m'amuse beaucoup. J'a-

¹ Voltaire veut sans doute parler de la plaisanterie sur *Francus* et le maréchal de Villars, dans la Préface de *Pierre-le-Grand* ; voyez tome XXV, page 8. B.

² Voyez page 70. B.

³ Voyez n° 3084. CL.

voue que tous mes complices n'ont pas sacrifié aux Graces; mais, s'ils étaient tous aimables, ils ne seraient pas si attachés à la bonne cause. Les gens de bonne compagnie ne font point de prosélytes; ils sont tièdes¹, ils ne songent qu'à plaire; Dieu leur demandera un jour compte de leurs talents.

Vous avez bien raison, madame, d'aimer l'*Histoire*² de mon ami Hume; il est, comme vous savez, le cousin de l'auteur de l'*Écossaise*. Vous voyez comme il rend, dans cette histoire, le fanatisme odieux.

Ne croyez pas que l'*Histoire* de Pierre-le-Grand puisse vous amuser autant que celle des Stuarts; on ne peut guère lire *Pierre* qu'une carte géographique à la main; on se trouve d'ailleurs dans un monde inconnu. Une Parisienne ne peut s'intéresser à des combats sur les Palus-Méotides, et se soucie fort peu de savoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'est point un amusement, c'est une étude.

M. le président Hénault ne veut point que je donne *Pierre* chiquette à chiquette; je ne le voudrais pas non plus, mais j'y suis forcé. On a un peu de peine avec les Russes, et vous savez que je ne sacrifie la vérité à personne.

Adieu, madame; si vous aviez des yeux, je vous dirais: Venez philosopher avec nous, parceque vos yeux seraient égayés pendant neuf mois par le plus agréable aspect qui soit sur la terre; mais ce qui fait

¹ Voltaire songait au président Hénault en écrivant ceci. CL.

² Celle de la maison de Stuart. CL.

le charme de la vie est perdu pour vous, et je vous assure que cela me fait toujours saigner le cœur.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare, homme de grande condition, ancien officier retiré dans ses terres ¹; il les a quittées pour venir, à cent cinquante lieues de chez lui, philosopher dans une retraite. Je ne l'avais jamais vu, je ne savais pas même qu'il existât; il a voulu venir, il est venu; il fait de grands progrès, et il m'enchanté. Mais, par malheur, il me vient des intendants ²; ces gens-là ne sont pas tous philosophes. Mon Dieu! madame, que je hais ce que vous savez ³!

Je vais être en relation avec un brame des Indes, par le moyen d'un officier ⁴ qui va commander sur la côte de Coromandel, et qui m'est venu voir en passant. J'ai déjà grande envie de trouver mon brame plus raisonnable que tous vos butors de la Sorbonne.

Adieu encore une fois, madame; je vous aime beaucoup plus que vous ne pensez.

3137. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 octobre.

Madame Scaliger, savez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raisonnés, des hontés de toute espèce; mon cœur est tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous

¹ D'Argence de Dirac, dont il est question plus haut. B.

² Joly de Fleury de La Valette, intendant de Bourgogne. B.

³ L'infame superstition. Cr.

⁴ Le chevalier de Mandave. Cr.

ai envoyé des bribes pour *Tancrède*, imaginez-vous, madame, qu'on m'essayait un habit de théâtre pour Zopire, et un autre pour Zamti ; qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au conrant de la plume, et un *Tancrède* sortait de *la place*¹. Cette *place* n'est pas tenable : il y avait cent autres incongruités ; je m'en apercevais bien ; je les corrigeais quand le courrier était parti. J'envoyais des mémoires à Clairon ; je priais qu'on suspendît les représentations, qu'on me donnât du temps. Voilà ce qui est fait ; tout est fini, plus de *chevalerie*. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez.

Pour moi, je vais jouer le père de Fanime dans deux heures, et je vous avertis que je vais faire pleurer. Fanime se tue ; il faut que je vous confie cette anecdote. Mais comment se tue-t-elle ? à mon gré, de la manière la plus neuve, la plus touchante. Cette Fanime fait fondre en larmes, du moins madame Denis fait cet effet ; car, ne vous déplaie, elle a la voix plus attendrissante que Clairon. Et moi, je vous répète que je vaux cent Sarrasin, et que j'ai formé une troupe qui gagnerait fort bien sa vie. Ah ! si nous pouvions jouer devant madame Scaliger !

Mais vous a-t-on envoyé *Pierre I*^{er} ? cela n'est pas si amusant qu'une tragédie. Que ferez-vous de la grande Permie et des Samoïèdes ? Il y a pourtant une Préface à faire rire, et j'ose vous répondre qu'elle vous divertira. Je crois que j'étais né plaisant, et que

¹ Allusion au moment où *Tancrède*, sans doute dans le quatrième acte, sortait de Syracuse pour fuir Aménaïde et combattre Solamir. CL.

c'est dommage que je ne sois adonné parfois au sérieux. Je n'ai point vu les fréronades ¹ sur *Tancrède*; mais je me trompe, ou Jérôme Carré est plus plaisant que Fréron. Je me moque un peu du genre humain, et je fais bien; mais avec cela, comme mon cœur est sensible, comme je suis pénétré de vos bontés! comme j'aime mes anges! je les chéris autant que je déteste ce que vous savez. Mon aversion pour cette infamie ² ne fait que croître et embellir. M. d'Argental est donc à la campagne? Comment peut-il faire pour ne pas sortir à cinq heures? comment va la santé de M. de Pont de Veyle?

Quand mon cher ange reviendra-t-il? Je suis à vos pieds, divine Scaliger.

3138. A MADEMOISELLE CLAIROU.

16 octobre.

Belle Melpomène, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parcequ'elle est un peu impotente; mais mon cœur, qui ne l'est pas, y répondra.

Raisonnons ensemble, raisonnons.

Les monologues, qui ne sont pas des combats de passions, ne peuvent jamais remuer l'ame et la transporter. Un monologue, qui n'est et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes sentimens, n'est qu'une pièce nécessaire à l'édifice; et tout ce qu'on lui demande, c'est de ne pas refroidir.

¹ Voyez tome VII, page 117. B.

² La superstition, l'hypocrisie, etc. C.

Le mieux, sans contredit, dans votre monologue du second acte, est qu'il soit court, mais pas trop court. On peut faire venir Fanic, et finir par une situation attendrissante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainsi que bien d'autres. On a été forcé de donner *Tancrède* avant que j'y eusse pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois¹. Vos talents ont sauvé mes défauts; il est temps de me rendre moins indigne de vous.

Je ne suis point du tout de votre avis², ma belle Melpomène, sur le petit ornement de la Grève, que vous me proposez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la scène française dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient si bien l'appareil du spectacle, ne se sont avisés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire construire un échafaud par un menuisier? en quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue? Il est beau, il est noble de suspendre des armes et des devises. Il en résulte qu'Orbassan, voyant le bouclier de Tancrède sans armoiries, et sa cotte d'armes sans faveurs des belles, croit avoir bon marché de son adversaire; on jette le gage de bataille,

¹ Voyez ma Préface, tome VII, page 115. B.

² Ce fut contre son avis, et à la pluralité des voix, que mademoiselle Clairon fut chargée de proposer à M. de Voltaire de tendre le théâtre en noir, et de dresser un échafaud au troisième acte de *Tancrède*. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui sont établis dans cette lettre. K. — Quoi qu'en disent les éditeurs de Kehl, mademoiselle Clairon n'était guère éloignée de partager l'avis des comédiens, avis qui était celui de Dalember. G.

on le relève ; tout cela forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent, c'est inmolter la décence à la barbarie ; croyez-en Boileau, qui dit :

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

L'Art poët., ch. III, v. 53.

Ce grand homme en savait plus que les beaux esprits de vos jours.

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers, appelées tragédies ; mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps *Tancrède*, quand j'aurai pu y travailler à loisir ; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. *Fannine* suivra de près ; nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de Villars, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc¹. Il y avait une assemblée très choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant, qu'il n'était ; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible, à ce qu'on dit. La pièce est prête. Je vais bientôt donner tous mes soins à *Tancrède*. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous supplierai d'être malade, et de venir

¹ Guignard de Saint-Priest, père de celui qui, plus tard, fut l'un des ministres de Louis XVI. CL.

vous mettre entre les mains de Tronchin, afin que nous puissions être tous à vos pieds.

3139. DE M. DALEMBERT.

Paris, ce 18 octobre.

Je m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'*Indien*¹ que je vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon discours, maître Aliboron, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu, et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je sais seulement que vous avez votre part. Il prétend que si votre siècle a des hontes pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous met au-dessous de tous les poètes passés, présents et à venir, depuis Homère jusqu'à Pompignan. J'ai hésité si je vous annonçerais crûment cette humiliation; mais je veux être l'esclave des triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature française.

Je ne sais pas si les comédiens ont cassé bras et jambes à *Tancrède*; mais je sais que, pour un roué, il avait encore très bonne grace. Au reste, je suis bien aise de vous apprendre encore (car je veux absolument vous humilier aujourd'hui) que l'on répète à cette occasion ce qu'on a dit régulièrement à chacune de vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait d'aussi faible*; il est vrai qu'on dit cela les yeux gros, et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment je vous félicite de tout mon cœur de la conquête² que vous venez de faire à la *vigne du Seigneur*. Depuis le voyage de la reine de Saba, il n'y en a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues

¹ Le chevalier de Mandave. CL.

² De d'Argence. CL.

pour être bien sûr que deux et un font trois. Il est vrai que vous étiez fait, plus que personne, pour lui persuader que trois ne font qu'un, car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez précieusement le dieu ¹ que M. de Maudave vous a apporté des Indes. Ces gens-là sont plus sensés que nous ; nous avons fait notre dieu d'une gaufre ; les Indiens vont, comme Bartholomée, *droit au solide* ².

..... Priapum,

Maluit esse deum.

HOA., lib. 1, sat. VIII, v. 2.

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père*.

Je passe à Boileau d'avoir parlé en vers de sa *perruque*, mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poésie, quoi qu'il en dise, ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent ; elle est faite pour exprimer de grandes choses, nobles et vraies. Si vous ne pensiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme M. Jourdain, *de la prose* ³ sans le savoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiselle Clairon, et je ne vous laisserai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aise, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre *perruque* ; et, s'il vous en faut encore une autre, je vous abandonne celles de Pompignan, Fréron, et Trublet, que vous avez déjà si bien peignées.

M. Turgot m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois ; vous en serez sûrement très content ⁴. C'est un

¹ C'était un *Lingam* ou *Phallus* très révérend dans l'Inde. C'est l'instrument qui distinguait le dieu Priape, et qui était également honoré chez les Romains comme l'emblème de la génération. K. — Quant aux *gaufres*, voyez la lettre de Dalember à Voltaire, du 2 octobre 1762. G.

² Contes de La Fontaine, le *Calendrier des vieillards*. R.

³ Le *Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène 6. G.

⁴ Très content en effet. Voyez plus bas la réponse de Voltaire, sous le n° 3167. G.

homme d'esprit, très instruit, et très vertueux, en un mot, un très honnête *cacouac*¹, mais qui a de bonnes raisons pour ne le pas trop paraître; car je suis payé pour savoir que *la cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la sienne.

Comment diable, quarante-neuf convives* à votre table, dont deux maîtres des requêtes et un conseiller de grand'-chambre, sans compter le duc de Villars et compagnie!

Vous êtes donc comme le père de famille de l'Évangile², qui admet à son festin les clairvoyants et les aveugles, les boiteux, et ceux qui marchent droit? Votre maison va être comme la bourse de Londres: le jésuite et le janséniste, le catholique et le socinien, le convulsionnaire et l'encylopédiste vont bientôt s'y embrasser de bon cœur, et rire encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager Jean-Jacques Rousseau à venir à quatre pattes, de Montmorency à Genève, faire amende honorable à la comédie, en se redressant sur ses deux pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une de vos pièces, ce serait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti; mais je erois que pour Jean-Jacques l'heure de la grace n'est pas encore venue.

Il me semble, comme à vous, que votre ancien disciple est un peu *remonté sur sa bête*⁴; mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récaleitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de *bête*, que dites-vous de la figure que nous faisons sur la nôtre? que dites-vous de ce famenx due de Broglie,

Sage en projets, et vif dans les combats,
Qui va venger les malheurs de la France⁵?

¹ Un philosophe. *Ct.*

² Voyez page 70. *B.*

³ *Luc*, chap. xiv, vers. 21. *B.*

⁴ Le général Daun, battu complètement par Frédéric près de Torgau, le 3 novembre suivant. *Ct.*

⁵ Ces vers sont du *Pauvre diable*; voyez tome XIV. *B.*

Il me semble qu'il perd sa réputation son à son; c'est se ruiner assez platement.

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal ¹ que vous appeliez si bien *Margot la bouquetière*, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poésies, que si on coupait les ailes aux Zéphyrus et à l'Amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Versailles, que sa prose vaudrait encore moins que ses vers. Nous n'aurions pas cru cela, lorsqu'il lisait à l'académie son poème ² contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'*archimage Yebor* ³, qui l'écoutait en branlant sa vieille tête de singe, et qui semblait lui dire : « Non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous disiez; on ne m'attrape pas ainsi. » Que Dieu le bénisse, lui, ses vers, et sa prose ! On dit qu'il a permission d'aller se promener dans ses abbayes; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plus tôt. Il ne reste plus qu'à savoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La guerre est un opprobre, et la paix un devoir ⁴.

Quant à nos sottises intestines, elles commencent à foisonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je sache, du quartier-général de l'*Encyclopédie* et de la *Palissoterie*. La philosophie est entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laisse respirer !

Adieu, mon cher et illustre maître; continuez à rire de tout ce qui se passe. J'en ris tout autant que vous, quoique je sois dans la poêle; heureux qui, comme vous, a trouvé moyen de sauter dehors ! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître

¹ Bernis. B.

² Intitulé *la Religion vengée*, dont la première édition est de 1795. B.

³ Anagramme de Boyer; voyez tome XXXIII, page 65; et LIV, 518. B.

⁴ Parodie des derniers vers du second acte de *Mérope*, t. V, p. 148. B.

est une lettre de *Lacédémonien*¹ : pourvu qu'elle ne vous paraisse pas une lettre de Béotien², je serai consolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je suis raccommode, vaille que vaille, avec madame du Deffand; elle prétend qu'elle n'a point protégé Palissot ni Fréron, et j'ai tout mis aux pieds, non du pendu, mais de Socrate. Ainsi, qu'elle ne sache jamais ce que je vous avais écrit³ pour me plaindre d'elle; cela me ferait de nouvelles tracasseries que je veux éviter.

3140. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 octobre.

Je prends la liberté, madame, de faire passer par vos mains ma réponse⁴ à mademoiselle Clairon, et je vous supplie instamment de vous joindre à moi pour empêcher l'avilissement le plus odieux qui puisse déshonorer la scène française, et achever notre décadence. Que M. d'Argental et tous ses amis emploient leur crédit pour sauver la France de cet opprobre!

J'ai encore une grace à vous demander, qui ne regarde que moi : c'est de dissiper mes continuelles alarmes sur l'impression dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de *Tancrède* conformes à la leçon des comédiens. Il est certain

¹ Allusion à un mot de Voltaire dans l'avant-dernier alinéa de la lettre 3015. CL.

² Les plaisanteries sur l'esprit des Béotiens ont été renouvelées des Grecs relativement à celui des Champenois. CL.

³ Voyez, entre autres, la lettre 2999, second alinéa, où il est question des p..... honoraires, à propos de madame du Deffand. CL.

⁴ La lettre 3138. CL.

que, pour peu qu'on attende, la pièce paraîtra dans toute sa misère, pendant que je passe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre, à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez incessamment une nouvelle copie, et je pense qu'il sera convenable, de toutes façons, de la reprendre vers la Saint-Martin. On sera obligé de transcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un seul où je n'aie fait des changements. Si ces changements valent quelque chose, c'est à vous que j'en suis redevable, c'est à votre goût, à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage, à vos réflexions, aussi solides que fines. Si je me suis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de substituer à la hâte, si ces vers n'ont paru défectueux, c'est l'amour de l'art, et non l'amour-propre, qui s'est révolté en moi. Je n'ai pas senti avec moins de reconnaissance la nécessité de plusieurs changements, je n'en ai pas moins approuvé vos remarques, et plusieurs vers mis à la place des miens.

M. d'Argental sera-t-il encore long-temps à la campagne? Il me paraît qu'en son absence vous commandez l'armée avec bien du succès. Je me flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houssards libraires. Quand jouera-t-on *la Belle Pénitente*¹? Mademoiselle Clairon est-elle cette pénitente? Elle seule peut faire réussir cette détestable

¹ *Caliste*, tragédie imitée, par Colardeau, de celle que Nicolas Rowe, mort en 1718, donna sous le titre de *the Fair Penitent*. La pièce française, dans laquelle mademoiselle Clairon remplit le principal rôle, fut représentée le 12 novembre 1760, et jouée dix fois. Ca.

pièce anglaise; mais je me flatte que l'auteur qui s'abaisse à chercher des modèles chez les barbares se sera fort éloigné de son modèle. Si notre scène devient anglaise, nous sommes bien avilis; nous ne sommes déjà que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déjà baissé assez pavillon devant l'Angleterre? c'est peu d'être vaincus, faut-il encore être copistes? O pauvre nation! Madame, le cœur me saigne, mais il est à vous.

3141. A. M. THIERIOT.

19 octobre.

Voici, mon ami, une lettre de change de quatre *Pierre*¹ sur Robin-mouton. Je vous prie de donner un exemplaire de ma part au ferme et aimable *Protagoras*²; et quand il aura lu mon *Pierre*, vous le lui ferez relire bien proprement. Faites des trois autres exemplaires ce qu'il vous plaira, et tâchez qu'aucun ne vous ennuie. Quand vous voudrez venir dans ma chaumière, nous vous voiturerons, puis vous hébergerons, chaufferons, blanchirons, raserons, et égaierons.

L'intendant de Bourgogne vint dans mon trou, ces jours passés, avec le fils de l'avocat général, qui en a usé si cordialement avec nous; il avait un cortège de proconsul. Le duc de Villars était chez moi; nous allions jouer *Fanime* ou *Médime* (le nom n'y fait rien; *Fanime* est plus sonore, à cause de l'alpha).

¹ Quatre exemplaires du premier volume de l'*Histoire de Pierre-le-Grand* à prendre chez Robin, libraire au Palais-Royal. CL.

² Dalember. B.

Nous n'en mîmes pas plus grand pot au feu; nous étions cinquante-deux à table. L'intendant alla coucher à Ferney, sa troupe à Tournay, la mienne aux Délices. Je reçus fort noblement, fort dignement le fils de l'avocat général. Son oncle me dit que, dans quelques années, il succéderait¹ à son père. Souvenez-vous alors, lui dis-je, que vous devez être l'avocat de la nation. Le jeune homme m'attendrit; il pleura à *Fanime*.

Je ne le punis point des fautes de son père².

Il faut que Pompignan m'envoie son fils³.

J'ai lu deux brochures⁴; l'une est de La Noue;

Ærugo mera;.....

HOR., lib. I, sat. IV, v. 101.

l'autre d'une bonne aine; mais cette aine se trompe sur le second acte de *Tancrède*. Il est vrai que les comédiens l'ont induit en erreur. *Tancrède* est tout autre chose que ce que vous avez vu au théâtre. J'espère qu'à la reprise ils joueront ma pièce, et non pas la leur. Ils me doivent cette petite condescendance, puisque je leur ai donné le produit des représentations et de l'impression. Mon cher ami, il serait plus doux pour moi de faire pour l'amitié ce

¹ Omer-Louis-François Joly de Fleury, né en avril 1743, fut nommé substitut du procureur général en 1762, avocat général en 1767, procureur général du nouveau parlement créé en 1771, etc. Quant à l'avocat général Omer Joly de Fleury, il venait de se remarier, *tout rabougri* qu'il était, à une jeune femme dont il devint veuf en 1762. CL.

² Vers de *Mahomet*, acte II, scène 4; voyez tome V, page 43. B.

³ Madame de Pompignan accoucha, le 8 décembre 1760, d'un fils auquel furent donnés les prénoms de Jean-George-Louis-Marie. CL.

⁴ Voyez tome VII, page 116. B.

que j'ai fait pour les talents. Ce que vous me mandez de La Popelinière passe mes conceptions. Quelle disparate ! Les fermiers généraux sont cependant les seuls qui aient de l'argent à Paris.

Adieu. Vous intéressez-vous beaucoup au Canada ?
Quid novi ?

3142. A M. DUCLOS.

A Ferney, 22 octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public ; vous êtes mon homme , et je vous aime de tout mon cœur. L'académie n'a jamais eu un secrétaire tel que vous.

Venons d'abord, monsieur, à ce *Dictionnaire* que l'académie va faire imprimer¹.

Vous aurez votre *T*² dans un mois ou six semaines. Vous n'attendez pas après le *T*, quand vous êtes à l'*A*.

Non vraiment, je ne me repose point. Robinmouton, vendeur de brochures au Palais-Royal, correspondant de Cramer, et chargé de vous présenter un *Pierre*, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très louable d'avoir fait sentir au vieux Crébillon sa faute³. Je ne m'amuse guère à lire les

¹ Cette quatrième édition du *Dictionnaire de l'académie françoise* parut au commencement de 1762. — La première édition est de 1694, année où naquit Voltaire. CL.

² Ce travail de M. de Voltaire a été joint au *Dictionnaire philosophique*, à la lettre T. K.

³ Comme censeur, il avait donné son approbation pour l'impression des *Philosophes* ; voyez tome VII, page 119 ; et LVIII, 400. B.

approbations : je ne savais pas que l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre* eût eu l'indignité d'approuver une pièce qui est la honte de la littérature ; c'était se joindre aux lâches persécuteurs des véritables gens de lettres. Mais le bon homme radote depuis long-temps.

Puissiez-vous réunir et venger les philosophes, qu'on a voulu désunir et accabler ! Est-il possible que ceux qui pensent soient avilis par ceux qui ne pensent pas ! Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices ; M. le duc de Villars, notre confrère, y était ; arrive le frère d'Omer de Fleury, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'Omer. Il fut bien reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me présenta le fils d'Omer comme graine d'avocat général. Monsieur, dis-je au jeune homme, souvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des Chaumeix. D'ailleurs tout se passa à merveille.

Je prends acte avec vous que le *Tancrède* que vous avez vu n'est pas tout-à-fait mon *Tancrède*, mais celui des comédiens, qui l'ont ajusté à leur fantaisie, et qui l'ont orné d'une soixantaine de vers de leur cru, assez aisés à reconnaître. Ils en ont usé comme de leur bien, parceque je leur ai abandonné le profit de la représentation et de l'édition. J'ai envoyé une petite dédicace à madame de Pompadour et à M. le duc de Choiseul ; ils l'ont approuvée. Je lui parle (à madame de Pompadour), dans cette *Épître*, du bien qu'elle a fait aux gens de lettres ; je commence par citer Crébillon, et même avec quelque éloge, car

il faut être poli ; cela rend le procédé de Crébillon plus indigne. Je ne savais pas alors qu'il se fût dégradé au point d'être le recéleur de Palissot.

Je finis, mon respectable confrère, par me féliciter de voir à la tête de nos travaux académiques un homme de votre trempe. Parlez, agissez, écrivez hardiment; le temps est venu où le bon sens ne doit plus être opprimé par la sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des bâtiers qui le bâtent, mais ne soyons pas bâtés. L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement, la fidélité, l'amitié du *Suisse V.*

3143¹. A M. **.

S'il y a des esprits de travers parini vous, comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons n'en doivent pas payer pour les méchants, et qu'on n'en doit pas moins estimer un Bourdaloue, parcequ'on méprise un Garasse.

Ce monde-ci est une guerre continuelle; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le *Journal de Trévoux* ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon David, qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne

¹ Dans les éditions de Kehl, cette lettre était intitulée *Fragment à un jésuite*, et classée à la fin de 1759. La transposition en octobre 1760 est de M. Clogenson. B.

prend d'abord aucun parti, que celui de rire; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh! qui se souvient aujourd'hui des querelles du P. Bouhours et de Ménage? et si Racine n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-Royal? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

3144. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Ferney, 25 octobre.

Je reçois, par M. de Kaiserling, la lettre dont vous m'avez honoré, du 11 septembre¹ (*nouveau style*), avec les Mémoires sur le commerce, et sur les campagnes en Perse. Je n'ai point encore entendu parler de M. Pouschkin, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre excellence; j'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne, pour le mariage de l'archiduc². Vous venez de donner une belle fête à ce prince; vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéra de Metastasio. C'est moi, monsieur, qui suis inconsolable de n'avoir pu faire

¹ Ou du 31 août, selon l'*ancien style*, suivi par les Russes. Cf.

² Joseph-Benoit-Auguste (Joseph II, empereur en 1765), marié à Isabelle de Parme le 6 octobre 1760. Cf.

ma cour à monsieur votre neveu ; jugez avec quels transports j'aurais reçu un homme de votre nom , et digne d'en être. Je vois souvent M. de Soltikof ; je vous assure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance.

Il est bien dur d'être si loin de vous. J'ignore encore si un ballot envoyé, il y a un an , à l'adresse de M. de Kaiserling à Vienne, est parvenu à votre excellence ; j'ignore si elle a reçu un autre ballot envoyé par Hambourg ; celui-là me tient moins au cœur ; il ne contenait qu'une espèce d'eau des Barbades ¹, que je prenais la liberté de vous offrir.

Vous sentez, monsieur, que je ne puis bâtir la seconde aile de l'édifice, si je n'ai des matériaux ; vous avez commencé, vous achèverez. On est content du premier volume ; le libraire en a déjà débité cinq mille exemplaires ; Pierre-le-Grand et vous, vous faites sa fortune ; c'est votre destinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, si je n'ai pas le précis des négociations de ce grand homme, et la continuation du *Journal* ? J'ajoute que j'ai besoin de quelques éclaircissements sur le czarowitz. Je suis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre ; mais aidez-moi ; ne me réduisez pas à répéter les mauvaises histoires du sieur Nestesuranoi ², et de tant d'autres. Il n'est pas dans votre caractère d'abandonner une si noble entreprise ; je suis persuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de Pierre-le-Grand. Disposez de votre secrétaire,

¹ La caisse d'eau de Colladon, dont il est question dans la lettre 2913. Cf.

² Roussel de Missi. Cf.

de votre partisan le plus vif, de celui qui sera toute sa vie, avec le plus tendre respect, etc.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de Soltikof le portrait de votre secrétaire.

3145. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 octobre.

Je me mets plus que jamais aux pieds de madame Scaliger. Je ne sais si monsieur le Parmesan est encore à la campagne ; je prends le parti d'adresser la pièce à M. de Chauvelin ; il y a plus de deux cents vers de changés, en comparant cette leçon à celle de la première représentation. C'est sur cette dernière leçon que nous venons de la jouer, et j'ose assurer que vous seriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin, madame, je recommande à vos bontés cet ouvrage, qui est en partie le vôtre. Je vous dois, madame, ce que j'ai pu y faire de passable. Il est bien important qu'on prévienne les détestables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaisance de jouer ma pièce telle que je l'ai faite, et que mademoiselle Clairon ne m'immole point à ses caprices ; et vous méritez surtout qu'on fasse ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre représentations vers la Saint-Martin. Il sera nécessaire que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne soit changé. J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment la dédicace à madame de Pompadour ; M. de Choiseul prétend que la dédicace de Choisi¹ ne lui a pas fait tant de plaisir.

¹ Où Louis XV avait fait construire le bâtiment appelé le Petit Châ-

Je ne mets point mon nom à la dédicace ; c'est un usage que j'ai banni ; il est trop ridicule d'écrire une dissertation comme on écrit une lettre, avec un *très obéissant serviteur*.

Par une raison à-peu-près semblable, c'est-à-dire par l'aversion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuscules, je souhaite que Prault le supprime ; on sait assez que j'ai fait *Tancrède*. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition eussent mis quatre lignes d'avertissement ; toutes ces petites choses peuvent aisément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore *Fanime* avec des applaudissements bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à *Tancrède* ; c'est que *Fanime* a été jouée mieux qu'elle ne le sera jamais. Je voudrais que vous pussiez voir un chevalier Micault¹, frère du garde du trésor royal ; il y était. Vous aurez cette *Fanime* sous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais une chose à quoi vous ne vous attendez pas, c'est que vous aurez *Oreste* ; j'ai voulu en venir à mon honneur ; je regarde *Oreste* à présent comme un de mes enfants les moins bossus ; vous en jugerez.

Je n'aime pas assurément un échafaud sur le théâ-

teau. La chapelle du grand commun avait un tableau de sainte Clotilde par Carle Vanloo. Le peintre avait donné à la sainte la figure de madame de Pompadour. B.

¹ Ce militaire est nommé dans la lettre à madame d'Argental, du 2 janvier 1763. Son frère se nommait Micault d'Harvelai. C.

tre, mais j'y verrais volontiers les furies; les Athéniens pensaient ainsi.

Je suppose, madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour Clairon; le tout à l'adresse de M. de Chauvelin¹, que j'ai aussi chargé de *Tancrède*. Vous ai-je dit que nous avons joué devant le fils d'Omer de Fleury? M. l'abbé d'Espagnac arriva trop tard; il eût été agréable d'avoir un grand chambrier pour spectateur.

O chers anges! que je voudrais vous revoir! mais je hais Paris. Je ne peux travailler que dans la retraite; je travaillerai pour vous jusqu'à la fin de ma vie. Vive le *tripot*!

3146. A MADAME D'ÉPINAL.

25 octobre 1760.

M. Le Franc de Pompignan, historiographe manqué des Enfants de France, a l'honneur d'envoyer à madame d'Épinal les réflexions salutaires que lui a adressées un frère de la charité de Bayonne². Quoique ces réflexions soient très judicieuses, M. Le Franc de Pompignan est déterminé à priver *l'univers*³ de ses immortels écrits, si *l'univers* et autres continuent à les trouver plats, détestables, et exécrables. C'est à *l'univers* à voir ce qu'il aime le mieux, il n'y a point de milieu. Moi, je sais bien ce que je préférerais; ce serait d'aller présenter à madame d'Épinal l'hommage

¹ L'intendant des finances. CL.

² Probablement la satire intitulée *la Fanité, par un frère de la doctrine chrétienne*; voyez tome XIV. B.

³ Voyez ma note, tome XL, pages 156-157. B.

de mon respect, de mon admiration, et de ma reconnaissance. Si j'ai le malheur de ne pouvoir lui porter ce tribut à la campagne, je volerai le lui offrir aussitôt que je la saurai à Paris.

J'envoie aussi des *Car* à notre ami de Saint-Cloud; il faut bien le dédommager un peu de son ennui, car j'imagine qu'il réside toujours auprès des grands.

3147. A M. LEKAIN.

Aux Délices, 26 octobre.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'Argental la tragédie de *Tancrède*, dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers; je demande instamment qu'on la rejoue suivant cette nouvelle leçon, qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il sera nécessaire que chaque acteur fasse recopier son rôle; et il n'est pas moins nécessaire de donner incessamment au public trois ou quatre représentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que, si vous tardez, cette tragédie ne soit furtivement imprimée; il en court des copies; on m'en a fait tenir une horriblement défigurée, et qui est la honte de la scène française. Il est de votre intérêt de prévenir une convention qui serait très désagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoiselle Clairon, qui demande un échafaud¹; cela n'est

¹ Voyez page 80. B.

bon qu'à la Grève, ou sur le théâtre anglais; la potence et des valets de bourreau ne doivent pas déshonorer la scène de Paris. Pussions-nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes! Mademoiselle Clairon n'a certainement pas besoin de cet indigne secours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici *Fanime* avec des applaudissements bien singuliers; madame Denis y déploya les talents les plus supérieurs, elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes; enfin, elle ne fut point indigne de jouer le rôle de *Fanime*, qui est celui de mademoiselle Clairon. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce; mais il faut commencer par *Tancrède*.

Je vous prie très instamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre sur le théâtre vers la Saint-Martin; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous savez combien je m'intéresse à vos succès et à vos avantages; comptez sur l'amitié inviolable de votre très humble, etc.

3148. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 27 octobre.

Ceci n'est point une lettre, madame, c'est seulement pour vous demander si vous avez reçu¹ deux

¹ Madame du Deffand fit à Voltaire, le 1^{er} novembre suivant, une ré-

volumes de l'ennuyeuse *Histoire de Russie*, l'un pour vous, l'autre pour le président Hénault. M. Bouret ou M. Le Normand doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement si M. Dalember a reçu le sien. Voulez-vous, madame, avoir la bonté de lui demander s'il lui est parvenu? il vous fait quelquefois sa cour, et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez assurément personne qui ait plus d'esprit, plus d'imagination, et plus de connaissances que lui.

Je vous disais, madame, que je ne vous écrivais point, mais je veux vous écrire. J'ai pourtant bien des affaires; un laboureur qui bâtit une église et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui visite ses champs, n'est pas un homme oisif. N'importe, il faut que je vous dise que je viens de crier *vive le roi!* en apprenant que les Français ont tué quatre mille Anglais¹ à coups de baïonnette. Cela n'est pas humain, mais cela était fort nécessaire.

Je ne sais pas si le roi de Prusse aura long-temps la vanité de payer régulièrement la pension à M. Dalember; ce serait aux Russes à la payer, sur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. Dieu merci, il ne s'est pas encore passé une semaine sans

ponse commençant ainsi : « Oui, monsieur, j'ai reçu votre beau présent ; c'est M. Le Normand qui me l'a envoyé. Je donnai, le jour même, au président, son exemplaire... Dalember n'a eu votre livre que ces jours-ci, etc. » Et.

¹ Le marquis de Castries avait mis en fuite, le 16 octobre, aux environs de Wesel, quinze mille Hanovriens commandés par le prince héréditaire de Brunswick, lequel servait sous les ordres du prince Ferdinand, son oncle, général en chef des troupes anglaises et hanovriennes. Et.

grandes aventures , depuis que j'ai quitté le poète Sans-Souci ; j'ai peur de lui avoir porté malheur. Je souhaite qu'il finisse sa vie aussi sagement et aussi tranquillement que moi ; mais il n'en fera rien.

Je n'ai nulle nouvelle du frère Menoux , ni de frère Malagrida , ni de frère Berthier , ni d'Omer de Fleury , ni de Fréron. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque *insolence* le plus tôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience , madame ; et s'il y a quelque bon moment , jouissez - en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoiselle Clairon , qui a la fantaisie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir sur le théâtre , parcequ'elle est soupçonnée d'avoir fait une infidélité à son fiancé. Cette imagination abominable n'est bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était pour Fréron , encore passe ; mais pour Clairon , je ne le peux souffrir.

Ne voilà-t-il pas une belle idée de vouloir changer la scène française en place de Grève ! Je sais bien que la plupart de nos tragédies ne sont que des conversations assez insipides , et que nous avons manqué jusqu'ici d'action et d'appareil ; mais quel appareil pour une nation polie qu'une potence et des valets de bourreau !

Je vous adresse mes plaintes , madame , parceque vous avez du goût ; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie ; je vais voir mes greniers et mes granges.

Je vous présente mon tendre respect , et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin ; j'ai fait

pourtant d'assez bon vin, et beaucoup. Je parie, madame, que vous ne vous en souciez guère; voilà comme l'on est à Paris.

3149. A M. THIERIOT.

A Ferney, 27 octobre.

Je vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades¹ où il est question de *Tancrède*: il y a une bonne ame qui se charge d'en faire un assez plaisant usage.

Avez-vous des *Pierre*? avez-vous donné un *Pierre* à Protagoras? que faites-vous chez votre médecin²? *quid novi de litteratis et maleficiatis*?

Que dites-vous de Clairon, qui voulait un échafaud sur le théâtre? Mon aîni, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare scène. Qu'on étudie leur philosophie; qu'on foule aux pieds comme eux les infames préjugés; qu'on chasse les jésuites³ et les loups; qu'on ne combatte sottement ni l'attraction, ni l'inoculation; qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre: mais qu'on se garde bien d'imiter leur théâtre sauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'espère, *Tancrède* dans son cadre. Monsieur et madame d'Argental m'ont bien servi; ils m'ont fait corriger bien des fautes; voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé assez mal-à-propos; mais tout sera réparé à

¹ Les articles de l'*Année littéraire*; voyez tome VII, page 117. B.

² Baron; voyez tome LVIII, page 548. B.

³ La première attaque eut lieu contre eux le 17 avril 1761, dans un Discours de l'abbé Chauvelin. Cf.

la reprise. Voyez cette reprise; je suis le plus trompé du monde, ou *Tancrède* doit faire pleurer toutes les petites filles à chandes larmes.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de Bourgogne¹ ne soit fatal aux spectacles. Le roi perd bien des enfants; il soutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point assez; et quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point assez. Allez, allez, messieurs les Parisiens, Dieu vous le conserve, et madame de Pompadour! elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

3150. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 octobre.

Mon divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris : vous allez donc reprotéger *Tancrède*. Vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; je l'ai envoyée à madame Scaliger.

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me persécutent. On m'a fait tenir une copie de *Tancrède* capable de déshonorer l'auteur, les comédiens, et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre. Il est sûr que bientôt ce détestable ouvrage sera imprimé, comme il est sûr que Pondichéri sera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous préviendrez l'une de ces deux turpitudes; que vous ferez jouer *Tancrède*, vienne la Saint-Martin; et alors vous aurez la dédicace, que je fortifierai de quelque nouvelle outrecuidance; car il faut mon-

¹ Ce frère aîné de Louis XVI mourut le 22 mars 1761. CL.

trer aux sots que les philosophes ont autant d'appui que les persécuteurs des philosophes, et de meilleurs appuis.

Il est donc arrivé malheur au *Pierre* des Cramer. Ils l'avaient mis sous la protection de M. de Malesherbes, et on l'a fait moisir à la chambre syndicale, en attendant qu'on l'eût contrefait. On assure que Moncrif avait été nommé pour examinateur de l'*Histoire de Russie*. L'auteur des *Chats*¹ n'est pas trop fait pour juger *Pierre-le-Grand*; il y a loin de sa gonttière au Volga et au Jaïk. Ces petites aventures ne me réconcilient pas avec la bonne ville.

Adieu; je reviendrai quand ils seront changés².

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher de vous répéter ce que j'ai dit à madame Scaliger de l'effet prodigieux que madame Denis a fait dans *Fanime*. *Nota bene* que vous aurez cette *Fanime* quand il vous plaira. Je vous supplierai de me renvoyer cette dernière copie avec la première, la plus ancienne de toutes; car il faut confronter; et quand il n'y aurait qu'un vers heureux à se voler à soi-même, il ne faut rien négliger; les vieillards sont un peu avares.

Ai-je dit à madame d'Argental que nous avions joué *Fanime* devant le fils d'Omer de Fleury? cela nous porta malheur; elle fut mal jouée ce jour-là; cependant elle fit assez d'effet.

J'ai gravement recommandé à Omer *minor*³ de ne

¹ Allusion à l'*Histoire des chats*, qui avait valu à Moncrif le titre d'*historiographe*. CL.

² Dernier vers du *Russe à Paris*; voyez tome XIV. B.

³ Voyez pages 89 et 91. B.

pas attaquer ouvertement la raison quand il serait avocat dudit seigneur roi.

Mon cher ange, que dirons-nous d'*Oreste*? mettrons-nous des furies dans ce tripot grec? Je les aimerais mieux qu'une potence dans *Tancrède*; il faut que Clairon ait perdu l'esprit. Opposez-vous à cette horreur, et n'ayons rien à l'anglaise, qu'une marine, et la philosophie.

Ne va-t-on pas jouer une pièce¹ de Lemierre? il m'a écrit, ce Lemierre; mais où est sa demeure? je n'en sais rien. Je prends la liberté de joindre ici ma réponse², et de vous supplier de la lui faire tenir par la poste d'un sou.

La correspondance emporte tout le temps, sans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes divins anges, courage. Je crois *Luc* bien mal; mais je suis Russe.

3151. A M. HELVÉTIUS.

27 octobre.

Je ne sais où vous prendre, mon cher philosophe; votre lettre n'était ni datée, ni signée d'un *H*; car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre esprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très touché du danger où vous me mandez que votre très aimable et respectable femme³ a été, et je vous supplie de lui dire combien je m'intéresse à elle.

¹ *Térée*, tragédie jouée en 1761. CL.

² Cette lettre est perdue. R.

³ Voyez tome LV, page 393. R.

Oh bien ! je ne suis pas comme Fontenelle ; car j'ai le cœur sensible, et je ne suis point jaloux, et, de plus, je suis hardi et ferme ; et si l'insolent frère Le Tellier m'avait persécuté comme il voulut persécuter ce timide philosophe, j'aurais traité Le Tellier comme Berthier. Croiriez-vous que le fils d'Omer Fleury est venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie ? Il est vrai que la fête n'était pas pour lui ; mais il en a profité aussi bien que son oncle, l'intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'Omer. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat général de Chaumeix¹.

Mon cher philosophe, on aura beau faire : quand une fois une nation se met à penser, il est impossible de l'en empêcher. Ce siècle commence à être le triomphe de la raison ; les jésuites, les jansénistes, les hypocrites de robe, les hypocrites de cour, auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'est l'intérêt du roi que le nombre des philosophes augmente, et que celui des fanatiques diminue. Nous sommes tranquilles, et tous ces gens-là sont des perturbateurs ; nous sommes citoyens, et ils sont séditeux ; nous cultivons la raison en paix, et ils la persécutent ; ils pourront faire brûler quelques bons livres, mais nous les *écraserons* dans la société, nous les réduirons à être sans crédit dans la bonne compagnie ; et c'est la bonne compagnie seule qui gouverne les opinions des hommes.

¹ Voyez pages 89 et 91. B.

Frère Élisée ¹ dirigera quelques badaudes, frère Menoux quelques sottises de Nanci; il y aura encore quelques *convulsionnaires* au cinquième étage; mais les bons serviteurs de la raison et du roi triompheront à Paris, à Voré ², et même aux Délices.

On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'*Histoire* de Pierre-le-Grand; Robin devait avoir l'honneur de vous en présenter un, à M. Saurin un autre. J'apprends qu'on a soigneusement gardé les ballots à la chambre nommée syndicale, jusqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris: grand bien leur fasse! Je vous embrasse, vous aime, vous estime, vous exhorte à rassembler les honnêtes gens, et à faire trembler les sots. V. qui attend H.

3152. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 octobre.

Pardon à mes divins anges. Jamais le *prophète* Grimm ne met au bas de ses lettres un petit signe qui les fasse reconnaître; jamais il ne donne son adresse. Je prends le parti de vous adresser ma réponse ³. Lekain m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiselle Clairon quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le second acte auquel la dernière scène est absolument nécessaire, quand elle écourtait ses fureurs, etc. J'ai répondu à Lekain, j'ai écrit à Clairon, j'ai soumis ma lettre aux

¹ J. Fr. Copel, connu sous le nom de P. Élisée, né à Besançon en 1726. Cl.

² Château d'Helvétius (Orne). Cl.

³ Elle n'a pas été recueillie. Cl.

anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève ¹.

Après avoir totalement perdu de vue *Tancrède* pendant huit jours, je viens de le relire... Pièce théâtrale, pièce touchante, sur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la reprise à la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puisse avertir Brizard-Argire d'être moins de *frigidis*?

Éloignez-vous! sortez!.....

.....

Vous n'êtes plus ma fille², etc.....

Je dis cela avec des sanglots mêlés d'indignation; je versais des larmes en disant :

Mais elle était ma fille... et voilà son époux.

Acte II, scène 3.

Je pleurais avec Tancrède; je frissonnais quand on amenait ma fille; je me rejetais dans les bras de Tancrède et de mes suivants. On s'intéressait à moi comme à ma fille. Je suis faible, d'accord; un vieux bon homme doit l'être; c'est la nature pure. Mohadar³ est plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien que cette pièce de *Fanime*; j'en viendrai à mon honneur, grace à mes anges. Soyez donc juste, madame Scaliger; songez que de vingt critiques j'en ai adopté dix-neuf. Je suis pénétré de reconnaissance et de la plus profonde estime pour votre bonne tête; mais, ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils

¹ Allusion à l'échafaud; voyez lettre 3138, page 80. CL.

² Voyez tome VII, page 206. B.

³ Voyez ma note, tome LVIII, page 401. B.

m'avaient gâté mon *Orphelin* chinois, ils cassaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le *tripot* de Paris joue *Tancrède* comme il vient d'être joué au *tripot* de Tournay.

La *Muse limonadière* me persécute¹; si madame Scaliger, qui se connaît à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-six livres, je serais quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre² à Thieriot par la poste d'un sou? Pardonnez-moi toutes mes insolences.

3153. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 31 octobre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai escroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une *furation*³ dans le Brandebourg; j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par-devers nous; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes; mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre⁴ on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens; il se peut qu'elle soit de moi; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiseul ni d'Ève ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des sentiments pacifiques ou guerriers. S'il

¹ Madame d'Argental avait envoyé à M. de Voltaire un quatrain à sa louange, par madame Bourelle. K. — Voyez ci-dessus, page 18. B.

² Probablement celle du 27 octobre, n°. 3149. B.

³ Frédéric, en fabriquant ce mot, le faisait sans doute dériver du verbe latin *furari*, par allusion aux rapines de Tottlebeu. CL.

⁴ Citée dans le septième alinéa de la lettre 3128. CL.

aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie? et que pourrez-vous rapporter du czar, qui ne se trouve dans la vie de Charles XII? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites et contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable et de l'enfer leur fascine les yeux, et ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot et méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade; je souffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins² et de coquines qui démontreraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de Candide, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, et que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier, et plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-

¹ On ne voit pas que Frédéric fasse ici d'exception en faveur des rois; et les rois sont aussi des hommes. *Ct.*

² Frédéric donnait le titre de *cousin* à quelques uns de ces *coquins*. Quant aux *coquines*, c'étaient, selon lui, la Pompadour, et les impératrices Elisabeth et Marie-Thérèse. *Ct.*

temps; ma santé baisse à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de *la Henriade*, et descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs, et nos espérances ne nous suivent plus; où votre beau génie et celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers, et que j'en fis de mauvais; que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talents; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouin rendit de Paris au génie Iturriel¹.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu noire, cependant elle partira telle qu'elle est; elle ne sera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

3154. DE LORD LYTTELTON².

SIR,

I have received the honour of your letter dated from your castle at Tornex in Burgundy, by which I find I was guilty of

¹ Voyez tome XXXIII, page 25. B.

² Ainsi que la lettre de Voltaire (voyez n° 3104), la réponse de Lyttelton est sans date. En les plaçant à plus d'un mois d'intervalle, je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité. Voici la traduction de la réponse de Lyttelton :

« Monsieur, j'ai reçu l'honneur de votre lettre datée de votre château de Tornex en Bourgogne, qui m'apprend que j'ai commis une erreur en appelant votre retraite un exil. Lorsqu'on fera une nouvelle édition de mes Dialogues, soit en anglais, soit en français, j'aurai soin de corriger cette faute. J'ai bien du regret de n'en avoir pas été instruit plus tôt; je l'aurais fait disparaître de la première édition de la traduction française qui vient d'être publiée, sous mes yeux, à Londres. Vous rendre justice est un devoir que je dois à la vérité et à moi-même; et vous y avez un meilleur titre que les passe-ports que vous me dites avoir procurés à des seigneurs

an error in calling your retirement « an exile ». Whon another edition shall be made of my Dialogues, either in English or in French, I will tuke care that this error shall be corrected; and I am very sorry I was not apprized of it sooner, that I might have corrected it in the first edition of a French translation, just published under my inspection in London. To do you justice is a duty I owe to truth and myself; and you have a much better title to it than from the *passports* you say you have procured for English noblemen : you are entitled to it, sir, by the high sentiments of respect I have for you, which are not paid to the *privileges*, you tell me, your king has confirmed to your lands, but to the *noble talents* God has given you, and the superior rank you hold in the republic of letters. The favours done you by your sovereign are an honour to *him*, but add little lustre to the name of Voltaire.

I entirely agree with you, « that God is the father of all

anglais. Vous y avez droit, monsieur, par les sentiments profonds de respect que je vous porte, et qui ne naissent point des privilèges que le roi de France a bien voulu accorder à vos terres, mais des rares talents que vous avez reçus de Dieu même, et du rang élevé que vous tenez dans la république des lettres. Votre souverain s'est honoré en vous accordant des graces qui ont ajouté peu d'éclat au nom de Voltaire.

« Je pense entièrement comme vous que Dieu est le père de tous les hommes; et je croirais blasphémer sa bonté en la restreignant à une seule secte; je pense même qu'aucun de nous ne peut être bon aux yeux de ce père commun, s'il n'est bon et bienveillant pour tous ses semblables. C'est avec plaisir que je trouve ces mêmes opinions dans vos ouvrages; et je serais très heureux d'être convaincu que la liberté de vos pensées et de votre plume, sur les matières de philosophie et de religion, ne vous a jamais entraîné hors des bornes de ce généreux principe qui n'est pas moins fondé sur la révélation que sur la raison; ou que vous désapprouvez, dans ces heures de calme et de réflexions, les saillies irrégulières d'imagination qui ne peuvent être justifiées (quoiqu'elles puissent être excusées) par la vivacité et le feu d'un grand esprit.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc. »

Fréron, qui donna une traduction de cette réponse dans *l'Année littéraire*, 1761, tome III, page 283, ne reproduisit pas la dernière phrase du premier alinéa, soit que cette suppression vienne de la censure, soit (ce qu'il est permis de penser) qu'elle ait été faite par le traducteur. B.

man kind; * and should think it blasphemy to confine his goodness to a sect; nor do I believe that any of his creatures are good in his sight, if they do not extend their benevolence to all his creation. These opinions I rejoice to see in your works, and shall be very happy to be convinced that the liberty of your thoughts and your pen, upon subjects of philosophy and religion, never exceeded the bounds of this generous principle, which is authorized by revelation as much as by reason; or that you disapprove, in your hours of sober reflection, any irregular sallies of fancy, which cannot be *justified*, though they may be *excused*, by the vivacity and fire of a great genius.

I have the honour to be; sir, etc.

3155. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1^{er} novembr.

Je reçois, mon respectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accuser les dates avec cette exactitude; mais ici la chose est très importante pour le *tripot*, et le *tripot* ne m'a jamais été si cher.

Celui[†] qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne prétend qu'il fit le paquet de *Tancrède* le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il est toujours très sûr qu'il fut adressé à M. de Chauvelin, avec un *Pierre*; et si vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occasions où il est heureux que M. le duc de Choiseul ait les postes dans son département.

Je m'imagine que monsieur et madame d'Argental ne seront pas mécontents de ma docilité et de mon

* Jean-Louis Wagnière. CL.

travail; et s'il y a encore quelque chose à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre¹ à madame d'Argental sur les décorations de la Grève; je me flatte qu'elle sera entièrement de mon avis, et que nous ne serons pas réduits à imiter en France les usages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main : c'est que je suis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi au soir, le bon homme Mohadar assez pathétiquement; mais je n'ai pas approché du sublime de madame Denis. J'aurais donné une de mes métairies pour que mademoiselle Clairon fût là. La fortune, qui me favorise depuis quelque temps, malgré maître Aliboron dit Fréron, m'a envoyé parmi les voyageurs qui viennent ici un Arabe qui a sa maison à quelques lieues de Saïd, lieu de la scène. Figurez-vous quel plaisir de jouer devant un compatriote! il parle français comme nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puissance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir par M. de Courteilles la plus ancienne et la plus nouvelle copie de *Fanime* que vous ayez; et sur-le-champ vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il est vrai qu'il y ait une mademoiselle Corneille²,

¹ Lettre 3140. Cx.

² Fontenelle, mort en 1757, avait partagé sa fortune entre quatre légataires, dont deux (mesdames de Marsilly et de Latour-du-Pin de Martainville) étaient petites-filles de Thomas Corneille. Ce testament fut attaqué par Jean-François Corneille et ses deux sœurs, qui avaient pour aïeul un Pierre Corneille, avocat à Rouen, et cousin de l'auteur tragique, et qui perdirent leur procès. Leurs adversaires leur donnèrent cependant quelques

petite-fille du grand Corneille, âgée de seize ans? elle est, dit-on, depuis quelques mois à l'abbaye de Saint-Antoine. Cette abbaye est assez riche pour entretenir noblement la nièce de Chimène et d'Émilie; cependant on dit qu'elle est comme Lindane¹, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait, qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais?

secours. Jeao-François Corneille, qui, pendant cinq ans, n'eut d'autre ressource pour lui, sa femme, et leur fille, qu'une place de mouleur en bois à 24 fr. par mois, se retrouva bientôt dans l'indigence. Il s'adressa, en prenant le titre de *neveu du grand Corneille*, aux comédiens français, qui donnèrent à son profit, le 10 mars 1760 (jour de la réception de Le Franc de Pompignau à l'académie française), une représentation de *Rodogune* et des *Bourgeoises de qualité*. Le produit fut de six mille livres, avec lesquelles Jean-François Corneille éteignit quelques dettes, et paya les premiers mois de pension de sa fille à l'abbaye Saint-Antoine. Voltaire venait probablement de recevoir l'*ode* de Le Brun (voyez lettre 3159), lorsqu'il pria d'Argental de prendre des informations sur mademoiselle Corneille. Marie-Françoise Corneille, fille de Jean-François, née le 22 avril 1742, avait alors dix-huit ans. Voltaire se chargea de son sort, la fit venir chez lui, où elle reçut de l'éducation, lui assura une rente, la dota richement (voyez ma Préface du tome XXXV, page v), en la mariant, le 13 février 1763, à un gentilhomme de son voisinage, nommé Dupuits. La générosité de Voltaire lui attira quelques désagréments, comme on le verra. Les descendants de Thomas Corneille, qui avaient, après le gain de leur procès, fait peu de chose pour leurs parents, ne firent rien pour leur parente en 1760; loin de là, l'abbé de Latour-du-Pin alla jusqu'à solliciter une lettre de cachet pour faire élever mademoiselle Corneille de chez Voltaire (voyez la lettre à Damilaville, du 14 mars 1764).

Jean-François Corneille avait, depuis le commencement de 1760, un emploi de 48 liv. par mois. Chamousset lui procura, la même année, une commission dans les hôpitaux de l'armée, et, en 1761, une place de facteur de la petite poste de Paris, récemment établie. Plus tard, J.-F. Corneille eut un bureau de tabac à Évreux. Il était venu à Ferney en avril 1762. B.

¹ Personnage de l'*Écossaise*; voyez tome VII. B.

Je suis plus fâché que vous de donner l'*Histoire* de Pierre-le-Grand volume à volume, comme le *Paysan parvenu*¹; mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ses archives aussi vite que je les mets en œuvre; il faut me fournir de la paille, si on veut que je cuise des briques². La préface fut faite dans un temps où j'étais très drôle; le système de De Guignes m'a paru du plus énorme ridicule. Je conseille à l'abbé Barthélemy³ de tirer son épingle du jeu; je voudrais, de plus, déshabituer le monde de recourir à Sem, Cham, et Japhet, et à la tour de Babel. Je n'aime pas que l'histoire soit traitée comme *les Mille et une Nuits*.

En vérité, vous devriez bien inspirer à M. le duc de Choiseul mon goût pour la Louisiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choisir le plus détestable pays du nord⁴, qu'on ne peut conserver que par des guerres ruineuses, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la soie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, si j'étais jeune, si je me portais bien, si je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louisiane.

¹ La première édition de ce roman de Marivaux est de 1734, cinq volumes in-12. B.

² Exode, v. 7. B.

³ J.-J. Barthélemy, alors membre de l'académie des belles-lettres, si connu, plus tard, par le *Voyage du jeune Anacharsis*. C.

⁴ Le Canada. B.

A propos de Ferney, j'ai vu M. l'abbé d'Espaguac. Croiriez-vous bien que M. de Fleury, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, Omer de Fleury? Je l'ai reçu comme si son père n'avait jamais fait de plats réquisitoires.

Mon divin ange, et vous, madame Scaliger, autre ange, je suis à vos pieds.

3156. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. °

3 novembre.

Je demande pardon d'écrire si souvent. Il est vrai qu'on ne doit pas oublier ses anges, mais il ne faut pas non plus les importuner. Je voudrais savoir si madame d'Argental est guérie de sa fluxion; j'en ai une bonne, et c'est ce qui fait que je n'écris point de ma main.

J'ignore encore si mes anges ont reçu la nouvelle copie de *Tancrède*, par la voie de M. de Chauvelin; il y a aujourd'hui plus de huit jours que mes anges devraient l'avoir. La marche de la fin du second acte, ainsi que celle du premier, me paraît de la plus grande convenance; mais les deux derniers vers du second acte me semblent faibles, et ne sont pas assez attendrissants; je demande en grace à mes anges de faire mettre à la place :

Peut-être il punira ma destinée affreuse;

Allons... je meurs pour lui, je meurs moins malheureuse¹.

Au premier acte, dans la scène du père et de la fille, Aénéaïde répète trop le mot *peut-être*.

¹ Voyez tome VII, page 208. B.

Cette témérité

Vous offense *peut-être*, et vous semble une injure.

Je prie qu'on mette à la place :

Cette témérité

Est peu respectueuse, et vous semble une injure¹.

Dans la même scène il faut absolument changer ces vers,

Les étrangers, la cour, et les mœurs de Byzance,
Sont à jamais pour nous des objets odieux.

La raison en est que celui qui vient combattre pour Aménaïde est étranger; je prie qu'on mette :

Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont également craints, et sont tous odieux².

Le reste me semble bien exposé, bien filé. Je demande instamment qu'on n'ait pas la barbarie de m'ôter,

Ainsi l'ordonne, hélas! la loi de l'hyménée.

Acte II, scène 4.

Il faut regarder Aménaïde comme déjà mariée par paroles de présents, selon l'usage de l'antique chevalerie. En effet, son père lui dit, au premier acte :

Ce noble chevalier a reçu votre foi;

Scène 3, v. 4 et 5.

La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime.

Scène 4.

Mais il faut que Lorédan dise à Orbassan, dans la quatrième scène du deuxième acte :

¹ Voyez ma note, tome VII, page 205. B.

² Voyez tome VII, pages 140 et 205. B.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
 Nous allons l'effacer au milieu des combats.
 Le crime rompt l'hymen; oubliez la parjure;
 Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

Cela rend, à mon gré, la situation de tous les personnages plus épineuse, plus touchante; ce que dit Orbassan à Aménaïde est plus convenable, et doit faire plus d'effet. J'ai relu hier le reste avec beaucoup d'attention; je crois que je ne peux plus rien faire à cet ouvrage. Je me flatte que monsieur et madame d'Argental auront la bonté de le faire jouer tel qu'il est. La versification n'en est pas pompeuse, mais le style m'en paraît assez touchant. Les personnages disent ce qu'ils doivent dire; et toutes les pierres de l'édifice me paraissent assez bien liées. J'attends avec impatience des nouvelles de M. d'Argental.

Robin-mouton avait ordre de lui présenter les premiers exemplaires du *Czar*; il est bien étrange qu'il ne l'ait pas fait. Nous attendons aujourd'hui M. Turgot, mais je crois qu'il ne verra point notre *tripot*. Je ne peux pas jouer la comédie avec une fluxion. Qu'est-ce donc que cette *Belle Pénitente*? n'en a-t-on pas déjà joué une¹? Daignez me mander si c'est mademoiselle Clairon qui est pénitente. Pour moi, je suis bien pénitent de n'avoir pu faire de *Tancrède* une pièce absolument digne de vos bontés; mais, pourvu qu'elle en mérite une partie, c'est assez pour

¹ La tragédie représentée, pour la première fois, le 27 avril 1750, au Théâtre-Français, sous le titre de *Caliste*, dix ans avant celle de Colardeau, est attribuée à différents auteurs, et, entre autres, au marquis de Thibouville. Aucun d'eux n'a daigné légitimer cet enfant bâtard et mort-né. Cf.

un malingre; votre indulgence fera le reste. Mille tendres respects.

3157. A M. DE BASTIDE*.

Je n'imagine pas, monsieur le *Spectateur du monde*, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. Socrate, Épicète, et Marc-Aurèle, laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange; qu'un père déshérite six enfants vertueux, pour combler de biens un premier-né qui souvent le déshonore; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet état la fortune de ses héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent

* Jean-François de Bastide, né à Marseille en 1724, mort à Milan en 1798, après avoir publié *le Nouveau Spectateur*, 1758, huit volumes in-12, en donna une suite qu'il intitula *le Monde comme il est*, 1760, deux volumes in-12. Il donna une nouvelle suite sous ce titre : *le Monde*, 1761, deux volumes in-12. B.

rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole, et au poisson qui nage; des vassaux tremblants qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort faisant la loi, non seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie à vous autres moralistes. Montez en chaire avec Bourdaloue, ou prenez la plume avec La Bruyère, temps perdu : le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement qui pourrait pourvoir à tout en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que Confucius imagina il y a plus de deux mille ans ont encore leur effet à la Chine.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner; si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'état. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indiquerai quelques unes, vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que

les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin : on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus saints en faisant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il ? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patir serait un devoir ; mais questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigents. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance : les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le *Spectateur* du monde, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise : les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien que de prononcer sur la nature du mal.

Croyez-moi, monsieur le *Spectateur*, je ne saurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices.

3158. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

7 novembre.

Monsieur, on a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'*Histoire de Russie*. Les ennemis de votre empire n'en sont pas trop contents; ils sont un peu fâchés qu'on leur fasse voir votre grandeur, et surtout votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le second volume avec empressement, et je suis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la seconde aile de votre édifiée. Il n'est pas possible d'y travailler sans avoir des notions justes, non seulement de ce que Pierre-le-Grand a fait dans ses états, mais aussi de ce qu'il a fait avec les autres états, de ses négociations avec Goërtz et le cardinal Albéroni, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, etc. Il serait aussi bien nécessaire d'avoir quelques éclaircissements sur la catastrophe du czarowitz. Je vous dirai, en passant, qu'il est certain qu'il y a une femme qu'on a prise, dans quelques provinces de l'Europe, pour la veuve du czarowitz même; c'est celle dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la petite histoire¹. Elle n'est pas digne d'être mise à côté des faux Démétrius.

¹ Voyez plus haut la lettre 3112. — Quand la dame d'Auban mourut dans le village de Vitry, à une lieue de Paris, en février 1771, on consigna dans son acte de décès qu'elle s'appelait, non pas Charlotte de Brunswick-Wolfenbuttel, mais *Marie-Élisabeth Damelson*. Cf.

Je reviens, monsieur, aux deux sujets de mes afflictions, qui sont d'ignorer si votre excellence a reçu mes ballots, et de ne recevoir aucunes instructions.

Je vous répète que je n'ai point entendu parler du gentilhomme ¹ qui est à Vienne, et que vous avez bien voulu charger de quelques paquets. Je ne peux finir cette lettre sans vous dire combien votre nation a acquis d'honneur par la capitulation de Berlin. On dit que vous avez donné l'exemple de la plus exacte discipline, qu'il n'y a eu ni meurtre ni pillage. Le peuple de Pierre-le-Grand eut autrefois besoin de modèle, et aujourd'hui il en sert aux autres.

Adieu, monsieur; employez votre secrétaire, et recevez le sincère et tendre respect de V.

3159. A M. LE BRUN².

A Ferney, 7 novembre.

Je vous ferais, monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en

¹ Pouschkin, CL.

² Ponce-Denis Écouchard Le Brun, né à Paris en 1729, mort en 1807, avait adressé à Voltaire une *Ode en faveur de la famille du grand Corneille*. La personne que Le Bruu recommandait à Voltaire ne descendait pas de P. Corneille, mais d'un de ses cousins (voyez ma note, page 114). Le Brun fit imprimer son *Ode* avec des fragments de sa lettre d'envoi, la réponse de Voltaire que voici, et une seconde lettre de Le Brun (voyez ma note, tome XL, page 194). La lettre de Voltaire y est datée du *cinq novembre*; cependant elle porte la date du *cinq octobre* dans l'édition des *Œuvres de Le Brun* donnée par Ginguené, mais mutilée par la censure impériale, 1811, quatre volumes in-8°. Il se peut que l'original porte *octobre*; mais c'est sans doute par une erreur que Voltaire a commise quelquefois (voyez, entre au-

aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre *Ode* et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus grands du royaume.

Je suis vieux; j'ai une nièce qui aime tous les beaux-arts, et qui réussit dans quelques uns: si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, je chercherais à lui servir de père; le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle; on lui paierait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée, à Lyon, à M. Tronchin¹, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier, jusqu'au dernier jour de ma vie, de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les

tres, la lettre 1346, tome LV, page 34), et que Le Brun aura corrigée à l'impression. La répoose de Le Brun à la lettre de Voltaire est du 12 novembre, et, comme le remarque M. Clageoson, dut être prompte. M. Clageoson a daté la lettre de Voltaire du *sept* novembre, et j'ai conservé cette date (quoique le *cinq* me paraisse la véritable), uniquement à cause de renvois mis dans un volume déjà imprimé. B.

¹ Tronchin, banquier à Lyon. Cf.

pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de *Cinna* et du *Cid*.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.
VOLTAIRE.

3160. A M. DE SAINT-LAMBERT¹.

Aux Délices.

Je viens, mon très aimable Tibulle, de vous écrire une lettre² où il ne s'agit que de Charles XII. Je suis plus à mon aise en vous parlant de vous, en vous ouvrant mon cœur, en vous disant combien il est pénétré du bon office que vous me rendez.

Vraiment je vous enverrai toutes les *Pucelles* que vous voudrez, à vous et à madame de Boufflers; rien n'est plus juste.

J'ai conçu comme vous, depuis quelques années, qu'il fallait faire des tragédies *tragiques*, et arracher le cœur, au lieu de l'effleurer. Nous n'avons guère été, jusqu'à présent, que de beaux discoureurs; il viendra quelqu'un qui rendra le poignard de Melpomène plus tranchant³, mais... je serai mort.

¹ Charles-François de Saint-Lambert, né à Vézelize en Lorraine le 16 décembre 1716, mort à Paris le 9 février 1803, auteur du poème des *Saisons*, publié en 1769. Ses relations avec madame du Châtelet, sur lesquelles on peut consulter les *Mémoires de Longchamp*, causèrent la mort de cette dame. B.

² Cette lettre, qui devait sans doute être montrée à Stanislas, est citée plus bas dans celle qui porte le n° 3162. C'est tout ce que nous en connaissons. CL.

³ Dans le chant IV (vers 177-178) de son poème des *Saisons*, Saint-Lambert a dit de Voltaire :

Je n'ai point l'honneur d'être de l'avis de Folard sur Charles XII. Je ne suis point soldat, je n'entends rien à la baïonnette; mais je trouve, suivant toutes les règles de la *métoposcopia*, que c'était une horrible imprudence d'attaquer cinquante ou soixante mille hommes, dans un camp retranché à Narva, avec huit mille cinq cents hommes harassés, et dix pièces de canon. Le succès ne justifie point, à mes yeux, cette témérité. Si les Russes ne s'étaient pas soulevés contre le duc de Croï, Charles était perdu sans ressource. Il fallait un assemblage de circonstances imprévues, et un aveuglement inouï, pour que les Russes perdissent cette bataille.

Une faute plus impardonnable, c'est d'avoir laissé prendre l'Ingric, tandis qu'il s'amusait à humilier Auguste. Le siège de Pultava, dans l'hiver, pendant que le czar marchait à lui, me paraît, comme au comte Piper, l'entreprise d'un désespéré qui ne raisonnait point. Le reste de sa conduite, pendant neuf ans, est de don Quichotte.

Quand le maréchal de Saxe admirerait cet enragé, cela ne me ferait rien; et je répondrais au maréchal de Saxe: Vous faites mieux encore que vous ne dites.

Mais Apollon me tire par l'oreille, et me dit: De quoi te mêles-tu? Ainsi, je me tais, et je vous demande pardon.

Je reviens, comme don Japhet, à ce qui est de ma

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène.

Saint-Lambert a donc pris de Voltaire l'expression de *poignard plus tranchant*. R.

compétence. Vous souvenez-vous que vous vouliez que je raccommodasse le moule d'*Oreste*, et que je lui fisse des oreilles¹ ? Je vous ai obéi à la fin. Il y a du pathos, ou je suis trompé. Nous le jouerons l'année prochaine sur un petit théâtre de polichinelles, si je suis en vie ; vous devriez bien y venir, si vos nerfs vous le permettent. Je vous jure qu'il vaut mieux aller aux Délices qu'à Potsdam.

Je me doutais bien que l'odorat d'un nez comme le vôtre serait un peu chatouillé des parfums que j'ai brûlés à l'honneur de Le Franc de Pompignan. Il est bon de corriger quelquefois les impertinents. Il y a quelques messieurs qui allaient répandre les ténèbres, et souffler la persécution, si on ne les avait pas arrêtés tout court par le ridicule.

Si vous voyez *frère Jean des Entommeures-Mennoux*, dites-lui, je vous prie, que j'ai de bon vin ; mais j'aimerais encore mieux le boire avec vous qu'avec lui.

Mes respects, je vous prie, à madame de Boufflers et à madame sa sœur².

Comment faire pour vous envoyer un gros paquet ?

Je vous aime, je vous remercie ; je vous aimerai toute ma vie.

Je n'ai point de lettres de M. le gouverneur de Bitche³ ; c'est un paresseux.

¹ Allusion au conte de La Fontaine, intitulé *le Feseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules*. Cf.

² Madame de Bassompierre, à laquelle sont adressés six vers dans les *Poésies mêlées*, tome XIV. Cf.

³ Tressan ; voyez lettre 3115. B.

3161. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 novembre.

Vous êtes mes anges plus que jamais ; vous persévérez dans votre ministère de gardiens. Voici, mon cher et respectable ami, ce que j'ai pu à peu près répondre à votre lettre et au mémoire de madame Scaliger. Je prévois que ma réponse sera inutile, puisqu'elle n'arrivera qu'après que *Tancrède* aura été joué à Versailles ; mais du moins j'aurai la consolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits scrupules, je suis à vos ordres.

Êtes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer *Tancrède* par provision ? En ce cas, je vous supplie de faire transcrire sur la pièce les changements que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne se lassent pas.

Vous imaginez donc que je suis assez malhabile pour fourrer dans la dédicace quelque chose que la marquise n'ait pas approuvé ? je ne suis pas si niais. Voici cette dédicace mot pour mot, telle que M. le duc de Choiseul me l'a renvoyée, munie du grand sceau des petits appartements. J'ai plus d'une raison de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes.

Et vous, madame Scaliger, vous me croyez donc assez Suisse pour ignorer que mon intendant de Bourgogne est le frère de mon cher avocat général ? Sachez que ce frère m'a amené son neveu, propre fils

de son frère. J'ai soupçonné sa mère ¹ d'avoir été une habile femme ; car le jeune candidat est d'une taille fine et élancée , et son père est tout rabougri.

Nous avons à présent M. Turgot , qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas besoin de mes instructions , il m'en donnerait ; c'est un philosophe très aimable. Nous lui avons joué *Fanime* et *les En-sorcelés* ² : il dit qu'il n'avait pas pleuré à *Tancrède* , et je l'ai vu pleurer à *Fanime* ; mais c'est que madame Denis a la voix attendrissante , et quand nous jouons ensemble , on n'y tient pas.

George III ³ ne changera pas la face de l'Europe ; celle de *Luc* change tous les jours.

Mille tendres respects à tous les anges.

3162. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney , 12 novembre

Respectable et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes sentiments , mon cœur a bien des choses à vous dire ; mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive , parceque je suis un peu malingre.

Premièrement , ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de présider à une académie quelconque ? ne convenez-vous pas aussi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable ,

¹ Madeleine-Geneviève-Mélanie Desvieux , morte au commencement de 1747. CL.

² Parodie de l'opéra des *Surprises de l'Amour*, de Bernard , par madame Favart, Guérin, et Harni ; 1757. CL.

³ George II était mort le 25 octobre précédent. CL.

qu'hypocrite et insolent ? Ensuite n'êtes-vous pas de l'avis de l'*Ecclésiaste* ¹, qui dit que *tout est vanité*, excepté de *vivre gaîment avec ce qu'on aime* ?

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des sots, des fripons, et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philosophes; vous n'y aurez point de spectacles, vous y verrez peu de chaises de poste en cul de singe; mais, en récompense, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaissances de détail à vos profondes lumières; vos amis viendront vous voir; vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche, et Toul. Et qui vous empêchera de faire venir auprès de vous des artistes et des gens de mérite qui contribueront aux agréments de votre vie? Il me semble que vous êtes très grand seigneur; cinquante mille livres de rente à Bitche sont plus que cent cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que votre règne vous *advienne* ², mais que les gens qui pensent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je serais à Bitche, malgré frère Menoux.

Frère Saint-Lambert, qui est mon véritable frère (car Menoux n'est que faux frère), frère Saint-Lambert, dis-je, qui écrit en vers et en prose comme vous, m'a maudé que le roi Stanislas n'était pas trop

¹ 1, 2; et III, 12. B.

² « Adveniat regnum tuum. » — Matthieu, chap. vi, v. 10; Luc, ch. xi, v. 2. CL.

content que je préférasse le législateur Pierre au grand soldat Charles. J'ai fait réponse¹ que je ne pouvais m'empêcher, en conscience, de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit; et que ce n'est pas ma faute si sa majesté polonaise elle-même a fait plus de bien à la Lorraine par sa bienfaisance que Charles XII n'a fait de mal à la Suède par son opiniâtreté. Les Russes donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fissent du désordre, prouvent ce que valait Pierre. Ce Pierre, entre nous, vaut bien l'autre Pierre-Simon Barjone.

Vous devez actuellement avoir reçu mon *Pierre*; il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté; mais il a fallu jouer le vieillard sur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je suis enchaîné d'ailleurs au char de Cérès comme à celui d'Apollon; je suis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas vivre si je vivais autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de Belle-Ile²; il travaille pour le bien public du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de Daun ne me paraît pas si grand travailleur.

¹ Cette réponse nous est inconnue; voyez page 126. Cl.

² Ministre de la guerre depuis le mois de mars 1758; mort le 26 janvier 1761. Cl.

Mon très aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là; vous êtes le maître de votre temps, et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentiments qui m'attachent à vous pour toute ma vie. Le Suisse V.

3163. A M. COLINI.

Aux Délices, 12 novembre.

Je vous écris, mon cher Colini, pour vous et pour M. Harold¹. Il me mande que vous avez traduit un opéra, et que bientôt vous en ferez; je viendrai sûrement les entendre. Ma mauvaise santé, mes bâtimens, m'ont empêché, cette année, de faire ma cour à son excellence électorale; mais, pour peu que j'aie assez de force, l'année qui vient, pour me mettre dans un carrosse, soyez sûr que je viendrai vous voir. Je fais mille tendres compliments à M. Harold. Je ne peux pas actuellement écrire de ma main; je deviens bien vieux et bien malade. Il est vrai que j'ai joué la comédie; mais je n'ai joué que des rôles de vieillards cacochymes.

Les fers sont au feu pour la petite affaire² que vous savez; mais on ne pourra battre ce fer que quand les choses qui se décident par le fer auront

¹ Cet Anglais, ami de Colini, était attaché à la personne de l'électeur Charles-Théodore. L'opéra traduit de l'italien par Colini était intitulé *Cajo Fabrizio*. Il avait été représenté sur le théâtre du palais de Manheim. Cf.

² Toujours l'affaire de Francfort. Cf.

été entièrement jugées. Je vous embrasse de tout mon cœur.

3164. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 novembre 1760¹.

Il est vrai, mon cher auge, que Dieu a voulu qu'il grasseyât; mais il joue tout avec vérité, avec chaleur: il est doux, sociable, conciliant; il doublera tout, il ne se refusera à rien. Voyez s'il mérite votre protection par son talent autant que par ses mœurs. Il a vu *Fanime*. Il vous dira des nouvelles de mon tripot. Mes respects à celui de Paris.

3165. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près Genève, 15 novembre.¹

Monsieur, dans les dernières lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je ne me suis occupé que de votre admirable entreprise d'élever un monument au fondateur de votre empire et de votre gloire. Je vous ai témoigné mon zèle; j'ai insisté sur la nécessité où vous êtes aujourd'hui d'achever promptement la seconde aile de votre édifice.

Je ne vous ai point dit combien les ennemis de votre nation sont fâchés contre moi; c'est encore une raison de plus qui redouble mon zèle pour la gloire de votre pays, et qui me rend la mémoire de Pierre-

¹ Cette lettre, imprimée, en 1817, dans l'édition en douze volumes in-8°, tome X, page 298, y est accompagnée de cette note, qui paraît de d'Argental: *Apportée par un comédien auquel il s'intéressait*. Cette lettre a été omise dans beaucoup d'éditions. Ce n'est peut-être que le fragment d'une autre lettre, et peut-être fais-je un double emploi. B.

le-Grand plus précieuse. Me voilà naturalisé Russe, et votre auguste impératrice sera obligée, en conscience, de m'envoyer une sauvegarde contre les Prussiens.

Je voudrais savoir surtout si la digne fille de Pierre-le-Grand est contente de la statue de son père, taillée aux Délices par un eiseau que vous avez conduit.

Je vous fais encore mes compliments sur l'exemple de l'ordre, de l'observation du droit des gens, et de toutes les vertus civiles et militaires que vos compatriotes ont donné à la prise de Berlin.

3166. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

15 novembre.

Je reçois, madame, toutes vos bontés du 7 novembre, tous les témoignages de votre attention angélique, de votre goût, de votre zèle inaltérable pour *Tancrède*. Je n'ai qu'un moment pour y répondre; il est une heure trois quarts, la poste part à deux heures. Que vais-je devenir? Prault m'écrit qu'on imprime partout *Tancrède* défiguré, qu'il va le défigurer aussi. Mes anges peuvent-ils parer à ce coup funeste? Je vais être déshonoré; madame de Pompadour eroira que je me suis moqué d'elle. Ne me restet-il qu'un parti, celui de faire vite imprimer à Genève, et d'envoyer la pièce imprimée par la poste, en désavouant l'édition de Prault? J'aurai l'honneur d'écrire¹ le 17 à mes anges ce que j'aurai pensé à

¹ Si cette lettre fut écrite, elle a échappé aux recherches de nos prédécesseurs. CL.

tête reposée. Mon cœur, qui va plus vite que ma tête, vous écrit lui tout seul; il est pénétré pour vous de la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

3167. A M. DALEMBERT.

17 novembre.

Mon cher maître, mon digne philosophe, je suis encore tout plein de M. Turgot. Je ne savais pas qu'il eût fait l'article *Existence*; il vaut encore mieux que son article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus instruit; et, ce qui est assez rare chez nos métaphysiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr. Si vous avez plusieurs sages de cette espèce dans votre secte, je tremble pour l'*infame*; elle est perdue dans la bonne compagnie. M. Deleyre¹ n'est pas encore venu chez les fidèles des Délices; s'il y vient, il sera reçu comme un initié chez ses frères. Il me paraît que l'infant parniesan sera bien entouré. Il aura un Condillac et un Deleyre; si, avec cela, il est bigot, il faudra que la grace soit forte.

Vous n'aurez ni échafaud ni potence à *Tancrede*, mais vous aurez une grande bière et un drap mortuaire à la *Belle Pénitente*²; ainsi consolez-vous.

Si vous voyez notre diaconesse, madame du Defand, saluez-la pour moi en Belzébuth; dites-lui que je ne sais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poste. J'aurai l'honneur de

¹ Auteur de l'article FANATISME dans l'*Encyclopédie*; voyez tome XXIX, page 316; et aussi LVIII, 421. B.

² *Caliste*, tragédie de Colardieu. K.

lui écrire incessamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite c'est le loisir. Il faut que je plante, et le czar Pierre me lutine; je ne sais comment m'y prendre avec monsieur son fils; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de son côté, quand son père courait du sien, et pour avoir aimé une fille quand son père avait la gonorrhée.

Luc me mande ¹ qu'il est un peu scandalisé que j'aie fait, dit-il, l'histoire des loups et des ours; cependant ils ont été à Berlin des ours très bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre *Luc* et le cunctateur. On dit que *Fabius* a tué beaucoup de Prussiens, fait trois mille prisonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que *Luc*, après sa défaite, a donné le lendemain un second combat, et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illustres massacres ne sont pas tirés au clair; mais le résultat presque infaillible de cette guerre sera que les philosophes perdront un protecteur de la philosophie. Ce protecteur est un peu malin et dangereux, mais enfin c'était un bon appui pour les fidèles. Travaillez, mon cher *Paul*, à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent sots ne font de mal. C'est un grand plaisir de voir croître son petit troupeau. Vous ne serez point mordu des loups, vous êtes aussi sage qu'intrépide. Vous ne vous commettez point, vous ne jetez la semence que dans le bon terrain. Que Dieu répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres! Mille respects à ma-

¹ Lettre 3153. B.

dame du Deffand. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'esprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout son cœur, et comme je vous aime.

3168. A M. LE DUC D'UZÈS.

19 novembre.

Monsieur le duc, béni soit Dieu de ce que vous êtes un peu malade ! car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé, elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés ; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi ; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre ; on devient soi-même son médecin. Rien n'est si pauvre, rien n'est si misérable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je sais que vous cherchez la vérité dans vous-même. Ce que vous me faites l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années¹, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il sera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaisanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne sont que des amusements, des bagatelles difficiles ; l'étude principale de l'homme est celle dont on s'occupe le moins. Presque personne ne s'avise d'examiner d'où il vient, où il est, pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux mêmes qui passent pour avoir le sens commun ne sont

¹ En 1757 ; voyez la lettre 2452. B.

pas au-dessus des enfants qui croient les contes de leurs nourrices; et le pis de l'affaire est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent pas plus que ceux qui sont gouvernés: aussi, quand ils deviennent vieux, et qu'ils sont abandonnés à eux seuls, ils traînent une vieillesse imbécile et méprisable; le doute, la crainte, la faiblesse, empoisonnent leurs derniers jours; l'ame n'est jamais forte que quand elle est éclairée. Regardez-vous donc comme un des hommes les plus heureux d'avoir su penser de bonne heure; vous vous êtes préparé des ressources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaise santé et que mon âge avancé me permis-sent, monsieur le duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des progrès de votre esprit; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous; mais, dans l'état où je suis, je ne peux plus sortir de ma retraite; il ne me reste qu'à souhaiter que vous vous portiez assez bien pour venir consulter M. Troughin. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour se faire tâter le pouls à Genève, et qui ensuite se trouvent assez bien pour s'en retourner. Soyez persuadé, monsieur le duc, de l'estime infinie, de l'attachement, et du profond respect du solitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire.

3169. A M. DAMILAVILLE.

19 novembre.

Dieu me devait un homme tel que vous, monsieur. Vous aimez Apollon et Cérès, et je sacrifie à l'un et à l'autre; vous détestez le fanatisme et l'hypocrisie,

je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raison ; vous aimez M. Thieriot, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus sincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré ; vous vous êtes lié avec M. Diderot, pour qui j'ai une estime égale à son mérite ; la lumière qui éclaire son esprit chauffe son cœur. Je ne me console point qu'un si beau génie, à qui la nature a donné de si grandes ailes, les voie rognées par le ciseau des cafards. Celui d'Atropos coupera bientôt les miennes ; mais, en attendant, je m'en sers avec quelque satisfaction pour tomber sur les chats-huants qui veulent nous manger. Ces petits amusements me délassent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui osa crayonner la bonté de Henri IV, et le fanatisme de Mahomet.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du *Mémoire*¹ sur les blés. Je erois que, de tous les poètes, je suis le plus utile à la France ; j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents personnes qui mouraient de faim. Amphion arrangeait des pierres, et je secours des hommes. Voilà les droits, monsieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris ; on y perd son temps, et ici je l'emploie. Celui que je erois le mieux employé est le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous assure de

¹ *Mémoire contenant le détail et le résultat d'un grand nombre d'expériences faites l'année dernière par un laboureur du Vexin, pour parvenir à connaître ce qui produit le blé noir, et les remèdes propres à détruire cette corruption* ; Paris, imprimerie royale, 1760, in-4°. L'auteur s'appelait de Gonfreville, et était fermier près de Vernon. B.

mon estime sincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez transporté la sagesse à la taverne.

3170. A M. THIERIOT.

19 novembre.

Mon cher et ancien ami, vos dernières lettres sont charmantes; mais vous ne disiez pas que vous aviez gobelotté au cabaret avec M. Damilaville; il me paraît digne de boire et de penser avec vous.

Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les*; c'est un grand malheur que deux ou trois lignes ¹ échappées à sa juste indignation aient arrêté sa plume; il était en beau train. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison.

Quoi! vous ne saviez pas qu'il y a dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* un Mémoire de M. Le Rond, jeune homme de quatorze ans ² qui promettait beaucoup? M. Le Rond a bien tenu parole; mais, soit Le Rond, soit Dalember, dites-lui bien qu'il est l'espoir de notre petit troupeau, et celui dont Israël attend le plus. Il est hardi, mais il n'est point téméraire; il est né pour faire trembler les hypocrites, sans leur donner prise sur lui. Qu'il mar-

¹ Voyez tome LVIII, page 431. B.

² Dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, in-4°, volume imprimé en 1741, page 30, un court article fait mention de M. Le Rond Dalember, comme ayant donné, en 1739, à l'Académie, un Mémoire relatif au calcul intégral; mais, en 1739, Dalember avait accompli sa vingt et unième année. Au reste, l'article se termine ainsi: « On a trouvé dans M. Dalember beaucoup de capacité et d'exactitude. » Cx.

che dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile-Diderot* ¹ sur *Tancrède*. Tout est dans la sphère d'activité de son génie; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le sien ait de si sottes entraves, et qu'une troupe de coqs-d'Inde soit venue à bout d'enchaîner un aigle!

J'ai l'orgueil d'espérer que ses idées se rencontrent avec les miennes, et que ma pièce est comme il la desire; car elle est fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter sur le théâtre; je crois vous l'avoir déjà dit.

Frère Jean des Entommeures-Menoux m'épouvanterait à table, mais je ne le crains point ailleurs; et ni lui ni personne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi est content de l'*Histoire* de Pierre-le-Grand; madame de Pompadour pense de même. M. le duc de Choiseul, en digne ministre des affaires étrangères, en fait plus de cas que de celle de *Charles XII*; c'est là le cas de dire:

Principibus placuisse viris non ultima laus est;

Hœa., lib. I, ep. xvii, v. 35.

et j'y ajoute:

Jesuitis placuisse viris non maxima laus est.

Ne manquez pas de m'envoyer *presto presto* le *Mémoire* raisonné du roi de Portugal ² contre les révê-

¹ Voyez ci-après la lettre de Diderot, du 28 novembre, n° 3178. B.

² Manifeste du roi de Portugal, contenant les erreurs impies et séditieuses que les religieux de la compagnie de Jésus ont enseignées aux criminels qui

rends pères, et comptez que cela figurera dans la *Capitolade*.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes sottises; je vous prie de les envoyer chercher chez Robin-mouton, de les faire relier proprement et promptement, et de les donner à Platon-Diderot.

On me mande que la Corneille en question descend de Thomas, et non de Pierre¹; en ce cas, elle aurait moins de droits aux empresses du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame Denis, nous aurions joué ensemble *le Cid* et *Cinna*, et nous aurions pourvu à son éducation comme à sa subsistance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé² à M. Le Brun, ce qu'un pauvre *soldat* peut faire pour la fille de son *général*.

Portez-vous bien, mon cher ami; j'entre dans ma soixante et septième année³, et j'ai encore assez de feu dans les intervalles de mes souffrances, que je supporte assez gaîment.

Vivons et philosophons. Je vous embrasse de tout mon cœur.

ont été punis, et qu'ils se sont efforcés de répandre parmi les peuples de ce royaume; Lisbonne (1759), in-12 de 81 pages. La traduction française est avant le texte portugais. B.

¹ Ce n'était ni de l'un ni de l'autre; voyez ma note sur la lettre 3155. B.

² Lettre 3159. CL.

³ Voltaire, né le 20 février 1694, n'entra dans sa soixante-septième année que le 20 février 1761. CL.

3171. A M. DEVAUX¹.

Je ne sais, mon cher *Panpan*, si Alexandre se connaissait en vers aussi bien que vous; et j'aime bien autant votre taudis que ses tentes. Vos petits vers sont fort jolis; en vous remerciant. Mais, à propos, *Tibulle* de Saint-Lambert doit avoir reçu un gros paquet² contre-signé La Reinière, adressé à Nanci. Je crains quelque méprise.

Vous voyez donc souvent madame de Boufflers³. Que vous êtes heureux, ô *Panpan*!

3172. A M. LE BRUN.

Aux Délices, 22 novembre.

Sur la dernière lettre⁴ que vous me faites l'honneur de m'écrire, monsieur, sur le nom de Corneille, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne sera point effrayée d'un séjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui sentent tout celui de son grand oncle. M. Delaleu, notaire très connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, vous remboursera sur-le-champ, et à l'inspection de

¹ Voyez tome LIII, page 499. B.

² Il est question de ce *gros paquet* à la fin de la lettre 3160. C.

³ La maîtresse du bon roi Stanislas. C.

⁴ Datée du 12 novembre 1760, dans le t. IV des *Œuvres* de Le Brun. C.

cette lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle Corneille. Elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira, en arrivant, le linge et les habits convenables. M. Tronchin, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée, et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez, monsieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté, et à l'intérêt que vous preuez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'amitié dont vous m'honorez, monsieur, votre, etc., etc.

VOLTAIRE.

3173. A MADEMOISELLE CORNEILLE¹.

Aux Délices, 22 novembre.

Votre nom, mademoiselle, votre mérite, et la lettre² dont vous m'honorez, augmentent dans madame Denis et dans moi le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs de la religion; d'ailleurs notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très logeable que je viens de faire bâtir, et où vous

¹ Voyez ma note sur la lettre 3155, page 115. B.

² La lettre de Marie Corneille était jointe à celle de Le Brun du 12 novembre. CL. — Elle n'est point imprimée. B.

serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui sera très honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand Corneille; mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi.

J'ai l'honneur d'être avec respect, mademoiselle, votre, etc.

3174. A M. PRAULT¹.

M. de Voltaire a reçu la lettre de M. Prault, et la tragédie de *Tancrède* imprimée avec l'*Épître*. Il remercie M. Prault de l'attention qu'il a eue de ne point faire tirer les feuilles imprimées; elles sont pleines de fautes, d'omissions, et de contre-sens; cela ne pouvait être autrement, presque chaque acteur s'étant donné la liberté d'arranger son rôle à sa fantaisie, pour faire valoir ses talents particuliers aux dépens de la pièce, et l'auteur n'ayant plus reconnu son ouvrage, lorsqu'on lui envoya le détestable manuscrit qui était entre les mains des comédiens.

Les divers changements qu'il envoya pour réparer ce désordre augmentèrent encore la confusion; on joignit ce qu'on devait séparer, et on sépara ce qu'on

¹ Laurent-François Prault, *petit-fils*, reçu libraire en 1753. Son père, Laurent-François Prault, à qui sont adressées les lettres 626 et 739, avait été reçu libraire en 1733, et était fils de Pierre Prault, reçu libraire en 1711, et qui ne mourut qu'en 1768; âgé de quatre-vingt-trois ans. B.

devait joindre; on ôta ce qu'on devait garder, et on garda ce qu'on devait ôter. M. Prault peut surtout s'en apercevoir à la page 9 et à la page 32, dans laquelle Orbassan répète à la fin de son dernier couplet, en très mauvais vers, tout ce qu'il vient de dire en vers assez passables. M. de Voltaire a corrigé, avec toute l'attention et tout le soin possible, toutes les feuilles; il recommande instamment à M. Prault de se conformer entièrement à la copie qu'on lui renvoie par M. d'Argental.

Le libraire a un intérêt sensible à ne point s'écarter du manuscrit; on peut l'assurer que si les comédiens ne se conforment dans la représentation à la pièce imprimée, cela fera très grand tort au libraire.

M. de Voltaire n'est point dans l'usage de faire imprimer les noms des acteurs; jamais cela ne s'est pratiqué du temps de Corneille et Racine; il ne met point son nom à la tête de son propre ouvrage, et, par cette raison, il exige absolument qu'on n'y mette pas le nom des autres.

Il ne conçoit pas la crainte que M. Prault fait paraître de l'édition prétendue des frères Cramer; ils n'ont point la pièce; ils ne commenceront leur édition que quand M. Prault aura mis la sienne en vente. Tout Genevois qu'ils sont, ils trouvent très bon et très juste que M. de Voltaire favorise un libraire de Paris pour un ouvrage joué à Paris. M. Prault demande quelque chose pour ajouter à *Tancrède*; madame la marquise de Pompadour a désiré qu'on n'y ajoutât rien. Pour faire plaisir à

M. Prault, on lui fera tenir incessamment un morceau curieux¹, historique, et littéraire, servant de réponse à un livre anglais, dans lequel on a mis la tragédie de Londres infiniment au-dessus de celle de Paris. Le manuscrit qui sert de réponse à l'ouvrage anglais contient une histoire succincte et vraie des théâtres de la Grèce, de l'Italie moderne, de Paris, et de Londres; l'auteur a été obligé de citer des sermons latins du quinzième siècle remplis d'ordures². Ces citations, qui sont nécessaires pour faire connaître l'esprit du temps, ne passeraient point à la censure, mais elles passeront certainement à la lecture; ainsi M. Prault ne doit demander permission à personne, ni l'imprimer sous son nom, et il doit garder le secret à celui qui lui fait ce petit présent. M. Prault s'apercevra bien que l'ouvrage est d'un savant; ainsi il ne peut être de M. de Voltaire, qui se donne pour un ignorant.

A propos de censure, M. Prault est encore prié de ne point mettre à la fin de *Tancrède* la formule impertinente de la permission de police et du *privilege*; cela n'est bon qu'à rester dans les greffes pour tenir lieu de sûreté aux libraires; mais le public n'a que faire de ces pauvretés.

Je prie instamment M. Prault de vouloir bien se conformer à tout ce que dessus, et d'être sûr de mon amitié.

¹ C'est l'*Appel à toutes les nations de l'Europe*; voyez t. XI, p. 245. B.

² Voyez tome XI, page 285. B.

3175. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 novembre.

Rien n'est plus importun, mes divins auge, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loisir, et qui est imprimé à cent lieues. Jugez de ma syndérèse par ma lettre à Prault, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous supplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, sous l'enveloppe de M. de Courteilles, avant qu'elles soient tirées; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques vers à changer, et peut-être aussi quelques lignes de prosc dans la dédicace. L'académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de son *Dictionnaire*; cette occupation déroute un peu de la poésie, et il y a bien long-temps que je suis dé-routé. Les bâtimens et les jardins, et tout le train de la campagne, font encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire de l'académie*.

A propos d'académic, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait? Qu'importe qu'il soit mal ou bien? je n'irai pas me faire peindre à soixante et sept ans. Il s'agit seulement que Fréron ne soit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'académie, même en peinture. A propos d'académie encore, il y a M. Lemierre, grand remporteur de prix, et auteur d'*Hypermnestre*¹, à qui je devais une lettre. J'ignorais son gîte. Je pris la liberté de vous adresser ma lettre². Je n'ai point lu son *Hy-*

¹ Voyez tome LVII, page 613. B.

² Cette lettre est perdue, comme je l'ai déjà dit page 105. B.

permnestre sans plaisir. Pour le Colardeau, je ne le connais pas; on dit qu'il fait de très beaux vers; il occupera long-temps mademoiselle Clairon. Est-il vrai qu'elle arrive, sur le théâtre, *violée*? C'est dommage que cette action théâtrale ne se soit pas passée sur la scène; cela est plus plaisant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommode avec mademoiselle Clairon; elle daignera donc ne point écourter mon malheureux second acte. Elle est accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles, pour les faire aller plus vite. Bientôt les tragédies consisteront en mines et en postures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

BOILEAU, *l'Art poét.*, ch. I, v. 64.

Et *Luc, Luc*, quel diable d'homme! Voilà donc comme je serai trop vengé.

On parle encore de deux ou trois petits massacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres respects.

3176. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 novembre.

Après avoir écrit hier au soir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des scrupules sur *Tancrède*, et nommément sur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaises et italiennes, en retranchant des lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de monsieur d'Argental et de madame Scaliger.

Comment ferez-vous, mes anges, pour vous débar-

rasser de moi ? Pourquoi M. d'Argental a-t-il mal aux yeux ? Comment M. Fournier ¹ trouve-t-il cela ? pourquoi le souffre-t-il ? Est-ce *Caliste* qui a fait trop pleurer mon cher auge ? est-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperasses ?

Crébillon mon maître. Bonne plaisanterie, que Fréron prend pour du sérieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquise a approuvé.

Voulez-vous *que j'ai regardé comme mon maître* ² ? Politesse ne coûte rien , et fait toujours un bon effet.

Voici la grande question : Jouera-t-on *Fanime* cet hiver ? non , à ce que je présume. Pourquoi ? parce-qu'il y a au troisième acte un embrouillamini qui me déplaît , et au cinq il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré , d'accord ; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de *Fanime*, déchirante, tragique ; son père l'amadou :

..... ô mon père !

J'en suis indigne ³,

avec un éclat de voix douloureux, et elle se tue. Bravo. Mais le poignard d'Énide et le poignard de *Fanime*, ces deux poignards me tuent. Que faire donc ? donner *Tancrède* au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire ; ensuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles ; vous ne mourrez pas de faim.

C'est assez parler Voltaire, parlons Corneille. Je

¹ Médecin du duc d'Orléans, et qui était aussi celui de d'Argental. B.

² Voyez tome VII, page 119. B.

³ *Zulime*, acte V, scène dernière. C.

suis bien fâché que cette demoiselle ne descende pas en droite ligne du père de *Cinna*; mais son nom suffit, et la chose paraît décente. Vous avez vu cette demoiselle, mes divins anges; c'est à vous qu'on s'adresse quand Voltaire est sur le tapis. Connaissez-vous un Le Brun, un secrétaire de M. le prince de Conti? c'est lui qui m'a encorneillé; il m'a adressé une *Ode* au nom de Pierre. C'est à lui que j'ai dit : Envoyez-la-moi; qu'on paie son voyage, qu'on l'adresse à M. Tronchin, à Lyon, etc. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'Argental qui daignât arranger les choses; cela serait plus honorable pour Pierre, pour mademoiselle Corneille, et pour moi; mais je n'ai pas le front d'abuser à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant, je le répète, il convient que madame d'Argental soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera sera bien fait. Nul trousseau pour ce mariage. Madame Denis lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans six mois elle jouera Clémène.

Je suis à vos pieds, divins anges. . .

3177. A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

27 novembre.

Monsieur, le philosophe des Alpes, et sa nièce, et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir, vous regrettent. Il nous est venu des philosophes depuis vous, mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien Lucrèce est beau en latin, puisqu'il vous fait tant de plaisir dans un si mauvais français; et

jugez du peu que nous valons, nous autres modernes, puisque aucun Français n'a osé dire la dixième partie de ce que Lucrèce disait aux Romains sans témérité et sans crainte. On se plaint des fermiers généraux et des intendants; mais combien devrait-on s'élever contre des misérables qui mettent des impôts sur l'esprit, et qui tyrannisent la pensée! L'ignorance et l'infame superstition couvrent la terre; quelques personnes échappent à ce fléau, le reste est au rang des bêtes de somme; et on a si bien fait, qu'il faut des efforts pour secouer le joug infame qu'on a mis sur nos têtes. Nous sommes parvenus à regarder comme un homme hardi celui qui pense que deux et deux font quatre.

Jouissez, monsieur, de votre raison, dont si peu d'hommes jouissent, et ajoutez-y la jouissance de la vie dans votre belle terre, dans le sein de votre famille, et dans la société de vos amis, surtout dans celle de M. de La Ramière, à qui nous faisons nos très humbles compliments, et qui me paraît bien digne de votre amitié.

Adieu, monsieur; si le plaisir d'être aimé doit être compté pour quelque chose, soyez sûr que vous le serez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle la cellule du philosophe. Recevez mes tendres respects.

3178. DE M. DIDEROT.

Paris, 28 novembre 1760.

MONSIEUR ET CHER MAÎTRE,

L'ami Thieriot aurait bien mieux fait de vous entretenir du bel enthousiasme qui nous saisit ici à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, lui, l'ami Damilaville, et moi, et des transports d'admiration et de joie auxquels nous nous livrâmes, deux ou trois heures de suite, en causant de vous et des prodiges que vous opérez tous les jours, que de vous tracasser de quelques méchantes observations communes que je hasardai entre nous sur votre dernière pièce. C'est bien à regret que je vous les communique; mais puisque vous l'exigez, les voici.

Rien à objecter à votre premier acte. Il commence avec dignité, marche de même, et finit en nous laissant dans la plus grande attente.

Mais l'intérêt ne me semble pas s'accroître au second, à proportion des événements. Pourquoi cela? Vous le savez mieux que moi: c'est que les événements ne sont presque rien en eux-mêmes, et que c'est de l'art magique du poète qu'ils empruntent toute leur importance. C'est lui qui nous fait des terreurs, etc.

Tant qu'Argire ne me montrera pas la dernière répugnance à croire Aménaïde coupable de trahison, malgré la preuve qu'il pense en avoir; tant que la tendresse paternelle ne luttera pas contre cette preuve, comme elle le doit; tant que je n'aurai pas vu ce malheureux père se désoler, appeler sa fille, embrasser ses genoux, s'adresser aux chefs de l'état, les conjurer par ses cheveux blancs, chercher à les fléchir par la jeunesse de son enfant, tout tenter pour sauver cette enfant, l'acte n'aura pas son effet. Je ne prendrai jamais à Aménaïde plus d'intérêt que je n'en verrai prendre à son père. Tâchez donc qu'Argire soit plus père, s'il se peut, et que je connaisse davantage Aménaïde. Ne serait-ce pas une belle scène que celle où le père la presserait de s'ouvrir à lui, où Aménaïde ne pourrait lui répondre?

Le troisième acte est de toute beauté. Rien à lui comparer au théâtre, ni dans Racine, ni dans Corneille. Ceux qui n'ont pas approuvé qu'on redit à Tancrède ce qui s'était passé avant son arrivée sont des gens qui n'ont ni le goût de la vérité, ni le goût de la simplicité; à force de faire les entendus, ils montrent qu'ils ne s'entendent à rien. Dieu veuille que je n'en-coure pas la même censure de votre part !

Ah ! mon cher maître, si vous voyiez la Clairon traversant la scène, à demi renversée sur les bourreaux qui l'environnent, ses genoux se dérobaient sous elle, les yeux fermés, les bras tombants, comme morte; si vous entendiez le cri qu'elle pousse en apercevant Tancrède, vous resteriez plus convaincu que jamais que le silence et la pantomime ont quelquefois un pathétique que toutes les ressources de l'art oratoire n'atteignent pas.

J'ai dans la tête un moment de théâtre où tout est muet, et où le spectateur reste suspendu dans les plus terribles alarmes.

Ouvrez vos porte-feuilles; voyez l'Esther du Poussin paraissant devant Assuérus; c'est la Clairon allant au supplice. Mais pourquoi Aménaïde n'est-elle pas soutenue par ses femmes, comme l'Esther du Poussin? Pourquoi ne vois-je pas sur la scène le même groupe?

Après ce troisième acte, je ne vous dissimulerai pas que je tremblai pour le quatrième; mais je ne tardai pas à me rassurer. Beau, beau.

Le cinquième me paraît traîner. Il y a deux récitatifs. Il faut, je crois, en sacrifier un et marcher plus vite. Ils vous diront tous comme moi : Supprimez, supprimez, et l'acte sera parfait.

Est-ce là tout? non, voici encore un point sur lequel il n'y a pas d'apparence que nous soyons d'accord. Tancrède doit-il croire Aménaïde coupable? et s'il la croit coupable, a-t-elle droit de s'en offenser? Il arrive. Il la trouve convaincue de trahison par une lettre écrite de sa propre main, abandonnée de son père, condamnée à mourir, et conduite au

suppliee : quand sera-t-il permis de soupçonner une femme , si l'on n'y est pas autorisé par tant de circonstances ? Vous m'opposerez les mœurs du temps et la belle confiance que tout chevalier devait avoir dans la constance et la vertu de sa maîtresse. Avec tout cela il me semblerait plus naturel qu'Aménaïde reconnût que les apparences les plus fortes déposent contre elle ; qu'elle en admirât d'autant plus la générosité de son amant ; que leur première entrevue se fût en présence d'Argire et des principaux de l'état ; qu'il fût impossible à Aménaïde de s'expliquer clairement ; que Tancrède lui répondit comme il fait , et qu'Aménaïde dans son désespoir n'accusât que les circonstances. Il y en aurait bien assez pour la rendre malheureuse et intéressante.

Et lorsqu'elle apprendrait les périls auxquels Tancrède est exposé , et qu'elle se résoudrait à voler au milieu des combattants et à périr s'il le faut , pourvu qu'en expirant elle puisse tendre les bras à Tancrède , et lui crier : Tancrède , j'étais innocente ; croyez-vous alors que le spectateur le trouverait étrange ?

Voilà , monsieur et cher maître , les pénalités qu'il a fallu vous écrire. Revenez sur votre pièce ; laissez-la comme elle est , et soyez sûr , quoi que vous fassiez , que cette tragédie passera toujours pour originale , et dans son sujet , et dans la manière dont il est traité.

On dit que mademoiselle Clairon demande un échafaud dans la décoration : ne le souffrez pas , mort-dieu ! C'est peut-être une belle chose en soi ; mais si le génie élève jamais une potence sur la scène , bientôt les imitateurs y accrocheront le pendu en personne.

M. Thieriot m'a envoyé de votre part un exemplaire complet de vos OEuvres. Qui est-ce qui le méritait mieux que celui qui a su penser et qui a le courage d'avouer depuis dix ans , à qui le veut entendre , qu'il n'y a aucun auteur français qu'il aimât mieux être que vous ?

En effet , combien de couronnes diverses rassemblées sur votre seule tête ? vous avez fait la moisson de tous les lauriers ,

et nous allons glanant sur vos pas, et ramassant, par-ci par-là, quelques méchantes petites feuilles que vous avez négligées, et que nous nous attachons fièrement sur l'oreille, en guise de cocarde, pauvres enrôlés que nous sommes !

Vous vous êtes plaint, à ce qu'on m'a dit, que vous n'aviez pas entendu parler de moi au milieu de l'aventure scandaleuse qui a tant avili les gens de lettres et tant amusé les gens du monde. C'est, mon cher maître, que j'ai pensé qu'il me convenait de me tenir tout-à-fait à l'écart ; c'est que ce parti s'accordait également avec la décence et la sécurité ; c'est qu'en pareil cas il faut laisser au public le soin de la vengeance ; c'est que je ne connais ni mes ennemis ni leurs ouvrages ; c'est que je n'ai lu ni les *Petites lettres sur les grands philosophes*¹, ni cette satire dramatique² où l'on me traduit comme un sot et comme un fripon ; ni ces préfaces où l'on s'excuse d'une infamie qu'on a commise, en m'imputant de prétendues méchancetés que je n'ai point faites, et des sentiments absurdes que je n'eus jamais.

Tandis que toute la ville était en rumeur, retiré paisiblement dans mon cabinet, je parcourais votre *Histoire universelle*³. Quel ouvrage ! c'est là qu'on vous voit élevé au-dessus du globe qui tourne sous vos pieds, saisissant par les cheveux tous ces scélérats illustres qui ont bouleversé la terre, à mesure qu'ils se présentent ; nous les montrant dépouillés et nus, les marquant au front d'un fer chaud, et les enfonçant dans la fange de l'ignominie pour y rester à jamais.

Les autres historiens nous racontent des faits pour nous apprendre des faits. Vous, c'est pour exciter au fond de nos âmes une indignation forte contre le mensonge, l'ignorance, l'hypocrisie, la superstition, le fanatisme, la tyrannie ; et cette indignation reste lorsque la mémoire des faits est passée.

Il me semble que ce n'est que depuis que je vous ai lu que je sache que de tout temps le nombre des méchants a été le

¹ Ouvrage de Palissot ; voyez tome LVII, page 448. B.

² La comédie des *Philosophes*, par le même. B.

³ Intitulée depuis *Essai sur les mœurs*, etc. Voyez ma Préface du tome XV. B.

plus grand et le plus fort; celui des gens de bien, petit et persécuté; que c'est une loi générale à laquelle il faut se soumettre; que de toutes les séductions la plus grande est celle du despotisme; qu'il est rare qu'un être passionné, quelque heureusement qu'il soit né, ne fasse pas beaucoup de mal quand il peut tout; que la nature humaine est perverse; et que, comme ce n'est pas un grand bonheur de vivre, ce n'est pas un grand malheur que de mourir.

J'ai pourtant lu *la Vanité*, *le Pauvre diable*, et *le Russe*; la vraie satire qu'Horace avait écrite, et que Rousseau et Boileau ne connurent point, mon cher maître, la voilà. Toutes ces pièces fugitives sont charmantes.

Il est bon que ceux d'entre nous qui sont tentés de faire des sottises sachent qu'il y a, sur les bords du lac de Genève, un homme armé d'un grand fouet dont la pointe peut les atteindre jusqu'ici.

Mais est-ce que je finirai cette causerie sans vous dire un mot de la grande entreprise¹? Incessamment le manuscrit sera complet, les planches gravées, et nous jetterons tout à-la-fois onze volumes in-folio sur nos ennemis.

Quand il en sera temps, j'invoquerai votre secours.

Adieu, monsieur et cher maître. Pardonnez à ma paresse. Ayez toujours de l'amitié pour moi. Conservez-vous; songez quelquefois qu'il n'y a aucun homme au monde dont la vie soit plus précieuse à l'univers que la vôtre; et *Pompignianos semel arrogantes, sublimi tange flagello*.

Je suis, etc. DIDEROT.

3179. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, 28 novembre.

Un de mes chagrins, monsieur, ou plutôt mon seul chagrin, est de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez d'Ho-

¹ L'*Encyclopédie*, qui avait été suspendue (voyez ma note, tome XL, page 158), et dont les dix derniers volumes de texte parurent en 1765. B.

race¹ comme un homme qui aurait été son intime ami, comme si vous aviez vécu de son temps. Il est juste qu'on connaisse à fond les caractères auxquels on ressemble. Pour César, j'imagine que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules avec le fils de Cicéron, au lieu d'aller à Pétersbourg, et que vous l'auriez empêché de se brouiller avec Labiénus. Je ne sais comment vous faites votre compte, mais on croirait que vous avez vécu familièrement avec tous ces gens-là.

Je vous fais encore de très sérieux remerciements sur votre *Voyage de Russie*². Il y a toujours quelque chose à apprendre avec vous, de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première partie de l'*Histoire* du czar, et c'est probablement celle que vous avez. Vous me permettez, s'il vous plaît, de vous citer dans la seconde; j'aime à me faire honneur de mes garants; il y a plaisir à rendre justice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs l'*Histoire* d'un fondateur est pour les sages; et l'*Histoire de Charles XII* plairait aux amateurs des romans, si ce don Quichotte, au moins, avait eu une Dulcinée. On n'a aujourd'hui à écrire que des massacres en Allemagne, des processions à Rome, et des *facéties* à Paris.

Lætus sum, non validus, sed tui amantissimus.

¹ L'*Essai sur Horace* d'Algarotti a été traduit à la tête des *Chefs-d'œuvre d'Horace*; Lyon, 1787, deux volumes in-12. B.

² Voyez ma note, page 12. B.

3180. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 novembre.

Telle est *dans nos états* la loi de l'hyménée ;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger, etc.

Tancrède, acte II, scène 4.

Il faut avouer, mes divins anges, que je suis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues nécessaires aux vers suivants, et on fatigue ses anges horriblement. On ne sait plus où l'on est. Il faut recopier la pièce, tous les rôles ; c'est la toile de Pénélope. Je suis à vos genoux, je vous demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite *chevalerie* ; tout cela est éparé dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je crois que le meilleur parti est de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout ; mais, en cas que vous fassiez imprimer, je vous demande toujours en grace de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que MM. les dévots et MM. de Pompidan se sont beaucoup remués sur la nouvelle que j'étais chez Delaleu, à Paris. J'apprends que les dévotes sont fâchées de voir une Corneille aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure ; elles lui feront sans doute un sort plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre ; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera de

cette cabale ou de vous. Vous devez savoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit son mot. Voilà de grandes affaires ; mais Pondichéri est plus important.

Que dites-vous de la *Didon* de M. Le Franc de Pompignan, suivie du *Fat puni*¹ ? On est bien drôle à Paris !

Mille tendres respects.

3181. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, par Genève, 2 décembre.

Monsieur, je dois confier à votre prudence et à votre bonté pour moi que le roi de Prusse m'a su très mauvais gré d'avoir travaillé à l'*Histoire* de Pierre-le-Grand et à la gloire de votre empire. Il m'en écrit dans les termes les plus durs², et sa lettre ménage aussi peu votre nation que l'historien. Je ne croyais pas choquer ce prince en célébrant un grand homme ; je ne m'attendais pas à l'injustice que j'essuie ; mais je me flatte que votre auguste impératrice, que la digne fille de Pierre-le-Grand sera aussi contente du monument élevé à son père que le roi de Prusse en est fâché. V.

¹ Le 9 novembre 1760, un des acteurs de la Comédie Française ayant annoncé, comme cela se pratiquait alors, qu'ils donneraient le jour suivant *Didon* et le *Fat puni*, le parterre se rappelant aussitôt les *Facéties* de Voltaire, avait fait un malin rapprochement entre l'auteur de la tragédie et le titre de la comédie. Cette gâité du public parisien fut cause que l'on donna le lendemain une autre petite pièce que le *Fat puni*, qui est de Pont de Veyle. CL.

² Voyez plus haut la lettre 3153. CL.

3182. A M. DAMILAVILLE.

2 décembre.

Permettez-vous, monsieur, que j'abuse si souvent de votre bonne volonté? Vous verrez au moins que je n'abuse pas de votre confiance. Je vous envoie mes lettres ouvertes; il me semble que tout ce que j'écris est pour vous. Nous sommes des frères réunis par le même esprit de charité; nous sommes le *pusillus grex*¹. Si vous voyez M. Diderot, dites-lui, je vous en prie, qu'il a en moi le partisan le plus constant et le plus fidèle.

J'ignore, monsieur, si vous avez reçu deux paquets assez gros et très édifiants. J'ai ouï dire qu'on était devenu très difficile à la poste.

3183. A M. SENAC²,

PREMIER MÉDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 décembre.

Ma partie pensante, monsieur, sait tout ce qu'elle vous doit; elle vous en remercie, elle y sera sensible jusqu'à ce qu'elle ne pense plus. Ma partie animale vous présente les papiers ci-joints, concernant la peste dont nous sommes menacés. Je sais qu'il y a peste et peste. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'insolence de ressembler à celle de Marseille³; je sais qu'il faut se

¹ Luc, xii, 32. B.² Voyez tome LVIII, page 474. B.³ La peste de 1720, dont on ne peut rappeler les ravages sans songer à la charité évangélique de Belsunce. Cf.

tenir à sa place : mais enfin , si on néglige l'objet de ma requête , la chose peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux ; mais ces malheureux , ignorés et délaissés , sont sujets du roi , et il étend ses regards sur les derniers de ses peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du ressort de votre archiâtrie. Si , sans vous compromettre , vous pouvez , monsieur , appuyer notre *Mémoire*¹ , vous aurez le plaisir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très sûr que , si on ne remédie pas au mal , la contagion est à craindre. Nous sommes obligés d'abandonner le château de Ferney immédiatement après l'avoir achevé , et de nous réfugier en terre huguenote. Voyez , monsieur , ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos âmes. La mienne est collée de votre ancien partisan , qui a l'honneur d'être , avec tous les sentiments qu'il vous doit , monsieur , votre , etc.

3184. A M. THIERIOT.

8 décembre.

Je n'ai pas un moment à moi , mon cher ami ; je suis , depuis un mois , accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit , plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oisiveté une vieillesse insipide ; travailler , c'est vivre.

Quand mademoiselle *Rodogune*² viendra , elle sera

¹ Il nous est inconnu. CL.

² Voltaire , en appelant ainsi Marie Corneille , faisait sans doute aussi allusion à la représentation de *Rodogune* , donnée par les acteurs de la Comédie Française , au profit de François Corneille ; voyez la note , page 115. CL.

bien reçue. Madame Denis ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. Le Brun est le maître de son *Ode*, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma prose¹.

Je vous prie de dire à M. de Bastide² que si je trouve quelques rogatons qu'il puisse insérer dans son *Monde*, je vous les adresserai. Pardon, si je ne lui écris pas. Je ne sais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures.

Votre ouvrage³ *théologico-judaïco-rabbinico-philosophique* est peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de Berne, et à monsieur l'*Oracle des philosophes*, pour faire croire que c'est moi qui suis le rabbin. Heureusement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première présidente Molé⁴ ferait bien mieux de me payer soixante mille livres que son frère, le banqueroutier frauduleux Bernard, m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir sur le bien que je fais à mademoiselle Corneille, et qu'elle ne fait pas.

Vous me dites que Le Franc de Pompignan n'a pas voulu aller à l'académie; je le crois; il y serait

¹ Voyez tome XL, page 194. B.

² Voyez ci-dessus, page 120. B.

³ *L'Oracle des anciens fidèles, pour servir de suite et d'éclaircissement à la sainte Bible*; Berne, 1760, in-12. Voltaire, dans sa lettre à Damilaville, du 12 juillet 1763, attribue cet ouvrage à Bigex. B.

⁴ Bonne-Félicité Bernard, mariée, en 1733, à Matthieu-François Molé, nommé premier président du parlement le 12 novembre 1757. — Le comte Molé, aujourd'hui pair de France, est petit-fils du premier président. Cl.

mal accueilli. Il alla se plaiudre, ces jours passés, à monsieur le dauphin, qui dit tout haut :

Notre ami Pompignan pense être quelque chose¹.

Qui est l'auteur de l'*Homme de lettres*² ? il y a du bon.

Qui est l'auteur du *Savetier*³ ? apparemment quelqu'un de la profession. *Le gaillard Savetier*⁴ de La Fontaine vaut mieux.

Je m'intéresse à l'abbé du Resnel ; je suis de son âge. Je m'intéresse à Ballot⁵, et plus à vous. Vous avez donc soixante et trois, et moi soixante-sept. Je suis quelquefois assez gai pour mon âge ; demandez à Le Franc.

Vale, vive, scribe, l'etare.

Venez ici, vous et vos nerfs.

¹ Il paraît que ce fut en s'adressant au président Hénault que le dauphin eût ce vers, le dernier de la satire de Voltaire intitulée *la Fanité*. Voyez les *Mémoires* de madame du Hausset, page 129, édition de 1824. CL.

² *L'Homme de lettres*, traduit de l'italien de Bartoli, par le P. de Livoy, ne parut qu'en 1768, en deux volumes in-12. Ce fut en 1774 que Biguicourt reproduisit, sous le titre de *l'Homme du monde et l'Homme de lettres*, ses *Pensées*, publiées en 1755. Le discours en vers de Chamfort, intitulé *l'Homme de lettres*, est de 1766. Je crois donc que l'ouvrage dont Voltaire veut parler est celui qui est intitulé *Amusements d'un homme de lettres, ou Jugements raisonnés et connus de tous les livres qui ont paru pendant l'année 1759* ; Paris, 1760, in-12 ; qui n'est toutefois autre chose (au titre près) que la *Semaine littéraire*, publiée, en 1759, par d'Aquin de Châteaulyon et de Caux. B.

³ *Irus ou le Savetier du coin*, Genève (Paris), 1760, petit in-8° de 23 pages, est un poème satirique de Grouber de Groubenthal, mais qu'on attribuait à Voltaire, sans doute parcequ'on se rappelait les vers de son premier des *Discours sur l'homme* ; voyez tome XII. B.

⁴ Livre VIII, fable 11. CL.

⁵ Voyez tome LII, pages 49 et 175, et les *Mémoires de Marmontel*, livre IV. Voltaire a signé des noms de *Matthieu Ballot* one de ses *Pompignades* en 1760 (voyez les *Ou*, dans les *Poésies mêlées*, tome XIV.) B.

3185. A M. LE BRUN.

Aux Délices, 9 décembre.

Les dernières lettres, monsieur, que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous augmentent la satisfaction que j'ai de pouvoir être utile à l'unique héritière du grand nom de Corneille. J'ai relu avec un nouveau plaisir votre *Ode*, que vous avez fait imprimer. Ma *Réponse* à vos *Lettres* ne méritait certainement pas de paraître à la suite de votre *Ode*. Les lettres qu'on écrit avec simplicité, qui partent du cœur, et auxquelles l'ostentation ne peut avoir part, ne sont pas faites pour le public. Ce n'est pas pour lui qu'on fait le bien; car souvent il le tourne en ridicule. La basse littérature cherche toujours à tout empoisonner; elle ne vit que de ce métier. Il est triste que votre libraire Duchêne ait mis le titre de Genève à votre *Ode*¹, à votre lettre, et à ma réponse; il semblerait que j'ai eu le ridicule de faire moi-même imprimer ma lettre. Vous savez que quand la main droite fait quelque bonne œuvre², il ne faut pas qu'elle le dise à la main gauche.

Je vous supplie très instamment de faire ôter ce titre de Genève. Votre *Ode* doit être imprimée hautement à Paris; c'est dans l'endroit où vous avez vaincu que vous devez chanter le *Te Deum*.

On n'imprime que trop à Paris sous le titre de Genève. On croit que j'habite cette ville, on se trompe

¹ Voyez tome XL, page 191. B.

² Matthieu, vi, 3. B.

beaucoup ; je ne dois d'ailleurs habiter que mes terres ; elles sont en France , et le séjour doit m'en être d'autant plus agréable , que le roi a daigné les gratifier des plus grands privilèges. Ma mauvaise santé m'a forcé de vivre dans le voisinage de M. Tronchin. Mon goût et mon âge me font aimer la campagne ; et ma reconnaissance pour Sa Majesté, qui m'a comblé de bienfaits, me rend encore plus chère cette campagne , dans laquelle j'aurai le plaisir de parler de vous à la petite-fille du grand Corneille.

Comptez , monsieur , que j'ose me croire au rang de vos amis, indépendamment de la formule du très humble et très obéissant serviteur VOLTAIRE.

3186. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

REMONTRANCES DE VOLTAIRE A SES ANGES GARDIENS.

9 décembre.

*De Deliciis clamavi*¹ :

1^o Mes anges ne cesseront-ils jamais d'être comme Dieu, qui commande des choses impossibles ?

2^o Mes anges me croiront-ils de fer quand je suis d'argile , et prendront-ils zèle pour puissance ?

3^o Voudront-ils de suite deux pères² condamnant leurs filles, et s'en repentant ? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance ?

4^o Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner

¹ Imitation des premiers mots du psaume cxxix. B.

² Argire dans *Tancrède*, et Bénassar dans *Fanime* (ou *Zulime*). CL.

la comédie du sieur Hurtaud , jouer de l'incognito , passer du tragique au comique , et rire sous cape de toutes les sottises du public ? *Nota bene* que je me flatte que mes anges verront que *le Droit du Seigneur* ne ressemble en aucune manière à Nanine.

5° Ou je suis une bête , ou *le Droit du Seigneur* est comique et intéressant.

6° Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéressant , vous dis - je , et faites-le jouer adroitement.

7° Je les supplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle madame du Defand. Si elle a perdu les yeux , elle n'a pas perdu sa langue ; il faut consoler les affligés. Je demande pardon de *la liberté grande*¹.

8° A propos de *la liberté grande* , et ma lettre² à M. Lemierre ?

9° Daus peu vous aurez nouvelle offrande.³

10° Pour Dieu , laissons là *Fanime* pour quelque temps.

Il faut présenter toujours des requêtes au conseil. Je suis occupé à chasser des jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé sur des orphelins³ ; cela est plus difficile qu'une tragédie , mais j'en viendrai à bout , et cela sera plaisant ; mais il n'y a pas moyen de combattre les jésuites , et de rapetasser *Fanime* ; il faut choisir.

¹ *Mémoires de Grammont*, chap. 3. B.

² Inconnue. — Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre 3150. C.

³ Messieurs de Crassi. — Un des jésuites usurpateurs se nommait Fesse ou Fessi. C.

11° J'attends les feuilles¹ de Prault ; je lui taillerai de la besogne.

12° J'attends *Rodogune*². Je n'avais imploré les bontés de madame d'Argental, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon respect, et pour mettre *Rodogune* sous une protection plus honnête que celle de M. Le Brun, quoique M. Le Brun soit fort honnête. Je remercie tendrement monsieur comme madame d'Argental de toutes leurs bontés pour *Rodogune*.

13° Qui est l'auteur du *Savetier du coin* ? il pense bien, mais il est trop savetier. Qui a fait *l'Homme de lettres* ? il écrit mieux, mais cela n'est pas piquant.

14° Voici le gros article. Je n'aime point cette ophthalmie ; les maux des yeux sont sérieux. Soyez bien sage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux ; rafraîchissez - vous, couchez - vous de bonne heure ; ayez peu d'affaires ; tenez - vous gai surtout ; c'est le remède universel.

Je baise le bout de vos ailes.

3187. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

9 décembre.

Il y a plus de six semaines, madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loisir ; cela est ridicule, et n'en est pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive simplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuscrits qui me sont tombés entre les mains. L'un me

¹ Celles de la tragédie de *Tancrède*, que Prault imprimait. CL.

² Mademoiselle Corneille ; voyez page 163. B.

sir ; la chose n'est pas aisée , mais n'est pas impossible. Mille respects de tout mon cœur.

3188. A M. HÉRON.

Aux Délices , 10 décembre.

Monsieur , j'obéis à vos ordres avec autant de reconnaissance que de joie. J'ai l'honneur de vous envoyer ma requête contenant ma déclaration que je renonce à la haute justice de La Perrière , qu'elle appartient au roi , et que l'amende prononcée en ma faveur ne m'appartient pas.

J'envoie un double de ma requête à M. l'intendant de Bourgogne , et je le supplie de vouloir bien exiger que M. le président de Brosse signe ce double , comme il le doit.

Si M. de Brosse fait quelques difficultés , j'aurai toujours rempli mon devoir. Vous avez dû recevoir , monsieur , mon autre requête contre la peste ¹ ; je vous importune beaucoup. Il semble que j'aie des affaires exprès pour avoir des occasions de vous renouveler les marques de ma reconnaissance , et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être , monsieur , etc.

VOLTAIRE.

3189. A M. DUPONT.

10 décembre.

Si vous aviez été *cælebs* , mon cher ami , vous seriez venu dans mes beaux ermitages ; je vous y aurais possédé ; vous auriez eu la comédie , et bien jouée , et des pièces nouvelles ; vous auriez chassé , vous au-

¹ Voyez plus haut la lettre 3183. C^{te}.

riez revu frère Adam ¹, qui est redevenu tout jésuite ; mais vous êtes *sponsus et paterfamilias*. Je ne vous plains point, parceque vous avez une femme et des enfants aimables ; mais je me plains, moi, d'être toujours loin de vous. Nous ne vous oublions ni aux Délices ni à Ferney ; nous faisons souvent commémoration de vous, madame Denis et moi. Savez-vous bien que, dans mes retraites, je n'ai pas un moment de loisir ; qu'il a fallu toujours bâtir, planter, écrire, faire des pièces, des théâtres, des acteurs ? Tenez, voilà les *Facéties* pour vous amuser, et *Pierre-le-Grand* pour vous ennuyer. *Vale, amice.*

3190. A M. HELVÉTIUS.

12 décembre.

Mon cher philosophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La chose qui me manque le plus, c'est le loisir ; vous savez que ce

..... La Serre
Volume sur volume incessamment desserre.

J'ai eu beaucoup de besogne. Vous êtes un grand seigneur qui affermez vos terres : moi, je laboure moi-même, comme Cincinnatus ; de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un disciple de Socrate ³, dans

¹ Voyez ma note, tome XLV, page 150. B.

² Ce vers est le vingtième de la parodie connue sous le titre de *Chapelain décoiffé*, attribuée à Boileau. Cx.

³ Un disciple de Socrate aux Athéniens, héroïde ; à Athènes, Olymp. xcv, an 1, in-8° de seize pages. On a attribué cet ouvrage à Voltaire. Farbier dit qu'il est de Marmontel ; mais il n'est dans aucune édition de ses Œuvres. B.

laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, sans le nommer. La pièce est un peu roide. Bernard de Fontenelle n'eût jamais ni osé ni pu en faire autant. Le parti des sages ne laisse pas d'être considérable et assez fier. Je vous le répète, mes frères, si vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'est plus méprisable que ceux qui vous jugent; vous ne devez voir que vos disciples.

Si vous avez reçu un *Pierre*, ce n'est pas Simon Barjone; ce n'est pas non plus le *Pierre* russe que je vous avais dépêché par la poste; ce doit être un *Pierre* en feuilles que Robin-mouton devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous, et l'autre pour M. Saurin. Il a plu à messieurs les intendants des postes de se départir des courtoisies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus; c'est l'autre du lion.

De quelles tracasseries me parlez-vous? je n'en ai essuyé ni pu essuyer aucune. Est-ce de frère Menoux? Ah! rassurez-vous; les jésuites ne peuvent me faire de mal; c'est moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à déposséder les frères jésuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient usurpé sur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royales* pour avoir permission de garder la vigne de Naboth¹. Je les fais déguerpir, mort-dieu! je leur fais rendre gorge, et la Pro-

¹ *Les Rois*, liv. III, chap. XXI. Cf.

vidence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaisir plus pur. Je suis un peu le maître chez moi, par parenthèse.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'Omer sont venus chez moi, et comme ils ont été reçus? vous ai-je dit que j'ai envoyé *Pierre* au roi, et qu'il l'a mieux reçu¹ que le *Discours* et le *Mémoire* de Le Franc de Pompignan? vous ai-je dit que madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul m'honorent d'une protection très marquée? Croyez-moi, mes frères, notre petite école de philosophes n'est pas si déchirée. Il est vrai que nous ne sommes ni jésuites ni convulsionnaires, mais nous aimons le roi, sans vouloir être ses *tuteurs*², et l'état, sans vouloir le gouverner.

Il peut savoir qu'il n'a point de sujets plus fidèles que nous, ni de plus capables de faire sentir le ridicule des cuistres qui voudraient renouveler les temps de la Fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de Pompignan à la cour avec Fréron? et de l'apostrophe de M. le dauphin :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose³?

Voilà à quoi les vers sont bons quelquefois; on les cite, comme vous voyez, dans les grandes occasions.

J'ai vu un *Oracle*⁴ des anciens fidèles; cela est hardi, adroit, et savant. Je soupçonne l'abbé *Mordsles* d'avoir rendu ce petit service.

¹ Voyez page 142. B.

² C'était la prétention du parlement. B.

³ Voyez page 165. B.

⁴ Voyez page 164. B.

Dieu vous conserve dans la sainte union avec le petit nombre ! Frappez , et ne vous commettez pas. Aimons toujours le roi, et détestons les fanatiques.

3191. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 décembre.

Voilà la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il est difficile d'arriver au but ; combien ce maudit art des vers est difficile ; quel tort irréparable on me ferait si on imprimait *Tancrède* sans que je l'eusse corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué ; empêchez que je ne fasse naufrage. Comment vont les deux yeux de mon ange gardien ? ont-ils lu *Caliste* ? Ah, mes anges ! j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoiselle Clairon. Croyez-moi, une chambre tapissée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les *convulsionnaires*¹ qui se roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du spectacle, de l'appareil, de l'action tragique ; mais *domandavo acqua, non tempestà*.

Et puis comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaise, le viol² anglais, la confusion anglaise, la marche anglaise d'une pièce anglaise ! Pauvres Français, vous êtes dans la fange de toutes façons, et j'en suis fâché.

O mes anges ! ramenez donc le bon goût.

¹ En 1759 et en 1760, les *convulsionnaires* se crucifiaient et se donnaient encore des coups de hûche. La *Correspondance littéraire* de Grimm, 15 avril 1761, contient des renseignements curieux sur leurs *miracles*. CL.

² Voyez plus haut le second alinéa de la lettre 3175. CL.

3192. A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 16 décembre.

Vous souvenez-vous de moi ? pour moi , je vous aimerai toujours , quoique je ne sois plus Suisse. Voici , mon cher monsieur , de quoi il est question. Vous savez que j'ai acheté des terres en France pour être plus libre ; une descendante du grand Corneille vient dans ces terres ; vous serez peut-être surpris qu'une nièce de Rodogune sache à peine lire et écrire ; mais son père , malheureusement réduit à l'état le plus indigent , et , plus malheureusement encore , abandonné de Fontenelle , n'avait pas eu de quoi donner à sa fille les commencements de la plus mince éducation. On m'a recommandé cette infortunée ; j'ai cru qu'il convenait à un soldat de nourrir la fille de son général. Elle arrive chez moi ; elle a appris un peu à lire et à écrire d'elle-même ; on la dit aimable ; je me ferai un plaisir de lui servir de père , et de contribuer à son éducation , qu'elle seule a commencée. Si vous connaissez quelque pauvre homme qui sache lire , écrire , et qui puisse même avoir une teinture de géographie et d'histoire , qui soit du moins capable de l'apprendre , et d'enseigner le lendemain ce qu'il aura appris la veille , nous le logerons , chaufferons , blanchirons , nourrirons , abreuverons , et paierons , mais paierons très médiocrement , car je me suis ruiné à bâtir des châteaux , des églises , et des théâtres. Voyez , avez-vous quelque pauvre ami ? vous m'avez déjà donné un Corbo dont je suis fort content. Ses gages sont médiocres , mais il est très bien dans le château

de Tournay ; son frère n'est pas mieux dans celui de Ferney. Notre savant pourrait avoir les mêmes appointements. Décidez ; bonsoir ; mille compliments à madame votre femme. Êtes-vous enfin un père heureux ? *Vale, amice.* V.

3193. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre.

Je vous excède encore ; *Rodogune*¹ est à Lyon , chez Tronchin , entre quatre garçons. On la présentera probablement à madame de Grolée², qui ne manquera pas de lui manier les tétons , selon sa louable coutumè ; c'est un honneur qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui présente. Est-il vrai que l'abbé de Latour-du-Pin³ avait grande envie de rompre ce voyage ? il m'est très important de savoir ce qui en est. Dites-moi , je vous prie , madame , tout ce que vous savez de cette aventure de roman.

Je reviens au roman de *Tancrède*. Je vous conjure , mes anges , encore une fois , de bien recommander à Prault de suivre exactement la leçon que je lui envoie , et de n'y pas changer une virgule. C'est le *placet* de Caritidès ; on n'en peut rien *retrancher*⁴. Nous venons de jouer , ma nièce et moi , la scène du père et de la fille , au second acte :

¹ Mademoiselle Corneille ; voyez page 163. B.

² Tante de d'Argental ; voyez tome LVII, pages 533, 559. B.

³ Il sollicitait une lettre de cachet pour faire enlever mademoiselle Corneille, de Ferney ; voyez pages 114-15. B.

⁴ Molière, *les Fâcheux* ; acte III, scène 2. Cf.

Qu'entends-je ? vous, mon père ! —

Moi, ton père !... est-ce à toi de prononcer ce nom ?

Scène 2.

Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendrissement, un intérêt qui manquait. Cet acte, qui paraissait froid, doit être brûlant, s'il est bien joué.

A propos de froid, c'est un secret sûr, pour faire de la glace, que de placer des détails historiques au milieu de la passion, à moins que ces détails ne soient réchauffés par quelques interjections, par des retours sur soi-même, par des figures qui raniment la langueur historique.

Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était son seul devoir¹.

Ces deux vers ralentissent. Je raisonne poésie avec mes anges, je disserte ; ils me le pardonnent.

Non seulement ces détails sont froids, mais le spectateur est en droit de dire : En quoi donc cet esclave craignait-il de nuire à Tancrède ? pourquoi, étant dans son camp, n'a-t-il pas cherché à le voir ? il devait, sans doute, tout faire pour approcher de Tancrède. Il serait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux supposer, en général, que mille obstacles ont empêché l'esclave d'aller jusqu'à Tancrède ? Aménaïde, en se plaignant de ces obstacles et de la destinée qui lui a toujours été contraire, en faisant parler ses douleurs, en se livrant à l'espé-

¹ Voyez tome VII, page 206. B.

rance, intéresse bien davantage; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin je resupplie, je reconjure à genoux monsieur et madame d'Argental de s'en tenir à mon dernier mot. J'ose espérer que la reprise sera favorable : mais que mes anges se mettent à la tête du parti raisonnable, qui n'est ni pour les tragédies à marionnettes ni pour les tragédies à conversations; qu'ils soutiennent rigoureusement le grand et véritable genre, celui du cinquième acte de *Rodogune*, d'*Athalie*, et peut-être du quatrième acte de *Mahomet*, du troisième de *Tancrède*, de *Sémiramis*, etc.

Vous devez avoir un chant de *Pucelle*; il n'est pas correct malheureusement; le meilleur y manque. Vous avez *Acanthe*¹. Oh, pardieu! que manque-t-il à Acanthe? nous sommes fous d'Acanthe; que vous êtes à plaindre, si Acanthe ne vous plaît pas!

Pardon; voici une réponse pour Lekain; vous m'enverrez promener.

3194. A M. LEKAIN.

16 décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher *Roscius*, que quand j'aurais vu enfin toute cette confusion dans les rôles de *Tancrède* un peu débrouillée, quand vous seriez débarrassés de *la Belle Pénitente*, et quand vous seriez prêts à reprendre *Tancrède*.

Grace aux bontés de monsieur et de madame d'Argental, tout est en ordre; et si la pièce reste au théâtre, ce sera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obliga-

¹ C'est le nom d'un personnage du *Droit du Seigneur*. B.

tion. Je vous prie de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la représentation, à l'édition de Prault. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la position des acteurs, le jeu muet, sont nécessaires; mais c'est quand il en résulte quelque beauté, c'est quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des personnages qui se battent sur la scène, des corps morts qu'on enlève, tout cela est fort bon à montrer sur le Pont-Neuf, avec la rareté, la curiosité. Mais quand ces sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement liées au sujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui sont dans le parterre, on court un peu de risque d'avilir la scène française, et de ne ressembler aux barbares Anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monstrueuses amuseront pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux spectacles et des anciens.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne souffrir d'appareil au théâtre que celui qui est noble, décent, nécessaire.

Pour ce qui est de *Tancrède*, je crois que, d'abord, vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé; qu'ensuite ils doivent en faire une répé-

tition, parcequ'il y a environ deux cents vers différents de ceux qu'on a récités aux premières représentations. Je crois même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents; je crois encore que vous devez donner deux représentations avant que Prault mette son édition en vente. Si la pièce réussit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux représentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

3195. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre au soir.

Je reçois le paquet de mes anges à six heures du soir; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remerciements, qui doivent être fort longs, et avec ma courte honte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaisir. Vous devez être regoulés de *Tancrède*; il n'y a que votre bonté qui vous soutienne. On n'a jamais fait pour un pauvre diable d'auteur ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis si à la hâte¹; je la crois même plus touchante, et c'est là le principal. Avec des vers bien faits, bien compassés, on ne tient rien si le cœur n'est ému.

J'avais bien raison de vouloir revoir l'édition de Prault. Daiguez jeter les yeux sur la pièce, et vous

¹ En moins d'un mois; voyez tome VII, page 115. B.

verrez que j'ai fait toutes les corrections indispensables. Son édition était ridicule et absurde. Prault aura un peu à *remanier*, c'est le terme de l'art; mais c'est une peine et une dépense très médiocres. Il a très grand tort de craindre que l'édition des Cramer ne croise la sienne. Les Cramer n'ont point commencé; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs j'enverrai incessamment au petit Prault un ouvrage¹ sur les théâtres que je crois assez neuf et assez intéressant. Le zèle de la patrie m'a saisi; j'ai été indigné d'une brochure anglaise dans laquelle on préfère hautement Shakspeare à Corneille. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuserai d'abord mes anges de ce petit traité, et je supplierai très instamment que Prault ne sache pas qu'il est de moi, ou du moins qu'il mérite les petits services que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes sottises, ou folles, ou sérieuses, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi sert-il de savoir qu'un nommé Brizard a joué platement mon plat père? qu'est-ce que cela fait aux lecteurs? J'ai une aversion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à souhaiter la paix. Il est vrai que je fais chez moi la guerre aux jésuites,

¹ *Appel à toutes les nations de l'Europe*; voyez t. XL, p. 245, B.

mais elle ne coûte rien ; je les chasse , et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine , et c'est vous qu'on chasse. J'attends avec impatience ce qui adviendra , dans votre *tripot* , de la convocation des pairs.

La montagne en travail enfante une souris.

LA FONTAINE, liv. V, fab. x.

Daignez me mander des nouvelles de l'*Écossaise*, et des rogatons que je vous ai envoyés. Je souhaite à *Térée* beaucoup de prospérités, et que les vers de Philomèle soient le chant du rossignol. Mais M. Lemierre a-t-il reçu une certaine lettre¹ que je pris la liberté d'adresser à M. d'Argental, ne sachant pas la demeure du père de *Térée*? Pardon, je dois vous excéder.

3196. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, par Genève, 20 décembre.

Monsieur, je vous souhaite la bonne année; votre pauvre secrétaire n'a plus que cela à faire; votre excellence m'a cassé aux gages. Il y a un siècle que je n'ai eu de vos nouvelles, et je suis toujours dans une profonde ignorance touchant les paquets que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Le gentilhomme qui devait venir de Vienne à Genève est apparemment amoureux de quelque Allemande. Nuls papiers, nulle instruction pour achever votre *Histoire* de Pierre-le-Grand. Enfin une consolation, monsieur, est de compter toujours sur vos bonnes grâces, sur

¹ Citée dans la lettre 3150 et dans quelques autres. Cf.

votre zèle pour la mémoire d'un fondateur et d'un grand homme. Vous n'abandonnerez pas votre ouvrage. J'ai toujours le bonheur de parler de vous à M. de Soltikof. Il est plus digne que jamais de votre bienveillance. Vous le verrez un jour très savant, et jamais la science n'aura logé dans une plus belle ame.

Je vous réitère, monsieur, mes souhaits pour votre prospérité, et pour celle de votre auguste impératrice. Recevez le tendre respect de votre, etc. V.

3197. A M. DES HAUTERAIES¹,

A PARIS.

21 décembre.

Monsieur, j'avais déjà lu vos *Doutes*; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez sont nécessaires pour connaître l'antiquité; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur Kang-hi, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère Parrenin, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans; et nous autres, qu'étions-nous il y a vingt siècles? des barbares qui

¹ Voyez la note, tome LVIII, page 538. B.

ne savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de Teutatès, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de saint Barthélemy.

Un officier¹ qui commande dans un fort près du Gange, et qui est l'ami intime d'un des principaux brahmins, m'a apporté une copie des quatre *Veidam*, qu'il assure être très fidèle. Il est difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'est bien à nous, qui ne devons notre sacrement de baptême qu'aux usages des anciens Gangarides qui passèrent chez les Arabes, et que notre Seigneur Jésus-Christ a sanctifiés; c'est bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité! Le monde est bien vieux; les habitants de la Gaule cisalpine sont bien jeunes, et souvent bien sots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raisonnables, c'est vous, monsieur; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière. Je suis, etc.

3198. A M. THIERIOT.

22 décembre.

Un M. Chamberlan, dans le *Censeur hebdomadaire*, prétend que je lui ai écrit que la divine Providence nous accorde à tous une partie égale d'intelligence. Je ne crois pas avoir jamais écrit une pareille sottise; mais si je l'ai écrite, je la rétracte. Je n'ai jamais prétendu avoir une tête organisée comme un

¹ Le chevalier de Maudave; voyez page 31. Cl.

Newton, un Rameau. Je n'aurais jamais trouvé la base fondamentale ni le calcul intégral. Il n'y a que le sage du stoïcien qui soit tout, même cordonnier ¹, comme dit Horace.

Est-il vrai ² que *Frelon* vient d'être mis au Fort-l'Évêque ?

3199. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Ferney, 22 décembre.

Il y a eu, madame, de la réforme dans les postes. Les gros paquets ne passent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'en suis très en peine. Je vous prie très instamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons ³ que j'avais trouvés sous ma main, pour vous amuser ou pour vous ennuyer un quart-d'heure, sont des misères, je le sais bien; mais je serais affligé qu'elles eussent passé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amusez-vous, inadame? que faites-vous de ces journées qui paraissent quelquefois si longues dans une vie si courte? Comment le président ⁴ s'accommode-t-il d'être septuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très bien d'avoir à gouverner les dix-sept ans de mademoiselle Corneille. Elle est gaie, vive, et

¹ *Et sutor bonus.* — Lib. I, sat. III, v. 125. CL.

² *Wasp-Fréron* était effectivement en prison; mais il n'y resta pas longtemps. Dès qu'il fut libre, il vomit des injures contre Le Brun et Voltaire, au sujet de mademoiselle Corneille. CL.

³ Voyez plus haut le second alinéa de la lettre 3187. CL.

⁴ Hénault, qui était alors dans sa soixante-seizième année. CL.

donce, l'esprit tout naturel; c'est ce qui fait apparemment que Fontenelle l'a si mal traitée.

Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une savante; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuse.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, madame, comme disent les Italiens mes voisins. Cependant vous ne sauriez croire combien il y a de gens, en Italie¹, qui se moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde est devenu méchant! c'est la faute de ces maudits philosophes.

3200. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 décembre.

Comment vont les yeux de mon cher et respectable ami, de mon divin ange? n'importuné-je point un peu trop mes deux chevaliers? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fussent aussi preux que vous! Mais il faut que je vous dise qu'on a joué à Dijon, à La Rochelle, à Bordeaux, à Marseille, *la Femme qui a raison*. Si l'ami Fréron m'a ôté les suffrages de Paris, je suis devenu un bon poète en province. Pourquoi, après tout, ne souffrirait-on pas *la Femme qui a raison* dans la capitale? n'y aime-t-on pas un peu à se réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir, et des échafauds?

En tout cas, voici *Oreste*. Pourquoi tous ceux qui

¹ Ceci rappelle le proverbe italien :

Roma veduta,

Fede perduta.

Ca.

aiment l'antiquité sont-ils partisans de cet ouvrage ? Pensez-vous que mademoiselle Clairon ne fit pas un grand effet dans le rôle d'Électre, et mademoiselle Dumesnil dans celui de Clytemnestre ? croyez-vous que les cris de Clytemnestre ne fissent pas un effet terrible ?

Vous aurez , mes anges , un autre petit paquet par la poste prochaine, ou je suis bien trompé ; mais ce paquet ne sera point *Fanime* : pourquoi ? parcequ'on ne peut faire qu'une chose à-la-fois , parceque je ne suis pas encore content , parcequ'il ne faut pas voir deux fois de suite un père ¹ qui dit noblement à sa fille qu'elle est une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de savoir si la pièce ² de Hurtaud vous déplaît autant qu'elle nous a plu ; si d'autres rogatons vous ont amusés ; si vous n'attendez pas incessamment M. le maréchal de Richelieu. Vous me direz que je suis un grand questionneur ; il est vrai, mes anges.

Nous sommes très contents de mademoiselle *Rodogune* ; nous la trouvons naturelle , gaie , et vraie. Son nez ressemble à celui de madame de Ruffec ³ ; elle en a le minois de doguin ; de plus beaux yeux , une plus belle peau , une grande bouche assez appétissante , avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaisir d'approcher ses dents de celles-là , je sou-

¹ Argire et Bénassar. CL.

² *Le Droit du Seigneur*. CL.

³ La duchesse de Ruffec , veuve , en 1731 , du président de Maisons ; morte en septembre 1761. CL.

haite que ce soit plutôt un catholique qu'un huguenot ; mais ce ne sera pas moi , sur ma parole.

Mes divins anges, j'ai soixante et sept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puisse faire de moi est celui que je vous envoyai il y a, je crois, trois ans¹ ; j'étais bien jeune alors. Mille tendres respects.

3201. A M. DAMILAVILLE.

22 décembre.

Je profite, monsieur, de vos bontés². J'ai à peine le temps d'écrire un mot ; mais ce mot est que je vous suis attaché comme si j'avais l'honneur de vivre avec vous. Il me semble que vous êtes mon ancien ami.

3202. A M. DIDEROT³.

Décembre.

Monsieur et mon très digne maître, j'aurais assurément bien mauvaise grace de me plaindre de votre silence, puisque vous avez employé votre temps à préparer neuf volumes de l'*Encyclopédie*. Cela est incroyable. Il n'y a que vous au monde capable d'un si prodigieux effort. Vous aurait-on aidé comme vous méritez qu'on vous aide ? Vous savez qu'on s'est plaint des déclamations, quand on attendait des défi-

¹ Vers la fin d'avril 1758 ; voyez les lettres 2668 et 2683. CL.

² Damilaville avait le droit, comme premier commis au bureau des Vingtièmes, de contre-signer les paquets qui en sortaient. Il usa souvent de ce moyen de correspondre avec Voltaire, bien moins pour épargner la bourse de ce riche philosophe que pour mettre leurs lettres à l'abri des infidélités de la poste ; ce qui cependant ne leur réussit pas toujours. CL.

³ Réponse à sa lettre du 28 novembre ; voyez-la ci-dessus, n° 3178. B.

nitions et des exemples; mais il y a tant d'articles admirables, les fleurs et les fruits sont répandus avec tant de profusion, qu'on passera aisément par-dessus les ronces. L'*infame* persécution ne servira qu'à votre gloire; puisse votre gloire servir à votre fortune, et puisse votre travail immense ne pas nuire à votre santé! Je vous regarde comme un homme nécessaire au monde, né pour l'éclairer, et pour *écraser* le fanatisme et l'hypocrisie. Avec cette multitude de connaissances que vous possédez, et qui devrait dessécher le cœur, le vôtre est sensible. Vous avez grande raison sur ce déchirement que les spectateurs devraient éprouver, et qu'ils n'éprouvent pas, au second acte de *Tancrède*. Mais vous saurez que je venais de traiter et d'épuiser cette situation dans une tragédie¹ qui devait être jouée avant *Tancrède*, et qu'on n'a reculée que parcequ'il courait cent copies infidèles de *Tancrède* par la ville. Je n'ai pas voulu me répéter. Cependant j'ai corrigé; j'ai refondu plus de cent cinquante vers dans *Tancrède*, depuis qu'on l'a représenté presque malgré moi; et, parmi ces changements, je n'avais pas oublié le père d'Aménaiide au second acte. Mais où trouver des pères, où trouver des entrailles et des yeux qui sachent pleurer? Sera-ce dans un métier avili par un cruel préjugé, et parmi des mercenaires qui même sont honteux de leur profession? Il n'y a qu'une Clairon au monde; tous les grands talents sont rares; ils sont presque uniques. Ce qui m'étonne, c'est que mademoiselle Clairon ne

¹ *Fanime*, qui n'était que *Zulime* retouchée; voyez tome IV. B.

soit pas persécutée. Vous l'avez été bien cruellement; cela est à sa place; mais l'opprobre restera aux persécuteurs. Le Réquisitoire¹ Joly de Fleury sera un monument de ridicule et de honte. Son fils et son frère sont venus me voir; je leur ai donné des fêtes; je les ai fait rougir².

Les dévots et les dévotes s'assemblèrent chez madame la première présidente de Molé³, il y a quelque temps; ils déplorèrent le sort de mademoiselle Corneille, qui allait dans une maison qui n'est ni janséniste ni moliniste. Un grand chambrier qui se trouva là leur dit : Mesdames, que ne faites-vous pour mademoiselle Corneille ce qu'on fait pour elle? Il n'y en eut pas une qui offrit dix écus. Vous noterez que madame de Molé a eu onze millions en mariage, et que son frère Bernard, le surintendant de la reine⁴, m'a fait une banqueroute frauduleuse de vingt mille écus, dont la famille ne m'a pas payé un sou. Voilà les dévots; Bernard le banqueroutier affectait de l'être au milieu des filles de l'Opéra.

Oui, sans doute, mon cher philosophe, le monde n'est souvent que fausseté et qu'horreurs; mais il y a de belles ames. La raison, l'esprit de tolérance, percent dans toutes les conditions. Les jésuites sont dans la boue; les jansénistes perdent leur crédit. Le roi est très instruit de leurs manœuvres. Madame de Pompadour protège les lettres. M. le duc de Choiseul

¹ Contre l'*Encyclopédie*; voyez page 19 ci-dessus. B.

² Voyez pages 89 et 91. B.

³ Voyez plus haut la lettre 3184. Cr.

⁴ Voyez tome XXVII, page 287; et LVI, 502. B.

a une ame noble et éclairée, et il n'aurait jamais fait de mal à l'abbé Morellet, sans deux malheureuses lignes sur une femme mourante ¹. Le roi n'a point lu l'impertinent Mémoire ² du sieur Le Franc de Pompignan. Tout le monde s'en moque à la cour comme à Paris. Il n'y a pas long-temps qu'un homme dont les paroles sont quelque chose dit au roi qu'on persécutait en France les seuls hommes qui fesaient honneur à la France. Croyez que le roi sait faire dans son cœur la distinction qu'il doit faire entre les philosophes qui aiment l'état, et les séditieux qui le troublent. Vous avez pris un très bon parti de ne rien dire, et de bien travailler. Adieu; je vous aime, je vous révère, je vous suis dévoué pour le reste de ma vie.

3203. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Au château de Ferney, en Bourgogne, 23 décembre.

Monsieur, nous sommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez. Ce sont eux qui licent les ames bien nées, quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès long-temps que les principaux seigneurs de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter, sur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelque-

¹ Voyez ma note, tome LVIII, page 431. B.

² Voyez ma note, tome XL, pages 156-57. B.

fois les princes des maisons les plus augustes et les plus puissantes ; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs et pour les polir ; c'est là le chef-d'œuvre de la société : car, monsieur, pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps est heureusement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu et que l'oisiveté.

Vous êtes, monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de services à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences. Vous avez représenté à la campagne, sur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaises, élégamment traduites en vers italiens ; vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède*¹ ; et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre Goldoni, que j'ai nommé et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avons adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour

¹ Cette tragédie fut traduite en italien par l'un des amis d'Albergati, le comte Paradisi. Gr.

rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressants :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto¹.

Aprime in vita esse utile, ut ne quid nimis².

Natura tu illi pater es, consiliis ego, etc.³.

C'est ce qui fait un des grands mérites de Térence; c'est celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une représentation de la *Clémence d'Auguste*⁴. Une princesse, qui avait méprisé sa mère, alla se jeter à ses pieds en sortant de la scène où Rhodope demande pardon à sa mère. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant *le Préjugé à la mode*. J'ai vu l'homme du monde le plus fier devenir modeste après la comédie du *Glorieux*; et je pourrais citer plus de six fils de famille que la comédie de *l'Enfant prodigue* a corrigés. Si les financiers ne sont plus gros-

¹ Térence, *Heautontimorumenos*. B.

² Id., *Andrienne*. B.

³ Id., *les Adelphees*. B.

⁴ *Cinna*. — Le prince dont il s'agit ici était probablement Frédéric II; mais quand celui-ci accorda une espèce de grâce au pauvre Franc-Comtois cité par Voltaire dans ses *Mémoires* (voyez tome XL, page 77), ce fut après une représentation de *la Clemenza di Tito*, opéra de Métastase. Cl.

siers, si les gens de cour ne sont plus de vains petits-maitres, si les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, et les consultations en latin; si quelques pédants sont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au seul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos siècles d'ignorance, et qui confondent les Sophocle et les Ménandre, les Varins et les Tércence, avec les Tabarin et les Polichinelle!

Mais que ceux-là sont encore plus à plaindre, qui admettent les Polichinelle et les Tabarin, et qui rejettent les *Polyeucte*, les *Athalie*, les *Zaïre*, et les *Alzire*! Ce sont là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

Nos vero dulces teneant ante omnia Musæ.

VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 475.

J'ai eu le plaisir de voir chez moi, à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans *Méropc*, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière comme la

plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens; c'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

Emollit mores, nec sinit esse feros.

OVID., II, ex Ponto, ep. 13, v. 48.

Aussi je ne me lasserai point de répéter que, parmi vous, le pape Léon X, l'archevêque Trissino¹, le cardinal Bibiena, et, parmi nous, les cardinaux de Richelieu et Mazarin, ressuscitèrent la scène. Ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*OEdipe* de Sophocle que de perdre au jeu la nourriture de ses enfants, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, et toute la douceur de sa vie dans le besoin et dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, monsieur, que les spectacles

¹ Voyez ma note, tome V, page 474. B.

fussent, dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs; qu'ils ne fussent point mercenaires; que ceux qui sont à la tête des gouvernements fissent ce que nous faisons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils paient. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalousie, enfante les cabales. Les Claveret cherchent à perdre les Corneille, les Pradon veulent écraser les Racine.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule, et la bassesse, sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la Foire tâche, à Paris, de miner les Comédiens qu'on nomme italiens; ceux-ci veulent anéantir les Comédiens français par des parodies; les Comédiens français se défendent comme ils peuvent; l'Opéra est jaloux d'eux tous; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs, et leurs protecteurs, et les maîtresses des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et, si elle réussit, pour la décrier à la lecture, et pour abîmer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les molinistes contre les jansénistes, les coccéiens contre les voétiens, etc., etc., etc., etc.

Je sais de science certaine qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. Comment, disaient les ennemis de l'auteur, sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques :

Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée ;
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

RACINE, *Phèdre*, acte IV, scène 6.

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grâce a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles¹, et un abbé Desfontaines à la tête de cette cabale, au sortir de Bicêtre, forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet*, joué par ordre du gouvernement. Ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète qui pouvaient rejaillir sur les *convulsionnaires* ; ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque temps, les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si *M. de l'Empyrée*², auteur de province, est jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'assurer, dans un long *Discours* public, que messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'état et de l'église gallicane. Bientôt Arlequin accusera Polichinelle d'être janséniste, moliniste, calviniste, athée, déiste, collectivement.

Je ne sais quels écrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un *Journal chrétien*, comme si

¹ Voyez tome V, page 6. B.

² Le Franc de Pompignan ; voyez tome XLI, page 9. B.

les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de Saint-Foix, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de *l'Oracle*, avait fait un livre¹ très utile et très agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savants ouvrages du siècle passé : celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu et pensé. Mais qu'est-il arrivé ? sa comédie de *l'Oracle* et ses recherches sur l'histoire étaient si bonnes, que messieurs² du *Journal chrétien* l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon ; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un *Dictionnaire encyclopédique* dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellents rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduisait dans votre langue ; c'était un des plus grands monuments des progrès de l'esprit humain. Un *convulsionnaire*³ s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être, monsieur, ce que c'est qu'un *convulsionnaire* : c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtissant des petites filles sans leur faire de mal, leur donnant des

¹ Voyez tome XLII, page 651 ; et XXXII, 68. B.

² Les abbés Dinouart, Joannet, et Trublet. Cc.

³ Abraham-Joseph de Chaumeix, d'abord marchand de vinaigre. Cc.

coups de bûche¹ et de fouet pour l'amour de Dieu, et criant contre le pape. Ce monsieur *convulsionnaire* se croit prédestiné par la grace de Dieu à détruire l'*Encyclopédie*; il accuse, selon l'usage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inlisible libelle² en forme de dénonciation; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce dictionnaire n'a pu être composé que par un homme d'esprit, et n'écoutant que sa juste aversion pour les gens d'esprit, se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philosophe.

Il se trouve que l'article, loin d'être d'un philosophe, est d'un docteur³ en théologie, qui établit l'immatérialité, la spiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ses forces. Il est vrai que ce docteur encyclopédiste ajoutait aux bonnes preuves que les philosophes en ont apportées de très mauvaises qui sont de lui; mais enfin la cause est si bonne qu'il ne pouvait l'affaiblir. Il combat le matérialisme tant qu'il

¹ Louis-Adrien Le Paige, mort en 1802 à Paris, sa ville natale, où il exerçait la profession d'avocat, donna un bon nombre de coups de bûche à sa femme en 1760, deux ou trois jours avant qu'elle accouchât. Le P. Cottu dit que cela ne fit aucun mal à la dame, et qu'elle accoucha heureusement; mais il est vrai aussi qu'elle en mourut huit jours après. — Voyez la *Correspondance littéraire* de Grimm, 15 avril 1761. — Ce P. Cottu, fils d'un fripier des Halles, est nommé Coutu dans la *Relation de la maladie*, etc., du jésuite Berthier; voyez tome XL, page 20. C.

² *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*; 1758-59, quatre volumes in-12. B.

³ L'abbé Yvon; voyez tome LVI, page 239; et XLII, 651. B.

peut ; il attaque même le système de Locke ; supposant que ce système peut favoriser le matérialisme, il n'entend pas un mot des opinions de Locke ; cet article, enfin, est l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit estimer le zèle et approuver la saine doctrine. Notre *convulsionnaire* défère donc cet article de l'*ame*, et probablement sans l'avoir lu. Un magistrat¹, accablé d'affaires sérieuses, et trompé par ce malheureux, le croit sur sa parole ; on demande la suppression du livre, on l'obtient ; c'est-à-dire on trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilège du roi, on détruit un objet de commerce de trois cent mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit et cette persécution ? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux, et passionné.

Voilà, monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux yeux de l'*univers*², mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles, que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un *folliculaire**. Maître Aliboron, par exemple, est le folliculaire de *M. de l'Empyrée* ; ce maître Aliboron ne manque pas de

¹ Omer Joly de Fleury. CL.

² Voyez ma note, tome XL, pages 156-57. B.

* Feseur de feuilles.

décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles. L'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé Desfontaines à un ministre¹ d'état; le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, Desfontaines vécut; et tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des Frérons qui décrieront les beaux-arts et les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le Tasse, contre le Guarini, en Italie; contre Dryden et contre Pope, en Angleterre; contre Corneille, Racine, Molière, Quinault, en France. Que n'a point essuyé, de nos jours, votre célèbre Goldoni! et si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les Prologues de Térence, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre; *tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia*. Mais remarquez, monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de Térence, et les feuilles des Bavus qui insultèrent Virgile? où sont les impertinences des rivaux du Tasse, et des rivaux de Corneille et de Molière?

Qu'on est heureux, monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, et de cultiver en paix les arts d'Apollon, loin des Marsyas et

¹ Le comte d'Argenson. Cf.

des Midas ! qu'il est doux de lire Virgile et Homère en foulant à ses pieds les Bavius et les Zoïle, et de se nourrir d'ambrosie, quand l'envie mange des coulevres !

Despréaux disait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

Qui méprise Colin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Sat. ix, v. 305.

Le grand Corneille, c'est-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : « Je déclare que je sou mets tous mes écrits au jugement de l'Église ; je doute fort qu'ils en fassent autant ¹. »

Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand Corneille, et il m'est agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'état du saint-père ; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans ma foi. Mes ouvrages sont *la Henriade*, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en est le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier ² de ce bon roi. J'ai donné quelques

¹ « Je me contenterai de dire que je sou mets tout ce que j'ai fait et ferai à l'avenir à la censure des puissances tant ecclésiastiques que séculières, etc... Je ne sais s'ils (les ennemis du théâtre) en voudraient faire autant. » *Avis au lecteur*, en tête d'*Attila*. B.

² Voltaire, en parlant ainsi, avait généreusement oublié ou feignait

tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, et dont quelques unes sont chrétiennes. J'ai écrit l'*Histoire* de Louis XIV, dans laquelle j'ai célébré ma nation sans la flatter; j'ai fait un *Essai sur l'histoire générale*, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus et à tous les vices; une *Histoire de Charles XII*, une de Pierre-le-Grand, fondées toutes les deux sur les monuments les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de Newton, dans un temps¹ où elles étaient très peu connues en France. Ce sont là, s'il m'en souvient, à peu près tous mes véritables ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité et de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles que les libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si Chapelain a composé, dans le siècle passé, le beau poëme de *la Pucelle*; si, dans celui-ci, une société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à faire une autre *Pucelle*; si je fus admis dans cette société; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y insérant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage, dont il ne me souvient plus du tout, je ne

d'oublier que Louis XV, plus que majeur (la majorité des rois était fixée à quatorze ans), avait refusé la dédicace de *la Henriade*; voyez ma Préface du tome X. B.

¹ En 1728 et 1738; voyez, tome XXXVII, les xiv^e, xve, et xvi^e des *Lettres philosophiques*; et, tome XXXVIII, les *Éléments de la Philosophie de Newton*. B.

réponds en aucune façon d'aucune *Pucelle* ; je nie d'avance à tout délateur que j'aie jamais vu une *Pucelle*. On en a imprimé une qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles ; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire, en publiant sous mon nom cette rapsodie, devraient savoir que quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du Titien et du Corrège, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village*.

On sait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent en imprimant, sous le titre de *la Pucelle d'Orléans*, un ouvrage abominable ; on le reconnaît assez aux noms de Luther et de Calvin, dont il parle sans cesse, et qui certainement ne devaient pas être placés sous le règne de Charles VII. On sait que c'est un calviniste¹ du Languedoc qui a falsifié les *Lettres de madame de Maintenon* ; qui l'outrage indignement dans sa rapsodie de *la Pu-*

* Voici des vers de ce prétendu poëme intitulé *la Pucelle* :

Chandos, snant et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
Au diable soit, dit-il, la sottise signille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.

.....
En ce moment, en un seul haut-le-corps,
Il met à bas la belle créature ;
Il la subjugue, et, d'un rein vigoureux,
Il fait jouer le bélier monstrueux.

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans le style de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est là ce qu'un misérable ose imputer à l'auteur de *la Henriade*, de *Mérope*, et d'*Alzire*.

¹ La Beaumelle. K. — Voyez ma note, tome LVII, page 168. B.

celle ; qui a inséré dans cette infamie des vers contre les personnes les plus respectables , et contre le roi même ; qui a été deux fois en prison à Paris pour de pareilles horreurs , et qui est aujourd'hui exilé. Les hommes qui se distinguent dans les arts n'ont presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques messieurs qui , sans être chrétiens , inondent le public , depuis quelques années , de satires chrétiennes ; qui nuiraient , s'il était possible , à notre religion , par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable ; enfin , qui la déshonorent par leurs impostures ; si on faisait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux Garrasses , on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux , mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle , de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ¹ ne sont pas chrétiens ! pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion ? Quoi ! la saine doctrine , c'est-à-dire la doctrine apostolique et romaine , ne serait-elle , selon eux , que le partage des sots ? Sans penser *être quelque chose* ² , je ne pense pas être un sot ; mais il me semble que si je me trouvais jamais avec

¹ Jean-George Le Franc de Pompignan avait publié , en 1754 , *la Dévotion réconciliée avec l'esprit* ; mais Dalember et Voltaire , convaincus de l'extrême différence qu'il y a entre la dévotion et la religion , disaient que c'était *la Réconciliation normande* , en faisant allusion au titre d'une comédie de Dufréuy. Cf.

² Voyez page 165. R.

l'abbé Guyon¹ dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là), je lui dirais : Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi ? est-ce parceque tu affirmes, dans un livre aussi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère², quoique tu n'aies jamais dîné chez moi ? est-ce parceque tu as révélé au public, c'est-à-dire à quinze ou seize lecteurs oisifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Prusse, quoique je ne t'aie jamais parlé, et que je ne t'aie jamais vu ? Ne sais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent avec esprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux ?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Église et l'invocation des saints mieux que moi :

L'Église, toujours une, et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.

La Henriade, ch. X, v. 486.

Tu me feras encore plaisir de donner une idée plus juste de la transsubstantiation que celle que j'en ai donnée :

Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

La Henriade, ch. X, v. 489.

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'est dans ces vers :

¹ Auteur d'un libelle détestable, intitulé *l'Oracle des nouveaux philosophes*. K. — Voyez tome XLII, page 695. B.

² Voyez la lettre 3015, cinquième alinéa. CL.

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
 Unis et divisés, composent son essence?

La Henriade, ch. X, v. 425.

Je t'exhorte, toi et tes semblables, non seulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose, à ne te jamais écarter du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus que trouble, confusion, anarchie. Mais ce n'est pas assez de croire, il faut faire; il faut être soumis dans le spirituel à son évêque, entendre la messe de son curé, communier à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquiesce mieux que toi de ces devoirs, et je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens et de ne point crier. Ce n'est pas encore assez; je suis en droit de te citer Corneille :

Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.

Polyeucte, acte V, scène 6.

Il faut, pour être bon chrétien, être surtout bon sujet, bon citoyen : or, pour être tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer, servir son prince; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous; il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de soixante et sept ans, qu'un conseiller de grand'chambre; il faut donc que je paie, sans la moindre difficulté, ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, et pour ma sûreté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures.

Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, monsieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des Pères de l'Église ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux *convulsions*, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard, en se faisant donner des coups de bûche dans le ventre, et des claques sur les fesses¹. Pour moi, je crois que si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de Dieu, et en faisant du bien à son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladresse; ne soyons ni à Apollo ni à Paul², mais à Dieu seul, et au roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, monsieur; je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profession de foi.

¹ Ce sont les mystères des jansénistes *convulsionnaires*. K.

² Voyez la première Épître de saint Paul aux Corinthiens, ch. 1, v. 12.
CL.

Je vous quitte pour aller à la messe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand Corneille. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron ; et si Dieu veut que je vive encore deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità eh' io le reco, nella congiuntura delle prossime sante feste natalizie.

3204. A M. CORNEILLE¹.

Ferney, 25 décembre.

Mademoiselle votre fille, monsieur, me paraît digne de son nom par ses sentiments. Ma nièce, madame Denis, en prend soin comme de sa fille. Nous lui trouvons de très bonnes qualités, et point de défauts. C'est une grande consolation pour moi, dans ma vieillesse, de pouvoir un peu contribuer à son éducation. Elle remplit tous ses devoirs de chrétienne. Elle témoigne la plus grande envie d'apprendre tout ce qui convient au nom qu'elle porte. Tous ceux qui la voient en sont très satisfaits. Elle est gaie et décente, douce et laborieuse ; on ne peut être mieux née. Je vous félicite, monsieur, de l'avoir pour fille, et vous remercie de me l'avoir donnée. Tous ceux qui lui sont attachés par le sang, et qui s'intéressent à sa famille, verront que si elle méritait un meilleur sort, elle n'aura pas à se plaindre de

¹ Jean-François, père de Marie-Françoise; voyez ma note, p. 114-15. B.

celui qu'elle aura eu dans ma maison. D'autres auraient pu lui procurer une destinée plus brillante ; mais personne n'aurait eu plus d'attention pour elle, plus de respect pour son nom, et plus de considération pour sa personne. Ma nièce se joint à moi pour vous assurer de nos sentiments et de nos soins.

3205. A MADAME D'ÉPINAL.

A Ferney, 26 décembre.

Ma belle philosophe, je ne sais ce qui est arrivé, mais il faut que M. Bourret fasse une bibliothèque de *Czars* ; il a retenu tous ceux que je lui avais adressés. Il y a beaucoup de mystères où je ne comprends rien ; celui-là est du nombre. Ne regrettez plus Genève, elle n'est plus digne de vous. Les mécréants se déclarent contre les spectacles. Ils trouvent bon qu'on s'enivre, qu'on se tue, qu'un de leurs bourgeois, frère du ministre Vernes, cocu de la façon d'un professeur nommé Nekre ¹, tire un coup de pistolet au galant professeur, etc., etc., etc. ; mais ils croient offenser Dieu, s'ils souffrent que leurs bourgeois jouent *Polyeucte* et *Athalie*. On est prêt à s'égorger à Neuchâtel, pour savoir si Dieu rôtit les damnés pendant l'éternité ², ou pendant quelques an-

¹ Necker. — C'est probablement le frère de celui qui a été ministre des finances. Mademoiselle Curchod (madame Necker) nomme le professeur Necker dans une lettre adressée en 1764, la veille de son mariage, à madame de Breules. Voyez les *Lettres diverses recueillies en Suisse* par le comte Fédor Golowkin (1821), page 244. — M. Necker, nommé dans la lettre 2680, était sans doute le père de ceux dont il s'agit ici. Cf.

² Vers la fin de 1760, le pasteur Petitpierre (mort le 14 février 1790) ayant prêché contre les peines éternelles de l'enfer, fut chassé par ses con-

nées. Ma belle philosophe, croyez qu'il y a encore des peuples plus sots que nous.

Quoi! on a pris sérieusement l'*Ami des hommes*! quelle pitié! Il y eut un prêtre nommé Brown² qui prouva, il y a trois ans aux Anglais, ses chers compatriotes, qu'ils n'avaient ni argent, ni marine, ni armées, ni vertu, ni courage; ses concitoyens lui ont répondu en soudoyant le roi de Prusse, en prenant le Canada, en nous battant dans les quatre parties du monde. Français, répondez ainsi à ce pauvre *Ami des hommes*! Je suis fâché que le cher Fréron soit engagé, il n'y aura plus moyen de se moquer de lui; mais il nous reste Pompignan *pour nos menus plaisirs*³.

Ma chère philosophe, savez-vous que je ramène mes voisins les jésuites à leur vœu de panvreté, que je les mets dans la voie du salut, en les dépouillant d'un domaine assez considérable qu'ils avaient usurpé sur six frères gentilshommes⁴ du pays, tous au service du roi? Ils avaient obtenu la permission du roi d'acheter à vil prix l'héritage de ces six frères, héritage engagé, héritage dans lequel ils croyaient que ces gentilshommes ne pouvaient rentrer, parceque, disent-ils dans un de leurs Mémoires que j'ai entre

frères *pour n'avoir pas voulu*, dit J.-J. Rousseau dans le livre XII de ses *Confessions*, partie II, qu'ils fussent donnés éternellement. CL.

² Sur les instances des fermiers généraux, le marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des Hommes* (voyez t. XXXI, p. 476), avait, pour la *Théorie de l'impôt*, 1760, in-4°, été conduit à Vincennes le 15 décembre; il en sortit le 25. B.

³ Peut-être Arthur Browne, mort en 1773. CL.

⁴ Le Méchant, acte II, scène 1. CL.

⁵ MM. Desprez de Crassy. CL.

les mains¹, ces officiers sont trop pauvres pour être en état de rembourser la somme pour laquelle le bien de leurs ancêtres est engagé.

Les six frères sont venus me voir; il y en a un qui a douze ans, et qui sert le roi depuis trois. Cela touche une ame sensible; je leur ai prêté sur-le-champ sans intérêts tout ce que j'avais, et j'ai suspendu les travaux de Ferney; ils vont rentrer dans leur bien. Figurez-vous que les frères jésuites, pour faire leur manœuvre, s'étaient liés avec un conseiller d'état de Genève, qui leur avait servi de prête-nom. Quand il s'agit d'argent, tout le monde est de la même religion. Enfin j'aurai le plaisir de triompher d'Ignace et de Calvin; les jésuites sont forcés de se soumettre, il ne s'agit plus que de quelques florins pour le Genevois. Cela va faire un beau bruit dans quelques mois. Vous sentez bien que frère Kroust dira à madame la dauphine que je suis *athée*; mais, par le grand Dieu que j'adore, je les attraperai bien, eux et l'abbé Guyon, et maître Abraham Chaumeix, et le *Journal chrétien*, et l'abbé Brizel², etc., etc. Non seulement je mène la petite-fille du grand Corneille à la messe, mais j'écris une lettre³ à un ami du feu pape, dans laquelle je prouve (aussi plaisamment que je le peux) que je suis meilleur chrétien que tous ces fiacres-là; que j'aime Dieu, mon roi, et le pape; que j'ai toujours cru la transsubstantiation; qu'il faut

¹ C'est ainsi que l'abbé Grizel était appelé dans quelques éditions de sa *Conversation*; voyez tome XL, page 317. B.

² Sans doute celle qui est adressée au marquis Albergati, sous le n° 3203. CL.

d'ailleurs payer les impôts, ou n'être pas citoyen. Ma chère philosophe, communiquez cela au *Prophète*; voilà comme il faut répondre. Ah! ah! vous êtes chrétiens, à ce que vous dites, et moi je prouve que je le suis. Il est vrai qu'on imprime une *Pucelle* en vingt chants; mais que m'importe? est-ce moi qui ai fait la *Pucelle*? c'est un ouvrage de société, fait il y a trente ans. Si j'y travaillai, ce ne fut qu'aux endroits honnêtes et pudiques. Ah! ah! maître Omer, je ne vous crains pas.

Ma belle philosophe, j'embrasse vos amis et votre fils.

3206. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 28 décembre.

Et les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761? Je me souviens de 1701 tout comme si j'y étais; c'était hier. Ah! comme le temps vole! les hommes vivent trop peu; à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand *Tancrède*, et l'édition du petit-fils¹, franc lieux de Paris?

Je fais une réflexion: c'est qu'il est important, mes anges, que l'épître à madame la marquise soit datée de *Ferney en Bourgogne*, 10 d'octobre 1759.

Remarquez toutes mes excellentes raisons; je dis *Ferney*, parceque madame de Pompadour s'est intéressée aux privilèges de cette terre; je dis *en Bour-*

¹ Voyez tome VII, page 116, et ci-dessus page 146. B.

gogne, afin que les sots et les méchants, dont il est grande année, n'aillent pas toujours criant que je suis à Genève; je dis 10 d'octobre 1759, parcequ'elle fut écrite en ce temps-là¹, et surtout parceque si elle n'est point datée, elle paraîtra une insulte au pauvre *Ami des hommes*², et à son malheur. Vous savez que j'ai toujours pensé qu'il faut ou se battre contre les Anglais, ou payer ceux qui se battent pour nous; que je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit; que je pense qu'il y a de grandes ressources après nos énormes fautes. Ces sentiments, que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de Pompadour; mais ils deviennent une satire du livre des *Impôts*, livre imprimé après ma lettre écrite. Je passerais pour un lâche flatteur qui se fait de fête, et qui est de l'avis des sous-maîtres, pendant qu'un camarade valet est *in ergastulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce serait là un triste rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me soit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiselle *Chimène* prend la plume; voyons comment elle s'en tirera.

« M. de Voltaire appelle monsieur et madame d'Ar-
« gental ses anges. Je me suis aperçue qu'ils étaient
« aussi les miens : qu'ils me permettent de leur pré-
« senter ma tendre reconnaissance.

« CORNEILLE. »

¹ Voyez tome VII, page 125. B.

² Voyez ci-dessus, page 213. B.

Eh bien ! il me semble que *Chimène* commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baisons le bout de vos ailes.

DENIS, CORNEILLE, et V.

3207. A M. COLINI.

Au château de Ferney, par Genève, 29 décembre.

Les hivers me sont toujours un peu funestes, mon cher Colini; vous connaissez ma faible santé; je ne peux vous écrire de ma main. J'attendrai que la foule des compliments du jour de l'an soit passée, pour importuner d'une lettre son altesse électorale, et pour lui présenter mon tendre et respectueux attachement. J'ai bien peur de n'être plus en état de venir lui faire ma cour. Je mourrai avec le regret de n'avoir pu finir notre affaire de Francfort. Vous savez que les événements s'y sont opposés; on est obligé de recommencer sur nouveaux frais, quand on croyait avoir tout fini; ce qui ne paraissait pas vraisemblable est arrivé. Soyez bien sûr que si les affaires se tournent d'une manière plus favorable, je poursuivrai celle qui vous regarde avec la plus grande chaleur.

Je m'imagine que vous aurez de beaux opéra. Les hivers sont d'ordinaire fort agréables dans les cours d'Allemagne. Pour moi, je passerai mon hiver dans mes campagnes. Il faut que je cultive mon petit territoire; j'ai environ deux lieues de pays à gouverner. Les choses sont bien changées de ce que vous les avez vues; je n'ai jamais été si heureux que je le suis, quoique malade et vieux. Je voudrais que vous partageassiez mon bonheur.

3208. A M. BERTRAND.

Au château de Ferney, par Genève, 29 décembre.

Je trouve, mon cher monsieur, que le sieur Panchaud a été bien pressé; je lui avais fait écrire qu'il devait attendre votre commodité¹. Soyez sûr que pour moi je serai toujours à vos ordres, et que je n'aurai jamais de plus grand plaisir que celui de vous en faire.

J'ignore assez les *facéties* de Genève; j'ai ouï dire qu'il y avait des cocus, des professeurs galants, des marchands qui tirent des coups de pistolet, des prêtres qui nient la divinité de Jésus-Christ, et qui, avec cela, ne veulent pas être éternellement damnés²; mais je ne me mêle des affaires de cette ville que pour me faire payer les dîmes par les citoyens qui sont mes vassaux. J'ai pourtant rendu un petit service au pays, en chassant les jésuites d'un domaine assez considérable, qu'ils avaient usurpé sur six frères gentilshommes suisses de votre canton, nommés MM. de Crassy. Il en coûtera malheureusement quelque chose à un secrétaire d'état de Genève, qui s'était fait le prête-nom des jésuites. L'argent réunit toutes les religions; je suis tombé à-la-fois sur Ignace et sur Calvin. Cela ne m'a pas empêché d'envoyer à Mannheim le mémoire de votre cabinet; mais ce que je vous ai prédit est arrivé; le temps n'est pas propre.

Je vous souhaite des années heureuses, c'est-à-dire

¹ Il s'agit ici d'argent prêté par Voltaire à son ami. Cf.

² Voyez ci-dessus, page 212; et t. XXIX, p. 117; XLII, 246. B.

tranquilles ; car pour des plaisirs vifs , je ne crois pas qu'ils soient de la compétence du mont Jura. Pourtant un de mes plaisirs les plus vifs serait de pouvoir assurer encore de vive voix monsieur et madame de Freudenreich de mon inviolable et tendre reconnaissance , et d'embrasser en vous un des plus dignes amis que j'aie jamais eus. V.

3209. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, pays de Gex, par Genève, 31 décembre.

Les plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'est vous, monsieur et madame. Si vous n'êtes pas contents de Mathurin ¹, qui nous paraît assez plaisant et tout neuf ; si vous avez la cruauté de l'appeler vieux, quoique je sois prêt à lui donner trente ans ; si vous voulez que Colette en soit amoureuse (ce que je ne voulais pas) ; si vous avez l'injustice de soutenir que le marquis et Acanthe ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils disent formellement le contraire, et peut-être assez finement ; si vous n'êtes pas édifiés de voir un sage qui parie de ne pas succomber, et qui perd la gageure ; si vous n'aimez pas un débauché qui se corrige ; si vous ne trouvez pas le caractère d'Acanthe très original, je peux être très fâché, mais je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous supplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'est-à-dire la première, qui n'était

¹ Dans le *Droit du Seigneur*. Cf.

qu'un avortou, et la seconde, que je trouve un enfant assez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'Argental est bien bonne de daigner se charger de faire un petit présent à la *Muse limona-dièr*¹; je l'en remercie bien fort, c'est la seule façon honnête de se tirer d'affaire avec cette muse.

Je suis très fâché que Fréron soit au For-l'Évêque. Toutes les plaisanteries vont cesser; il n'y aura plus moyen de se moquer de lui.

L'Ami des hommes est donc à Vinceunnes²? ses ouvrages sont donc traités sérieusement? il aurait donc quelquefois raison? il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons moments.

Il court parmi vous autres de singulières nouvelles. Est-il vrai que les Anglais ont proposé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaisseaux, c'est-à-dire à en construire encore dix ou douze? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et Thérèse; quand je la croirai, je croirai celle des jansénistes et des molinistes, des parlements et des intendants, et des auteurs avec les auteurs.

J'apprends que *Messieurs* de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent, maudements d'évêques, Vieux et Nouveau Testaments³ de frère Berruyer, Ouvrages de Salomou⁴, Défense⁵ de la nouvelle mo-

¹ Madame Bourette. Cl.

² Voyez ma note, page 213. B.

³ *L'Histoire du peuple de Dieu*, dont la troisième et dernière partie avait paru en 1758, et dont la seconde fut supprimée par un arrêt du parlement de Paris en 1756. — Lettre 2358. Cl.

⁴ Probablement le *Précis du Cantique des Cantiques*, déjà brûlé en 1759. Cl.

⁵ Cette Défense, dont il est question dans le cinquième alinéa de la

rale du bon Jésus contre la morale du dur Moïse, c'est-à-dire la Réponse à l'auteur de *l'Oracle des philosophes*. Ils brûleront bientôt les édits dudit seigneur roi; mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les Halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Ferney. La petite Corneille contribue beaucoup à la douceur de notre vie; elle plaît à tout le monde; elle se forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien son petit gentil esprit est naturel, et que je soupçonnais que c'était la raison pour laquelle Fontenelle l'avait déshéritée¹? Mes chers anges, permettez que je prenne la liberté de vous adresser ma réponse² à la lettre que son père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas son *Tancrède* à corriger? quand jouera-t-on *Tancrède*? pourquoi la *Femme qui a raison* partout, hors à Paris? est-ce parceque *Wasp* en a dit du mal? *Wasp* triomphera-t-il? Comment vont les yeux de mon auge?

Eh! vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre sac, l'aventure de ce bon prêtre³, de ce bon direc-

lettre 3184, est mentionnée sous le titre d'*Oracle des anciens fidèles* à la fin de celle n° 3190. C.

¹ C'est à madame du Deffand que Voltaire l'avait écrit; voyez lettre 3199. B.

² Sans doute celle qui est datée plus haut du 25 décembre, et qui pouvait être restée quelques jours sur le pupitre du philosophe. C.

³ L'abbé Grizel; voyez tome XL, page 317. Voltaire a reconnu que l'accusation qu'il porte contre cet abbé, d'avoir volé madame d'Egmont, est fautive. Ce n'est point cette dame, mais M. de Tourny, son héritier, que Grizel a volé; voyez la lettre à Thieriot, du 11 janvier 1761. B.

teur, de ce fameux janséniste, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame d'Egmont.

Maître Omer le prendra-t-il sous sa protection? requerra-t-il en sa faveur?

3210. A M. DUVERGER DE SAINT-ÉTIENNE,

GENTILHOMME DU ROI DE POLOGNE¹.

Décembre 1760.

Tout malade que je suis, monsieur, je suis très honteux de ne répondre qu'en prose, et si tard, à vos très jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir auprès de lui un gentilhomme qui pense comme vous². Il serait bien difficile qu'on pensât autrement à la cour d'un prince qui pense si bien lui-même, et qui a fait renaître, dans la partie du monde qu'il gouverne, les beaux jours du siècle d'Auguste, l'amour des arts et des vertus.

Lorsque j'ai demandé, monsieur, votre adresse à madame la marquise des Ayvelles³, à qui je dois sans doute vos sentiments, je me flattais de vous faire

¹ Il avait adressé à Voltaire, sur la comédie de *l'Écossaise*, une épître imprimée dans le *Mercury*, tome II d'octobre 1760. B.

² Je donne cette lettre telle qu'elle est imprimée dans le *Mercury*, 1761, tome I, page 106. Elle y est sans date. Les éditeurs de Kehl l'ont datée du 2^{er} septembre, et leur texte est ici différent.

« ... Comme vous. Cela fait presque pardonner la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que Fréron. Ce monarque est comme le soleil, qui luit également pour les colombes et pour les vipères. »

Stanislas avait, en 1757, été parrain du fils de Fréron, qui a été membre de la Convention. B.

³ Marie-Béatrix du Châtelet, mariée à Phil.-Fr. d'Ambly des Ayvelles. en 1693. Voltaire avait sans doute connu, en Lorraine, cette parente de la marquise du Châtelet. CL.

de plus longs remerciements. Ma mauvaise santé ne me permet pas une plus longue lettre; mais elle ne dérobe rien aux sentiments d'estime et de reconnaissance¹, monsieur, de votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

3211. A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A Ferney, 2 janvier 1761.

Je salue les frères, en 1761, au nom de Dieu et de la raison, et je leur dis: Mes frères,

Odi profanum vulgus, et arceo.

Hon., lib. III, od. 1.

Je ne songe qu'aux frères, qu'aux initiés. Vous êtes la bonne compagnie; donc c'est à vous à gouverner le public, le vrai public devant qui toutes les petites brochures, tous les petits journaux des faux chrétiens disparaissent, et devant qui la raison reste. Vous m'écrivîtes, mon cher et aimable philosophe, il y a quelque temps, que j'avais passé le Rubicon; depuis ce temps je suis devant Rome. Vous aurez peut-être qu'il dire à quelques frères que j'ai des jésuites tout auprès de ma terre de Ferney; qu'ils avaient usurpé le bien de six pauvres gentilshommes²,

¹ Dans l'édition de Kehl on lit:

- Avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Vous m'avez attendri, votre épître est charmante;

En philosophe vous pensez;

Lindane est dans vos vers plus belle et plus touchante.

Et c'est vous qui l'embellissez. o B.

² MM. Desprez de Crassy; voyez tome XXII, pages 354-56; XLV, 148; XLVIII, 366; et la lettre à Maupeou, fin mars 1774. B.

de six frères, tous officiers dans le régiment de Deux-Ponts; que les jésuites, pendant la minorité de ces enfants, avaient obtenu des lettres-patentes pour acquérir à vil prix le domaine de ces orphelins; que je les ai forcés de renoncer à leur usurpation, et qu'ils m'ont apporté leur désistement. Voilà une bonne victoire de philosophes. Je sais bien que frère Kroust cabalera, que frère Berthier m'appellera *athée*; mais je vous répète qu'il ne faut pas plus craindre ces renards que les loups de jansénistes, et qu'il faut hardiment chasser aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chrétiens, je leur prouverai bientôt que nous sommes meilleurs chrétiens qu'eux. Je veux les battre avec leurs propres armes,

Mutemus clypeos.....

VING., *Æneid.*, II, v. 389.

Laisscz-moi faire. Je leur montrerai ma foi par mes œuvres¹, avant qu'il soit peu. Vivez heureux, mon cher philosophe, dans le sein de la philosophie, de l'abondance, et de l'amitié. Soyons hardiment bons serviteurs de Dieu et du roi, et foulons aux pieds les fanatiques et les hypocrites.

Dites-moi, je vous prie, s'il est vrai que ce cher Fréron soit sorti de son *fort*. On l'avait mis là pour qu'il n'eût pas la douleur de voir encore cette malheureuse *Écossaise*; mais on se méprit dans l'ordre; on mit For-l'Évêque au lieu de Bicêtre. On fera probablement un *errata* à la première occasion.

¹ Saint Jacques, II, 18. B.

Je le répète, il y a des choses admirables dans l'*Héroïde du disciple de Socrate*¹. N'aimez-vous pas cet ouvrage? Il est d'un de nos frères. Je lui dis : Χαῖρε.

— 3212. A M. LE BRUN.

A Ferney, 2 janvier.

Vous m'avez accoutumé, monsieur, à oser joindre mon nom à celui de Corneille; mais ce n'est que quand il s'agit de sa petite-fille. Nous espérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons soin de toutes les parties de son éducation, jusqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'instruire. Elle apprend l'orthographe; nous la fesons écrire. Vous voyez qu'elle forme bien ses lettres², et que ses lignes ne sont point en diagonale comme celles de quelques-unes de nos Parisiennes. Elle lit avec nous à des heures réglées, et nous ne lui laissons jamais ignorer la signification des mots. Après la lecture, nous parlons de ce qu'elle a lu, et nous lui apprenons ainsi, insensiblement, un peu d'histoire. Tout cela se fait gaiment et sans la moindre apparence de leçon.

J'espère que l'ombre du grand Corneille ne sera

¹ Voyez ma note ci-dessus, page 173. B.

² En tête de cette lettre était écrit ce peu de lignes de la main de mademoiselle Corneille :

« J'ai trop éprouvé vos bontés, monsieur, pour que je ne vous témoigne
« pas ma reconnaissance au commencement de l'année, et toutes les an-
« nées de ma vie. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés
« celle de vouloir bien présenter mes remerciements à M. Tilon, à ma-
« demoiselle Vilgenou, à M. Du Molard, et à tous ceux qui ont bien voulu
« s'intéresser à mon sort. » (Note de Ginguené, éditeur des *Œuvres de
Le Brun*.)

pas mécontente; vous avez si bien fait parler cette ombre, monsieur, que je vous dois compte de tous ces petits détails. Si mademoiselle Corneille remercie M. Titon, et tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de Chimène, de Cornélie, et de Camille.

Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très contents de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Les Berthier, les Guyon, les Gauchat, les Chaumeix, en seront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les philosophes servent Dieu et le roi, quoi que ces messieurs en disent. Nous ne sommes, à la vérité, ni jansénistes, ni molinistes, ni frondeurs; nous nous contentons d'être Français et catholiques tout uniment. Cela doit paraître bien horrible à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*¹.

Quant à ce malheureux Fréron, dont vous daignez me parler, ce n'est qu'un brigand que la justice a mis au For-l'Évêque, et un Marsyas qu'Apollon doit écorcher. Je vois assez, par vos vers et par votre prose, combien vous devez mépriser tous ces gredins qui sont l'opprobre de la littérature. Je vous estime autant que je les dédaigne.

Votre distinction entre le vrai public et le vulgaire est bien d'un homme qui mérite les suffrages

¹ Voyez les notes, tome XXXIV, 177; XXXIX, 333; LVII, 256. B.

du public; daignez y joindre le mien, et comptez sur la plus sincère estime, j'ose dire sur l'amitié, de votre obéissant serviteur, VOLTAIRE.

3213. A M. DE CIDEVILLE,

RUE SAINT-PIERRE, PRÈS DU REMPART, A PARIS.

Au château de Ferney, 4 janvier.

Vous vous êtes blessé avec vos armes, mon cher et ancien ami; il n'y a qu'à ne vous plus battre, et vous serez guéri. Dissipation, régime, et sagesse, voilà vos remèdes. Je vous proposerais Tronchin, si je me flattais que vous daignassiez venir dans nos petits royaumes; mais vous préférez les bords de la Seine au beau bassin de nos Alpes. Je m'intéresse beaucoup *teretibus suris*¹ de notre grand abbé². Vous êtes de jeunes gens en comparaison du vieillard des Alpes. Il ne tient qu'à vous de vous porter mieux que moi. Je suis né faible, j'ai vécu languissant; j'acquiers dans mes retraites de la force, et même un peu d'imagination. On ne meurt point ici. Nous avons une femme d'esprit³ de cent trois ans, que j'aurais mariée à Fontenelle, s'il n'était pas mort jeune.

Nous avons aussi l'héritière du nom de Corneille, et ses dix-sept ans. Vous savez qu'elle a l'esprit très naturel, et que c'est pour cela que Fontenelle l'avait déshéritée⁴. Vous savez toutes mes marches. Il est

¹ On lit dans Horace, livre II, ode IV, vers 21 : « Teretesque suras. » R.

² L'abbé du Rouel. Cl.

³ Madame Lullin. Cl.

⁴ Voyez lettres 3199 et 3209. R.

vrai que j'ai fait rendre le bien que les jésuites avaient usurpé sur six frères, tous au service du roi; mais apprenez que je ne m'en tiens pas là. Je suis occupé à présent à procurer à un prêtre¹ un emploi dans les galères. Si je peux faire pendre un prédicant huguenot,

Sublimi feriam sidera vertice. . .

Hon., lib. I, od. 1, v. 36.

Je suis comme le musicien de Dufresni en chantant son opéra : *il fait le tout en badinant*. Mais je vous aime sérieusement; autant en fait madame Denis. Soyez gai, vous dis-je, et vous vous porterez à merveille.

Je vous embrasse *ex toto corde*. V.

3214. A M. LEKAIN.

Lausanne, 5 janvier².

On dit, mon cher Lekain, que M. de Richelieu a gagné une bataille; mais je ne serai tout-à-fait content que quand il vous aura donné cette part entière, qu'il y a tant d'injustice à vous refuser. Mais pourquoi les autres gentilshommes de la chambre ont-ils eû la même dureté? Les talents sont quelquefois bien cruellement traités; j'en ai fait longtemps l'expérience, et je n'ai été heureux que dans ma retraite.

¹ Ancian, curé de Moëns. — Voyez tome XL, page 197. B.

² Dans les *Mémoires de Lekain*, cette lettre est placée après celle du 20 novembre 1756; je la croyais de 1761. A l'instant de la livrer à l'impression, j'abandonne cette idée. Cette lettre, omise jusqu'à ce jour dans les éditions de Voltaire, doit être de 1758. Lekain eut part entière au 1^{er} avril 1758. B.

C'est une fantaisie de madame Denis, que ces habits de théâtre qu'elle vous a demandés. Ces amusements ne conviennent ni à mon âge, ni à ma santé, ni à ma façon de penser; mais j'aime toujours l'art dans lequel vous excellez.

Je serai enchanté de vous voir à Lausanne, si vous allez à Dijon; vous auriez mieux fait vos affaires à Genève. Vous gagnerez plus en province qu'à Paris; c'est une honte insoutenable. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame Denis vous fait bien ses compliments. V.

3215. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 6 janvier.

Mon cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'insolence anglicane. Un de mes amis, ami intime, a broché ce mémoire¹. Je m'intéresse à la gloire de Pierre Corneille plus que jamais, depuis que j'ai chez moi sa petite-fille. Voyez si la douce réponse aux Anglais plaît à madame Scaliger. En ce cas, elle pourrait être imprimée par Prault petit-fils, sous vos auspices; sinon vous auriez la bonté de me la renvoyer, car je n'ai que ce seul exemplaire. J'attends aussi ce *Droit du Seigneur* que vous n'aimez point, et que j'ai le malheur d'aimer. Vous m'abandonnez du haut de votre ciel, ô mes anges! Dites-moi donc ce que vous avez fait de *Tancrède*, et de grace un petit mot d'*Oreste*; après quoi vous daignerez m'apprendre si nous aurons la guerre ou la paix. A propos

¹ L'*Appel à toutes les nations*, etc.; voyez tome XI., page 245. B.

de guerre, permettez que je vous parle de peste. Nous sommes menacés de la peste dans notre petit pays de Gex. J'ai pris la liberté de présenter requête contre elle à M. de Courteilles. Je vous supplie d'appuyer mes très humbles représentations; il s'agit d'un marais plein de serpents, qu'apparemment Fréron, Abraham Chaumeix, Guyon, Gauchat, et les auteurs du *Journal chrétien*, ont envoyés.

Mais que deviennent les yeux de M. d'Argental? Je suis plus inquiet d'eux que de ma peste.

Est-il vrai qu'on ait joué à Versailles *la Femme qui a raison*, et que la reine ait été de l'avis de Fréron?

Avez-vous lu l'ouvrage¹ évangélique adressé à mon ami Guyon, sur l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*? Cela est poivré; c'est un petit livre excellent. Est-il vrai que le théologien de l'*Encyclopédie*, Morellet ou *Mord-les*, en soit l'auteur? Quel qu'il soit, son livre est brûlé et bénit.

Comment suis-je avec M. le duc de Choiseul? Quand revient le vainqueur de Mahon?

Ayez pitié de moi, vous dis-je, auprès de M. de Courteilles. Il est dur d'être pestiféré dans un château qu'on vient de bâtir. A l'ombre de vos ailes.

3216. A M. DAMILAVILLE.

6 janvier.

Le solitaire des Alpes fait mille compliments à M. Damilaville et à M. Thieriot. Il desire fort d'avoir

¹ L'*Oracle des anciens fidèles*; voyez ma note, page 164. B.

le livre sur les impôts¹, qui a envoyé son auteur à Vincennes. M. Thieriot ne pourrait-il pas adresser ce volume à M. Tronchin à Lyon, par la diligence, en cas qu'il soit un peu gros? Mes lettres sont courtes, monsieur, mais mes travaux sont longs. S'ils vous amusent, pardon à la brièveté de mon style épistolaire. J'ose vous prier de vouloir bien faire rendre l'incluse. Je ne sais nulle nouvelle de la littérature : je me recommande à M. Thieriot comme à vous. Mille souhaits *per le sante feste del divino natale*.

3217. A M. DALEMBERT.

A Ferney, 6 janvier.

Mon cher et aimable philosophe, je vous salue, vous et les frères. La patience soit avec vous! Marchez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité. Frère *Timothée*-Thieriot saura que *la Capilotade*² est achevée, et qu'elle forme un chant de *Jeanne* par voie de prophétie, ou à peu près. Dieu m'a fait la grace de comprendre que quand on veut rendre les gens ridicules et méprisables à la postérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la postérité. Or, le sujet de *Jeanne* étant cher à la nation, et l'auteur, inspiré de Dieu, ayant retouché et achevé ce saint ouvrage avec un zèle pur, il se flatte que nos derniers neveux siffleront les Fréron, les Hayer, les Caveirac, les Chaumeix, les Gauchat, et tous les énergomènes, et

¹ *Théorie de l'impôt*; voyez ma note, page 213. B.

² Le chant XVIII de *la Pucelle*. B.

tous les fripons ennemis des frères. Vous savez d'ailleurs que je tâche de rendre service au genre humain, non en paroles, mais en œuvres, ayant forcé les frères jésuites, mes voisins, à rendre à six gentilshommes¹ tous frères, tous officiers, tous en guenilles, un domaine considérable que saint Ignace avait usurpé sur eux. Sachez encore, pour votre édification, que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères². J'espère, Dieu aidant, en venir à bout. Vous verrez paraître incessamment une petite Lettre³ *al signor marchese Albergati Capacelli, senatore di Bologna la grassa*. Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France, et surtout de l'insolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous. Je leur prouve que nous sommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie monsieur Albergati Capacelli d'instruire le pape que je ne suis ni jauséniste, ni moliniste, ni d'aucune classe du Parlement, mais catholique romain, sujet du roi, attaché au roi, et détestant tous ceux qui cabalent contre le roi. Je me fais encenser tous les dimanches à ma paroisse; j'édifie tout le clergé, et dans peu l'on verra bien autre chose. Levez les mains au ciel, mes frères. Voilà pour les faquins de persécuteurs de l'Église de Paris: venons aux faquins de Genève. Les successeurs du Picard qui fit brûler Servet, les prédicants qui sont aujourd'hui servétiens, se sont avisés de faire une cabale très forte

¹ MM. de Cressy, voyez ci-dessus, page 213. R.

² Anciau, curé de Moëns; voyez la lettre à Arnoult, du 5 juin 1761; et Mémoires de Wagnière, I, 39. R.

³ Du 23 décembre 1760, n° 3203. R.

dans le couvent de Genève appelée ville, contre leurs concitoyens qui déshonoraient la religion de Calvin, et les mœurs des usuriers et des contrebandiers de Genève, au point de venir quelquefois jouer *Alzire* et *Mérope* dans le château de Tournay en France ¹. J. J. Rousseau, homme fort sage et fort conséquent, avait écrit plusieurs lettres contre ce scandale à des diacres de l'Église de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à Satan et à ses pompes. Je vous propose pour problème de me dire si ou est plus fou et plus sot à Genève qu'à Paris.

Je vous ai déjà mandé ² que votre ami Necker a demandé pardon au consistoire, et a été privé de sa professorerie pour avoir couché avec une femme qui avait le croupion pourri, et que le cocu qui lui a tiré un coup de pistolet a été condamné à garder sa chambre un mois. *Nota bene* qu'un cocu assassin est impuni, et que Servet a été brûlé à petit feu pour l'hypostase. *Nota bene* que le curé que je poursuis pour avoir assassiné un de mes amis chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la messe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de vos nouvelles et de celles des fidèles. Je vous embrasse.

Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
Ruris amatores³.

¹ Tournay appartient au canton de Genève depuis le 20 novembre 1815. Cf.

² Cette lettre manque. B. — ³ Horace, livre I, épître x, vers 1-2. B.

3218. A M. DAMILAVILLÉ.

9 janvier.

Permettez-vous, monsieur, que j'abuse si souvent de votre bonne volonté? Vous verrez au moins que je n'abuse pas de votre confiance. Je vous envoie mes lettres ouvertes : il me semble que tout ce que j'écris est pour vous. Nous sommes des frères réunis par le même esprit de charité; nous sommes le *pusillus grex*.

Si vous voyez M. Diderot, dites-lui, je vous en prie, qu'il a en moi le partisan le plus constant et le plus fidèle.

J'ignore, monsieur, si vous avez reçu deux paquets assez gros et très édifiants : j'ai ouï dire qu'on était devenu très difficile à la poste.

3219. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferne, le 10 janvier.

Monsieur, je n'ai jamais été du goût de mettre des vers au bas d'un portrait; cependant, puisque vous voulez en avoir pour l'estampe de Pierre-le-Grand, en voici quatre que vous me demandez :

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels ;
Il fit tout pour son peuple, et sa fille l'imita ;
Zoroastre, Osiris, vous eûtes des autels,
Et c'est lui seul qui les mérite.

Le seul nom de Pierre-le-Grand, monsieur, vaut

¹ Cette lettre est-déjà sous le n° 3182. Lorsque cette faute de mes prédécesseurs m'a été signalée, il était trop tard pour l'éviter. B.

² Ce quatrain est répété, avec quelques différences, dans la lettre du 30 mars 1761 ; voyez n° 3286. B.

mieux que ces quatre vers ; mais , puisqu'il y est question de son auguste fille , je demande grace pour eux.

M. de Soltikof m'a dit qu'il n'avait aucune nouvelle de M. Pousehkin ; que personne n'en avait eu depuis son départ de Vienne. Il est à craindre que , dans ce voyage , il n'ait été pris par les Prussiens. Quoi qu'il en soit , je n'ai aucuns matériaux pour le second volume. J'ai déjà eu l'honneur de mander plusieurs fois à votre excellence qu'il est impossible de faire une histoire tolérable sans un précis des négociations et des guerres. Mon âge avance , ma santé est faible ; j'ai bien peur de mourir sans avoir achevé votre édifice. Ce qui achèverait de me faire mourir avec amertume , ce serait d'ignorer si la digne fille de Pierre-le-Grand a daigné agréer le monument que j'ai élevé à la gloire de son père. L'amour qu'elle a pour sa mémoire me fait espérer qu'elle voudra bien descendre un moment du haut rang où le ciel l'a placée , pour me faire assurer par votre excellence qu'elle n'est pas mécontente de mon travail. C'est ainsi que nos rois ont la bonté d'en user , même avec leurs propres sujets.

Les lettres du roi Stanislas , que vous avez eu la bonté de m'envoyer , monsieur , sont une preuve de l'état déplorable où il était alors. Je crois que les réponses de l'empereur Pierre-le-Grand seraient encore beaucoup plus curieuses. C'est sur de pareilles pièces qu'il est agréable d'écrire l'histoire ; mais n'ayant presque rien depuis la bataille et la paix du Pruth , il faut que je reste les bras croisés. Quand

il plaira à votre excellence de me mettre la plume à la main, je suis tout prêt.

Je finis par vous assurer de tous les vœux que je fais pour votre bonheur particulier, et pour la prospérité de vos armes.

3220. A M. DAMILAVILLE.

11 janvier.

Je vous envoie toujours, monsieur, mes lettres ouvertes : tout doit être commun entre amis. Celle que je prends la liberté de vous envoyer pour M. Bagieu est pourtant cachetée; mais c'est qu'il s'agit de vér.... Ce n'est pas pour moi, Dieu merci; ce n'est pas non plus pour ma nièce, ce n'est pas pour mademoiselle Corneille, que je tiens plus pucelle que la pucelle d'Orléans, et qui est beaucoup plus aimable; c'est pour un officier de mes parents dont je prends soin, et que j'ai laissé aux Délices, injustement soupçonné et mourant. Pardonnez donc la liberté que je prends, et continuez-moi vos bontés.

3221. A M. BAGIEU¹.

A Ferney, 11 janvier.

Madame Denis et moi, monsieur, nous sommes des cœurs sensibles. Vous savez combien votre souvenir nous touche. Nous avons encore avec nous un cœur de dix-sept ans qui se forme : c'est l'héritière du nom du grand Corneille. C'est avec les ouvrages de son aïcul que nous oublions l'*Année littéraire* et

¹ Voyez tome LVI, page 64. B.

son digne auteur. Si M. Morand¹ veut aimer les gens de lettres, il ne faut pas qu'il choisisse les pirates des lettres.

Permettez-vous, monsieur, que je vous consulte sur une affaire plus importante? J'ai auprès de moi un jeune homme de mes parents²; il fut attaqué, il y a dix-huit mois, d'un rhumatisme qui ressemblait à une sciatique. Nous l'envoyâmes aux bains d'Aix; les douleurs augmentèrent. M. Tronchin lui ordonna encore les eaux, il y a six mois; il en revint avec une tumeur sur le *fascia lata*, et toujours souffrant des douleurs d'élançement, se sentant comme déchiré. Il se ressouvint alors, ou crut se ressouvenir, qu'il était tombé à la classe il y avait deux ans. On lui appliqua les mouches cantharides avant cet aveu, et après cet aveu on en fut fâché. Les douleurs devinrent plus vives, la tumeur plus forte. On jugea que le coup qu'il prétendait s'être donné à la cuisse, en tombant de cheval, avait pu causer une carie dans le fémur. On lui fit une ouverture de six grands doigts de long, et très profonde. On sonda, on ne put pénétrer assez avant; le pus coula d'abord assez blanc, ensuite plus foncé, enfin d'une espèce fétide et purulente. Les douleurs furent toujours les mêmes, depuis la tête du fémur jusqu'au genou. Ces élancements se sont fait sentir dans l'autre cuisse. Celle à laquelle on avait fait l'opération s'est très enflée, l'autre s'est absolument desséchée. Le pus de la plaie est

¹ Chirurgien-major de l'Hôtel des Invalides, nommé dans la lettre 3082. Morand était lié avec Fréron. Voyez tome LVIII, page 255. C¹.

² Dunmart; voyez la lettre 3268. B.

devenu de jour en jour plus fétide, tantôt en grande abondance, tantôt en petite quantité; très souvent la fièvre, des insomnies, mais toujours un peu d'appétit. On a jugé la tête du fémur cariée et déplacée. Troughin l'a jugé à mort. Le chirurgien, qui est assez habile, a pensé de même. Il se fit une nouvelle tumeur au-dessous de la plaie, il y a quelques jours; il en coula une grande quantité de sanie purulente, et son appétit augmenta. Ce n'est point au *fascia lata* que cette tumeur nouvelle a percé, c'est près des muscles intérieurs. Le chirurgien alors s'est avisé de lui demander si, quelque temps avant de tomber malade, il n'avait pas mérité la vér.... Il a répondu qu'il avait eu affaire dans Genève à quelques créatures qui pouvaient la donner, mais nul symptôme avant-coureur de cette maladie. Tout se réduit à cette espèce de sciatique. Aucune dartre, aucun bubon, aucune tache, nulle enflure aux aines, si non l'enflure présente, qui va de l'os des iles au pied. La chair de ces parties n'a plus de ressort, le doigt y laisse un creux; le pus coule par la nouvelle ouverture, et cependant l'appétit augmente. Il faut quatre personnes pour le porter d'un lit à l'autre. L'atrophie n'est point sur le visage, la parole est libre et quelquefois assez ferme.

Voilà son état depuis quatre mois entiers que l'opération fut faite. J'ajoute encore que le coccyx est écorché, mais que le peu de sanie qui en sort n'est point de la qualité du pus fétide de la cuisse. On ne sait si on hasardera le grand remède.

Pardonnez, monsieur, ce long exposé; daignez me

communiquer vos lumières. Que pensez-vous des dragées de Kaiser? et croyez-vous que Colomb nous ait rendu un grand service par la découverte de l'Amérique?

Je suis avec toute l'estime qu'on vous doit, et j'ose dire, avec amitié, monsieur, votre, etc.

3222. A. M. THIÉRIOT.

11 janvier.

Reçu le *Monde*¹ et la Lettre du primat² des Gaules; il y a plus de deux mois, mon cher ami, que j'ai chez moi cette Lettre in-4^o marginée. Sachez qu'en poursuivant frère Berthier, je suis fort bien auprès de mon primat, très bien avec mon évêque; qu'incessamment je serai le favori de l'archevêque de Paris; et, si vous me fâchez, je le serai du pape.

Reçu encore la *Théorie de l'Impôt*³, théorie obscure, théorie qui me paraît absurde; et toutes ces théories viennent mal-à-propos pour faire accroire aux étrangers que nous sommes sans ressource, et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément. Voilà de plaisants citoyens et de plaisants amis des hommes! Qu'ils viennent comme moi sur la frontière, ils changeront bien d'avis; ils verront combien il est nécessaire de faire respecter le roi et l'état. Par ma foi, on voit les choses tout de travers à Paris.

¹ Ouvrage de Bastide; voyez lettre 3157. B.

² Lettre de M. l'archevêque de Lyon (Montazet) à M. l'archevêque de Paris (Chr. de Beaumont), 1760, in-4^o et in-12. B.

³ Voyez page 213. B.

Vous verrez bientôt une très singulière Épître¹ à Clairon. Je la loue comme elle le mérite ; je fais l'éloge du roi, et c'est mon cœur qui le fait ; je me moque de tout le reste, et même assez violemment. J'ai souffert trop long-temps ; je deviens Minos dans ma vieillesse, je punis les méchants.

P.S. Je suis bien content de l'acquisition de mademoiselle Corneille ; elle fait jusqu'à présent l'agrément de notre maison. Il est honteux pour la France que quelque grande dame ne l'ait pas prise auprès d'elle.

Nota bene que le saint abbé Grizel² n'a point volé madame d'Egmont, mais bien M. de Tournay. Gardez-vous d'induire les commentateurs en erreur.

3223. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Ferney, 13 janvier.

Pardon, madame, pardon : j'ai eu des jésuites à chasser d'un bien qu'ils avaient usurpé sur des gentils-hommes de mon voisinage ; j'ai eu un curé à faire condamner. Ces bonnes œuvres ont pris mon temps. Je commence à espérer beaucoup de la France sur terre ; car sur mer je l'abandonne. On paie les rentes, on éteint quelques dettes. Il y a de l'ordre, malgré toutes nos énormes sottises. J'ai peine à croire qu'on ôte le commandement à M. le maréchal de Broglie. Il me semble qu'il s'est très bien conduit en conservant Goëtingue.

¹ L'Épître à *Daphné* ; voyez tome XIII. B.

² Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre 3209. C.

Avez-vous, madame, M. le comte de Lutzelbourg auprès de vous? comment vous trouvez-vous du vent du nord? C'est, je crois, votre seul ennemi. Songez, madame, que l'hiver de la vie, qui est si dur, si désagréable pour tant de personnes, et auquel même il est si rare d'arriver, est pour vous une saison qui a encore des fleurs. Vous avez la santé du corps et de l'esprit. Il est vrai que vous écrivez comme un chat; mais dans vos plus beaux jours vous n'eûtes jamais une plus belle main. Voyez-vous quelquefois M. de Lucé¹? Seriez-vous assez bonne, madame, pour me rappeler à son souvenir?

Madame la marquise² est donc impitoyable, ou vous? Je n'aurai donc pas copie de son portrait?

Vivez heureuse et long-temps, madame; nous vous souhaitons, ma nièce et moi, ces deux petites bagatelles de tout notre cœur. Mille respects. V.

3224. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 14 janvier.

Que monsieur et madame écrivent à eux deux des lettres aimables! Je ne peux pas croire que des anges qui écrivent si bien aient tort sur ce *Droit du Seigneur*; cependant les écailles ne sont pas encore tombées de mes yeux³. Mais pourquoi M. d'Argental n'écrit-il pas? Quoi, pas un mot! aurait-il toujours son ophthalmie? S'il n'est que paresseux, je

¹ Ministre du roi de France auprès de Stanislas. — Le comte de Lucé fut un des membres honoraires de l'académie de Nancy. Cf.

² La marquise de Pompadour. Cf.

³ Actes des Apôtres, ix, 18. B.

snis consolé. Il a un charmant secrétaire. Tenez, petite fille, voilà comme les dames écrivent à Paris. Voyez que cela est droit; et ce style, qu'en dites-vous? quand écrirez-vous de même, descendante de Corneille? Cela donne de l'émulation; elle va vite m'écrire un petit billet dans sa chambre : c'est, je vous assure, une plaisante éducation.

Je suis à vos pieds, madame, moi et *la Muse*¹ *limonadière*. Comment, du cercle de mes montagnes, pouvoir reconnaître tant de bontés?

Voulez-vous vous amuser à lire ce chiffon²? voulez-vous le lire à mademoiselle Clairon? Il n'y a que vous et M. le duc de Choiseul qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens bien hardi et un peu méchant sur mes vieux jours. Méchant! non, je deviens Minos, je juge les pervers. — « Mais prenez garde à vous, il y a des gens qui ne pardonnent point. » — Je le sais; et je suis comme eux. J'ai soixante-sept ans; je vais à la messe de ma paroisse; j'édifie mon peuple; je bâtis une église; j'y communie, et je m'y ferai enterrer, mort-dieu! malgré les hypocrites. Je crois en Jésus-Christ consubstantiel à Dieu, en la vierge Marie, mère de Dieu. Lâches persécuteurs, qu'avez-vous à me dire? — « Mais vous avez fait *la Pucelle*. » — Non, je ne l'ai pas faite; c'est vous qui en êtes l'auteur; c'est vous qui avez mis vos oreilles à la monture de Jeanne. Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon seigneur de paroisse, bon précepteur de fille, je fais trembler jésuites et curés; je

¹ Madame Bourette. Cf.

² *L'Épître à Daphné* (mademoiselle Clairon); voyez tome XIII. R.

fais ce que je veux de ma petite province grande comme la main, excepté quand les fermiers généraux s'en mêlent; je suis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien! cuistres, qu'avez-vous à dire?

Voilà, mes chers anges, ce que je répondrais aux Fantin, aux Grizel, aux Guyon, et au *petit singe noir*. J'aime d'ailleurs les vengeance qui me font pouffer de rire. Et puis, qui est ce *singe noir*¹? c'est peut-être Berthier, c'est peut-être Gauchat, Caveirac. Tous ces gens-là sont également la gloire de la France.

J'ai lu la *Théorie de l'Impôt*; elle me paraît aussi absurde que ridiculement écrite. Je n'aime point ces *amis des hommes* qui crient sans cesse aux ennemis de l'état: Nous sommes ruinés; venez, il y fait bon.

A vos pieds.

Pour Dieu, daignez m'envoyer (paroles ne puent point) la feuille² de l'infame Fréron contre M. Le

¹ Voyez la lettre à d'Argental, du 30 janvier, et celle à Dalember, du 9 février. B.

² Voici le passage de l'*Année littéraire* dont Thieriot venait d'écrire un mot à Voltaire, au sujet de Marie Corneille: « Vous ne sauriez croire, monsieur, le bruit que fait dans le monde cette générosité de M. de Voltaire. On en a parlé dans les gazettes, dans les journaux, dans tous les papiers publics, et je suis persuadé que ces annonces fastueuses font beaucoup de peine à ce poète modeste, qui sait que le principal mérite des actions louables est d'être tenues secrètes. Il semble d'ailleurs, par cet éclat, que M. de Voltaire n'est point accoutumé à donner de pareilles preuves de son bon cœur, et que c'est la chose la plus extraordinaire que de le voir jeter un regard de sensibilité sur une jeune infortunée; mais il y a près d'un an qu'il fait le même bien au sieur L'Écluse, ancien acteur de l'Opéra-Comique, qu'il loge chez lui, qu'il nourrit, en un mot

Bruu. J'avoue que l'*Ode* est bien longue, qu'il y a de terribles impropriétés de style; mais il y a de fort belles strophes, et j'aime M. Le Brun; il m'a fait faire une bonne action, dont je suis plus content de jour en jour.

3225. A M. DU MOLARD¹.

A Ferney, 15 janvier.

Mon cher ami, nous ne montrons encore que le français à *Cornélie*; si vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. Titon et M. Le Brun de nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout sujet d'espérer que, si nous n'en faisons pas une savante, elle deviendra une personne très aimable, qui aura toutes les vertus, les graces et le naturel qui font le charme de la société.

Ce qui me plaît surtout en elle, c'est son attachement pour son père, sa reconnaissance pour M. Titon, pour M. Le Brun, et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si madame Denis en a pris soin; elle est très bien servie; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle; elle est aimée de tous les domestiques; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés, et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons cessé nos lectures depuis qu'un rhume violent

¹ « qu'il traite en frère. Il faut avouer que, en sortant du couvent, mademoiselle Corneille va tomber en de bonnes mains. » Cf.

² Voyez tome VI, page 255. B.

l'a réduite au régime et à la cessation de tout travail. Elle commence à être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier soin doit être de lui faire parler sa langue avec simplicité et avec noblesse. Nous la fesons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet, et je le corrige : elle me rend compte de ses lectures : il n'est pas encore temps de lui donner des maîtres ; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laissons passer ni mauvais termes ni prononciations vicieuses ; l'usage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour les tapisseries de petit point. Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la messe de paroisse. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. Titon et M. Le Brun ne dédaigneront point ces petits détails, et qu'ils verront avec plaisir que leurs soins n'ont pas été infructueux. Je souhaite à M. Titon ce qu'on lui a sans doute tant souhaité, les années du mari de l'Aurore. Dites, je vous prie, à M. Le Brun que personne ne lui est plus obligé que moi. On dit que son *Ode* a encore un nouveau mérite auprès du public par les impertinences de ce malheureux Fréron. Il est pourtant bien hôteux qu'on laisse aboyer ce chien. Il me semble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

3226. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Ferney, 15 janvier.

Je commence d'abord par vous excepter, madame; mais si je m'adressais à toutes les autres dames de Paris, je leur dirais : C'est bien à vous, dans votre heureuse oisiveté, à prétendre que vous n'avez pas un moment de libre ! Il vous appartient bien de parler ainsi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les jésuites et les jausénistes, frappant à droite et à gauche sur saint Ignace et sur Calvin, fesant des tragédies bonnes ou mauvaises, débrouillant le chaos des archives de Pétersbourg, soutenant des procès, accablé d'une correspondance qui s'étend de Pondichéri jusqu'à Rome ! voilà ce qui s'appelle n'avoir pas un moment de libre. Cependant, madame, j'ai toujours le temps de vous écrire, et c'est le temps le plus agréablement employé de ma vie, après celui de lire vos lettres.

Vous méprisez trop Ézéchiél, madame ; la manière légère dont vous parlez de ce grand homme tient trop de la frivolité de votre pays. Je vous passe de ne point déjeuner comme lui : il n'y a jamais eu que Paparel¹ à qui cet honneur ait été réservé ; mais sachez qu'Ézéchiél fut plus considéré de son temps qu'Arnould et Quesnel du leur. Sachez qu'il fut le premier qui osa donner un démenti à Moïse ; qu'il s'avisa d'assurer que Dieu ne punissait pas les

¹ Chanoine de Vincennes. B.

enfants des iniquités de leurs pères¹, et que cela fit un schisme dans la nation. Eh! n'est-ce rien, s'il vous plaît, après avoir mangé de la merde, que de promettre aux Juifs, de la part de Dieu, qu'ils mangeront de la chair d'homme² tout leur soûl?

Vous ne vous souciez donc pas, madame, de connaître les mœurs des nations? Pour peu que vous eussiez de curiosité, je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuples qui n'aient mangé communément de petits garçons et de petites filles; et vous m'avouerez même que ce n'est pas un si grand mal d'en manger deux ou trois que d'en égorger des milliers, comme nous fasons poliment en Allemagne.

M. de Trudaine³ ne sait ce qu'il dit, madame, quand il prétend que je me porte bien; mais c'est, en vérité, la seule chose dans laquelle il se trompe: je n'ai jamais connu d'esprit plus juste et plus aimable. Je suis enchanté qu'il soit de votre cour, et je voudrais qu'on ne vous l'enlevât que pour le faire mon intendant; car j'ai grand besoin d'un intendant qui m'aime.

J'aime passionnément à être le maître chez moi; les intendants veulent être les maîtres partout, et ce combat d'opinions ne laisse pas d'être quelquefois embarrassant.

Je ne suis point du tout de l'avis de

¹ Ézéchiél, XVIII, 20. B.

² « Carnes fortium comedetis, et sanguinem principum terræ bibetis... et comedetis adipem in saturitatem, et bibetis sanguinem in ebrietatem, etc. » — Ézéchiél, chap. XXXIX, v. 18 et 19. CL.

³ Daniel-Charles Trudaine, intendant des finances. CL.

Ce bon Régent qui gâta tout en France¹.

Il prétendait, dites-vous, qu'il n'y avait que des sots ou des fripons. Le nombre en est grand, et je crois qu'au Palais-Royal la chose était ainsi; mais je vous nommerai, quand vous voudrez, vingt belles ames qui ne sont ni sottes ni coquines, à commencer par vous, madame, et par M. le président Hénault. Je tiens de plus nos philosophes très gens de bien; je crois les Diderot, les Dalember, aussi vertueux qu'éclairés. Cette idée fait un contre-poids dans mon esprit à toutes les horreurs de ce monde.

Vraiment, madame, ce serait un beau jour pour moi que le petit souper dont vous me parlez, avec M. le maréchal de Richelieu et M. le président Hénault; mais, en attendant le souper, je vous assure, sans vanité, que je vous ferais des contes que vous prendriez pour des *Mille et une Nuits*, et qui pourtant sont très véritables.

Oui, madame, j'aurais du plaisir, et le plus grand plaisir du monde, à vous parler, et surtout à vous entendre. Cela serait plaisant de nous voir arriver à Saint-Joseph avec madame Denis et cette demoiselle Corneille, qui sera, je vous jure, le contre-pied du pédantisme; mais je vous avertis que je ne pourrais jamais passer à Paris que les mois de janvier et de février.

Vous ne savez pas, madame, ce que c'est que le plaisir de gouverner des terres un peu étendues:

¹ Vers de l'*Épître sur la calomnie*, à madame du Châtelet, 1733; voyez tome XIII. B.

vous ne connaissez pas la vie libre et patriarcale; c'est une espèce d'existence nouvelle. D'ailleurs je suis si insolent dans ma manière de penser, j'ai quelquefois des expressions si téméraires, je hais si fort les pédants, j'ai tant d'horreur pour les hypocrites, je me mets si fort en colère contre les fanatiques, que je ne pourrais jamais tenir à Paris plus de deux mois.

Vous me parlez, madame, de ma paix particulière : mais vraiment je la tiens toute faite; je crois même avoir du crédit, si vous me fâchez; mais je suis discret, et je mets une partie du souverain bien à ne demander rien à personne, à n'avoir besoin de personne, à ne courtiser personne. Il y a des vieillards douxereux, circonspects, pleins de ménagements, comme s'ils avaient leur fortune à faire. Fontenelle, par exemple, n'aurait pas dit son avis, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les feuilles de Fréron. Ceux qui voudront de ces vieillards-là peuvent s'adresser à d'autres qu'à moi.

Eh bien! madame, ai-je répondu à tous les articles de votre lettre? suis-je un homme qui ne lise pas ce qu'on lui écrit? suis-je un homme qui écrive à contre-cœur? et aurez-vous d'autres reproches à me faire, que celui de vous ennuyer par mon énorme bavarderie?

Quand vous voudrez, je vous enverrai un chant¹ de *la Pucelle*, qu'on a retrouvé dans la bibliothèque d'un savant. Ce chant n'est pas fait, je l'avoue, pour être lu à la cour par l'abbé Grizel, mais il pourrait édifier des personnes tolérantes.

¹ Le chant XVIII; voyez ci-dessus, page 231. B.

A propos, madame, si vous vous imaginez que *la Pucelle* soit une pure plaisanterie, vous avez raison. C'est trop de vingt chants : mais il y a continuellement du merveilleux, de la poésie, de l'intérêt, de la naïveté surtout. Vingt chants ne suffisent pas. L'Arioste, qui en a quarante-huit, est mon Dieu. Tous les poèmes m'ennuient, hors le sien. Je ne l'aimais pas assez dans ma jeunesse ; je ne savais pas assez l'italien. *Le Pentateuque* et l'Arioste font aujourd'hui le charme de ma vie. Mais, madame, si jamais je fais un tour à Paris, je vous préférerai au *Pentateuque*.

Adieu, madame ; il faut jouer avec la vie jusqu'au dernier moment, et jusqu'au dernier moment je vous serai attaché avec le respect le plus tendre.

3227. A M. THIERIOT.

15 janvier.

Reçu une feuille du *Censeur hebdomadaire*¹, et l'*Histoire de la Nièce d'Eschyle*². Je voudrais voir de quel poison se sert l'ami Frelon pour noircir le zèle, l'*Ode* et les soins de M. Le Brun. Comment sait-il que L'Écluse est venu dans notre maison ? et que peut-il dire de ce L'Écluse ? Il finira par s'attirer de méchantes affaires. Vous ne pouvez avoir encore le chant de *la Capilotade*. Il faut bien constater l'aventure de Grizel avant de le fourrer là.

¹ Chaumeix était un des rédacteurs de ce journal. Cf.

² *La Petite Nièce d'Eschyle, histoire athénienne, traduite d'un manuscrit grec* ; 1761, in-8°. — Cette petite brochure est attribuée par Barbier au chevalier Neufville-Montador. Cf.

J'ai voulu avoir le *Recueil* ¹ H, parceque j'avais les précédents : voilà comme on s'enferme souvent.

Il n'y a pas moyen de vous faire tenir encore l'Épître à mademoiselle Clairon. Il faut attendre qu'elle se porte bien, qu'elle rejoue *Tancrède*, et que certaines gens approuvent les petites hardiesses de cette Épître. Je suis convaincu que l'acharnement de Fréron contre un homme du mérite de M. Diderot fera grand bien au *Père de famille*.

Vous demandez des détails sur mon triomphe de *gente jesuitica* : ce triomphe n'est qu'une ovation ; nul péril, nul sang répandu. Les jésuites s'étaient emparés du bien de MM. de Crassy ², parcequ'ils croyaient ces gentilshommes trop pauvres pour rentrer dans leurs domaines. Je leur ai prêté de l'argent sans intérêt pour y rentrer ; les jésuites se sont soumis ; l'affaire est faite. S'il y a quelque discussion, on fera un petit *factum* bien propre que vous lirez avec édification. Voilà, mon ancien ami, tout ce que je peux vous mander pour le présent. *Interim, vale*.

3228. A M. DAMILAVILLE.

16 janvier.

Mille tendres remerciements à M. Damilaville pour toutes ses bontés. Voici une petite lettre que je le prie, lui ou M. Thieriot, de vouloir bien faire parvenir à M. Du Molard, par cette petite poste si utile

¹ C'est-à-dire le tome huitième du recueil A, B, C, D ; Fontenoy (Paris), 1745-62, vingt-quatre volumes in-12, dont les éditeurs furent Perau, Mercier de Saint-Léger, etc. B.

² Voyez page 223. B.

au public, et que l'ancien ministère avait rebutée pendant cinquante ans.

Ce M. Du Molard est un homme que je dois beaucoup aimer; car c'est lui en partie qui nous a procuré mademoiselle Corneille. M. Damilaville et M. Thieriot peuvent lire ma lettre à M. Du Molard, et le petit billet de mademoiselle Corneille. Ils verront si nous savons élever les jeunes filles.

Je fais une réflexion: M. Thieriot me mande que le digne Fréron a fait une espèce d'accolade de la descendante du grand Corneille et de L'Écluse, excellent dentiste¹ qui, dans sa jeunesse, a été acteur de l'Opéra-Comique. Si cela est, c'est une insolence très punissable, et dont les parents de mademoiselle Corneille devraient demander justice. L'Écluse n'est point dans mon château; il est à Genève, et y est très nécessaire; c'est un homme d'ailleurs supérieur dans son art, très honnête homme, et très estimé. La licence d'un tel barbouilleur de papier mériterait un peu de correction.

3229. A M. DE LA MARCHE,

PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE BOURGOGNE².

Au château de Ferney, pays de Gex, 18 janvier.

M. de Ruffei, monsieur, m'a fait verser des larmes

¹ Voyez ma note, tome XLI, page 3. B.

² Claude-Philibert Fiol de La Marche, comte de Bosjean, naquit le 12 août 1694, à Dijon, où il est mort le 3 juin 1768. Ce magistrat, devenu premier président du parlement de Bourgogne, en 1745, avait étudié avec Voltaire au collège de Clermont (le collège de Louis-le-Grand, ou des Jésuites), et avec Le Gouz de Gerlaod. Il était également lié avec d'autres correspondants de son ancien condisciple, tels que le président de Ruffei,

de joie en m'apprenant que vous vouliez bien vous ressouvenir de moi, et que vous vous rendiez à la société, dont vous avez toujours fait le charme. Mon cœur est encore tout ému en vous écrivant. Songez-vous bien qu'il y a près de soixante ans que je vous suis attaché ! Mes cheveux ont blanchi, mes dents sont tombées ; mais mon cœur est jeune ; je suis tenté de franchir les monts et les neiges qui nous séparent, et de venir vous embrasser. J'ai honte de vous avouer que je me regarde dans mes retraites comme un des plus heureux hommes du monde ; mais vous méritez de l'être plus que moi ; et je vous avertis que je cesse de l'être si vous ne l'êtes pas. Vous êtes honoré, aimé ; je vous connais une très belle ame, une ame charmante, juste, éclairée, sensible ; je peux dire de vous :

Gratia, fama, valetudo, contingit abunde....

Quid voveat dulci nutricula majus alumno?

Hos., lib. I, ep. iv, v. 8 et 10.

Mais je ne vous dirai pas :

Me pinguem et nitidum bene curata cute vises.

Ibid., v. 15.

Je suis aussi lévrier qu'autrefois, toujours impatient, obstiné, ayant autant de défauts que vous avez de vertus, mais aimant toujours les lettres à la folie, ayant associé aux Muses Cérès, Pomone, et Bacchus même ; car il y a aussi du vin dans mon petit territoire. Joignant à tout cela un peu de Vitruve, j'ai

Quarré de Quintin, le docteur Marel, etc., et le dessinateur Fr. Devosges.
Il eut pour gendres Barberie de Courteilles, et le marquis de Paulmy. C.

bâti, j'ai planté tard, mais je jouis. Le roi m'a daigné combler de bienfaits; il m'a conservé la place de son gentilhomme ordinaire. Il a accordé à mes terres des privilèges que je n'osais demander. Je ne prends la liberté de vous rendre compte de ma situation que parceque vous avez daigné toujours vous intéresser un peu à moi. Je suis si plein de vous, que j'imagine que vous me pardonnerez de vous parler un peu de moi-même.

Monsieur le procureur général¹, monsieur, me mande que vous lui avez donné *Tancrède* à lire. Il est donc aussi *Musarum cultor*; mais quel *Tancrède*, s'il vous plaît? Si ce n'est pas madame de Courteilles² ou M. d'Argental qui vous a envoyé cette rapsodie, vous ne tenez rien. Il y a une copie absurde qui court le monde: si c'est cet enfant supposé qu'on vous a donné, je vous demande en grace de le renier auprès de monsieur le procureur général, car je ne veux pas qu'il ait mauvaise opinion de moi; j'ai envie de lui plaire.

L'affaire du curé de Moëns, pays de Gex, est bien étrange. Quoi! les complices décrétés de prise de corps, et le chef ajourné!

Tantum religio potuit suadere.....

Lucanæ, de Rerum nat., lib. I, v. 102.

Agréez le tendre respect et l'attachement jusqu'à la mort de votre vieux camarade, VOLTAIRE.

¹ Quarré de Quintin. CL.

² Madeleine Fiot de La Marche, mariée, en 1746, à de Courteilles, alors ambassadeur en Suisse. CL.

3230. A. M. HELVÉTIUS.

Aux Délices, 19 janvier.

Il est vrai, mon très cher philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis, dans votre livre¹, *in communi martyrum*; mais vous ne me mettez jamais *in communi* de ceux qui vous estiment et qui vous aiment. On vous avait assuré, *dites-vous*, que vous m'aviez déplu. Ceux qui ont pu vous dire cette chose qui n'est pas, comme s'exprime notre ami Swift, sont enfants du diable. Vous, me déplaître! et pourquoi? et en quoi? vous en qui est *gratia, fama*²; vous qui êtes né pour plaire; vous que j'ai toujours aimé, et dans qui j'ai chéri toujours, depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avait comme cela dit à Duclos qu'il m'avait déplu, et que je lui avais refusé ma voix à l'académie. Ce sont en partie ces tracasseries de messieurs les gens de lettres, et encore plus les persécutions, les calomnies, les interprétations odieuses des choses les plus raisonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la littérature, qui m'ont fait quitter la France. On vend très bien des terres pendant la guerre, vu que cette guerre enrichit et messieurs les trésoriers de l'extraordinaire, et messieurs les entrepreneurs des vivres, fourrages, hôpitaux, vaisseaux, cordages, bœuf salé, artillerie, chevaux, poudre, et messieurs leurs commis, et messieurs leurs laquais, et mesdames

¹ Voyez ma note 2, tome LVII, page 653. B.² Horace, livre I, épître 14, vers 10. B.

leurs catins. J'ai trois terres ici, dont une jouit de toutes franchises, comme le franc-alleu le plus premier; et le roi m'ayant conservé, par un brevet, la charge de gentilhomme ordinaire, je jouis de tous les droits les plus agréables. J'ai terre aux confins de France, terre à Genève, maison à Lausanne; tout cela dans un pays où il n'y a point d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout, disposez-en.

Cet archevêque¹, dont vous me parlez, ferait bien mieux d'obéir au roi, et de conserver la paix, que de signer des torche-culs de mandements. Le parlement a très bien fait, il y a quelques années, d'en brûler quelques-uns, et ferait fort mal de se mêler d'un livre de métaphysique, portant privilège du roi. J'aimerais mieux qu'il me fit justice de la banqueroute du fils² de Samuel Bernard, Juif, fils de Juif, mort surintendant de la maison de la reine, maître des requêtes, riche de neuf millions, et banqueroutier. Vendez votre charge de maître d'hôtel, *vende omnia quæ habes, et sequere me*³. Il est vrai que les prêtres de Genève et de Lausanne sont des hérétiques qui méprisent saint Athanase, et qui ne croient pas Jésus-Christ Dieu; mais on peut du moins croire ici la Trinité, comme je fais, sans être persécuté; faites-en autant. Soyez bon catholique, bon sujet du roi, comme vous l'avez toujours été, et vous serez tranquille, heureux, aimé, estimé, honoré partout, particulièrement dans

¹ Christophe de Beaumont. Cf.

² Bernard de Colbert. Cf.

³ Saint Matthieu, chap. xix, v. 21. Cf.

cette enceinte charmante, couronnée par les Alpes, arrosée par le lac et par le Rhône, couverte de jardins et de maisons de plaisance, et près d'une grande ville où l'on pense. Je mourrais assez heureux si vous veniez vivre ici. Mille respects à madame votre femme.

Notre nièce est très sensible à l'honneur de votre souvenir.

3231. A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 20 janvier.

Vous connaissez ma vie, monsieur; mes occupations sont fort augmentées. Depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre¹, je n'ai pas eu un moment à moi. J'ai voulu vous écrire tous les jours, et je me suis contenté de penser sans cesse à vous. Je vois, par les lettres dont vous m'honorez, que vous êtes heureux. Il n'y a que deux sortes de bonheur dans ce monde, celui des sots qui s'enivrent stupidement de leurs illusions fanatiques, et celui des philosophes. Il est impossible à un être qui pense de vouloir tâter de la première espèce de bonheur, qui tient de l'abrutissement. Plus vous vous éclairez, et plus vous jouissez. Rien n'est plus doux que de rire des sottises des hommes, et de rire en connaissance de cause. Si vous daignez vous amuser, monsieur, à rechercher en quel temps certaines gens s'avisèrent de dire que deux et deux font cinq, et dans quel temps d'autres docteurs assurèrent que deux et deux font six, il vous sera aisé de voir que ni le sentiment d'Arius ni celui d'Athanase

¹ D'Argence avait visité Voltaire en septembre précédent. Cf.

n'étaient nouveaux; et que, dès le troisième siècle, les théologiens, étant devenus platoniciens, se battirent à coups d'écritoire pour savoir si l'œuf est formé avant la poule, ou la poule avant l'œuf, et si c'est un péché mortel de manger des œufs à la coque certains jours de l'année.

Pour votre pâté de perdrix¹, il nous arrivera heureusement avant le carême; ainsi nous pourrons en manger en sûreté de conscience; car vous sentez combien Dicu est irrité, et qu'il y va de la damnation éternelle, quand on est assez pervers pour manger des perdrix à la fin de février, ou au commencement de mars.

J'ai fait, depuis votre départ, une terrible action d'impiété: j'ai contraint les jésuites à déguerpir d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur six gentilshommes mes voisins², tous frères, tous officiers du roi, tous servant dans le régiment de Deux-Ponts, tous braves gens, tous en guenilles.

Je me damne de plus en plus; je suis actuellement occupé à poursuivre criminellement un curé³ de nos cantons, lequel a cru qu'il est de droit divin de rosser ses paroissiens. Il est allé pieusement, à onze heures du soir, chez une dame, avec cinq ou six paysans armés de bâtons ferrés, pour empêcher qu'on ne fit l'amour sans sa permission. Son zèle a

¹ La commune de Dirac n'est qu'à deux lieues d'Angoulême, et les pâtés de perdrix aux truffes qu'on fait dans cette ville sont encore en grand renom. CL.

² Voyez page 213. B.

³ Voyez la requête contre lui; tome XL, page 197. B.

été jusqu'à laisser sur le carreau un jeune homme de famille, baigné dans son sang; et s'il ne s'était trouvé un impie comme moi, ce pauvre garçon était mort, et le curé impuni. Le curé se défend tant qu'il peut; il dit qu'il ne veut point aller aux galères, et que je serai damné; mais heureusement un bon prêtre¹ vient de prouver à Neuchâtel que l'enfer n'est point du tout éternel; qu'il est ridicule de penser que Dieu s'occupe, pendant une infinité de siècles, à rôtir un pauvre diable. C'est dommage que ce prêtre soit un huguenot, sans cela ma cause était bonne: je n'aime point ces maudits huguenots. Nous avons eu, depuis peu, un cocu à Genève; ce coeu, comme vous savez, tira un coup de pistolet à l'amant² de sa femme. La petite Église de Calvin, qui fait consister la vertu dans l'usure et dans l'austérité des mœurs, s'est imaginé qu'il n'y avait de coeus dans le monde que parcequ'on jouait la comédie. Ces marouffles s'en sont pris aux jeunes gens de leur ville qui avaient joué sur mon théâtre de Tournay, et ils ont eu l'insolence de leur faire promettre de ne plus jouer avec des Français, qui pourraient corrompre les mœurs de Genève³.

Vous voyez, monsieur, qu'on est aussi sot à Genève qu'on est fou à Paris; mais je pardonne à ces barbares, parcequ'il y a chez eux dix ou douze personnes de mérite⁴. Dieu n'en trouva pas cinq dans Sodome:

¹ Ferdinand-Olivier Petitpierre. Cf.

² Le professeur Necker. Cf.

³ Allusion à quelques expressions de la lettre de J.-J. Rousseau à Voltaire, du 17 juin 1760, n° 3022. Cf.

⁴ Genève, XVIII, 32. B.

je ne suis pas assez puissant pour faire pleuvoir le feu du ciel sur Genève; je le suis du moins assez pour avoir beaucoup de plaisir chez moi, au nez de tous ces cagots. J'en aurais bien davantage, monsieur, si vous étiez encore ici; vous y verriez la descendante du grand Corneille, que nous avons adoptée pour fille, madame Denis et moi. Son caractère paraît aussi aimable que le génie de Corneille est respectable.

Adieu, monsieur; nous vous regretterons et nous vous aimerons toujours. S'il y a quelqu'un qui pense dans votre pays, faites-lui mes compliments. Madame Denis vous fait les siens bien tendrement.

3232. A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

21 janvier.

Voici, pour votre excellence, la négociation la plus importante que vous ayez jamais fait réussir. Le porteur, avec son baragoin, est à la tête d'une troupe d'histrions; il a le privilège du gouverneur de Bourgogne; il veut nous donner du plaisir; c'est donc un homme nécessaire à la société. Une autre troupe d'histrions, nommés prédicants calvinistes, a eu l'insolence de trouver mauvais que les Genevois jouassent *Alzire* en France, au château de Tournay. Cette ville d'usuriers corromprait, sans doute, en France la pureté de ses mœurs. De plus, les faquins à monologue sont si jaloux des gens à dialogue¹, qu'ils veulent avoir le privilège exclusif d'ennuyer le

¹ Voyez tome XL, page 285. B.

monde. Le porteur a une troupe catholique : il peut donner du plaisir sur terre de France ; mais les terres de Savoie sont plus à portée. S'il peut s'établir à Carouge, petit village¹ aux portes de Genève, il croit nos plaisirs assurés, et sa fortune faite. Il demande donc votre protection. O belle ambassadrice ! actrice charmante ! portez nos prières à M. de Chauvelin ; favorisez un art dans lequel vous daignez exceller ; confondez des hérétiques qui prêchent contre la divinité de Jésus-Christ, et contre *Athalie* et *Polyeucte*. La descendante du grand Corneille, qui est aux Délices, vous conjure, par les mânes de Ciinna et de Chimène, de procurer une église dans Carouge au sacristain que nous vous dépêchons.

Monsieur l'ambassadeur, regardez cette affaire comme la plus importante de votre vie, ou du moins de la nôtre. Les Délices seront-elles assez heureuses pour vous reposséder au mois de mai ?

Respect et attachement éternel. Comment se portent le fils et la mère ?

3233. A. M. THIERIOT.

A Ferney, 21 janvier.

Reçu le petit livre royal *De Moribus brachmanorum*. Me voilà plus confirmé que jamais dans mon opinion, que les livres rares ne sont rares que parce qu'ils sont mauvais ; j'en excepte seulement certains livres de philosophie, qui sont lus des seuls sages,

¹ Carouge est aujourd'hui une jolie ville peuplée de plusieurs milliers d'habitants. Cf.

que les sots n'entendraient pas, et que les sots persécutent.

Je reçois aussi la *Divine Légation de Moïse*¹, de l'évêque Warburton, dans laquelle cet évêque prouve que Moïse était inspiré de Dieu, parcequ'il n'enseignait pas l'immortalité de l'ame.

Point de roman de Jean-Jacques, s'il vous plaît; je l'ai lu pour mon malheur; et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense² de cet impertinent ouvrage. Mais un eultivateur, un maçon, et le précepteur de mademoiselle Corneille, et le vengeur d'une famille accablée par des prêtres, n'a pas le temps de parler de romans.

Joue-t-on *Tancrède*? joue-t-on le *Père de famille*? O mon cher frère Diderot! je vous cède la place de tout mon cœur, et je voudrais vous couronner de lauriers.

3234. A MADAME LA COMTESSE DE BASSEWITZ³.

Ferney, 22 janvier 1761.

.....
Une Polonoise, en 1722, vint à Paris, et se logea

¹ Voyez ma note, tome XLI, page 207. B.

² *La Nouvelle Héloïse*; voyez, tome XL, page 203, les *Lettres* de Voltaire sur ce roman de J.-J. Rousseau. B.

³ Je donne ce morceau, quoique ce ne soit qu'un fragment, parceque le sujet est très intéressant, et que la lettre à M. de Schowalow, du 21 septembre 1760, rend ce fragment précieux.

Le *Journal de Paris*, du 19 juillet 1782, d'où je l'ai extrait, dit que madame la comtesse de B..... vivait encore à D***, dans le Mecklembourg. C'est aussi à madame de Bassewitz qu'est adressée une lettre du 25 décembre 1761.

Il est assez longuement question de madame d'Aubant ou d'Aubau dans

à quelques pas de la maison que j'occupais. Elle avait quelques traits de ressemblance avec l'épouse du czarowitz. Un officier français, nommé d'Aubant, qui avait servi en Russie, fut étonné de la ressemblance; cette méprise donna envie à la dame d'être princesse; elle avoua ingénument à l'officier qu'elle était la veuve de l'héritier de la Russie; qu'elle avait fait enterrer une bûche à sa place, pour se sauver de son mari. D'Aubant fut amoureux d'elle et de sa principauté; ils se marièrent. D'Aubant, nommé gouverneur dans une partie de la Louisiane, mena sa princesse en Amérique. Le bon-homme est mort croyant fermement avoir épousé une belle-sœur d'un empereur d'Allemagne, et la bru d'un empereur de Russie: ses enfans le croient aussi, et ses petits-enfans n'en douteront pas...

3235. A. M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Ferney, 22 janvier.

Mon cher Cicéron, qui ne vivez pas dans le siècle des Cicérons, n'allez pas faire comme l'abbé Sallier et l'abbé de Saint-Cyr¹; vivez, pour empêcher que la langue et le goût ne se corrompent de plus en plus; vivez, et aimez-moi. Je vous prie d'avoir la bonté de me recommander de temps en temps à l'académie, comme un membre encore plus attaché à son

la *Correspondance littéraire* de Grimm, juin et novembre 1777. Voyez ci-dessus les lettres 3112 et 3158. B.

¹ L'abbé Sallier était mort le 9 janvier 1761; l'abbé de Saint-Cyr, le 14. Voyez tome LV, page 107. B.

corps qu'il n'en est éloigné; dites-lui que je respecterai et que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie ce corps dont la gloire m'intéresse. Tâchez, mon cher maître, de nous donner un véritable académicien à la place de l'abbé de Saint-Cyr, et un savant à la place de l'abbé Sallier. Pourquoi n'aurions-nous pas cette fois-ci M. Diderot? Vous savez qu'il ne faut pas que l'académie soit un séminaire, et qu'elle ne doit pas être la cour des pairs. Quelques ornements d'or à notre lyre sont convenables; mais il faut que les cordes soient à boyau, et qu'elles soient sonores.

On m'a mandé que vous aviez été à une représentation de *Tancrède*. Vous ne dûtes pas y reconnaître ma versification; je ne l'ai pas reconnue non plus. Les comédiens, qui en savent plus que moi, avaient mis beaucoup de vers de leur façon dans la pièce; ils auront, à la reprise, la modestie de jouer la tragédie telle que je l'ai faite.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici que je suis saisi d'une indignation académique quand je lis nos nouveaux livres. J'y vois qu'une chose est *au parfait*, pour dire qu'elle est bien faite. J'y vois qu'on a des intérêts à démêler *vis-à-vis* de ses voisins, au lieu d'avec ses voisins; et ce malheureux mot de *vis-à-vis* employé à tort, à travers.

On m'envoya, il y a quelque temps, une brochure dans laquelle une fille était bien *éduquée*, au lieu de bien *élevée*. Je parcours un roman du citoyen de Genève¹, moitié galant, moitié moral, où il n'y a ni galanterie, ni vraie morale, ni goût, et dans le-

¹ Julie. R.

quel il n'y a d'autre mérite que celui de dire des injures à notre nation. L'auteur dit qu'à la comédie les Parisiens *calquent les modes françaises* sur l'habit romain. Tout le livre est écrit ainsi; et, à la honte du siècle, il réussira peut-être.

Mon cher doyen, le siècle passé a été le précepteur de celui-ci; mais il a fait des écoliers bien ridicules. Combattez pour le bon goût; mais voudrez-vous combattre pour les morts?

Adieu. Je voudrais que vous fussiez ici; vous m'aideriez à rendre mademoiselle Corneille digne de lire les trois quarts de *Cinna*, et presque tout le rôle de Chimène et de Cornélie: je dis presque tout, et non pas tout; car je ne connais aucun grand ouvrage parfait, et je crois même que la chose est impossible.

3236. A M. DEODATI DE TOVAZZI¹.

Au château de Ferney, en Bourgogne, 24 janvier.

Je suis très sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne*; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

¹ La *Dissertation sur l'Excellence de la langue italienne*, par M. Deodati de Tovazzi, parut en 1761, in-8° de iv et 60 pages. On ne trouve pas à la suite les deux lettres dont D. de Tovazzi parle dans son certificat rapporté tome XLII, page 481. B.

Je crois, monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savants ont reçu la loi des ignorants. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs instruments. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins; et, après un très grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorants qui formèrent ces deux langues avaient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne; nous en avons aussi : mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino.* Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Eu-

rope ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rend si sonores : *Los rios, los hombres, las historias, las costumbres*. Il vous manque aussi les diphthongues, qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux : *Les rois, les empereurs, les exploits, les histoires*. Vous nous reprochez nos *e muets* comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e muets* que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. *Empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire*; toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*; reste donc quatre sons, *a, e, i, o*, qui finissent tous les mots italiens.

Pensez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit, pour la première fois,

.....e'l Capitano
Che'l gran sepolcro liberò di Cristo;

et

Molto egli oprò col senno, a con la mano?

LE TASSE, *Jérus. déliv.*, ch. I, st. 1.

Croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée? Comparez à cette triste uniformité, si fatigante pour un étranger; comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de Corneille :

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.

La Mort de Pompée, acte I, scène 1.

Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'Homère :

Εξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
Ατρεΐδης τε, ἀναξ ἀνδρῶν, καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

Iliade, liv. I, v. 6.

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise ou allemande, qui aura l'oreille un peu délicate : elle donnera la préférence au grec, elle souffrira le français, elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

¹ Vos poètes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* et *o*, qui finissaient tous les mots à l'infinitif, au passé, et au nominatif; ils disent *amar* pour *amare*, *nocqueron* pour *nocquerono*, *la stagion* pour *la stagione*, *buon* pour *buono*, *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacophonie; et c'est pour cela que vous finissez très souvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les Grecs ne firent jamais.

¹ Cet alinéa et le suivant ne sont ni dans le recueil de 1766, ni dans l'édition originale. R.

J'avoue que la langue latine dut long-temps paraître rude et barbare aux Grecs, par la fréquence de ses *ur*, de ses *um*, qu'on prononçait *our* et *oum*, et par la multitude de ses noms propres, terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux et des abbés en *i*.

Vous vantez, monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre ame. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté; vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre, *orgueil* tout seul. Cependant, monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloirie*, *présomption*, *outrecuidance*¹. Tous ces mots

¹ Mot très énergique et trop abandonné, est-il dit, entre deux parenthèses, dans le *Journal Encyclopédique*, 1^{er} février 1761. Voltaire se ser-

expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*.

Je sais, monsieur, que votre nation est très vaillante quand elle veut, et quand on le veut; l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très braves et de très grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto.

Mais, si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différents, qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillants, courageux, braves, etc.; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général ¹ qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs ² sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattants.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirèrent dans

vait volontiers des mots *outrecuidance* et *outrecuidant*, surtout en écrivant à ses amis. Deodati est appelé *outrecuidant* auteur, dans la lettre 3250. C.

¹ Le maréchal de Richelieu, en 1756. C.

² Le maréchal de Belle-Île, en 1742. — *Siècle de Louis XV*, t. XXI. C.

le petit-neveu ¹ du héros de la Valteline ², lorsque, ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce général, ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre, qui faisaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régiments, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, etc. Voyez, monsieur, que de termes pour un ! Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régiments à petits pas, et de les sauver du péril où leur valeur les jetait ; les conduisit en bravant les ennemis victorieux, et eut encore le courage de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

Vous pourrez encore voir, monsieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui ³ qui a gardé Cassel et Gottingen ⁴, malgré les efforts de soixante mille ennemis très valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance, et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui ⁵ qui a sauvé Vesel. Croyez donc, je vous prie, monsieur, que nous

¹ Le prince de Soubise, le 5 novembre 1757. — On voit dans une lettre à d'Argental, du 2 décembre 1757, que Voltaire savait à qui s'en tenir sur *l'intrépidité tranquille* de Soubise à Rosbach. Cf.

² Ce passage, ainsi que d'autres, fut falsifié dans le volume intitulé *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Parnasse* ; voyez t. XLII, p. 478, et ci-après, la lettre à D. de Tavazzi, du 9 septembre 1766. B.

³ Le maréchal de Broglie. Cf.

⁴ Le comte de Vaux commandait à Gottingue. B.

⁵ Le marquis de Schomberg fut chargé, par le marquis de Castries, de faire lever le siège de Vesel. B.

avons , dans notre langue , l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez , monsieur , sur le mot de *ragoût* ; vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets* , nos *plats* , nos *entrées* de table , et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison , je m'en porterais mieux ! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand* ; mais daignez plaindre , monsieur , nos gourmands , nos goulus , nos friands , nos mangeurs , nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant* ; ajoutez-y , s'il vous plaît , *docte* , *érudit* , *instruit* , *éclairé* , *habile* , *lettré* ; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs ; nous en avons autant que vous du temps de Marot , et de Rabelais , et de Montaigne ; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Pascal , les Bossuet , les Fénelon , les Péliisson , les Corneille , les Despréaux , les Racine , les Massillon , les La Fontaine , les La Bruyère , etc. ; nous avons laissé à Ronsard , à Marot , à du Bartas , les diminutifs badins en *otte* et en *ette* , et nous n'avons guère conservé que *fleurette* , *amourette* , *fillette* , *grisette* , *grandelette* , *vieillotte* , *nabote* , *maisonnette* , *villotte* ; encore ne les employons-nous que dans le style très familier. N'unitez pas le *Buonmat-*

tei ¹, qui, dans sa harangue à l'académie de la Crusca, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons*.

Vous possédez, monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillements de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots, finissant en *a, e, i, o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que, par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure; vous dansez en liberté, et nous dansons avec nos chaînes.

Mais, croyez-moi, monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'Olivet et Dumarsais ont composé sur la manière de bien parler notre langue; lisez M. Duclos; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie, et de grace, s'expriment MM. Dalmembert et Diderot. Quelles expressions pittoresques emploient M. de Buffon et M. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles!

Je finis cette lettre trop longue par une seule ré-

¹ Benoit Buonmattei, né en 1581 à Florence, mort en 1647. B.

flexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, etc.

3237. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 26 janvier.

Et ces yeux, ces yeux que vous fermez quand vous êtes content, se portent-ils mieux, mon cher ange?

J'ai un besoin très grand d'être fortement recommandé à M. de Villeneuve¹. Est-il possible que je n'aie besoin de personne dans le pays étranger, et que j'aie besoin d'un intendant en France, avec mes terres libres? Je ferai une belle requête pour M. le duc de Choiseul; mais je lui ai tant demandé de choses pour les autres, que je n'ose plus lui rien demander pour moi.

J'ai de terribles affaires sur les bras. Je chasse les jésuites d'un domaine usurpé par eux; je poursuis criminellement un curé; je convertis une huguenote; et ma besogne la plus difficile est d'enseigner la grammaire à mademoiselle Corneille, qui n'a aucune disposition pour cette sublime science.

Est-il vrai, monsieur et madame, mes anges tutélaires, est-il vrai qu'on joue *Tancrède*?

Est-il vrai qu'on joue aux Italiens une parade in-

¹ Dufour de Villeneuve, nommé intendant de Bourgogne en 1760. Cf.

titulée *le Comte de Boursoufle*¹, sous mon nom? Justice! justice! Puissances célestes, empêchez cette profanation; ne souffrez pas qu'un nom que vous avez toujours daigné aimer soit prostitué dans une affiche de la Comédie italienne. J'imagine qu'il est aisé de leur défendre d'imputer, dans les carrefours de Paris, à un pauvre auteur, une pièce dont il n'est pas coupable.

J'estime, mes anges, qu'il faut retrancher *Le Franc* de ce *Panta-odai*² à mademoiselle Clairon; nous le retrouverons bien une autre fois. Il ne faut pas souiller par une satire les louanges de Melpomène. En ôtant *Le Franc*, tout va, tout se lie.

Et le roman de Jean-Jacques! à mon gré, il est sot, bourgeois, impudent, ennuyeux; mais il y a un morceau admirable sur le suicide³, qui donne appétit de mourir.

Avez-vous vu celui de *La Popelinière* ou *Pouplinière*⁴?

Est-ce vous qui avez envoyé à M. de La Marche notre *Tancrède*?

Nous avons ici *Ximenès*, oui, le marquis de *Ximenès*⁵. Hélas! nous ne vous aurons pas. Nous basons le bout de vos ailes.

¹ Voyez, tome IV, ma Préface de *l'Échange*, qui est une version du *Comte de Boursoufle*. B.

² *Épître à Daphné*; voyez tome XIII. Le nom de *Le Franc* y est resté. B.

³ *La Nouvelle Héloïse*, partie III, lettre XXI. CL.

⁴ Voyez la lettre 3257. B.

⁵ D'Argental savait quels motifs graves Voltaire avait de se plaindre de *Ximenès*; voyez ma Préface du tome XXI. B.

3238. A M. MARMONTEL.

A Ferney, 27 janvier.

Après avoir été tant applaudi en vers ¹ à l'Académie, il faut que vous y soyez applaudi en prose, mon cher ami, dans un beau discours de réception. Vous fûtes d'abord mon disciple; vous êtes devenu mon maître; il faut que vous soyez mon confrère. Il me semble que cette place vous est due à plus d'un égard: ce sera une récompense du mérite, et une consolation de l'injustice que vous avez essuyée. Je ne regretterai Paris que le jour où je voudrais vous entendre et vous répondre. Je partagerai du moins tous vos succès, du fond de mes retraites. Si ma plume pouvait suivre mon cœur, je vous en dirais davantage; mais ma mauvaise santé me force d'être court quand l'amitié voudrait me rendre bien long. Nous avons ici M. de Ximenès, votre confrère en poésie. Il me paraît n'avoir nulle envie d'être le Rodrigue de la *Chimène* que nous possédons. Sur le nom du père de *Chimène*, mes respects à votre voisine ².

3239. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 30 janvier.

Mon divin ange et ma divine ange, amusez-vous de cet imprimé ³, et voyez comme on trouve des jé-

¹ L'académie française, en 1760, avait couronné l'auteur de l'*Épître aux poëtes*, intitulée *les Charms de l'Étude*. C'était le troisième triomphe de Marmontel en ce genre, et Voltaire le lui avait prédit. CL.

² Sans doute mademoiselle Clairon. CL.

³ Je ne sais quel peut être cet imprimé. B.

suites partout : mais aussi ils me trouvent. Je leur ai ôté la vigne de Naboth. Il leur en coûte vingt-quatre mille livres : cela apprendra à Berthier qu'il y a des gens qu'on doit ménager. Il s'agit à présent de poursuivre un sacrilège¹. Je serai aussi terrible dans le spirituel que dans le temporel.

Adorables anges, je demande grace pour ce beau mot :

« S'il y sert Dieu, c'est qu'il est exilé » ;

car vous savez que d'ordinaire disgrâce engendre dévotion. Oui, mort-dieu, je sers Dieu, car j'ai en horreur les jésuites et les jansénistes, car j'aime ma patrie, car je vais à la messe tous les dimanches, car j'établis des écoles, car je bâtis des églises, car je vais établir un hôpital, car il n'y a plus de pauvres chez moi, en dépit des commis des gabelles. Oui, je sers Dieu, je crois en Dieu, et je veux qu'on le sache.

Vous n'êtes pas contents du portrait du petit singe ? Eh bien ! en voici un autre :

Un petit singe, ignorant, indocile,
 Au sourcil noir, au long et noir habit,
 Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
 Répand sur moi ses phrases et sa bile.
 En grimaçant le monstre s'applaudit
 D'être à-la-fois et Thersite et Zoïle ;
 Mais, grâce au ciel, il est un roi puissant,
 Sage, éclairé, etc.

Le singe se reconnaîtra s'il veut ; je ne peux faire

¹ Ancien ; voyez tome XL, page 197. R.

² Variantes de l'*Épître* à Daphné-Clairon, où n'est pas épargné le petit singe Omer Joly de Fleury. Cf.

mieux quant à présent. Je n'ai que trois gardes; si j'en avais davantage, je vous réponds que tous ces drôles s'en trouveraient mal. Il faut verser son sang pour servir ses amis et pour se venger de ses ennemis, sans quoi on n'est pas digne d'être homme. Je mourrai en bravant tous ces ennemis du sens commun. S'ils ont le pouvoir (ce que je ne crois pas) de me persécuter dans l'enceinte de quatre-vingts lieues de montagnes qui touchent au ciel, j'ai, Dieu merci, quarante-cinq mille livres de rente dans les pays étrangers, et j'abandonnerai volontiers ce qui me reste en France pour aller mépriser ailleurs à mon aise, et d'un souverain mépris, des bourgeois insolents¹ dont le roi est aussi mécontent que moi.

Pardonnez, mes divins anges, à cet enthousiasme; il est d'un cœur né sensible; et qui ne sait point haïr ne sait point aimer.

Venons à présent au *tripot*, et changeons de style.

Vous vous plaignez de n'avoir point *Fanime*. Quoi! vous voulez donner tout de suite deux vieillards radoteurs qui grondent leurs filles: n'avez-vous pas de honte? ne sentez-vous pas quelle prodigieuse différence il y a entre la fin de *Tancrède* et la fin de *Fanime*? Attendez, vous dis-je, attendez Pâques fleuries. Je vous remercie bien humblement, bien tendrement de toutes vos bontés charmantes, et de votre tasse pour *la Muse limonadière*.

Je vois d'ici mademoiselle Clairon enchanter tous les cœurs; et si les sifflets sont pour moi, les batte-

¹ Les membres du parlement, qui, le 10 janvier 1761, avaient résolu d'adresser au roi de très humbles et très respectueuses *Remontrances*. Cf.

ments de mains sont pour elle. Je m'appelle Pancrace¹; mais je ne veux de ma vie gratter la porte d'aucun cabinet : j'aimerais mieux gratter la terre. Mon seul malheur, dans ce monde, c'est de n'être pas dans votre cabinet pour manger avec vous du parmesan, pour boire, car j'aime à boire, comme vous savez. Puissent les yeux de M. d'Argental ne pleurer qu'aux tragédies ! Les miens pleurent d'une absence qu'un parti triste, mais sagement pris, rend éternelle.

Une autre fois je vous parlerai du *Droit du Seigneur* ; je ne peux vous parler aujourd'hui que des justes droits que vous avez sur mon ame.

Je suis malingre ; j'ai dicté, et peut-être avec mauvaise humeur : excusez un vieillard vert.

3240. A M. LE BRUN.

Au château de Ferney, pays de Gex en Bourgogne,
par Genève, 30 janvier.

Permettez-moi, mousieur, d'être aussi en colère contre vous que je me sens pour vous d'estime et d'amitié. Vous auriez bien dû m'envoyer plus tôt la lettre insolente de ce coquin de Fréron, depuis la page 145 jusqu'à la page 164. Je n'insisterai point ici sur les mauvaises critiques qu'il fait de votre *Ode*. Parmi ses censures de mauvaise foi, il y en a quelques-unes qui pourraient éblouir, et, si vous réimprimez votre ode, je vous demande en grace de consulter quelque ami d'un goût sévère, et surtout de ménager l'impatience des lecteurs français, qui, d'or-

¹ Nom donné au pauvre auteur dans l'*Épître à Daphné* ; voyez t. XIII. B.

dinaire, ne peut souffrir dans une ode que quinze ou vingt strophes tout au plus. Le sujet est si beau, et il y a dans votre ode des morceaux si touchants, que vous vous êtes vous-même imposé la nécessité de rendre votre ouvrage parfait. Un des grands moyens de le perfectionner est de l'accourcir, et de sacrifier quelques expressions auxquelles l'oreille française n'est pas accoutumée.

Je n'ai jamais fait un ouvrage de longue haleine, sans consulter mes amis. M. d'Argental m'a fait corriger plus de deux cents vers dans *Tancrède*, et m'en a fait retrancher plus de cent; et la pièce est encore très loin de mériter les bontés dont il l'a honorée.

Croyez-moi, monsieur, il faut que nos ouvrages appartiennent à nos amis et à nous.

Vir bonus et prudens versus reprehendit inertes,
Culpabit duros.....

Hon., de Art. poet., v. 445-446.

Je me sens vivement intéressé à votre gloire, et je crois qu'il vous sera très aisé de rendre toute votre ode digne de votre génie, de la noblesse d'ame qui vous l'a inspirée, et du sujet intéressant qui en est l'objet.

Vous me pardonnerez sans doute la liberté que je prends; les soins que nous avons pris tous deux du grand nom de Corneille doivent nous lier à jamais. Je regarde jusqu'à présent comme un bienfait l'honneur et le plaisir que vous avez procurés à ma vieillesse; mademoiselle Corneille paraît mériter de plus tous les soins que vous avez pris d'elle. Ma nièce l'élève et la traite comme sa fille; mais plus le non-

de Corneille est respectable, et plus vos soins, ceux de M. Titon, et ceux de ma nièce, ont l'approbation de tous les honnêtes gens, plus l'outrage que Fréron ose faire à cette demoiselle et à vos bontés est punissable.

M. le chancelier et M. de Malesherbes peuvent lui permettre de dire son avis à tort et à travers sur des vers et de la prose; mais ils ne doivent certainement pas souffrir qu'il insulte personnellement madame Denis, mademoiselle Corneille, et vous-même, monsieur, qui nous avez procuré l'honneur que nous avons. Le nom de Lamoignon est respectable, mais celui de Corneille l'est aussi; et, sans compter deux cents ans de noblesse qui sont dans la famille des Corneille, la France doit aimer assez ce nom pour demander le châtimement du coquin qui ose insulter la seule personne qui le porte.

Madame Denis est née demoiselle, et est veuve d'un gentilhomme mort au service du roi: elle est estimée et considérée; toute sa famille est dans la magistrature et dans le service. Ces mots de Fréron: « Mademoiselle Corneille va tomber entre bonnes mains, » méritent le carcan.

Le sieur L'Écluse, qui n'avait certainement que faire à tout cela, se trouve insulté dans la même page; il est vrai qu'étant jeune il monta sur le théâtre; mais il y a plus de vingt-cinq ans qu'il exerce avec honneur la profession de chirurgien-dentiste. Il est faux qu'il loge chez moi; il y est venu il y a

* Voyez ci-dessus, page 243. B.

un an pour avoir soin des dents de ma nièce¹. Je le traite, dit-il, comme mon frère, et il insinue que je ne fais nulle différence entre une demoiselle de condition du nom de Corneille, et un acteur de la Foire. J'ai reçu M. de L'Écluse avec amitié, et avec la distinction que mérite un chirurgien habile et un homme très estimable tel que lui. Il y a, d'ailleurs, quatre mois entiers qu'il n'est plus chez moi, et qu'il exerce sa profession à Genève, où il est très honorablement accueilli. J'enverrai, s'il le faut, les témoignages des syndics de Genève, qui certifieront tout ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Le résultat de la lettre insolente de Fréron est que vous m'avez envoyé une fille de qualité pour être élevée par une danseuse de corde. C'est outrager aussi M. Titon, mademoiselle de Vilgenou, madame votre femme, et tous ceux qui se sont intéressés à l'éducation de mademoiselle Corneille. Je ne doute pas que si vous présentez les choses sous ce point de vue à monseigneur le prince de Conti, il ne trouve que Fréron mérite punition. On devrait en parler aux ministres, et je crois même que c'est une affaire du ressort du lieutenant criminel ; jamais rien n'a été plus marqué au coin du libelle diffamatoire que ses quatre lignes de la page 164. Vous pourriez, monsieur, engager son père à signer un pouvoir à un procureur. Ma nièce, M. de L'Écluse, et moi, nous pourrions intervenir au procès. Je vous supplie, monsieur, de m'instruire au plus tôt de ce que vous aurez fait, et de me dire ce qu'on me conseille

¹ Madame Denis. B.

de faire. Nous allons, d'ailleurs, envoyer nos plaintes à monsieur le chancelier. Voici copie de la lettre de madame Denis*.

Je vous présente mes respects. VOLTAIRE.

N. B. Il faut mettre la page 164 entre les mains de mon procureur, nommé Pinou du Coudrai, rue de Bièvre, et attaquer Fréron à la Tournelle ; c'est le droit de la noblesse.

3241. A M. LE BRUN.

A Ferney, 31 janvier.

Il est, monsieur, de la plus grande importance de venger le nom de Corneille et le public. Voici le

* LETTRE DE MADAME DENIS A MONSIEUR LE CHANCELIER DE FRANCE.

Ferney, 30 janvier.

« Je me joins au cri de la nation contre un homme qui la déshonore. Un nommé Fréron insulte toutes les familles : il m'outrage personnellement, moi, mademoiselle Corneille, alliée à tout ce qu'il y a de plus grand en France, et portant un nom plus respectable que ses alliances. Je suis la veuve d'un gentilhomme mort au service du roi ; je prends soin de la vieillesse de mon oncle, qui a l'honneur d'être connu de vous. J'ai recueilli chez moi la petite-nièce du grand Corneille, et je me suis fait un honneur de présider à son éducation. Ce n'est pas au nommé Fréron, dont on tolère les impertinentes feuilles sur des points de littérature, à oser entrer dans le secret des familles, à insulter la noblesse, et à voircir publiquement de couleurs abominables une bonne action qu'il est fait pour ignorer. Sa page 164 est un libelle diffamatoire ; nous en demandons justice, moi, mademoiselle Corneille, mon oncle, et un autre citoyen, tous également outragés.

« Si cette insolence n'était pas réprimée, il n'y aurait plus de familles en sûreté.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

— Le chancelier était Guillaume de Lamoignon, né le 6 mars 1683, mort en 1772, père de Malesherbes. B.

certificat¹ de madame Denis et la procuration du sieur L'Écluse. Ce chirurgien a droit de demander justice d'un outrage qui peut le décréditer dans l'exercice de sa profession. Je paierai bien volontiers tous les frais du procès. Cet infame Fréron n'est pas digne de sentir vos beaux vers : qu'il sente la force de votre prose et le bras de la justice. Le bon homme Corneille, conduit par vous, écrasera le monstre.

Je vous embrasse avec la plus tendre amitié et la plus parfaite estime. VOLTAIRE.

3242. A M. THIERIOT.

A Ferney, 31 janvier.

Je reçois des lettres bien aimables de M. Damilaville et de M. Thieriot ; j'en avais grand besoin, car mes contemporains meurent de tous côtés, et je me porte assez mal. Cependant l'*Épître* à mademoiselle Clairon sera envoyée à mes amis probablement par la poste prochaine, après quoi j'aurai grand soin de tout ce qu'ils me recommandent : il faut mourir au lit d'honneur.

Je suis très fâché que les impies aient rayé de ma pancarte *le culte et les exercices de religion*², parce que je remplis tous ces devoirs avec la plus grande exactitude. On ne devait pas non plus mettre *dans*

¹ A cette lettre étaient joints le certificat de madame Denis et la procuration signée L'Écluse du Tilloy, donnant pouvoir de poursuivre, en son nom, réparation, dommages et intérêts. (Note de Ginguené, éditeur des Œuvres de Le Brun.)

² Voyez tome XL, pages 195-96. B.

les terres, au lieu de *mes terres*, parceque je ne suis pas obligé d'aller à la messe dans les terres d'autrui, mais je suis obligé d'y aller dans les miennes. Mes amis verront la preuve de ce que je prends la liberté de leur représenter dans ma lettre ¹ à M. le marquis Albergati.

La nécessité de remplir tous les devoirs de la religion chez moi m'est d'autant plus sévèrement imposée, que je suis comptable de l'éducation que je donne à mademoiselle Corneille. J'ai lu malheureusement la page 164 de Fréron ², dans laquelle il dit « que je fais élever mademoiselle Corneille, au sortir du couvent, par un bateleur de la Foire, que *je traite en frère* depuis un an; et que mademoiselle Corneille aura une plaisante éducation. »

Ces lignes diffamatoires sont d'autant plus punissables, qu'elles outragent personnellement mademoiselle Corneille, et surtout madame Denis, ma nièce, qui l'élève comme sa fille. Mes amis et le public sentiront aisément que mademoiselle Corneille, étant chez moi, ne peut jamais trouver un mari que par la conduite la plus irréprochable. Fréron la perd sans ressource, en avançant faussement que je la fais élever par L'Écluse. Il est très faux que L'Écluse soit chez moi; il y a environ six mois qu'il exerce sa profession de chirurgien-dentiste à Genève, et qu'il n'est sorti de cette ville. Madame Denis, qui l'avait mandé, il y a environ huit mois, pour lui accommoder les dents, ne l'a pas revu deux fois depuis ce temps-

¹ Lettre 3203. Cx.

² Voyez la note, page 243. B.

là; il travaille sans relâche à Genève, et y rend de très grands services.

Il est très permis au nommé Fréron de critiquer tant qu'il voudra des vers et de la prose, mais il ne lui est permis ni d'attaquer une dame, veuve d'un gentilhomme mort au service du roi, ni une demoiselle alliée aux plus grandes maisons du royaume, et qui porte un nom plus grand que ses alliances; ni même le sieur L'Écluse, qui peut avoir joué autrefois la comédie, mais qui est chirurgien du roi de Pologne, et auquel le reproche d'avoir été acteur peut faire un très grand tort dans sa profession. Ces trois diffamations réunies forment un corps de délit dont il est nécessaire de demander justice. Le père de mademoiselle Corneille outragée doit agir en son nom sans aucun délai.

La poste va partir; je n'ai que le temps d'ajouter à ma lettre que je persiste toujours dans mon opinion sur les finances. Il y a eu beaucoup de dissipation et de brigandage, je l'avoue; mais quand on a contre les Anglais une guerre si funeste, il faut, ou que toute la nation combatte, ou que la moitié de la nation s'épuise à payer la moitié qui verse son sang pour elle. J'ai une pension du roi, je rougirais de la recevoir tant qu'il y aura des officiers qui souffriront¹.

Je suis pénétré de la plus tendre reconnaissance pour toutes les bontés assidues de M. Damilaville et de M. Thieriot. *Plura alias.*

¹ Voyez la lettre à madame de Lutzelbourg, du 10 mars 1761. B.

3243. A MADAME DE FONTAINE¹.A Ferney, 1^{er} février.

Puisque vous aimez la campagne, ma chère nièce, je vous envoie la petite *Épître* adressée à votre sœur *sur l'agriculture*². Le droit de champart, et tous les droits seigneuriaux que vous avez, ne sont pas si favorables à la poésie que la charrue et les moutons. Virgile a chanté les troupeaux et les abeilles, et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et les inutilités de Paris, et dans votre heureux goût pour les douceurs de la retraite.

Il est vrai que Ferney est devenu un des séjours les plus riants de la terre. Je joins à l'agrément d'avoir un château d'une jolie structure, et celui d'avoir planté des jardins singuliers, le plaisir solide d'être utile au pays que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai obtenu du Conseil le dessèchement des marais qui infectaient la province, et qui y portaient la stérilité. J'ai fait défricher des bruyères immenses; en un mot, j'ai mis en pratique toute la théorie de mon *Épître*. Si vous ne venez pas voir cette terre qui doit vous appartenir un jour, je vous avertis que je viendrai bouleverser Hornoy, y planter, et y bâtir; car

¹ Cette lettre, telle qu'elle est ici, est composée de fragments de plusieurs, ainsi que j'en ai déjà fait la remarque, tome XL, page 369. Le commencement doit être des premiers mois de 1761, mais le dernier alinéa, où il est question du *Sermon du rabbin Akib*, ne peut qu'être postérieur à septembre 1761. B.

² Voyez cette *Épître sur l'agriculture*, tome XIII. B.

il faut que je me serve de la truelle ou de la plume.

Lekain devait venir jouer la comédie avec nous à Pâques; mais il m'a fallu communier sans jouer. J'ai édifié mes paroissiens, au lieu de les amuser; et M. de Richelieu s'est avisé de mettre Lekain en pénitence dans ce saint temps.

Je veux vous donner avis de tout. L'impératrice de Russie m'avait envoyé son portrait avec de gros diamants : le paquet a été volé sur la route. J'ai du moins une souveraine de deux mille lieues de pays dans mon parti; cela console des cris des polissons. Ma chère nièce, je fais encore plus de cas de votre amitié. Adieu; j'embrasse tout ce que vous aimez.

Est-il vrai que la Dubois récite le rôle d'Atide comme une petite fille qui ânonne sa leçon?

Les *Étrennes* du chevalier de Molmire ne paraissent pas vous être dédiées¹. Ne montrez le *Sermon du bon rabbin Akib*² qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de Dieu. Savez-vous que j'avais autrefois une pension que je perdis en perdant la place d'historiographe? Le roi vient de m'en donner une autre, sans qu'assurément j'aie osé la demander; et M. le comte de Saint-Florentin m'envoie l'ordonnance pour être payé de la première année. La façon est infiniment agréable. Je soupçonne que c'est un tour de madame de Pompadour et de M. le duc de Choiseul.

¹ Les Chevaux et les Anes, étrennes aux sots; voyez tome XIV. B.

² Voyez ma note, tome XL, page 369. B.

3244. A M. L'ABBÉ DE LA PORTE¹.

2 février.

Je réitère à M. l'abbé de La Porte toutes les assurances de mon estime pour lui et de ma reconnaissance. La première feuille de l'année 1761 m'a paru un chef-d'œuvre en son genre. J'ai toujours sur le cœur que messieurs de la poste n'aient pas daigné lui faire parvenir, il y a trois mois, mon paquet et ma lettre. Je lui fais mes sincères remerciements.

3245. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 2 février.

Anges de paix, mais anges de justice, voici le *Panta-odai* du sieur Abraham Chaumeix, tel qu'on me l'a envoyé de Paris; je l'ai fait copier fidèlement. Je ne connais point

« Le petit singe à face de Thersite »;

mais si cet homme est tel qu'on me le mande, il mérite l'exécration publique, et je ne connais personne qui doive craindre de démasquer un personnage si

¹ Joseph de La Porte, né à Belfort (Haut-Rhin) en 1713; mort en décembre 1779. Il avait d'abord travaillé à quelques ouvrages périodiques, en société avec Fréron, et, entre autres, à l'*Année littéraire*. Brouillé momentanément avec le principal auteur de ce journal, l'abbé de La Porte commença, en 1758, à publier l'*Observateur littéraire*. La première feuille de cet écrit périodique pour l'année 1761, dont Voltaire parle ici comme d'un chef-d'œuvre en son genre, contenait un article sur l'*Année littéraire*, journal dans lequel l'abbé de La Porte voyait « un dessein formé de censurer, « d'avilir, de décrier des chefs-d'œuvre, et nos écrivains les plus célèbres « placés au-dessous des plus obscurs littérateurs. » CL. — Voyez tome XL, page 240. B.

² Voyez la lettre à Diderot, du 9 février, n° 3252. B.

ridicule et si odieux. Quand on joint les mensonges de Sinon au style de Zoïle, à l'impudence de Thersite, et à la figure de Ragotin, on doit s'attendre de recevoir en public le châtement qu'on mérite; et ceux qui n'ont pas la force en main pour se venger font très bien de payer les Thersite et les Zoïle dans leur propre monnaie. Se reconnaîtra qui voudra dans cette fidèle peinture. On n'en craint point les conséquences, on est bien aise même que Thersite sache à quel point on le hait et on le méprise; on en fera profession publique quand il le faudra. Le chevalier d'Aidie¹ vient de mourir en revenant de la chasse; on mourra volontiers après avoir tiré sur les bêtes puantes. D'ailleurs on n'a rien à perdre en France, et on trouvera partout ailleurs des établissements assez avantageux pour braver avec sécurité, et pour confondre avec les armes de la vérité, les délateurs hypocrites et les calomniateurs impudents. Je ne connais l'homme² dont il est question qu'à ces titres; et si je le rencontrais, je le lui dirais en face, s'il a une face.

Pardonnez, mes divins anges, à cette petite digression un peu aigrette; il y a long-temps que je couve ce fiel dans le fond de mon cœur; voilà ma bile purgée. Je me rends à tous les charmes de votre commerce, à votre douceur, à vos graces. Je suis doux comme vous, quand je me suis vengé.

¹ Retiré dans ses terres en Périgord depuis la mort de mademoiselle Aïssé, sa maîtresse (voyez tome LVII, page 518), il mourut en 1758, après avoir marié la fille qu'il eut d'elle à un gentilhomme de ses voisins. B.

² Omer Joly de Fleury, avocat général. Ct.

Je ne crois pas que l'auteur du *Panta-odai* doive le lâcher si tôt. Il n'y a que Thieriot, je crois, qui en soit en possession. Je lui mande d'attendre, et il attendra. Il faut tendre actuellement toutes les cordes de son ame pour punir Fréron de son insolence, et pour lui procurer quelque peine afflictive salutaire, qui lui apprenne à ne plus insulter une fille de condition, et le nom de Corneille, dans ses infamies littéraires. L'Ecluse, qui n'est point celui de l'Opéra-Comique, mais chirurgien du roi de Pologne, a donné sa procuration, et demande justice. Madame Denis a envoyé son certificat. Le nommé Fréron est très punissable, et le procès criminel ne sera pas long. Le Brun a toutes les pièces; il ne manque que la procuration du bon homme Corneille : je mets le tout sous votre protection. Vous êtes bon, mais vous êtes ferme; et c'est ici qu'il faut l'être. Mon contemporain ¹, le président de La Marche, m'a écrit une lettre pleine d'esprit.

Le maréchal de Belle-Ile est-il mort ²? M. de Choiseul a-t-il la guerre? M. de Chauvelin, le ministère de paix?

Pleurez-vous toujours? Je pleure votre absence.

3246. A M. LE BRUN.

2 février.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous écrire encore au sujet de mademoiselle Corneille; vous ne laisserez

¹ Voltaire était l'aîné, de quelques mois seulement, du président à qui est adressée plus haut la lettre 3229. CL.

² Oui, le 26 janvier 1761. — Choiseul remplaça Belle-Ile au ministère de la guerre, tout en restant chargé des affaires étrangères. CL.

point votre bonne œuvre imparfaite, et, après l'avoir sauvée de la pauvreté, vous la sauverez du déshonneur. J'écris à M. du Molard en conformité ¹.

Vous avez dû recevoir le certificat de madame Denis; voici celui du résident de France. J'ai eu l'honneur de vous envoyer la procuration du sieur L'Écluse du Tilloy, pour se joindre à la plainte de M. Corneille. Le sieur L'Écluse n'est point celui qui a monté sur le théâtre de la Foire ², je le crois son cousin; il est seigneur de la terre du Tilloy en Gâtinais ³.

Je vous réitère, monsieur, qu'il ne s'agit que d'une procuration de M. Corneille; que l'affaire ne fera nulle difficulté; que Fréron sera condamné à une peine infamante et à de gros dédommagements. Je suis bien sûr que vous saisirez une occasion aussi favorable, et que M. d'Argental vous aidera de tout son pouvoir. Ce n'est point au parlement qu'il faut s'adresser, comme je le croyais, mais au lieutenant criminel, dont le nommé Fréron est naturellement le gibier.

Je vous réitère encore, monsieur, que j'ai été indispensablement obligé d'envoyer un petit avertissement ⁴, pour faire savoir que votre libraire a eu tort de mettre l'édition de vos lettres et des miennes sous le nom de Genève. C'est une chose très importante

¹ La lettre à du Molard est perdue. B.

² Voltaire dissimulait ici la vérité, dans l'intention d'empêcher Fréron de nuire à Marie Corneille. Cf.

³ La seigneurie du Tilloy, possédée par L'Écluse, qui débuta à l'Opéra-Comique en 1737; elle est située près de Montargis, dans le Gâtinais océanais. Cf.

⁴ Voyez tome XL, page 194. B.

pour moi ; il ne faut pas qu'on croie dans le public que je fasse imprimer à Genève aucune brochure. En effet , on n'en imprime aucune dans cette ville , dont je suis éloigné de deux lieues , et il est nécessaire qu'on le sache : vous en sentez toutes les conséquences.

Je vous ai rendu , monsieur , toute la justice que je vous dois dans cet avertissement , et je me suis livré à tout ce que mon goût et mon cœur m'ont dicté. Je confie à votre amitié et à votre prudence la copie de la lettre que j'écrivis à ce sujet ¹. Soyez persuadé , monsieur , que je vous suis attaché comme le père de mademoiselle Corneille doit vous l'être.

Je présente mes respects à madame Le Brun.

VOLTAIRE.

3247. A. M. SAURIN.

Ferney , 2 février.

Toutes les fois qu'un des frères gratifie le public de quelque bon ouvrage auquel on applaudit ², je me jette à genoux dans mon petit oratoire ; je remercie Dieu , et je m'écrie : O Dieu des bons esprits ! Dieu des esprits justes , Dieu des esprits aimables , répands ta miséricorde sur tous nos frères ; continue à confondre les sots , les hypocrites et les fanatiques ! Plus nos frères feront de bons ouvrages , en quelque genre que ce puisse être , plus la gloire de ton saint nom sera étendue. Fais toujours réussir les sages , fais sif-

¹ Cette lettre est perdue , si ce n'est celle à du Molard , n° 3225. B.

² *Les Mœurs du temps*, comédie en un acte et en prose , jouée le 22 décembre 1760. B.

fler les impertinents. Puissé-je voir, avant de mourir, ton fidèle serviteur Helvétius et ton serviteur fidèle Saurin dans le nombre des Quarante!

Ce sont les vœux les plus ardents du moine *Vol-tarius*, qui, du fond de sa cellule, se joint à la communion des frères, les salue, et les bénit dans l'esprit d'une concorde indissoluble. Il se flatte surtout que le vénérable frère Helvétius rassemblera, autant qu'il pourra, les fidèles dispersés, les sauvera du venin du basilic, et de la morsure du scorpion, et des deuts des Fréron et des Palissot. Nous recommandons aussi aux combattants du Seigneur les persécuteurs fanatiques qu'il faut dévouer à l'exécration publique.

Pourquoi l'auteur des *Mœurs du temps*, qui peint si bien son monde, ne peindrait-il pas un Omer?

Car est le peintre indigne de louange,
Qui ne sait peindre aussi bien diable qu'ange.

MAROT ¹.

J'embrasse frère Saurin bien tendrement. Frère V.

3248. A M. DAMILAVILLE.

Ferney, 2 février.

Je réitère à M. Damilaville et à M. Thieriot mes sincères remerciements de la bonté qu'ils ont de publier ma déclaration ² sur mes lettres et sur celles de madame Denis, imprimées à Paris sous le nom de Genève. Il m'est très important que Genève, qui n'est qu'à une lieue de mon séjour, ne passe point

¹ Épître à ceux qui, après l'Épigramme du beau ténin, en firent d'autres. B.

² C'est l'*Avís* que j'ai imprimé tome XL, page 194. B.

pour un magasin clandestin d'éditions furtives. Je leur ai très grande obligation de vouloir bien détruire ce soupçon injuste, qui n'est déjà que trop répandu.

Je les supplie aussi très instamment de ne rien changer à ma déclaration. L'article du *culte* et des devoirs de la *religion* est essentiel ¹. Je dois parler de ces devoirs, parceque je les remplis; et que surtout j'en dois l'exemple à mademoiselle Corneille que j'élève. Il ne faut pas qu'après les calomnies punissables de Fréron, on puisse soupçonner que madame Denis et moi nous ayons fait venir l'héritière du nom de Corneille aux portes de Genève, pour ne pas professer hautement la religion du roi et du royaume. On a substitué à cet article nécessaire que *je m'occupe de ce qui intéresse mes amis*. On doit concevoir combien cela est déplacé, pour ne rien dire de plus. Je ne dois point compte au public de ce qui intéresse mes amis, mais je lui dois compte de la religion de mademoiselle Corneille.

J'insiste, avec même chaleur, sur le changement qu'on veut faire dans ce que je dis de l'*Ode* de M. Le Brun. Je dis qu'il y a dans son ode *des strophes admirables*, et cela est vrai. Les trois dernières surtout me paraissent aussi sublimes que touchantes; et j'avoue qu'elles me déterminèrent sur-le-champ à me charger de mademoiselle Corneille, et à l'élever comme ma fille. Ces trois dernières strophes me paraissent *admirables*, je le répète. Vous voulez mettre à la place *sentiments admirables*; mais un sentiment de compassion n'est point admirable: ce sont ces stro-

¹ Voyez le texte et ma note, tome XL, pages 195-96. B.

phes qui le sont. Je demande en grace qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire. Je sais bien qu'il y a des longueurs dans l'ode, et des expressions hasardées. Le partage de M. Le Brun est de rendre son ode parfaite en la corrigeant; et le mien est de louer ce que j'y trouve de parfait.

Observez, je vous prie, mes chers amis, que M. Le Brun trouverait très mauvais que je me bornasse à faire l'éloge de ses sentiments, quand je lui dois celui des beautés réelles qui sont dans son ode.

Je renvoie à mes deux amis l'*Épître* d'Abraham Chaumeix à mademoiselle Clairon, telle que je l'ai reçue de Paris. M. Thieriot peut se donner le plaisir de porter ces étrennes à Melpomène. Mon correspondant de Paris a mis l'abbé Guyon en note¹; d'autres prétendent qu'il fallait un autre nom. *Valete*.

M. Thieriot ne se dessaisira pas du *Panta-odai*².

3249. A M. LE BRUN.

A Verney, 6 février.

Mon cher correspondant saura que le lieutenant de police envoya ordre à ce nommé Fréron, il y a un mois, de venir chez lui, et qu'il lui lava sa tête d'âne, au sujet de mademoiselle Corneille. C'est à madame Sauvigni³ que nous en avons l'obligation; je croyais que M. Le Brun en était instruit.

¹ Voyez cette note (tome XIII): elle porte sur le vers qui commence par *Bel esprit faux*. B.

² C'était le premier titre de l'*Épître à Daphné* (mademoiselle Clairon), du 1^{er} janvier 1761. B.

³ Madame Berthier de Sauvigni, femme de l'intendant de Paris, sœur de Durei de Morsan. Voltaire fut en correspondance avec elle. CL.

J'attends *l'Ane littéraire*¹ avec bien de l'impatience.

Les *Anecdotes*² sur Fréron sont du sieur La Harpe, jadis son associé, et fripouillé par lui. Thieriot m'a envoyé ces *Anecdotes* écrites de la main de La Harpe.

Voici quelques exemplaires qui me restent. On m'assure que tous les faits sont vrais.

Le d'Arnaud³ dont vous me parlez, monsieur, a été nourri et pensionné par moi, à Paris, pendant trois ans. C'était l'abbé Moussinot, chanoine de Saint-Merri, qui payait la rente-pension que je lui faisais. Je le fis aller à la cour du roi de Prusse; dès-lors il devint ingrat: cela est dans la règle.

Je suis fâché que l'avocat⁴ de mademoiselle Clairon ait fait un plat livre, plus fâché qu'on l'ait brûlé, et plus fâché encore que notre siècle soit si ridicule.

Mille tendres amitiés.

VOLTAIRE.

325b. A. M. DAMILAVILLE.

6 février.

J'abuse un peu, monsieur, des bontés de l'aimable correspondant que Dieu m'a donné: voici encore un exemplaire de la lettre *al signor Albergati*⁵, avec la jolie estampe de Gravelot.

¹ *L'Ane littéraire, ou les Aneries de M^r. Aliboron, dit Fr. (Fréron)*, devait se publier tous les quinze jours par cahier de 72 pages in-12. Je crois que la collection se compose d'un seul volume in-12 de 14 et 129 pages, que j'ai sous les yeux. Le Brun en était l'auteur. B.

² Voyez tome XL, page 230. B.

³ Baculard d'Arnaud. CL.

⁴ Voyez ma note, tome XL, page 315. B.

⁵ Celle du 23 décembre 1760, n^o 3203. B.

Voici à présent tous mes besoins, que j'expose à votre charité.

Je voudrais que M. de Saint-Foix pût voir la lettre à M. Albergati; c'est une petite amende honorable qu'on lui doit. Je voudrais que la petite vengeance honnête que j'ai prise de l'outrécuidant auteur de l'*Excellence italienne*¹ fût publique, et que copie collationnée fût envoyée aux intéressés dudit mémoire. Je voudrais que M. Thieriot n'atténuaît point les témoignages d'estime que je dois à M. Le Brun²; et que M. Le Brun fît punir Martin Fréron, non pas d'avoir trouvé son ode mauvaise, mais d'avoir outragé personnellement M. Corneille, sa fille, et madame Denis, qui daigne lui donner l'éducation la plus respectable.

Il me semble que tous les honnêtes gens devraient se liguier pour obtenir le châtiment de Martin : car enfin, monsieur, quelle famille sera en sûreté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition sort du couvent pour être élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de cinquante francs par mois³? Si l'on abandonne ainsi l'honneur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même.

Je prie M. Thieriot de vouloir bien m'envoyer les recueils I, L.⁴ : je sais bien que ces petits recueils ne

¹ Voyez la lettre 3236. B.

² Voyez le troisième alinéa de la lettre 3248. B.

³ Voyez ma note, pages 114-115. B.

⁴ La suite du *Recueil A, B, C, D*, etc.; voyez ma note, p. 251. B.

sont qu'un artifice d'éditeur pour attraper de l'argent, et qu'il est même fort impertinent de vendre en détail, en des *in-12*, ce qui se trouve dans des *in-folio*; mais puisque j'ai H, il faut bien avoir I.

J'ai lu le roman de Rousseau, mais j'attends avec une impatience extrême celui de La Popelinière¹.

Mille tendres amitiés à tous les frères; je les prie de s'unir toujours à moi dans l'amour de Dieu et du roi, et dans la haine des hypocrites et des fanatiques.

3251. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 février.

De profundis clamavi. J'ignore tout du pied de mes Alpes. Joue-t-on *Tancrède*? personne ne m'en dit mot. Réussit-elle? est-elle tombée? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire² à M. le duc de Choiseul!

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!

LA FONTAINE, VII, 9.

Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux ministères à-la-fois! plus de plaisirs, plus de sopuers. Il est mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiselle Corneille paraît-il aussi important à mes augez qu'à moi? ont-ils le temps d'y penser? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires? je ne sais par quel oubli je n'ai pas répondu à Lekain. Il y a un arrangement pour *Œdipe*. Eh! mon cher

¹ Voyez lettre 3257. B.

² Cette lettre, comme tant d'autres de Voltaire à Choiseul, est restée inconnue. CL.

ange, n'êtes-vous pas le maître absolu de tout ? à quoi sert ma voix ? Je n'en fais usage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles sont bien distribués; oui, tout est bien. Mais M. de Richelieu est-il à Versailles? entrera-t-il au conseil ? et maître Omer, que fait-il brûler ? quel plat et calomnieux réquisitoire fait-il imprimer ? J'ai cet homme en tête. J'aime l'*Ecclésiaste*¹; le roi l'avait lu à son souper. Il fut fait pour madame de Pompadour. Et un Omer !... Ah !

Ce petit singe à face de Thersite²

doit être puni. Que je hais ces monstres ! Plus je vais en avant, plus le sang me bout. Le roman de Jean-Jacques excite aussi un peu ma mauvaise humeur.

Ne regrettez-vous pas le chevalier d'Aidie³ ? Tous nos contemporains s'en vont. Je n'ai que deux jours à vivre ; mais je les emploierai à rendre les ennemis de la raison ridicules.

Je baise le bout de vos ailes ; mais vos yeux ! vos yeux !

3252. A M. DALEMBERT.

A Ferney, 9 février.

Mon cher et grand philosophe, vous devenez plus nécessaire que jamais aux fidèles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Prusse ; un général ne doit point quitter son armée. J'ai vu un extrait de votre Discours⁴ à l'académie :

¹ Le *Précis de l'Ecclésiastique* ; voyez tome XII. C.

² Voyez lettre 3239. B.

³ Voyez ma note, page 290. B.

⁴ Ce discours, lu à l'académie française, dans une séance publique, le 19

en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux des gens de lettres. Je sais avec quelle bonté vous avez parlé de moi; j'y suis d'autant plus sensible, que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des Cerbères; mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration. Pouvez-vous me confier le discours entier? Vous savez que je n'ai pas abusé de la première faveur¹; je serai aussi discret sur la seconde.

M. de Malesherbes insulte la nation en permettant les infames personnalités de Fréron: on aurait dû lui faire déjà un procès criminel. Ce n'est pas de M. de Malesherbes que je parle. De quel droit ce malheureux ose-t-il insulter mademoiselle Corneille, et dire que « son père, qui a un emploi à cinquante francs par mois, la tire de son couvent pour la faire élever chez moi par un bateleur de la foire? » Une calomnie si odieuse est capable d'empêcher cette fille de se marier: Mon cher philosophe, je vous jure que nous donnons à mademoiselle Corneille l'éducation que nous donnerions à une Montmorency ou à une Châtillon, si on nous l'avait confiée. Nous y mettons nos soins, notre honneur. Si on ne punit pas ce Fréron, on est bien lâche. J'espère encore dans les sentiments d'honneur qui animent M. Titon et M. Le Brun. Il n'y a qu'à faire signer une procuration au bon homme Corneille, et la chose ira d'elle-même.

janvier 1761, est intitulé *Réflexions sur l'Histoire*. Diderot y faisait un éloge indirect et délicat de Voltaire arrachant la famille du grand Corneille à l'indigence où elle languissait ignorée. Ck.

¹ Voyez le commencement de la lettre 3131. Ck.

Vous n'avez pas probablement toute l'Épître ¹ d'Abraham Chaumeix à mademoiselle Clairon. Je ne crois pas qu'il faille la publier si tôt; il faut attendre du moins que Clairon soit guérie, et Fréron châtié.

Ne mettez-vous point Diderot dans l'académie? Personne ne respecte l'abbé Le Blanc ² plus que moi; mais je ne crois pas qu'avec tout son mérite il doive passer devant Diderot.

Un grand homme comme lui devrait au contraire employer son crédit pour procurer à M. Diderot cette faible consolation de toutes les injustices qu'il a essuyées. Nous remettons tout à votre prudence; vous savez agir comme écrire.

Votre Chaumeix ne s'appelle-t-il pas Sinon dans son nom de baptême? n'est-il pas détaché par quelque Ulysse, et Omer n'est-il pas dans le cheval?

Il y a des gens assez malavisés pour dire que

. Le petit singe à face de Thersite ³

s'appelle un Omer dans le pays des singes: voyez la méchanceté! Je pense que voici le temps de faire sentir aux pédants en rabat, en soutane, en perruque, en cornette, qu'on les brave autant qu'on les méprise.

Pour moi, qui n'ai que deux jours à vivre, je les mettrai à persécuter les persécuteurs; mais surtout je les mettrai à vous aimer.

¹ L'Épître à *Daphné*; voyez tome XIII. B.

² Voyez tome LII, page 195. B.

³ Voyez la lettre à d'Argental, du 30 janvier. B.

3253. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 février.

Voici la plus belle occasion , mon cher ange , d'exercer votre ministère céleste. Il s'agit du meilleur office que je puisse recevoir de vos bontés.

Je vous conjure , mon cher et respectable ami , d'employer tout votre crédit auprès de M. le duc de Choiseul , auprès de ses amis ; s'il le faut , auprès de sa maîtresse , etc., etc. Et pourquoi osé-je vous demander tant d'appui , tant de zèle , tant de vivacité , et surtout un prompt succès ? pour le bien du service , mon cher ange ; pour battre le duc de Brunswick. M. Gallatin , officier aux gardes suisses , qui vous présentera ma très humble requête , est de la plus ancienne famille de Genève ; ils se font tuer pour nous , de père en fils , depuis Henri IV. L'oncle de celui-ci a été tué devant Ostende ; son frère l'a été à la malheureuse et abominable journée de Rosbach , à ce que je crois ; journée où les régiments suisses firent seuls leur devoir. Si ce n'est pas à Rosbach , c'est ailleurs ; le fait est qu'il a été tué ; celui-ci a été blessé. Il scrt depuis dix ans ; il a été aide-major , il veut l'être. Il faut des aides-major qui parlent bien allemand , qui soient actifs , intelligents ; il est tout cela. Enfin , vous saurez de lui précisément ce qu'il lui faut : c'est en général la permission d'aller vite chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grace , et qu'il ne soit point tué ; car il est fort aimable , et il est neveu de cette madame Calendriu ¹

¹ Ou Calandrini , nommée au commencement de la lettre 2651. Cf.

que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame Calendrin.

3254. A M. COLINI.

An château de Ferney, 9 février.

Mon cher Colini, vous voilà agrégé au nombre des bons auteurs¹. Votre livre m'a paru très bien fait, très commode, et très utile : je vous en fais mes compliments et mes remerciements. Je donnerai volontiers les mains à ce que vous me proposez², et à tout ce qui pourra vous être agréable.

Vous m'avez envoyé une traduction d'opéra³, et je vous envoie une tragédie⁴. Il est vrai que je ne prends pas souvent la liberté d'écrire à votre adorable maître ; mais je suis vieux, infirme, et inutile : je ne dois songer qu'à mourir tout doucement, comme font force honnêtes gens qui ne sont pas plus nécessaires que moi au *tripot* de ce monde. Je n'ai guère de quoi amuser un grand prince du fond de mes retraites entre le mont Jura et les Alpes ; mais je lui serai attaché jusqu'au tombeau, et je vous aimerai toujours.

¹ Colini avait envoyé à Voltaire son *Discours sur l'Histoire d'Allemagne*, 1761. Cf.

² Colini avait alors l'intention de publier une édition des Œuvres de Voltaire. Voyez plus bas la permission que celui-ci lui en donna ; elle est imprimée sous forme de lettre, n° 3291. Cf.

³ Voyez lettre 3163. B.

⁴ *Tancrède*. B.

3255. A CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN¹.

Ferney, 9 février.

Ce pauvre vicillard suisse, cet homme si trompé dans tous les événements qui arrivent depuis quatre ans, ce solitaire si attaché à votre altesse électorale, qui voudrait être à vos pieds, et qui n'y est pas; cet amateur du théâtre, qui aurait pu entendre les beaux opéra représentés dans le palais de Manheim, et qui peut à peine représenter le rôle du vicillard dans *Tancrède* chez des Allobroges calvinistes, prend la liberté de mettre aux pieds de votre altesse électorale une nouvelle édition de ce *Tancrède*, dont il eut l'honneur de lui envoyer les prémices. La tragédie présente de l'Europe ne fait verser plus de larmes que *Tancrède* n'en a fait répandre à Paris. On pleure les malheurs publics et les particuliers, et voilà à quoi l'on passe son temps dans *le meilleur des mondes possibles*. La Jérusalem céleste, où j'aurai l'honneur d'aller tenir mon coin incessamment, nous dédommagera de tout cela, et ce sera un vrai plaisir. Ma vraie Jérusalem serait à Schwetzingen. Je me mets à vos pieds, monseigneur, avec le plus profond respect. *Le petit Suisse*, V.

3256. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 février.

Voilà le cas de mourir; tout abandonne Voltaire.

¹ Charles-Philippe-Théodore de Sultzbach, né en 1724; voyez t. XXIII, p. 26. B.

Voltaire a écrit deux lettres ¹ à M. le duc de Choiseul : point de réponse. Je lui pardonne; il est surchargé. Petit-fils Prault ² n'a pas daigné m'envoyer un *Tancrede*; je ne lui pardonne pas. Mais que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle Clairon, ni d'aucune particularité du *tripot*, ni du retour de M. de Richelieu, ni de la façon dont certaine *épître dédicatoire* ³ a été reçue, ni de l'unique représentation de *la Chevalerie*, ni du *Père de famille*; c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux, comme moi à tout mon corps? le secrétaire ⁴ que je préfère à tous les secrétaires d'état serait-il malade ou serait-elle malade? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de Jean-Jacques ⁵, ou de celui de La Popelinière ⁶? Chacun se peint dans ses romans. Le héros de La Popelinière est un homme auquel il faut un sérail; celui de Jean-Jacques est un précepteur qui prend le pucelage de son écolière pour ses gages. Si jamais M. d'Argental fait un roman, il prendra pour son héros un homme aimable qui saura aimer, mais qui laissera languir son ancien ami dans l'attente d'une de ses lettres.

Hélas! j'éréis, mais avec bien de la peine; ma main pèse deux cents livres, ma tête aussi. Je ne sais

¹ Elles sont perdues. B.

² Voyez tome VII, page 116, et ci-dessus, page 146. B.

³ Celle de *Tancrede*, que Voltaire appelle souvent *la Chevalerie*. CL.

⁴ Madame d'Argental. B.

⁵ *La Nouvelle Héloïse*. B.

⁶ Voyez la lettre suivante. B.

ce que j'ai; vraiment, je suis bien loin de faire une tragédie. La vie est trop courte. Puisse la vôtre être bien longue, ô mes divins anges!

3257. A M. DE LA POPELINIÈRE¹.

Au château de Ferney, pays de Gex, 15 février 1761.

J'aime autant les romans orientaux, monsieur, que je déteste les romans suisses²: recevez mes remerciements, et croyez que mon estime pour vous est égale au plaisir que vous m'avez fait. J'ai dévoré votre *Daïra*³; je vais la faire lire à mademoiselle Corneille. Je ne peux mieux commencer son éducation. On dit que vous avez eu le malheur d'être loué par Fréron⁴. Cela est triste; mais le suffrage des honnêtes gens doit vous consoler. S'il est vrai, monsieur, que vous ayez fait imprimer vos comédies, je vous prie de ne me point oublier dans la distribution de vos graces. Vous devez avoir reçu autant de compliments que vous avez donné de *Daïra*. Continuez, monsieur, à cultiver cette aimable partie de la littérature, et goûtez long-temps les plaisirs de l'esprit, après avoir goûté tous les autres. Vous serez connu par de beaux ouvrages et de belles actions.

J'ai l'honneur d'être, avec une estime et un atta-

¹ Voyez ma note, tome LII, page 210. B.

² *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau; voyez t. XL, p. 203. B.

³ *Daïra*, *histoire orientale en quatre parties*, 1761, deux volumes in-12: on lira vingt-cinq exemplaires in-8° et deux 10-4°. Voltaire, malgré ce qu'il en écrit à l'auteur, n'en faisait aucun cas; voyez la fin de la lettre 3268. B.

⁴ *Année littéraire*, 1761, tome I, pages 1-40. B.

chement bien véritables, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

3258. A M. LE BRUN.

Au château de Ferney, 15 février.

Il y a long-temps, monsieur, que je ne suis surpris de rien ; mais je suis affligé qu'on traite si légèrement l'honneur d'une famille si respectable. Si un gentilhomme en *ac*, arrivé de Gascogne, voyait sa fille insultée dans les feuilles de Fréron ; si l'on disait d'elle qu'elle est élevée par un bateleur de l'Opéra, il en demanderait vengeance et l'obtiendrait. L'honneur d'une famille n'a rien de commun avec de mauvaises critiques littéraires. Le déni de justice, dont on nous menace en cette occasion, n'est qu'une suite de l'indigne mépris que la nation a toujours fait des belles-lettres qui font sa gloire. Que Fréron dise de la fille d'un conseiller au Châtelet ce qu'il a dit de mademoiselle Corneille, il sera mis au cachot, sur ma parole ; mais il aura outragé la descendante du grand Corneille impunément, parceque l'impertinence française ne considère ici que la parente d'un auteur élevée par un auteur. Telle est, monsieur, la manière de penser, orgueilleuse et basse à-la-fois, des légers citoyens de Paris.

C'est une chose honteuse que M. de Malesherbes soutienne ce monstre de Fréron, et que le *Journal des Savants* ne soit payé que du produit des feuilles scandaleuses d'un homme couvert d'opprobre. Mais vous m'ouvrez une voie que je crois qu'il faut tenter, c'est celle de M. le comte de Saint-Florentin : il hait

Fréron, il protège beaucoup L'Écluse ; vous avez en main, monsieur, le certificat de madame Denis, celui du résident de France à Genève, la procuration de L'Écluse même. Ne pourriez-vous pas faire adresser toutes ces pièces à M. de Saint-Florentin, avec une lettre de M. Corneille, qui lui représenterait l'outrage fait à lui et à sa fille, les mots : *de belle éducation au sortir du couvent !* etc. ; mots qui seuls sont capables d'empêcher cette demoiselle de se marier ?

Une lettre forte et touchante, telle que vous savez les écrire, ferait peut-être quelque effet. Il est certain que si cette démarche est sans succès, elle n'est pas dangereuse : il est donc clair qu'on la doit faire.

Le pis aller après cela, monsieur, serait de livrer ce coquin à l'indignation du public, en démontrant sa calomnie. L'Écluse est un homme de cinquante ans, très raisonnable, et qui a de l'esprit ; mais nous sommes éloignés de lui confier l'éducation de mademoiselle Corneille. Je vous répète, monsieur, que nous avons pour elle les soins et les égards que nous aurions pour une Montmorency ; que nous y mettons notre gloire. Non seulement mademoiselle Corneille est devenue notre fille, mais nous la respectons. Et une preuve de nos attentions, c'est qu'elle ne sait rien de l'indigne outrage que le dernier des hommes a osé lui faire.

Je ne vous écris point de ma main, parceque j'ai un peu de goutte.

J'ajoute seulement, monsieur, que si M. de Saint-Florentin ne punit pas le coquin, si vous dédaignez de lui donner cent coups de bâton en présence de

M. Corneille le père, ce sera toujours au moins une petite consolation de démontrer dans tous les journaux qu'il n'est qu'un lâche calomniateur.

Je vois bien qui sont les geus dont vous me parlez, qui se donnent le petit plaisir de faire aboyer ce misérable ; mais les jésuites ont très grand tort avec moi : il ne tenait qu'à eux de faire taire leur frère Berthier ; les rieurs ne sont pas pour eux, et je fais pis que de me moquer d'eux, puisque je viens de les chasser d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur des orphelins. C'est toujours quelque chose d'avoir fait une telle blessure à une des têtes de l'hydre. Puissent les fanatiques et les hypocrites être écrasés ! Mais quand on ne peut les exterminer, il faut vivre loin d'eux. Cependant il est dur d'être en même temps loin de vous.

Votre très humble et très obéissant serviteur,
VOLTAIRE.

3259. A M. DUPONT.

Aux Délices, 15 février.

Mon cher Dupont, je vous plains bien d'être où vous êtes : vous avez trop d'esprit pour être heureux à Colmar. Que n'êtes-vous à la place des sots dont Paris abonde ! vous nous en déferiez.

Voici deux petits rogatons¹ pour vous amuser : c'est tout ce qu'on m'a envoyé de plus nouveau.

Adieu. Croyez bien fermement que je vous aimerai toute ma vie. V.

¹ Probablement les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* et les *Anecdotes sur Fréron* ; voyez tome XL. B.

3260. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 février.

Ce n'est pas aux yeux que j'ai mal, c'est à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je suis le plus maigre des gouteux. Non, ce n'est pas moi qui ne réponds point aux articles des lettres, c'est vous, vous qui parlez. Je n'avais oublié que l'article d'*OEdipe*, et j'ai réparé bien vite cette omission.

Mais vous, avez-vous répondu à mes justes plaintes contre Prault petit-fils, qui n'a pas seulement daigné m'envoyer un exemplaire de sa petite drôlerie de *Tancrede*? m'avez-vous dit un mot du *Père de famille*? Si vous aviez daigné m'instruire de la maladie de M. de Belle-Ile, je n'aurais pas pris sottement ce temps-là pour importuner M. le duc de Choiseul de mes facéties. J'ai si bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponse; mais n'allez pas l'imiter.

Je ne suis pas excessivement content de madame de Pompadour¹, mais aussi je ne suis pas fâché contre elle; je trouve seulement *la Muse limonadière* plus attentive qu'elle.

J'ignore aussi si M. le duc de Richelieu est à Versailles. C'est encore un de nos hommes exacts, qui vous écrivent une lettre de huit pages, et qui vous laissent là des années entières.

Acharnement pour l'affaire du curé²? non : viva-

¹ Qui gardait le silence sur la dédicace à elle faite de *Tancrede*. B.

² Voyez tome XL, page 197. B.

cité ? oui. Et puis, quand j'ai rendu ce service à l'Église, je fais un chant de *la Pucelle*.

Je n'ai point trouvé d'autre façon de répondre à tous les faquins qui m'accusent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que je suis meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve; mais mon christianisme ne va pas jusqu'à pardonner à Omer. Je n'ai point de fiel contre Fréron; c'est à lui à me détester, puisque je l'ai rendu ridicule¹, et que je l'ai fait bafouer de Paris à Vienne. J'aurais voulu, il est vrai, pour mon divertissement, qu'on lui eût fait dire deux mots par le lieutenant criminel, au sujet de mademoiselle Corneille; si cela ne se peut, il faut tâcher de prendre une autre route. M. Corneille père peut se plaindre à M. de Saint-Florentin; j'en écris à M. Le Brun. Il est bon de tenter toutes les voies: car ce n'est pas assez de rendre Fréron ridicule; l'écraser est le plaisir. J'ai quelque maltalent contre M. de Malesherbes, qui protège les feuilles de ce monstre; mais toutes ces belles passions s'anéantissent devant la haine cordiale que je porte à l'impudent Omer. Cependant la violence de cette juste haine peut céder à la raison; et puisque je ne peux lui couper la main dont il a écrit son infame réquisitoire², qu'on lui a dicté, je l'abandonne à sa pédanterie, à son hypocrisie, à sa inéchanteté de singe, et à toute la noirceur de son noir caractère. Que le *Pantodui*³ reste un ouvrage de société entre les mains de

¹ Par la comédie de l'*Écossaise*; voyez tome VII, page 1. B.

² Contre le *Précis de l'Ecclésiaste*; voyez ci-dessus, page 300. B.

³ L'*Épître à Daphné*, tome XIII. B.

trois ou quatre personnes ; que mademoiselle Clairon n'en ait pas même d'exemplaire, et que le plus profond mépris fasse place à ma juste colère, colère d'autant plus véhémente que je l'ai couvée un an entier.

Mes anges, si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais ; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. Oui, pardieu, je communierai avec madame Denis et mademoiselle Cornille, et, si vous me fâchez, je mettrai en rimes croisées le *Tantum ergo*¹.

Je m'aperçois que cette lettre est plus brûlable que l'*Ecclésiaste* ; ainsi je vous supplie de vous souvenir de moi au coin de votre cheminée.

A propos, qui vous a dit que je faisais une tragédie ? je suis fâché de vous ôter cette douce illusion. Cette lanterne vient de ce que madame Denis, qui est toujours folle du *Droit du Seigneur*, avait mandé à sa sœur que nous jouerions quelque chose de nouveau et de merveilleux, mais sans lui dire de quoi il était question. Gardez-moi, je vous prie, un éternel secret, mes divins anges, sur ce *Droit du Seigneur* qui m'enchanté.

Pour *Fanime*, je la regarderai toute ma vie comme un ouvrage médiocre ; et ce beau-fils qui rend Fanime à son père, pour s'en débarrasser, me paraîtra toujours un des plus plats personnages qui aient jamais existé. Il y a des morceaux touchants, d'accord : on y pleure, je le passe ; mais je ne juge point d'un

¹ Premiers mots de l'avant-dernier verset de la prose du Saint-Sacrement, par lesquels on désigne le plus souvent cette prose. B.

visage par un nez et par un menton ; je veux du tout ensemble. Vive *Tancrède* ! cette pièce me paraît bien faite, neuve, singulière. Cependant nous verrons ce que je pourrai faire pour obéir à vos ordres, au saint temps de Pâques. Et la dissertation¹ contre ces barbares Anglais, vous n'en parlez pas ? Mes divins anges, je vous regarde comme la consolation et l'honneur de ma vie.

Je suis bien faible ; mais je vous aime fortement.

18 février.

Tenez, mes gloutons, vous demandiez une tragédie, voilà un chant² de *la Pucelle* : c'est envoyer une grive à des gens qui veulent manger un dindon ; mais on donne ce qu'on a.

Tenez, voilà encore des *Lettres*³ sur le roman de Jean-Jacques ; mandez-moi qui les a faites, ô mes anges, qui avez le nez fin ! Et le *Père de famille*, qu'est-il devenu ?

3261. A M. DAMILAVILLE.

18 février.

Je salue tendrement les frères, j'élève mon cœur à eux, et je prie Dieu pour le succès du *Père de famille*.

J'envoie aux frères une petite cargaison contenant un chant de *la Pucelle*, et les *Lettres* sur la *Nouvelle Héloïse* ou *Aloisia* de Jean-Jacques, auxquelles

¹ L'*Appel à toutes les nations* ; voyez tome XL, page 245. B.

² Le XIX^e, celui de *Dorothée*. C^t.

³ Voyez ces *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*, tome XL, page 203. B.

M. le marquis de Ximenès n'a fait nulle difficulté de mettre son nom, attendu qu'il ne craint pas plus Jean-Jacques, que Jean-Jacques ne semble craindre ses lecteurs. La *Nouvelle Héloïse* et *Daïra* m'ont fait relire *Zayde* : qu'on fasse quelque nouvelle tragédie, je relirai Racine.

J'ai demandé à M. Thieriot les recueils I, K, L, M, N¹ ; il faut bien que j'aie tout l'alphabet. Je suis très fâché qu'il y ait une ville en France, nommée Paris, où il soit permis à un Fréron d'insulter l'héritière du nom de Corneille ; on ne m'écrit sur cela que des lanternes. Si Fréron en avait dit autant de la petite-fille d'un laquais dont le père fût conseiller du parlement ou de la cour des aides, on mettrait Fréron au cachot. Il est digne de ceux qui laissent mourir de faim la cousine de *Cinna* de ne la pas venger : cela redouble mon mépris pour les bourgeois qui font le gros dos parcequ'ils ont un office.

Je prie instamment M. Thieriot de mettre au cabinet l'*Épître* d'Abraham Chaumeix à mademoiselle Clairon. Ce n'est pas qu'on craigne

Le petit singe à face de Thersite²,
Au sourcil noir,

et au cœur noir ; on a pour lui autant d'horreur que pour Fréron. C'est dommage qu'un aussi insolent et aussi absurde persécuteur ne soit puni que par des vers et par l'exécration publique ; il est bien heureux d'avoir affaire à des philosophes qui ne peuvent se

¹ Voyez mes notes, pages 251 et 298. B.

² Voyez lettre 3239. B.

venger que par le mépris. Je voudrais bien voir un de ces saquins, si fiers de leurs petites charges, voyager dans les pays étrangers; il ferait une plaisante figure à côté d'un homme de mérite.

3262. A M. LE BRUN.

Au château de Ferney, 19 février.

Plus j'y fais réflexion, plus je suis sûr, monsieur, que nous ne trouverons personne à Paris qui prenne intérêt à mademoiselle Corneille et à son nom; vous ne trouverez que ceux qui ont été outragés par Fréron assez justes pour le poursuivre; les autres en rient. Dites à un de vos amis qu'on vient de faire un libelle contre vous, la première idée qui lui viendra sera de vous demander où il se vend, et s'il est bien salé.

Je pense que ce qu'il y aurait de plus honnête, de plus doux, et de plus modéré à faire, ce serait d'assommer de coups de bâton le nommé Fréron à la porte de M. Corneille. Le second parti est celui que j'ai eu l'honneur de vous proposer, c'est que vous vouliez bien dieter une requête à M. Corneille pour le lieutenant criminel. N'est-il pas en droit d'attendre quelque attention pour son nom? n'est-il pas en droit de dire qu'il demande réparation de l'insulte faite à sa fille et à lui? On lui reproche, dans des lignes diffamatoires, d'avoir fait sortir sa fille du couvent pour la faire élever par un bateleur de la Foire. Il est faux que ce L'Écluse ait été bateleur; il est, depuis vingt ans, chirurgien du roi de Pologne; il est faux qu'elle

soit élevée par lui; il est faux qu'elle soit dans la maison où le calomniateur suppose qu'il est; il est faux que le sieur L'Écluse soit même venu dans cette maison depuis plus de cinq mois. Mademoiselle Corneille est dans la maison la plus honnête et la plus réglée, auprès d'un vieillard presque septuagénaire, qui lui a assuré tout d'un coup de quoi être à l'abri de l'indigence le reste de sa vie; elle est auprès d'une dame de cinquante ans, qui lui tient lieu de mère, et qui ne la perd pas un instant de vue. Un homme très estimable, qui a servi de précepteur à madame la marquise de Tessé, veut bien à présent lui donner des leçons. Elle mérite tous les soins qu'on prend d'elle; son cœur paraît digne de l'esprit de son grand-oncle, et je vous assure qu'on ne peut avoir une conduite plus noble et plus décente que la sienne.

Voilà, monsieur, l'éducation de bateleur qu'on lui donne. Le père du grand Corneille était noble; mademoiselle Corneille a près de deux cents ans de noblesse; elle est alliée aux plus grandes maisons du royaume, et on la laisse outrager impunément dans des lignes diffamatoires d'un Fréron; et des gens ont la bêtise de m'écrire que je dois mépriser les petits traits que Fréron a la bonté de me décocher, comme si c'était moi dont il s'agit dans cette affaire, comme si j'étais une jeune demoiselle à marier!

Ah! monsieur, croyez que dans nos affaires les hommes nous conseillent fort mal, parcequ'ils ne se mettent jamais à notre place: il ne faut prendre de conseil que de soi-même, et des circonstances où l'on se trouve.

Il n'est point du tout hors d'apparence qu'il se présente bientôt un parti pour mademoiselle Corneille; et je peux vous assurer que les feuilles de Fréron, qu'on lit dans les provinces, lui feront grand tort, et pourront empêcher son établissement. Je ne vous avance rien ici, monsieur, sans de très justes raisons. Voyez donc s'il n'est pas convenable que le père, qui nous a confié sa fille, repousse hautement les bruits qui la déshonorent?

Il est indubitable que le lieutenant de police fera comparaître le coquin, et cette scène produira une relation de vous qu'on pourra mettre dans tous les papiers publics. Elle sera vraie, elle sera forte et touchante, parceque vous l'aurez faite. Elle convaincra Fréron de calomnie, et décréditera ses indignes feuilles, indignement soutenues par M. de Malesherbes.

Pardonnez, monsieur, si je dicte toutes mes lettres; mon état est bien languissant; mais je me sens encore de la chaleur dans le cœur, et surtout pour vous, à qui je dois les sentiments de la plus tendre estime.

De tout mon cœur, votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

3263. A MADAME D'ÉPINAL.

A Ferney, le 19 février.

Quoique ma belle philosophie n'écrive qu'à des huguenots, cependant un bon catholique lui envoie ces petites *Lettres*¹. On suppose en les lui envoyant qu'elle

¹ Sur la *Nouvelle Héloïse*, voyez tome XI., page 203. B.

est très engraisée ; si cela n'est pas, elle peut passer la page 20, où l'on reprend un peu vivement l'ami Jean-Jacques d'avoir trouvé que les dames de Paris sont maigres ; il ajoute qu'elles sont un peu bises ; mais comme ma belle philosophie nous a paru très blanche, elle pourra lire cette page 20 sans se démonter : à l'égard des autres pages, elle en fera ce qu'elle voudra.

On se flatte que *le Père de famille* a été joué, et qu'il l'a été avec succès ; ce succès est bien nécessaire et bien important ; il pourrait contribuer à mettre Diderot de l'académie ; ce serait une espèce de sauvegarde contre les fanatiques et les hypocrites de la ville et de la cour, qui blasphèment la philosophie, et qui insultent à la vertu. Pour Jean-Jacques, ce n'est qu'un misérable qui a abandonné ses amis, et qui mérite d'être abandonné de tout le monde. Il n'a dans son cœur que la vanité de se montrer dans les débris du tonneau de Diogène, et d'ameuter les passants, pour leur faire contempler son orgueil et ses haillons. C'est dommage, car il était né avec quelques demi-talents, et il aurait eu peut-être un talent tout entier, s'il avait été docile et honnête.

Je fais mes compliments à toute la famille, à tous les amis de ma belle philosophe ; je tiens qu'elle vaut beaucoup mieux que madame de Wolmar. Prend-elle son café, ou le café, dans l'entre-sol ? Je la supplie aussi de me dire si les jardins de la Chevette ne sont pas plus beaux que ceux de L'Étange ¹. Qu'elle

¹ Voltaire fait sans doute allusion ici au jardin du baron d'Étange, jardin

sache, au reste, que ceux de Ferney ne sont pas sans mérite. Si elle voulait faire encore un petit voyage dans le pays, non de Vaud, mais de Gex, on lui donnerait un petit chapitre tous les matins en prenant le chocolat, ou du chocolat. Je prie le *prophète* de me prophétiser quelque chose de bon sur le *Père de famille*. Mille respects; et si la belle philosophe est paresseuse, mille injures.

3264. A MADAME D'ÉPINAI.

A Ferney, 23 février.

Monsieur l'intendant¹ de Lyon me mande qu'on a représenté à Lyon, avec le plus grand succès, le *Père de famille*; qu'il y a été attendri jusqu'aux larmes, etc., etc., etc. Je ne doute pas que cet ouvrage n'ait autant de succès à Paris. Je supplie ma belle philosophe de faire parvenir ce petit billet² à Platon. La réussite de sa pièce me paraît une affaire très importante; cela réchauffe le public, cela ouvre la porte de l'académie, cela fait taire les fanatiques et les fripons. Puissent toutes les bénédictions être répandues sur nos frères! puisse la lumière éclairer tous les yeux, et l'humanité pénétrer tous les cœurs!

3265. A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

24 février.

L'Évangile a raison de dire, monsieur: Si le sel voisin du bosquet où un baiser de Julie brûla Saint-Preux jusqu'à la moelle. Ct.

¹ La Michodière, à qui est adressée la lettre 2539. Ct.² Il est perdu. B.

s'évanouit, avec quoi salera-t-on¹? Grâce à la prudence de votre cuisinier, et à quatre doigts de lard bien placés entre les perdrix et la croûte, votre pâté² est arrivé frais et excellent, et il y a huit jours que nous en mangeons. Nous avons fait grande commémoration de vous, le verre à la main, non sans regretter le temps où vous avez bien voulu être de nos frères, dans votre petite cellule des fleurs.

Je ne mérite pas tout-à-fait les compliments dont vous m'honorez sur l'expulsion du gros frère Fessi³; j'ai bien eu l'avantage de chasser les jésuites de cent arpents de terre qu'ils avaient usurpés sur des officiers du roi; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils possédaient auparavant, et qu'ils avaient obtenues par la confiscation des biens d'un gentilhomme: on ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre.

Si vous êtes curieux de nouvelles de philosophie, je vous dirai qu'un officier⁴, commandant d'un petit fort sur la côte de Coromandel, m'a apporté de l'Inde l'évangile des anciens brachmanes; c'est, je crois, le livre le plus curieux et le plus ancien que nous ayons; j'en excepte toujours l'*Ancien Testament*, dont vous connaissez la sainteté, la vérité et l'ancienneté. Une chose fort plaisante, c'est que tous les peuples an-

¹ « Quod si sal evanuerit, in quo salietur? » — Matthieu, chapitre v, verset 13. CL.

² Voyez lettre 3231. B.

³ Fessi était le vrai nom de ce supérieur des jésuites d'Ornax, lieu où demeurait le P. Adam, avant la translation du domicile de celui-ci à Fernel. CL. — Voyez les lettres de Voltaire à Bordes, du 10 avril 1773; à Maupeou, de ... mars 1774; à Vasselier, du 13 novembre 1775. B.

⁴ Le chevalier de Mandave. CL.

ciens croyaient l'immortalité de l'ame, quand les Juifs n'en croyaient pas un mot.

Si vous voulez des nouvelles de nos armées, le régiment de Champagne s'est battu comme un lion, et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine, on nous prend nos vaisseaux¹ tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de finances, nous n'avons pas le sou. Je vous aime, et je vous regrette de tout mon cœur.

3266. A M. DAMILAVILLE².

27 février.

Reçu K et L³. Enivré du succès du *Père de famille*, je crois qu'il faut tout tenter, à la première occasion, pour mettre M. Diderot de l'académie; c'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. Si je peux exécuter quelques ordres pour M. Damilaville auprès de M. de Courteilles, je suis tout prêt et trop heureux.

Les frères ont-ils reçu un chant de *Dorothée*⁴, retrouvé dans d'anciennes paperasses, et des lettres du marquis de Ximenès sur le roman de J.-J.⁵?

J'assomme les frères de petites dépenses : je prie M. Thieriot de mettre tout sur son agenda. Il y a

¹ Les Anglais, au mois d'octobre 1760, avaient pris ou détruit, vers la Jamaïque et Cuba, plusieurs frégates françaises, telles que *la Sirène*, *la Valeur*, *la Fleur-de-Lis*, etc. CL.

² Dans les éditions de Kehl, cette lettre commence par un alinéa dont, d'après Grimm, on a fait une lettre; voyez n° 3220. B.

³ Du *Recueil A, B, C*, etc. CL.—Voyez ma note, page 251. B.

⁴ C'est le chant XVIII de *la Pucelle*, édition de 1762, et le XIX^e des éditions actuelles. CL.

⁵ Voyez tome XI., page 203. B.

long-temps qu'il ne m'a écrit; il ne sait pas que j'aime passionnément ses lettres. Mille tendres amitiés.

3267. A. M. DALEMBERT.

Au château de Ferney, pays de Gex, 27 février.

Vous êtes un franc savant, dans votre charmante et drôle de lettre¹; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la messe de minuit, parceque mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24². Vous triomphez de cette erreur, mon cher et grand philosophe, comme un Saumaise ou un Scaliger; mais vous êtes fort plaisant, ce que les Scaliger n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaisanteries ne m'ôteront point ma dévotion, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de se déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous accusent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque³ qui est un sot, et qui me regarde comme un persécuteur de l'Église de Dieu, parceque je poursuis vivement la condamnation d'un curé grand diseur de messes et assassin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de Jésus-Christ, de se joindre à moi pour ôter le scandale de la maison d'Israël; les impies diront que je me moque, mais je ne rougirais point de mon père céleste devant eux: quand on a l'honneur de rendre le pain béni à Pâques, on peut aller partout la tête levée.

¹ Cette lettre de Dalemberl manque. CL.

² Je ne sais dans quel ouvrage se trouve cette faute. B.

³ Biord ou Biori; voyez tome LVIII, page 277. CL.

Je reegarde le succès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de Dieu et des progrès des frères; il est clair que le public n'était pas mal disposé contre cet homme qu'on a voulu rendre si odieux; point de cabales, point de murmures; le public a fait taire les Palissot et les Fréron; le public est donc pour nous.

Comptez, mon cher et vrai philosophe, que je suis de bon cœur pour la langue française. J'avoue qu'elle est bien lâche sous la plume de nos bavards; mais elle est bien ferme et bien énergique sous la vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'académie; je conseille qu'on fasse l'abbé Le Blanc portier; je vous réponds qu'alors personne ne voudra plus entrer. M. de Malesherbes avilit la littérature, j'en conviens; il est philosophe, et il fait tort à la philosophie, d'accord; il aime le chamaillis; il fait payer le *Journal des savants*, qui ne se vend point, par le produit des infamies de Fréron, qui se vendent; c'est le dernier degré de l'opprobre. Mais un impudent ¹ Omer qui se fait en plein parlement le secrétaire et l'écolier d'Abraham Chaumeix, un lâche délateur public qui cite faux publiquement, un vil ennemi de la vertu et du sens commun, voilà ce qu'il faudrait faire assommer dans la cour du Palais par les laquais des philosophes.

Envoyez-moi, je vous prie, pour me consoler, votre roide Discours sur l'histoire ², prononcé avec

¹ Allusion au réquisitoire du 23 février 1759 contre l'*Encyclopédie*. Cx.

² Voyez lettre 3252. B.

tant d'applaudissements dans l'académie. On dit que cette journée fut brillante; j'ai d'autant plus besoin de votre Discours, qu'on réimprime¹ actuellement mes insolences sur l'*Histoire générale*. J'avais trop ménagé mon monde; mais,

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

QUINAULT, *Mys*, acte I, scène 6.

Il faut peindre les choses dans toute leur vérité,
c'est-à-dire dans toute leur horreur.

Je vous embrasse, vous aime, estime, et révère.

3268. A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOL.

A Ferney, 27 février.

Nos montagnes couvertes de neige, et mes cheveux devenus aussi blancs qu'elles, m'ont rendu paresseux, ma chère nièce; j'écris trop rarement. J'en suis très fâché, car c'est une grande consolation d'écrire aux gens qu'on aime: c'est une belle invention que de se parler, de cent cinquante lieues, pour vingt sous.

Avez-vous lu le roman de Rousseau? Si vous ne l'avez pas lu, tant mieux; si vous l'avez lu, je vous enverrai les *Lettres* du marquis de Ximenès sur ce roman suisse².

Nous montrons toujours l'orthographe à la cousine issue de germain de *Polyeucte* et de *Cinna*. Si celle-là

¹ Les sept premiers volumes de cette édition de l'*Essai sur l'Histoire générale*, augmentée et très corrigée, parurent à Genève sous la date de 1761; le huitième ne vit le jour qu'en 1763. CL.

² Voyez tome XL, page 203. B.

fait jamais une tragédie, je serai bien attrapé; elle fait du moins de la tapisserie. Je crois que c'est un des beaux-arts; car Minerve, comme vous savez, était la première tapissière du monde. Il n'y a que la profession de tailleur qui soit au-dessus, Dieu ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour Adam ¹, quand il le chassa du paradis terrestre à coups de pied au cul.

Votre sœur embellit les dedans de Ferney, et moi je me ruine dans les dehors. C'est une terrible affaire que la création; vous avez très bien fait de vous borner à rapetasser. Je vous crois actuellement bien à votre aise dans votre château; mais je vous plains de n'avoir ni grand jardin, ni grand lac: ce n'est pas assez d'avoir trois mille gerbes de champart, il faut que la vue soit satisfaite.

Le *grand écuyer de Cyrus* ² aura beau faire, il ne formera point de paysage où la nature n'en a pas mis. J'ai peur qu'à la longue le terrain ne vous dégoûte. Quand vous voudrez voir quelque chose de fort au-dessus des Délices, venez chez nous à Ferney; surtout n'allez jamais à Paris; ce séjour n'est bon que pour les gens à illusion, ou pour les fermiers généraux. Vive la campagne, ma chère nièce; vivent les terres et surtout les terres libres, où l'on est chez soi maître absolu, et où l'on n'a point de vingtièmes à payer! C'est beaucoup d'être indépendant; mais

¹ On lit dans la *Genèse*, III, 21: « Fecit quoque Dominus Deus Adam et uxori ejus tunicas pelliceas. » B.

² Le marquis de Florian, qui épousa madame de Fontaine en mai 1762. Cf.

d'avoir trouvé le secret de l'être en France, cela vaut mieux que d'avoir fait *la Henriade*.

Nous allons avoir une troupe de bateleurs auprès des Délices ¹, ce qui fait deux avec la nôtre. En attendant que nous ouvrons notre théâtre, je m'amuse à chasser les jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé, et à tâcher de faire envoyer aux galères un curé de leurs amis. Ces petits amusements sont nécessaires à la campagne : il ne faut jamais être oisif.

Votre jurisconsulte ² est-il à Hornoï ou à Paris ? votre conseiller-clerc ³, qui écrit de si jolies lettres, tous les jours de courrier, à ses parents, est-il allé juger ? le *grand écuyer* travaille-t-il en petits points ? montez-vous à cheval ? Daumart ⁴ est au lit depuis cinq mois, sans pouvoir remuer. Tronchin vous a guérie, parcequ'il ne vous a rien fait ; mais, pour avoir fait quelque chose à Daumart, ce pauvre garçon en mourra ; ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce Daumart ; mais son père était encore plus sot que lui, et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bisaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de Rousseau, je veux finir par celui de La Popelinière. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit : pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'académie.

Bonsoir ; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de

¹ A Carouge. CL.

² Son fils ; voyez tome LVI, page 662. B.

³ L'abbé Mignot ; voyez tome XLVII, page 31. B.

⁴ Voyez lettre 3221. B.

ma main : on dit que j'ai la goutte, mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

3269. A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 3 mars.

Voici, monsieur, mon *ultimatum*¹ à M. Deodati. Monsieur le censeur hebdomadaire², à qui je fais mes compliments, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du *Père de famille* comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *la Comédie des Philosophes*.

Je remercie tendrement M. Diderot de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser ; je lui en suis d'autant plus obligé, que je sais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi ; il a senti le plaisir qu'il me faisait. Je doute qu'il sache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de la philosophie ne vont point mal ; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés.

J'avais demandé à M. Thieriot l'interprétation de *la Nature*³ ; il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

¹ Voltaire appelait ainsi ses *Stances à M. Deodati de Torazzi*, du 1^{er} février 1764 ; voyez tome XII, B.

² Journal déjà cité dans la lettre 3227, CL.

³ Voyez la note, tome LVIII, page 446, B.

3270. A. M. DALEMBERT.

3 mars.

A quelque chose près, je suis de votre avis en tout, mon cher et vrai philosophe. J'ai lu avec transport votre petite drôlerie¹ *sur l'histoire*, et j'en conclus que vous êtes seul digne d'être historien : mais daignez dire ce que vous entendez par la défense que vous faites d'écrire l'histoire de son siècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que Louis XIV faisait de bien et de mal en 1662 ? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne sais pas encore s'il est bon de prendre les choses à rebours². Je conçois bien qu'on ne court pas grand risque de se tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puissants ; mais si vous voulez qu'on commence par le dix-septième siècle avant de connaître le seizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du *Bélier*³, qui disait à son camarade : *Commence par le commencement*.

J'aime à savoir comment les jésuites se sont établis, avant d'apprendre comment ils ont fait assassiner le roi de Portugal⁴. J'aime à connaître l'empire romain, avant de le voir détruit par des Albouins et des Odoacres ; ce n'est pas que je désapprouve

¹ Expression de Molière dans *Pourceaugnac*, acte I, scène 2. B.

² D'Alembert, dans ses *Reflexions sur l'Histoire*, proposait de l'enseigner à rebours ; « en commençant par les temps les plus proches de nous, et finissant par les plus reculés. » Cf.

³ Ouvrage d'Hamilton ; voyez tome XIX, page 120. B.

⁴ Joseph 1^{er} ; voyez tome XXI, pages 31 et 370. B.

votre idée, mais j'aime la mienne, quoiqu'elle soit commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte chez moi du plaisir que m'a fait votre dissertation, ou de la reconnaissance que je vous dois d'avoir si noblement combattu en ma faveur; cela est d'une ame supérieure. Je connais bien des académiciens qui n'auraient pas osé en faire autant. Il y a des gens qui ont leurs raisons pour être lâches et jaloux; il fallait un homme de votre trempe pour oser dire tout ce que vous dites. Quelques personnes vous regardent comme un novateur; vous l'êtes sans doute; vous enseignez aux gens de lettres à penser noblement. Si on vous imite, vous serez fondateur; si on ne vous imite pas, vous serez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre discours au *Journal encyclopédique*? Il faut que vous permettiez qu'on publie ce qui doit instruire et plaire; je vous le demande en grace pour mon pauvre siècle, qui en a besoin.

Adieu, être raisonnable et libre; je vous aime autant que je vous estime, et c'est beaucoup dire.

3271. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Au château de Ferney, 6 mars.

Vous serez étonnée, madame, de recevoir lettres sur lettres ¹ d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez: pour peu que je continue, je saurai bien d'où vient

¹ La dernière étant du 15 janvier, il doit y en avoir de perdues. B.

cette maladie. Mais si mes lettres et *la Pucelle* entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je crois que les six tomes ¹ de Jean-Jacques sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je sais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras intitulé *Roman* ; mais, quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que madame de La Fayette revînt au monde, et qu'on lui montrât un roman suisse.

Franchement, tout est de même parure, depuis les remontrances et les réquisitoires jusqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le siècle de Louis XIV s'embellit tous les jours. Il me semble que, du temps de Molière et de Chapelle, j'aurais été fâché d'être dans le pays de Gex ; mais actuellement c'est un fort bon parti.

Vous me demandez, madame, ce que c'est que mademoiselle Corneille ; ce n'est ni Pierre ni Thomas : elle joue encore avec sa poupée ; mais elle est très heureusement née, douce et gaie, bonne, vraie, reconnaissante, caressante sans dessein et par goût. Elle aura du bon sens ; mais, pour le bon ton, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce ne sera pas chez madame de Wolmar ². Nous n'a-

¹ C'est le nombre de volumes qu'a la première édition de *la Nouvelle Héloïse*. B.

² Principal personnage de *la Nouvelle Héloïse*. B.

vous aucune envie, madame, d'aller à Clarens¹, depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous sentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joseph²; mais les transmigrations sont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié Suisse, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de couvent m'effraient autant que votre société charmante m'attire.

Je n'avais point d'idée du bonheur réservé à la vieillesse dans la retraite. Après avoir bien réfléchi à soixante ans de sottises que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle, ou ridicule, et un amas de *vanité* à faire mal au cœur, comme le dit très bien le bon déiste de Juif qui a pris le nom de Salomon dans l'*Ecclésiaste*³, que vous ne lisez pas.

Adieu, madame; consolez-vous de votre existence, et poussez-la cependant aussi loin que vous pourrez. J'ai trouvé, dans le roman de Jean-Jacques, une lettre⁴ sur le suicide, que j'ai trouvée excellente, quoique ridiculement placée; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer, et je sens que je ne me serais jamais donné un coup de pistolet par la tête, pour un baiser *àcre* de madame de Wolmar.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant

¹ Clarens (on prononce *Claran*), que Rousseau a rendu à jamais célèbre, est un village près de Vevai, sur le lac Léman. Cf.

² Communauté où demeurait madame du Deffand. B.

³ Chapitre 1^{er}, verset 3. B.

⁴ Lettre XXI, partie III. Cf.

de la *Pucelle*, par Versailles; je ne sais plus comment faire.

3272. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Ferney, 10 mars.

Pour Dieu, madame, envoyez-moi le portrait de madame de Pompadour; j'aimerais mieux avoir le vôtre, mais vous ne voulez pas vous faire peindre; il faut faire quelque chose pour ses amis, madame. Si vous n'avez pas de copiste à Strasbourg, osez me confier l'original. J'ai de la probité, je suis exact, je ne le garderai pas quinze jours. Faites-moi cette petite faveur, je vous en conjure.

Où est actuellement monsieur votre fils? Je plains ses chevaux, quelque part qu'il soit, car je crois les retraites promptes et les fourrages rares. Il est plaisant d'avoir dépensé cinq ou six cents millions pour quelques voyages dans la Hesse en quatre ans. On aurait fait le tour du monde à meilleur marché. Je n'ai d'autre nouvelle dans mon enceinte de montagnes, sinon qu'on ne me paie point; mais je plains beaucoup plus ceux qu'on égorge que ceux qu'on ruine.

Avez-vous actuellement, madame, auprès de vous votre fidèle compagne¹? Vous portez-vous bien? Êtes-vous contente? Je rencontraï hier dans mon chemin un borgne, et je me réjouis d'avoir encore deux yeux. Je rencontraï ensuite un homme qui n'avait qu'une jambe, et je me félicitai d'en avoir deux, toutes mauvaises qu'elles sont. Quand on a passé un certain

¹ Madame de Broomath.

âge, il n'y a guère que cette façon-là d'être heureux ; cela n'est pas bien brillant, mais c'est toujours une petite consolation. Un beau soleil est encore un grand plaisir ; mais il me semble que vous n'avez jamais chaud sur vos bords du Rhin. N'avez-vous pas fait embellir et peigner votre jardin ? Autre ressource qui n'est pas à négliger. Je vous avertis, madame, que j'ai fait les plus beaux potagers du royaume ; vous ne vous en souciez guère. Puissiez-vous avoir le goût de cet amusement ! Mais on ne se donne rien. Si vous n'êtes pas née jardinière, vous ne le serez jamais.

3273. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 mars.

C'est pourtant aujourd'hui le jeudi de l'absoute, mes chers anges, et Lekain n'est point arrivé. J'ai ouï dire des choses qui percent le cœur. Est-il donc bien vrai que Lekain ait été en prison pour n'avoir eu un congé que de M. le duc d'Aumont, et pour n'en avoir pas pris deux ? Mademoiselle Corneille avait appris trois rôles ; notre théâtre était tout arrangé, et surtout nous nous attendions à voir Lekain muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles espérances ont été détruites par la noble sévérité du premier gentilhomme de la chambre.

J'espérais encore que Lekain m'apporterait une édition de ce *Tancrede* qui doit tant à vos bontés, et de cette petite vengeance que j'ai tirée de l'*outrage* anglaise. Le Prault, petit-fils, est un petit

drôle : il va criant que cette justification ¹ de Corneille, que ce plaidoyer contre Shakespeare, que cette préférence donnée à la politesse française sur la barbarie anglaise est un ouvrage de votre créature des Alpes.

*Ce Prault est peu discret
D'avoir dit mon secret* ².

Ce Prault a joué d'un tour à Cramer. Il y a un nouveau tome ³ tout garni de facéties : c'est *Candide*, *Socrate*, *l'Écossaise*, et choses hardies. « Envoyez-moi ce tome par la poste, écrit Prault à Cramer, afin que je juge de son mérite, et que je voie si je peux me charger de quinze cents de vos exemplaires. » Cramer envoie son tome comme un sot ; Prault l'imprime en deux jours, et probablement y met mon nom pour me faire brûler par Omer. Ah ! mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom ! Il ne faut pas être brûlé tous les six mois.

Mes chers anges, il est vrai que j'ai un beau sujet ⁴, que je pense pouvoir donner un peu de force à la tragédie française, que j'imagine qu'il y a encore une route, que je ressemble à l'ingénieur du roi de Nar-singue ⁵, qui s'avisait de toutes sortes de sottises ; mais attendons le moment de l'inspiration pour travailler. Je suis à présent dans les horreurs de l'*Histoire*

¹ *L'Appel à toutes les nations de l'Europe* ; voyez t. XL, p. 245. B.

² Quinault, *Alceste*, acte 1, scène 4. B.

³ Il est intitulé : *Seconde suite des Mélanges de littérature, d'histoire, et de philosophie*. B.

⁴ Ce sujet était celui de *Don Pèdre*. C.

⁵ Voltaire désigne ainsi Maupertuis ; voyez ma note, t. XL, p. 309. B.

générale qu'on réimprime ; mais que de changements ! le tableau n'était qu'en miniature ; il est grand. Mes anges verront le genre humain dans toute sa turpitude , dans toute sa démenche. Omer frémissa ; je m'en moque : Omer n'aura jamais ni un aussi joli château que moi , ni de si agréables jardins. Vous saurez que j'ai fait des jardins qui sont comme la tragédie que j'ai en tête ; ils ne ressemblent à rien du tout. Des vignes en festons , à perte de vue ; quatre jardins champêtres , aux quatre points cardinaux ; la maison au milieu ; presque rien de régulier , Dieu merci. Ma tragédie sera plus régulière , mais aussi neuve. Laissez-moi faire ; plus je vieillis , plus je suis hardi. Mes chers anges , soyez aussi hardis ; faites jouer *Oreste* ; faites une brigue , je vous en prie ; qu'on entende les cris de Clytemnestre , que Clairon et Dumesnil jouent , que Lekain fasse frissonner : les comédiens me doivent cette complaisance. Vous m'allez dire , *Fanime* , *Fanime* ; eh bien ! il est vrai que Fanime ; Énide , et le père , sont d'assez beaux rôles ; mais l'amant est benêt , soyez-en sûrs. Il faut que je donne une meilleure éducation à ce fat ; il faut du temps. J'ai l'*Histoire générale* et une demi-lieue de pays à défricher , et des marais à dessécher , et un curé à mettre aux galères ; tout cela prend quelques heures d'un pauvre malade.

Voici une *Épître sur l'Agriculture* dont vous ne vous souciez point ; vous n'aimez pas la chose rustique , et j'en suis fou. J'aime mes bœufs , je les caresse , ils me font des mines. Je me suis fait faire une

paire de sabots ; mais si vous faites jouer *Oreste*, je les troquerai contre deux cothurnes, sous l'ombrage de vos ailes.

Et vos yeux ? parlez-moi donc de vos yeux.

3274. A M. DALEMBERT.

A Ferney, 19 mars.

Mon très digne et ferme philosophe, vrai savant, vrai bel esprit, homme nécessaire au siècle, voyez, je vous prie, dans mon *Éptre à madame Denis*¹, une partie de mes réponses à votre énergique lettre.

Mon cher archidiaire et archi-ennuyeux Trublet est donc de l'académie ! Il *compilera* un beau discours de phrases de La Motte. Je voudrais que vous lui répondissiez, cela ferait un beau contraste. Je crois que vous accusez à tort *Cicéron*-d'Olivet ; il n'est pas homme à donner sa voix à l'aumônier d'Houdard et de Fontenelle². Imputez tout au surintendant de la reine³.

Ce qu'il y a de désespérant pour la nature humaine, c'est que ce Trublet est athée comme le cardinal de Teucin, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'académie par la protection de la reine. Les philosophes sont désunis ; le petit troupeau se mange réciproquement, quand les loups viennent à le dévorer. C'est contre votre Jean-Jacques que je suis le plus en colère. Cet archi-

¹ Sur l'agriculture ; voyez tome XIII. B.

² Voyez mes notes, tome XLIII, page 516 ; et LIII, 139. B.

³ Le président Hénault. K.

fou, qui aurait pu être quelque chose s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bande à part; il écrit contre les spectacles, après avoir fait une mauvaise comédie¹; il écrit contre la France, qui le nourrit; il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de Diogène, il se met dedans pour aboyer; il abandonne ses amis; il m'écrit, à moi, la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande, en propres mots : « Vous avez corrompu « Genève, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné²; » comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme si j'avais besoin d'un asile, comme si j'en avais pris un dans cette ville de *prédicants sociniens*, comme si j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponse à sa lettre; M. de Ximenès a répondu pour moi, et a écrasé son misérable roman³. Si Rousseau avait été un homme raisonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainsi. Venons à *Pan-crace-Colardeau*. C'est un courtisan de Pompignan et de Fréron; il n'est pas mal de plonger le museau de ces gens-là dans le borbier de leurs maîtres.

Mon digne philosophe, que deviendra la vérité? que deviendra la philosophie? Si les sages veulent être fennies, s'ils sont hardis, s'ils sont liés, je me dévoue pour eux; mais s'ils sont divisés, s'ils aban-

¹ *Narcisse, ou l'Amant de lui-même*. Cx.

² Voyez les expressions de J.-J. Rousseau dans la lettre 3022, l. LVIII, p. 446. B.

³ Ximenès laissa mettre son nom aux *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*, qui sont de Voltaire; voyez tome XL, page 205. B.

donnent la cause commune, je ne songe plus qu'à ma charrue, à mes bœufs, et à mes moutons. Mais, en cultivant la terre, je prierai Dieu que vous l'éclairiez toujours, et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré¹ de *Midas-Omer*? Je vous embrasse tendrement.

3275. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Ferney, pays de Gex, 19 mars.

Vos lettres sont venues à bon port, mon très cher maître. Les *veredarii* sont exacts, parcequ'il leur en revient quelque chose. Il est vrai que j'ai été obligé d'avertir que je ne recevais point de lettres d'inconnus², et vous trouverez que j'ai eu raison quand vous saurez que très souvent la poste m'apportait pour cent francs de paquets de gens discrets qui m'envoyaient leurs manuscrits à corriger ou à admirer. Le nombre des fous mes confrères, *quos scribendi cacoethes tenet*³, est immense⁴. Celui des autres fous, à lettres anonymes, n'est pas moins considérable. Mais pour vous, mon cher abbé, qui êtes très sage, et qui m'aimez, sachez qu'une de vos lettres est un de mes plus grands plaisirs, et serait ma plus chère consolation, si j'avais besoin d'être consolé.

¹ Allusion à ces vers de l'*Épître à madame Denis*:

Sous son bonnet carré, que ma main jette à bas.
Je decouvre en riant la tête de Midas. Et.

² Voyez tome XL, page 196. B.

³ Juvénal, satire vii, vers 51-52, a dit:

..... Tenet insignabile multos
Scribendi cacoethes. B.

⁴ On lit dans l'*Ecclesiaste*, 1, 15: « Stultorum infinitus est numerus. » B.

Vous parlez de brochures ; il y a autant de feuilles dans Paris qu'à mes arbres ; mais aussi la chute des feuilles est fréquente. On en a imprimé une de moi où il est question de vous ¹, et de la langue française, à laquelle vous avez rendu tant de services. C'est une réponse que j'avais faite à M. Deodati Tovazzi, qui disait un peu trop de mal de notre langue.

Je savais que l'archidiacre ² de Fontenelle et de La Motte était admis pour compiler, compiler des phrases à notre *tripot*, et qu'on vous accusait d'avoir molli en cette occasion. Je erois, mon cher maître, qu'on vous calomnie.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié ³.

Mais pourquoi ne serait-il pas de l'académie ? l'abbé Cotin en était bien : j'attends l'abbé Le Blanc avec une impatience extrême. J'ai une querelle avec vous sur les vers croisés. Je trouve qu'ils sauvent l'uniformité de la rime, qu'on peut se passer avec eux de *frères lais*, et qu'ils sont harmonieux.

.....*Licentia sumpta pudenter*

Hon., de Art. poet., v. 51.

n'est pas mal ; mais je vous dirai à l'oreille que c'est un écueil. Il y a dans ce genre de vers un rythme caché fort difficile à attraper. Si quelqu'un m'imité, il courra des risques. J'aimerais passionnément à m'entretenir avec vous de littérature, et à pleurer sur la nôtre. Mais vous vous moquez de moi avec

¹ Voyez, page 273, un passage de la lettre 3236. B.

² Trublet ; voyez page 337. B.

³ Vers du *Pauvre Diable* ; voyez tome XIV. B.

votre banlieue ; il faudrait que je fusse d'avance imbécile de quitter les deux lieues de pays que je possède, et où je suis indépendant, pour Arcueil et pour Gentilli. Tenez, tenez, voici ma réponse dans ce paquet :

Ad urbem non descendet vates tuus.

HOR., lib. I, ep. VII, v. 11.

Omitte mirari beatæ

Fumum, et opes, strepitumque *Paris*.

HOR., III, od. XXIX, v. 11.

Je n'ai eu l'idée du bonheur que depuis que je suis chez moi dans la retraite. Mais quelle retraite ! J'ai quelquefois cinquante personnes à table ; je les laisse avec madame Denis, qui fait les honneurs, et je m'enferme. J'ai bâti ce qu'en Italie on appelle un *palazzo* ; mais je n'en aime que mon cabinet de livres, *senectutem alunt*¹. Vivez, mon cher abbé ; on n'est point vieux avec de la santé. Je veux, avant de mourir, vous adresser une Épître sur le peu d'usage que font nos littérateurs de vos préceptes et de vos exemples. Quel style que celui d'aujourd'hui ! ni nombre, ni harmonie, ni grace, ni décence. Chacun cherche à faire des sauts périlleux. Je laisse les Gilles sur leur corde lâche, et je cultive comme je peux mes champs et ma raison.

M. de Chimène vous remercie : il a du goût ; il étudie beaucoup ; il a lu vos ouvrages ; il aime mieux votre préface sur *de Natura deorum*, et votre *Histoire de la Philosophie*, que les tours de force de Jean-

¹ Cicéron, dans son oraison *Pro Archia poeta*, cap. VII, dit : « Adolescentiam alunt, senectutem oblectant. » R.

Jacques, lequel Jean-Jacques mérite la petite correction qu'il a reçue. Adieu encore une fois.

3276. A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 19 mars.

Je suis fiché contre M. Thieriot le paresseux; je suis enchanté de M. Damilaville le diligent. Je reçois *l'Interprétation de la nature*¹, livre auquel je n'avais pu encore parvenir, non plus qu'au sujet qu'il traite. Je vais le lire, et je suis sûr que je trouverai cent traits de lumière dans cet abîme.

Voilà donc Jean-Jacques politique²; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de madame de Wolmar. C'est un étrange fou. Il m'écrivit, il y a un an³: *Vous avez corrompu la ville de Genève, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné*. Ce pauvre bâtard de Diogène voulait alors se faire valoir parmi ses compatriotes en décriant les spectacles; et, dans son faux enthousiasme, il s'imaginait que je vivais à Genève, moi qui n'y ai pas couché deux nuits depuis cinq ans. Il a l'insolence de me dire que j'ai un asile à Genève, à moi qui ai pour vassaux plusieurs des magistrats de sa république, parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne le regarde comme un insensé. Il n'offense de gaieté de cœur, moi qui lui avais offert non pas un asile, mais

¹ Voyez la note, tome LVIII, page 446. B.

² J.-J. Rousseau venait de publier son *Extrait du projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre*, 1761, in-8°. B.

³ Voyez, tome LVIII, page 446, le dernier alinéa de sa lettre du 17 juin 1760. B.

ma maison, où il aurait vécu comme mon frère. Je fais juge M. Diderot, M. Thieriot, et tous nos amis, du procédé de Jean-Jacques; et je leur demande si quand un détracteur de Corneille, de Racine, de Molière, fait un roman dont le héros va au b....., et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur, il ne mérite pas bien le mépris dont M. de Ximenès daigne l'accabler¹.

L'abbé Trublet a donc la place du maréchal de Belle-Ile? vous verrez qu'il n'aura que celle de l'abbé Cotin.

Monsieur Thieriot le paresseux, un petit mot, je vous prie. Quand il faudra écrire à M. de Courteilles, ordonnez.

3277. A M. MARMONTEL.

A Ferney, 21 mars.

Consolons-nous, mon cher ami, vous avec l'espérance, moi avec ma charrue. L'abbé Cotin était de l'académie; mais des hommes de mérite en furent aussi, et vous en serez.

..... *Interem facit indignatio versum.*

JUVEN., sat. 1, lib. I, v. 79.

Je vous envoie mes motifs de consolation. Courage, mon cher élève; le public vous nomme, et il siffle l'abbé Trublet². Vous avez pour vous madame de Pompadour et vos talents. Puissiez-vous revenir aux

¹ Voyez tome XL, page 205. B.

² Nommé à l'académie française à la place de Belle-Ile, il y fut reçu le 13 avril 1761. B.

Délices, et ne jamais souper avec monsieur et madame de Wolmar!

Je vous embrasse de tout mon cœur.

3278. A M. LEKAIN.

Au château de Ferney, 23 mars.

Nous comptons sur vous, et nous ne comptons plus sur rien que sur notre amitié pour vous et sur vos sentiments. Maudez-nous, mon cher Roscius, ce que c'est que votre triste aventure, à laquelle nous nous intéressons bien vivement, madame Denis et moi. Il y a près d'un mois que je n'ai reçu de lettres de M. d'Argental. Le petit Prault ne m'a pas seulement envoyé un exemplaire de *Tancrède*. Vous voyez que je suis aussi abandonné que vous êtes persécuté. Au surplus, prenez tout gaîment; faites-vous applaudir, cela console de tout.

J'ignore si on pourra déterminer mademoiselle Dumesnil à jouer Clytemnestre; mais je sais que vous ferez bien valoir le rôle d'Oreste. Je suis déterminé à ne rien donner à moins qu'on ne joue cette pièce; vos camarades me doivent peut-être cette complaisance. Je vous prie d'en parler à M. d'Argental, et de me répondre sur tous ces articles; celui qui vous regarde est le plus intéressant pour moi. Je vous embrasse.

3279. A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 26 mars.

Mon cher et ancien ami, nous sommes tous malades. Nous avons quitté Ferney pour revenir aux Dé-

liees, à portée des Tronchin. Madame Denis se fait saigner, et moi je cherche à faire diversion en vous écrivant. Si on saigne aussi la petite-nièce du grand Corneille, je demanderai que l'on mette quelques gouttes de son sang dans mes veines, si faire se peut, pour la première tragédie que je ferai.

M. de Chinène est le seul de la maison qui ait résisté à l'épidémie; il s'était purgé par les *Lettres* sur Jean-Jacques. Voici un *Rescrit de l'empereur de la Chine*¹ sur la *Paix perpétuelle* que ce Jean-Jacques va nous procurer. Amusez-vous de cela, en attendant la diète européenne. Ce petit rogaton n'enflera pas beaucoup le paquet. Je voudrais vous envoyer une grande diable d'*Épître* en vers à madame Denis, sur l'*Agriculture*, que nous aimons tous deux. Si vous en êtes curieux, demandez-la à M. d'Argental ou à M. Thieriot; elle ne vaut pas le port.

Je vous suppose à Paris, *sanum et hilarem*; je suis *hilaris*, mais non *sanus*: si j'avais de la santé, on verrait beau jeu.... Adieu; je vous embrasse tendrement. V.

3280. A M. DAMILAVILLE.

26 mars.

J'envoie aux amis ce rogaton; cela amuse un moment.

J'ai reçu la fade imitation² de *la Mort et de l'Apparition* du R. P. Berthier.

¹ Voyez tome XL, page 307. R.

² Sans doute la *Relation de la maladie, de la confession, et de la fin de M. de Voltaire*; Genève, 1761, in-12; facétie anonyme de Sélis, mort en 1802. G.

O imitatores, servum pecus.....!

HOR., lib. I, ep. xix.

L'épigramme ¹ sur ce pauvre La Coste, associé de Fréron, vaut mieux, et n'est point imitée.

Je fais mes compliments à mes frères, et je retourne à mes maçons.

Diruit, ædificat.....

Insanire putas, etc.

HOR., lib. I, ep. 1.

3281. A M. LE BRUN.

Aux Délices, 26 mars.

Je confie, monsieur, à votre probité, à votre zèle, et à votre prudence, qu'un gentilhomme des environs de Gex, nommé M. de Crassier, capitaine au régiment de Deux-Ponts, nous a demandé mademoiselle Corneille en mariage pour un gentilhomme de ses parents.

Celui qui avait cette alliance en vue demandait une fille noble, bien élevée, et dont les mœurs convinssent à la simplicité d'un pays qui tient beaucoup de la Suisse. Le hasard a fait que la feuille de Fréron, dans laquelle mademoiselle Corneille est déshonorée, a été lue par ce gentilhomme; il y a lu « que le père
« de la demoiselle est une espèce de petit commis de
« la poste de deux sous, à 50 livres par mois de gages, et que sa fille a quitté son convent pour venir
« recevoir chez moi son éducation d'un bateleur de
« la Foire. » Cette insulte a fait beaucoup de bruit à

¹ Voyez cette épigramme, tome XIV, dans les *Poésies mêlées*, année 761. B.

Genève, où les feuilles du nommé Fréron sont lues. On a les yeux sur notre maison. Le scandale a circulé dans toute la province. Le gentilhomme qui se proposait pour mademoiselle Corneille a été très refroidi, et il est vraisemblable que cet établissement n'aura pas lieu. Enfin mademoiselle Corneille a été instruite des lignes diffamatoires de Fréron. Jugez de son état et de son affliction ! Elle a pris le parti d'envoyer un mémoire de dix ou douze lignes à M. le comte de Saint-Florentin, à M. Seguiér, avocat général, et à monsieur le lieutenant de police¹. Nous lui avons conseillé cette démarche. Ce mémoire est aussi simple que court ; et, pour peu qu'il y ait encore de justice et d'honneur chez les hommes, la plainte de mademoiselle Corneille doit faire une grande impression. Nous savons bien que M. Seguiér ne se mêlera pas directement de cette affaire ; mais étant informé qu'il est personnellement outré contre ce monstre de Fréron, nous avons cru qu'il était bon de lui adresser un mémoire..

Nous pensons, madame Denis et moi, que si vous voulez bien, monsieur, appuyer les justes plaintes d'une demoiselle qui porte le nom de Corneille, qui vous a déjà tant d'obligations, et qui se trouve publiquement déshonorée par un scélérat, enfin qui est sur le point de perdre un établissement avantageux, vous réussirez infailliblement en représentant à M. de

¹ Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, né à Barcelonne en 1729, lieutenant général de police depuis le 1^{er} décembre 1759, jusqu'en mai 1774 ; ministre de la marine la même année et jusqu'en 1780 ; mort à Tarragone en 1801. R.

Saint-Florentin, et à M. de Sartine, déjà instruit de l'atrocité du nommé Fréron, l'impudence avec laquelle il diffame en six lignes une famille entière, le tort irréparable qu'il fait à une demoiselle d'un nom respectable; vous engagerez aisément M. Seguier à protéger cette victime que Fréron immole à sa méchanceté.

Je le répète, monsieur, si on avait fait cet outrage à la fille d'un procureur, l'auteur de l'insulte serait puni.

Vous communiquerez sans doute ma lettre à M. Du Tillet, qui doit ressentir plus vivement que personne l'affront et le tort faits à mademoiselle Corneille. Il me semble que vous pouvez parler fortement à M. de Saint-Florentin et à M. de Sartine. J'ose même présumer que monseigneur le prince de Conti accordera sa protection à la vertu et à la noblesse insultées; je ne sais par quelle méprise on a pu confondre la diffamation de cette demoiselle avec des critiques de vers. Il s'agit ici de l'honneur. Nous attendons tout de vous, et de l'auguste maison où vous êtes.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

3282. DE CHARLES-THÉODORE¹,

ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

Je vous suis très obligé, monsieur, de la belle tragédie de *Tancrède*, que vous m'avez envoyée, avec la très édifiante

¹ Réponse à la lettre 3255. Cf. — Voyez ci-après, n° 3301. B.

lettre¹ qui la suit. On vous lit toujours avec un nouveau plaisir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jérusalem céleste. Vous êtes si admiré sur la terre ! restez-y tant que vous pourrez ; et, s'il vous est possible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'est que je n'ai pu le faire plus tôt. J'ai été accablé d'affaires, sans les soins que l'électrice me donne dans sa grossesse. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant ; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaisir avec son cher *Suisse*, pour qui j'aurai toujours une vraie estime.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

3283. A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEY².

Au château de Ferney, 29 mars.

Le pauvre maçon de Ferney, monsieur, travaille à force pour se mettre en état de vous recevoir tant bien que mal dans sa chaumière, vous et M. de La Marche. Je ne compte pas trop sur M. de Pont de Veyle, lequel ne pense pas qu'il y ait de salut hors de Paris. Pour moi, ce n'est pas Paris que j'aime, c'est Dijon ; et si je n'étais pas maçon, laboureur, barbouilleur de papier, et malade, je quitterais mes ateliers et mon médecin pour venir jouir de la société charmante que je trouverais dans votre ville. Vous verrez, par la petite *Épître*³ ci-jointe, si je suis attaché à la campagne.

C'est à vous, monsieur, que je dois des remercie-

¹ Sans doute la lettre 3236. CL.

² Voyez ma note, tome LVII, page 50. B.

³ L'Épître sur l'agriculture ; voyez tome XIII. CL.

ments de la place dont votre académie ¹ veut bien m'honorer. Je vous supplie de lui faire agréer mes profonds respects et ma sincère reconnaissance. Ce sera une raison de plus pour m'engager au voyage de Dijon, s'il peut y avoir quelque nouveau motif après celui de vous embrasser, vous et vos amis. J'espère que nous raisonnerons de tout cela au mois d'auguste, dans ma chaumière de Ferney.

J'ai l'honneur d'être, avec l'attachement le plus inviolable, monsieur, etc. VOLTAIRE.

3284. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 mars.

Il faut que j'aie commis quelque grande iniquité, dont je ne me suis pas accusé en faisant mes pâques ; car mes auges ont détourné de moi leur face ² et leur plume. Je leur dirai comme le prophète : *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé* ³ ; je leur ai envoyé vers et prose, point de nouvelles, nul signe de vie. J'essuie d'ailleurs plus d'une tribulation. Prault a imprimé *Tancrède*. Non seulement il ne l'a point imprimé tel que je l'ai fait, mais ni Prault, ni Lekain, ni mademoiselle Clairon, qui en ont eu le profit, n'ont daigné m'en faire tenir un exemplaire. En récompense, on a imprimé *Tancrède* entièrement altéré, et d'une manière qui, dit-on, me couvre de honte. Prault donne au public, sous mon nom, l'Apo-

¹ Voltaire avait été nommé de l'académie de Dijon le 3 avril 1761 ; voyez ma note, tome VII, page 215. B.

² Psaume xxix, verset 8. B.

³ Matth., xi, 17 ; Luc, vii, 32.

logie¹ de Corneille et de Racine, malgré tout ce que j'ai exigé de lui. Il faut donc m'armer de patience, et me résigner. Mes chers anges, ne m'abandonnez pas dans mes détresses. J'ai surtout une grâce à vous demander; c'est de me garder un profond secret sur *le Droit du Seigneur*, et de ne pas empêcher qu'une personne de mérite, qui est dans la pauvreté, retire quelque émolument de ce petit ouvrage, que j'ai retouché avec le plus grand soin. C'est une chose que j'ai infiniment à cœur; et vous êtes trop bons pour ne pas vous prêter à mes faiblesses.

Vous ne m'avez point écrit depuis le roman de Jean-Jacques. Seriez-vous de ceux qui ont pris le parti de ce petit Diogène manqué? Savez-vous qu'il y a dix-huit mois que ce fou sérieux fit une cabale, du fond de son village, à Genève, pour empêcher la comédie, et qu'il m'écrivit à moi: « Vous corrompez ma « république, pour prix de l'asile qu'elle vous a « donné? »

Ne vous l'ai-je pas mandé, et ne trouvez-vous pas qu'il est trop doucement puni?

Ne soyez pas fâché contre Fanime. Tant que son amant ne sera qu'un sot, elle ne sera pas digne de paraître.

Dites-moi, je vous en conjure, si M. le duc de Choiseul a toujours de la bonté pour moi, et si par hasard nous pouvons espérer la paix. Mais surtout instruisez-moi comment vont les yeux et la santé de mes anges, et ne mettez pas mon cœur au désespoir.

¹ L'*Appel à toutes les nations de l'Europe*; voyez t. XI, p. 245. B.

3285. A M. DE CHAMPFLOUR¹.

Tournay, pays de Gex, 30 mars.

J'ai lu, monsieur, dans les gazettes, un article ² qui m'a fait frémir, et qui vous regarde. Vous savez qu'il y a long-temps que je m'intéresse à vous; je vous prie de vouloir bien me mander ce qu'il en est. Je suis retiré du monde, dans d'assez belles terres, sur les frontières de Genève et de la Suisse, et je prends d'ordinaire fort peu de part à toutes les nouvelles; mais celle-ci vous a rappelé à mon souvenir, et j'ai senti réveiller en moi tous les sentiments de mon ancienne amitié.

Je ne sais si monsieur votre père est encore en vie; je le plaindrais bien d'avoir été témoin d'une catastrophe si cruelle. Je voudrais savoir si madame votre femme n'est point la sœur de M. de La Porte, trésorier des pays conquis. Il est fort mon ami, et c'est une raison de plus qui m'attache à votre famille. Vous me ferez plaisir de me tirer de l'inquiétude où cette triste nouvelle m'a mis.

J'ai l'honneur, etc.

VOLTAIRE,

gentilhomme ordinaire du roi,
comte de Tournay.

¹ Cette lettre (dont l'original autographe porte 30 mars pour toute date, et est adressé à M. de Champflour fils, à Clermont-Ferrand) appartient peut-être à l'année 1759. Elle semble, dans tous les cas, antérieure à celle du 30 juillet 1761, écrite au même. CL.

² Dalemberl parle, dans la lettre 3294, d'après une gazette, d'un médecin de Clermont en Auvergne, mort de chagrin après avoir occasioné la mort de son fils, en l'inoculant. Peut-être cet article regardait-il M. de Champflour; mais son père et lui n'étaient pas médecins. CL.

3286. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 30 mars.

Monsieur, je reçois dans ce moment, par la voie de Vienne, la lettre de votre excellence, en date du 26 janvier, la lettre pour M. de Soltikof, et le mémoire sur le Kamtschatka, dont vous voulez bien m'honorer. Vous daignez ajouter à vos bontés celle de me dire que vous travaillez à me fournir le canevas du second volume. Je suis tout prêt; je m'arrange pour mettre en œuvre tous vos matériaux, malgré celui¹ que l'histoire d'un législateur, d'un grand homme, irrite si furieusement. Les expressions dont il se sert contre le père et contre son auguste fille sont si horribles, qu'on n'ose les répéter. J'oublie pour jamais ces injures, et celui qui en est coupable. Elles n'ont servi qu'à redoubler mon zèle pour la gloire de Pierre-le-Grand, et pour celle de votre valeureuse nation, que sa majesté l'impératrice rend heureuse, et que votre excellence éclaire et encourage par les bienfaits qu'elle répand, et par la protection qu'elle donne aux arts.

Votre excellence doit avoir reçu la petite inscription² qu'elle m'avait fait la grace de me demander. Je la fis sur-le-champ; vos ordres m'inspirent. Voici à peu près les vers tels qu'il m'en souvient :

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels;
Il les rendit heureux, et sa fille l'imité.
Jupiter, Osiris, vous eûtes des autels,
Et c'est lui seul qui les mérite.

¹ Le roi de Prusse; voyez lettre 3153. GL.² Voyez lettre 3219. B.

Je me flatte, monsieur, qu'une histoire vraie et authentique fera plus d'effet que tous ces éloges, qui ne sont que la bordure du tableau. Ce sont les grandes actions qui louent les grands hommes. Peut-être le paquet dans lequel j'avais inséré cette inscription a-t-il été perdu. La plupart de nos envois réciproques n'ont pas été si heureux que vos armes. Je vois que votre excellence n'a reçu encore ni l'eau des Barbades¹, ni les ballots envoyés à feu M. Golowkin, ni ceux de M. le duc de Choiseul, ni ceux de notre ambassadeur à Vienne. J'en ressens une véritable peine. Je regrette surtout les papiers dont vous aviez chargé M. Pouschkin. Je vois par votre lettre, monsieur, que vous lui aviez confié un présent dont je sens tout le prix, et dont je fais les plus tendres remerciements à votre excellence. Elle est trop bonne; mes frais sont trop peu de chose, mes peines trop bien employés. Un simple portrait de votre auguste impératrice, un de vous, monsieur, aurait fait ma récompense la plus chère. Il n'est pas juste qu'il vous en coûte, et que vous payiez les accidents qui peuvent être arrivés à M. Pouschkin et à mes ballots. Vous ne savez donc pas que je regarde comme un des plus grands bienfaits le soin dont vous avez daigné me charger; il fait le charme et l'honneur de ma vieillesse. Recevez avec votre bonté ordinaire le tendre et inviolable respect de Voltaire pour votre excellence. V.

¹ Voir la lettre 3144. C.

3287. AU R. P. BETTINELLI¹,

A VÉRONE.

Mars.

Si j'étais moins vieux, et si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise, et votre Vérone; mais la liberté suisse et anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un pays où l'on saisit, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser, et de lire; et je vous dirai ingénument que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique de Saint-Pierre de Rome fort belle; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colonnes de marbre. Je ne sais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de Monte-Baldo, mais j'aime beaucoup celle dont parle Horace : *Fari quæ sentiat*²; je ne connais de liberté que celle dont on jouit à Londres. C'est celle où je suis parvenu, après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me suis faite redou-

¹ Xavier Bettinelli, né à Mantoue en juillet 1718, n'était pas frère servite, comme quelques personnes l'ont pensé, mais jésuite. Il finit sa longue et laborieuse carrière dans sa ville natale, le 13 septembre 1808. Parmi ses tragédies il s'en trouve une qui est traduite de Voltaire, c'est *Rome sauvée*. — On lit dans les *Mélanges de littérature* de Suard, tome I, pages 17 à 32 (1803), un article intitulé *De Voltaire et du poète italien Bettinelli*, CII.

² Horace, livre I, épître IV, vers 9. B.

ble par votre commerce. Je recevrai, avec la plus tendre reconnaissance, les instructions que vous voulez bien me promettre sur l'ancienne littérature italienne, et j'en ferai certainement usage dans la nouvelle édition de l'*Histoire générale*, histoire de l'esprit humain beaucoup plus que des horreurs de la guerre et des fourberies de la politique. Je parlerai des gens de lettres beaucoup plus au long que dans les premières, parcequ'après tout ce sont eux qui ont civilisé le genre humain : l'histoire qu'on appelle *civile* et *religieuse* est trop souvent le tableau des sottises et des crimes.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que tous les vermisseaux appelés *sonetti*, qui naissent et meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné le triumvirat ¹ comme Lépidus : je crois que, dans le fond, il pense comme vous sur le Dante. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. Ce monde-ci est une pauvre mascarade. Je conçois à toute force comment on peut dissimuler ses opinions pour devenir cardinal

¹ Frugoni, Bettinelli, et Algarotti composaient ce triumvirat littéraire, en Italie ; mais, dit Ginguéné (*Biographie universelle*, tome IV, page 412), les opinions soutenues dans les *Lettres de Virgile* - contre les deux grandes lumières de la poésie italienne, et surtout contre le Dante, brouillèrent Bettinelli avec Algarotti. • Cx.

ou pape; mais je ne couçois guère qu'ou se déguise sur le reste. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'est qu'il n'y a d'hypocrite en aucun genre. J'ai transporté l'Angleterre chez moi, estimant d'ailleurs infiniment les Italiens, et surtout vous, monsieur, dont le génie et le caractère sont faits pour plaire à toutes les nations, et qui mériteriez d'être aussi libre que moi.

Pour le polisson nommé Marini, qui vient de faire imprimer *le Dante* à Paris, dans la collection des poètes italiens¹, c'est un marchand qui vient établir sa boutique, et qui vante sa marchandise; il dit des injures à Bayle et à moi, et nous reproche comme un crime de préférer Virgile à son Dante. Ce pauvre homme a beau dire, le Dante pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'Arioste, on ne m'a jamais volé un Dante.

Je vous prie de donner au diable il signor Marini et tout son enfer, avec la panthère que le Dante rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne et sa louve. Demandez bien pardon à Virgile qu'un poète

¹ C'est en janvier 1768 ou peut-être à la fin de l'année 1767 que Marcel Proust proposa, par souscription, une *Collection des meilleurs auteurs dans la langue italienne*. La *Divine Comédie* en forme les deux premiers volumes, dont le frontispice gravé porte le millésime 1768. Treize-trois volumes de la collection, y compris le vocabulaire, portent la même date. Il est difficile qu'ils aient tous été imprimés la même année. Peut-être les frontispices ont-ils été refaits pour quelques volumes. Ce qui est certain, c'est que dans cette collection, en tête du premier volume du Dante, est une Vie de ce poète par l'abbé Marini, et à la suite deux lettres de Martielli au comte d'Orford, où Voltaire est outragé. Si mes conjectures sur les nouveaux titres mis aux deux volumes du Dante étaient fausses, la lettre de Voltaire ne serait pas de 1761, et se trouverait avoir été mal placée par mes prédécesseurs. B.

de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont quelque étincelle de bon sens doivent rougir de cet étrange assemblage, en enfer, du Dante, de Virgile, de saint Pierre, et de madona Beatrice. On trouve chez nous, dans le dix-huitième siècle, des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes et aussi barbares; on a la brutalité de les opposer aux chefs-d'œuvre de génie, de sagesse, et d'éloquence que nous avons dans notre langue, etc. *O tempora! o judicium!*

3288. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1^{er} avril.

A peine avais-je fait partir mes doléances, qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars, est venue me consoler et m'encourager; sur-le-champ, la rage du *tripot* m'a repris. J'ai déniché un vieil *Oreste*; et, presto, presto, j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaissance d'Oreste et d'Électre, et à la mort de Clytemnestre; puis, étant de sang froid, j'ai écrit la paucarte du privilège, et la requête aux comédiens pour les rôles; et j'envoie le tout à mes chers anges, félicitant mon respectable ami de la guérison de ses deux yeux, qui vont mieux que mes deux oreilles.

M. d'Argental voit, et moi je n'entends guère. Surdité annonce décadence; mais la main va et griffonne.

Vous saurez que M. de Lauraguais a fait aussi son *Oreste*¹, et qu'il est juste qu'il soit joué sur le théâ-

¹ Sa pièce est intitulée *Clytemnestre, tragédie en cinq actes et en vers*, 1761, in-8°. Elle est dédiée à Voltaire, qui lui avait dédié l'*Écossaise*; voyez tome VII, page 8. R.

tre qu'il a embelli; mais il permet que je passe avant, pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être représenté n'est pas une folie nécessaire, et la mienne l'est. On a eu l'injustice de me reprocher d'avoir traité le même sujet que Crébillon mon maître¹, comme si Euripide n'avait pas fait son *Électre* après celle de Sophocle; mais enfin il fut joué; on ne lui fit pas un crime d'avoir travaillé sur le même sujet, on ne voulut pas le perdre auprès de madame de Pompadour. Mon Pammène ne vaut pas le Palamède de Crébillon; mais peut-être ma Clytemnestre vaut mieux que la sienne; et c'est quelque chose d'avoir fait cinq actes sans amour, quand on est Français. Si mademoiselle Dumesnil s' imagine que Clytemnestre n'est pas le premier rôle, elle se trompe; mais il faut que mademoiselle Clairon soit persuadée que le premier est Électre. Je mets le tout à l'ombre de vos ailes. Signalez vos bontés et votre crédit.

M. le duc de La Vallière, tout grave auteur qu'il est, m'a donc trompé². Voilà de la pâture pour les Fréron. Heureusement, je connais des sermons tout aussi ridicules que le *Recueil des Facéties*, et j'en ferai usage pour l'édification du prochain. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que vous pensez de la paix. Pour moi, je ne l'attends pas si tôt.

Est-il bien vrai que l'abbé Coyer soit exilé³, et que

¹ Voir la lettre 3176 à d'Argental, troisième alinéa. Cx.

² Voyez tome XL, page 247. B.

³ Coyer (Gabriel-François), né à Baume-les-Dames en 1707, mort en 1782, avait reçu l'ordre de quitter Paris, et alla voir Voltaire (voyez lettre 3412). Le censeur ou approbateur de son livre était Coqueley, à qui est adressée la lettre du 24 août 1767. B.

son approbateur soit en prison? Et pourquoi? qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Histoire de Sobieski*¹ qui puisse mériter cette sévérité? S'agit-il de religion? la fureur du fanatisme a-t-elle pu être portée jusqu'à trouver partout des prétextes de persécution? que diront nos pauvres philosophes? dans quel pays des singes et des tigres êtes-vous? Mes chers anges, que ne pouvez-vous être les anges exterminateurs des sots!

3289. A MADAME D'ÉPINAI.

Avril.

Ma belle philosophe, amusez-vous un moment de ce chiffon², et si vous voyez M. Diderot, priez-le de faire mes compliments au cher abbé Trublet. J'aime à mettre ces deux noms ensemble. Les contrastes font toujours un plaisant effet, quoi que le monde en dise.

Amusez-vous toujours des sottises du genre humain; il faut en profiter ou en rire.

Rousseau Jean-Jacques, que j'aurais pu aimer s'il n'était pas né ingrat; Jean-Jacques qui appelle M. Grimm un *Allemand nommé Grimm*³, Jean-Jacques qui m'écrit⁴ que j'ai corrompu sa ville de Genève..., c'est un fou, vous dis-je, avec sa *paix perpétuelle*; il s'est brouillé avec tous ses amis. C'est un petit Diogène qui ne mérite pas la pitié des Aristippes.

¹ 1761, trois volumes in-12. B.

² Le *Rescrit de l'empereur de la Chine*, à l'occasion du PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE: voyez tome XL, page 307. CL.

³ Voyez la lettre de J.-J. Rousseau, du 17 juin 1760, ci-dessus, n° 3022, tome LVIII, page 444. B.

⁴ Voyez tome LVIII, page 446. B.

Adieu, madame. Je suis plus fâché que jamais qu'il y ait cent lieues entre la Chevrette et Ferney. Mais il y a bien plus loin encore entre vous et les plats personnages de ce siècle.

3290. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 avril.

Il faut apprendre à mes anges gardiens que la feuille de Fréron¹, qu'on a traitée de bagatelle, a eu les suites les plus désagréables. Un gentillâtre bourguignon voulait l'épouser (cette Corneille); il a vu la feuille; il a vu que mademoiselle Corneille était *filie d'un paysan qui subsistait d'un emploi de cinquante livres par mois, à la poste de deux sous*. Il n'a jamais lu *le Cid*; il a cru qu'on le trompait quand on lui disait que mademoiselle Corneille avait deux cents ans de noblesse : le mariage a été rompu. Il est bien étrange qu'on souffre de telles personnalités, uniquement parcequ'on croit que je suis compromis. Nous demaudons à M. de Malesherbes qu'il exige au moins une rétractation formelle du coquin; qu'il dise « qu'il demande pardon au public d'avoir outragé un nom respectable, en disant « que mademoiselle Corneille avait quitté le couvent « pour aller recevoir une nouvelle éducation du sieur « L'Écluse, acteur de l'Opéra-Comique; qu'il avoue « qu'il a été grossièrement trompé, et qu'il se repent « d'avoir donné ce scandale. »

Mon cher ange, prenez le sort de mademoiselle Corneille à cœur, nous vous en conjurons. Je jure

¹ Voyez la note, page 243. B.

bien de ne jamais travailler pour le théâtre, si on profane ainsi le nom de notre père.

Voici un mémoire ¹ bien bas; mais c'est aussi du plus bas des hommes dont il s'agit. Je le tiens de Thieriot: cela paraît avoir un air de grande vérité. Est-il possible qu'on protège un tel misérable? Si M. de Malesherbes savait le tort qu'il se fait en autorisant Fréron, il cesserait de protéger ses turpitudes.

Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'est que la déconvenue de cet abbé Coyer. Je m'y intéresse infiniment; c'est un de nos frères.

La littérature est trop déshonorée et trop persécutée à Paris; et mon aversion pour cette ville est égale à mon idolâtrie pour mes anges.

Je les supplie de me répondre sur *Oreste*, sur la pièce d'Hurtaud ², sur M. de Malesherbes. De la paix, je ne m'en soucie guère; je sais bien qu'elle ne se fera pas.

3291. A M. COLINI.

Au château de Ferney, le 4 avril.

Je ne peux que remercier quiconque veut bien se donner la peine d'imprimer mes faibles ouvrages ³, pourvu qu'on n'y insère rien d'étranger, rien contre la religion catholique que je professe, rien contre l'état dont je suis membre, ni contre les mœurs que j'ai toujours respectées.

Si l'on suit la dernière édition des frères Cramer ⁴,

¹ Les *Anecdotes sur Fréron*; voyez tome XL, page 229. B.

² Le *Droit du Seigneur*; voyez tome VII, page 215. B.

³ Colini renonça à donner une édition des *Œuvres de Voltaire*. B.

⁴ L'édition de 1756, en dix-sept volumes in-8°. Voyez ma note, t. LVII, p. 482. B.

il faut en corriger les fautes, que tout homme de lettres apercevra aisément.

Mais j'avertis ceux qui veulent se charger de cette édition, que les frères Cramer réimpriment actuellement avec célérité et exactitude l'*Essai sur l'Histoire générale* depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, corrigée et augmentée de moitié. J'avertis encore qu'ils préparent une nouvelle édition¹ avec de très belles estampes, et qu'il vaudrait mieux s'entendre avec eux que de hasarder un partage dangereux pour les uns et pour les autres. Je ne tire aucun profit de mes ouvrages, je n'en ai que la peine : je souhaite seulement que les libraires ne se ruinent pas dans des entreprises qui me font honneur.

VOLTAIRE,

gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

3292. A M. LE BRUN.

Au château de Ferney, 6 avril.

Voici, monsieur, une seconde édition du mémoire que M. Thieriot m'avait fait tenir. La première était trop pleine de fautes. Si vous voulez encore des exemplaires, vous n'avez qu'à parler. Il n'est que trop vrai que le libelle diffamatoire de ce coquin de Fréron a eu des suites désagréables que j'ai confiées à votre discrétion. Je me suis fait un devoir de vous donner part de tout ce qui regarde mademoiselle Corneille.

¹ L'édition in-8°, dont il parut treize volumes en 1764. On y joignait les huit volumes de l'*Essai sur l'Histoire générale*, 1761-63, et le volume de la *Pucelle* publié en 1762; ce qui portait la collection à vingt-deux volumes. B.

C'est à vous que je dois l'honneur de l'élever. Encore une fois, je ne peux m'imaginer que M. de Malesherbes refuse ce qu'on lui demande. Il ne s'agit que d'un désaveu nécessaire; ce désaveu, à la vérité, décrédira les feuilles de Fréron; mais M. de Malesherbes partagerait lui-même l'infamie de Fréron, s'il hésitait à rendre cette légère justice. En cas qu'il soit assez mal conseillé pour ne pas faire ce qu'on lui propose et ce qu'il doit, il peut savoir qu'il met les offensés en droit de se plaindre de lui-même; que le nom de Corneille vaut bien le sien, et qu'il se trouvera des âmes assez généreuses pour venger l'honneur de mademoiselle Corneille de l'opprobre qu'un protecteur de Fréron ose jeter sur elle. Le nom de Fréron est sans doute celui du dernier des hommes, mais celui de son protecteur serait à coup sûr l'avant-dernier.

Vous aurez sans doute, monsieur, la gloire de terminer cette affaire : je n'y suis pour rien personnellement; je pouvais avoir chez moi L'Écluse, sans avoir à rendre compte à personne; mais il n'est pas permis d'imprimer que mademoiselle Corneille est élevée par L'Écluse, par un acteur de l'Opéra-Comique. Mon indignation contre ceux qui tolèrent cette insolence subsiste toujours dans toute sa force. Mademoiselle Corneille, vivante, vaut mieux sans doute qu'un Baquerville mort, et mort fou. Cependant on a mis Fréron au For-l'Évêque pour avoir raillé ce fou, qui n'était plus¹; et on le laisse impuni quand il outrage indignement mademoiselle Corneille. Vous

¹ *Anecdotes sur Fréron*; voyez tome XL, page 229. B.

voyez, monsieur, que ni le temps ni l'injustice des hommes n'affaiblissent mes sentiments. Je trouve dans votre caractère la même constance : c'est une nouvelle raison qui m'attache à vous. Elle se joint à tant d'autres, que je me sens pour vous la plus sincère amitié; elle supplée au bonheur qui me manque de vous avoir vu.

Votre, etc. VOLTAIRE.

Permettez que je vous adresse cette petite lettre ¹ pour M. Corneille, et ayez la bonté de présenter mes respects à M. Tiron et aux dames qui sont chez lui.

3293. A M. DAMILAVILLE.

6 avril.

M. Damilaville me permettra-t-il de lui adresser ce paquet pour M. Le Brun, que je le supplie de vouloir bien lui faire tenir? je demande encore s'il est bien vrai que l'abbé Coyer soit exilé, et pourquoi?

Je crois qu'il n'est que trop vrai que M. le maréchal de Richelieu a donné à Marmontel une exclusion, sans retour ², pour l'académie. Les gens de lettres ne paraissent pas fort en faveur.

M. Thieriot veut-il bien m'envoyer un certain Almanach d'église où l'on trouve la succession des patriarches de Constantinople? cela n'est pas bien agréable; mais cela peut être utile à un homme qui écrit l'histoire quand il ne laboure pas.

On m'a envoyé une réponse ³ à la *Théorie de l'im-*

¹ Cette lettre est perdue. L. D. B.

² Marmontel fut reçu à l'académie française le 22 décembre 1763. CL.

³ Elle est de Pesselier; voyez lettre 3298. B.

pôt. Si le style de la réponse est aussi inintelligible que celui de la *Théorie*, peu de lecteurs apprendront à gouverner l'état.

On dit que Rameau écrit ¹ contre un philosophe sur la musique; j'aimerais mieux qu'il fit un opéra.

3294. DE M. DALEMBERT.

A Paris, ce 9 avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante *Épître sur l'agriculture*, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'est, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaissance, qui en ont pensé comme moi, et qui ne sont pas descendus d'Ismaël, car

Ils servent et Baal et le Dieu d'Israël ²,

l'ont trouvée si bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine; mais il y avait deux vers *malsonnants* et *offensant les oreilles pieuses*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'est moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Ève* au lieu du *sot mari*, qui était pourtant la vraie épithète; et, au lieu de *manger la moitié de sa pomme*, qui est plaisant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui est bien plat; mais cela est encore trop bon pour Versailles.

Riez, si vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout seul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au sujet ³

¹ En 1761 Rameau publia un in-4° intitulé *Origine des sciences*, suivie d'une controverse. Cf.

² Il y a dans *Athalie*, acte III, scène 3 :

Je ne sers ni Baal ni le Dieu d'Israël. B.

³ Voyez la lettre 3275. B.

des parrains de l'archidiacre. L'abbé d'Olivet me dit l'autre jour à l'académie, d'un ton cicéronien : « Vous êtes un fripon, » vous avez écrit à Genève que j'avais molli dans l'affaire de « Trublet. » Je niai le fait, à la vérité assez faiblement. Il me répondit qu'il en avait la preuve dans sa poche, et je ne lui demandai point à la voir; je craignais d'être trop confondu. Peu m'importe d'avoir des tracasseries avec d'Olivet, et même avec d'autres; mais il vaut encore mieux n'en pas avoir. C'est pourquoi, si vous voulez savoir les *nouvelles de l'école*, promettez-moi que vous ne me vendrez plus, et commencez par ne pas parler de ceci, même à d'Olivet.

Je suis sûr, au moins autant qu'on le peut être, que le surintendant ¹ de la reine a nommé Saurin; mais il est vrai que je ne lui ai parlé que la veille de l'élection, et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût servi un autre; c'est ce que je ne sais pas assez positivement pour pouvoir vous l'assurer. Après tout, c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir; par malheur *le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire.*

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges ² qui ne sait pas lire, et Batteux ³ qui ne sait pas écrire; mais en revanche nous avons un directeur ⁴ qui sait lire et écrire, qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à Rémond de Saint-Marc, *la tête bien ferme*. A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera sûrement l'ombre de Fontenelle, et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses bonnes fortunes; car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessional et par la prédication.

Nous avons encore une place vacante à l'académie; mais ce ne sera pas, je crois, pour Marmontel. M. le duc d'Aumont

¹ Le président Hénault. Cc.

² Coetlosquet; voyez ma note, tome LVIII, page 358. B.

³ Charles Batteux, né en 1713, mort en 1780, avait été élu à l'académie française à la place de Odet Joseph Devaux de Giry, abbé de Saint-Cyr. B.

⁴ Le duc de Nivernais; voyez ma note, tome XIX, page 169. B.

fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à-la-fois, et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause¹, auteur des *Cacouacs*; car pour lors cela passerait la raillerie, et je pourrais bien les prier de nommer Chau-meix ou Omer à ma place, surtout si vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère Berthier.

Je viens à Jean-Jacques, non pas à Jean-Jacques Le Frane de Pompignan, *qui pense être quelque chose*², mais à Jean-Jacques Rousseau, qui pense être cynique, et qui n'est qu'inconséquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre impertinente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites, et je n'aurai sur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il est désuni et dispersé*³? Nous ne voyons pas que ni Platon, ni Aristote, ni Sophocle, ni Euripide, aient écrit contre Diogène, quoique Diogène leur ait dit à tous des injures. Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

A propos, j'oubliais de vous demander si vous avez reçu un mémoire que j'ai fait sur l'inoculation⁴, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation est mauvaise, mais que ses partisans ont assez mal raisonné jusqu'ici, et ne se sont pas doutés de la question. Ce mémoire, très clair, à ce

¹ Moreau; voyez ma note, tome LVII, page 433. B.

² Voyez le dernier vers de la satire intitulée *la Vanité*, tome XIV. B.

³ C'est en effet ce que dit Voltaire, en d'autres termes, dans sa lettre 3274. B.

⁴ Dalember venait de publier les deux premiers volumes d'*Opuscules mathématiques, ou Mémoires sur différents sujets de géométrie* (voyez la note, page 3); le dixième de ces Mémoires était consacré à l'examen du calcul des probabilités, et, par occasion, l'auteur y traitait de l'inoculation. B.

que je crois, et très impartial, a été lu il y a six mois à une assemblée publique de l'académie des sciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impression sur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité assez obscure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne ayant inoculé son fils, le fils est mort de l'inoculation, et que le père est mort de chagrin. Ce fait, s'il est vrai, serait très fâcheux contre l'inoculation, quoique au fond il ne soit pas décisif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus de l'académie française; je crains qu'il ne faille dire de ce titre-là ce que Jacques Roastbeef dit du nom de *monsieur* : *Il y a tant de faquins qui le portent* ! Adieu.

3295. DE M. LE DUC DE LA VALLIÈRE*.

A Montrouge, ce 9 avril 1761.

Je vous ai mis dans l'erreur¹, mon cher ami, et j'en suis fâché. Si on vous la reproche, nommez-moi; je le trouverai certainement très bon. Je peux, sans rougir, avouer que je me suis trompé; mais je ne peux avoir la même tranquillité lorsque je sens que je vous ai exposé à la critique des envieux. Votre amitié pour moi, le goût que vous me connaissez pour les livres et pour feuilleter souvent ceux que j'ai, vous ont persuadé que vous pouviez avec sécurité employer une citation que je vous envoyais; je vous ai abusé, j'en suis honteux, et je l'avoue. Cet aveu simple et de bonne foi vous empêchera sans doute de m'en savoir mauvais gré. Si j'en avais bien envie cependant, je pourrais prêter quelque apparence à ma justification, puisqu'il est très vrai que je tiens ce passage d'un homme très éclairé qui me l'apporta pour le faire mettre en vers, et qui me dit l'avoir tiré des sermons de Codrus; mais puisque je voulais vous l'envoyer, je pouvais auparavant

* *Le Français à Londres* de Boissy, scène 8. B.

² Voyez lettre 2166, tome LVI, page 599. B.

³ Voyez ma Préface de *l'Appel à toutes les nations de l'Europe*, t. XL, p. 247. B.

faire ce que j'ai fait depuis que je l'ai trouvé dans l'*Appel aux nations*, consulter mon exemplaire. J'y aurais sans doute trouvé ce conte; mais j'aurais vu en même temps qu'Urcus Codrus, loin d'être un fameux prédicateur, était au contraire un fameux libertin; qu'il avait fait imprimer ses œuvres sous le titre de *Sermones festivi*, etc.; qu'elles contiennent quelques discours assez orduriers, et beaucoup de poésies galantes; qu'il n'a jamais songé à travailler pour la chaire. La première édition parut en 1502, in-folio; et la seconde, qui est celle que je vous ai citée, est en effet de 1515, in-4°, et le passage qui commence par *Quædam rustici uxor**, etc., est bien à la page 61. Sans entrer dans une plus longue dissertation sur le seigneur Urcus Codrus, qui certainement n'a jamais tant fait parler de lui, je vois que ma faute est d'avoir traduit *Sermones* comme l'on traduit *Collegium*, ou d'avoir eu trop de confiance en celui qui m'apporta ce fameux passage. Qu'on en pense ce qu'on voudra, je m'y soumetts; mais je desire qu'on soit bien convaincu que vous n'avez d'autre tort en cette occasion que de vous en être rapporté à moi. Faites imprimer ma lettre², si vous le jugez à propos. Loin d'en être fâché, je le desire avec ardeur, puisque ce sera une occasion de vous donner authentiquement une preuve de la sincère amitié que j'ai toujours eue pour vous. Que ne puis-je trouver celle de vous en donner de la véritable admiration que m'inspire la supériorité de vos talents !

Le duc DE LA VALLIÈRE.

* Voyez tome XL, page 285. B.

² Elle a été imprimée dès 1761, à la suite de la *Lettre de M. de Voltaire à M. le duc de La Vallière*, in-8° de vingt-huit pages, contenant, pages 1-20, la lettre au duc de La Vallière (voyez n° 3308); pages 21-22, une traduction de la lettre à milord Lyttelton (voyez n° 3104); pages 23-24, une traduction de la réponse de milord Lyttelton (voyez n° 3154); pages 25-26, la réponse à Trublet (voyez n° 3310); le dernier feuillet, paginé 1-2, contient la lettre du duc, qui avait paru dans le *Journal encyclopédique* du 15 mai 1761. B.

3296. A M. DUCLOS.

Ferneŷ, 10 avril.

Je vous assure, monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que mademoiselle Corneille aurait droit de me bouder, si je ne retenais pas le grand Corneille pour ma part. Je demande donc à l'académie la permission de prendre cette tâche, en cas que personne ne s'en soit emparé.

Le dessein de l'académie est-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur classique? faudra-t-il des notes sur *Agésilas* et sur *Attila*, comme sur *Cinna* et sur *Rodogune*? Voulez-vous avoir la bonté de m'instruire des intentions de la compagnie? exige-t-elle une critique raisonnée? veut-elle qu'on fasse sentir le bon, le médiocre, et le mauvais? qu'on remarque ce qui était autrefois d'usage, et ce qui n'en est plus? qu'on distingue les licences des fautes? et ne propose-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra se conformer? l'ouvrage est-il pressé? combien de temps me donnez-vous?

Puisqu'on veut bien placer ma maigre figure sous le visage rebondi de M. le cardinal de Bernis, j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ma petite tête en perruque naissante. L'original aurait bien voulu venir se présenter lui-même, et renouveler à l'académie son attachement et son respect; mais les

laboureurs, les vigneron, et les jardiniers me font la loi : *e nitido fit rusticus*¹. Comptez cependant que, dans le fond de mon cœur, je sais très bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs.

3297. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Ferney, tout près de votre Franche-Comté, 10 avril.

Mais, mon maître, est-ce que vous n'auriez point reçu un paquet que je fis partir, il y a trois semaines, à l'adresse que vous m'aviez donnée? ou mon paquet ne méritait-il pas un mot de vous? ou êtes-vous malade? ou êtes-vous paresseux?

Eh bien! voilà votre ancien projet, de donner un recueil d'auteurs classiques, qui fait fortune. Rien ne sera plus glorieux pour l'académie, ni plus utile pour les Français et pour les étrangers. Il est temps de prévenir (j'ai presque dit d'arrêter) la décadence de la langue et du goût. Quel grand homme prenez-vous pour votre part? Pour moi, j'ai l'impudence de demander Pierre Corneille. C'est La Rose qui veut parler des campagnes de Turenne. Je vous dirai : *Cornelium, Olivete, relegi*,

Qui, quid sit magnum, quid turpe, quid utile, quid non,
Planius ac melius *Rousseau multisque docebat*;

HOR., lib. I, ep. 11, 3, 4.

et j'ajouterai,

Quam scit uterque, libens, censebo, exercent artem.

HOR., lib. I, ep. XIV, 44.

La tragédie est un art que j'ai peut-être mal cul-

¹ Horace, livre I, épître VII, vers 83. B.

tivé ; mais je suis de ces barbouilleurs qu'on appelle curieux , et qui , étant à peine capables d'égaliser Person¹, connaissent très bien la touche des grands maîtres. En un mot , si personne n'a retenu le lot de Corneille , je le demande , et j'en écris à M. Duclos. Je crois que vous avez fait une très bonne acquisition dans M. Saurin. Il est littérateur et homme de génie. Dites-moi qui se charge de La Fontaine. Je l'avais autrefois commencé sur le projet que vous aviez ; mais je ne sais ce que cela est devenu. J'ai perdu dans mes fréquentes tournées les trois quarts de mes paperasses , et il m'en reste encore trop. *Vive, vale, scribe, Ciceroniane Olivete.*

3298. A M. DAMILAVILLE.

12 avril.

Je salue toujours les frères et les fidèles ; je m'unis à eux dans l'esprit de vérité et de charité. Nous avons des faux frères dans l'Eglise : Jean-Jacques , qui devait être apôtre , est devenu apostat ; sa lettre , de laquelle j'ai rendu compte aux frères , et dont je n'ai point de réponse , était le comble de l'absurdité et de l'insolence. Pourquoi a-t-on mis (comme on le dit) à la Bastille le censeur de *Sobieski* , et pourquoi laisse-t-on impuni le censeur de l'*Année littéraire* , qui donne son infâme approbation à des liges infâmes contre une fille respectable² ?

Pesselier m'a envoyé son ouvrage contre la *Théorie*

¹ Connu par l'épigramme de J.-B. Rousseau (livre II, 28) :

Gacou , rimailler subalterne ,
Vante Person le barbouilleur. B.

² Voyez la note , page 243. B.

de l'impôt¹. Je voudrais qu'on renvoyât toutes ces théories à la paix, et qu'on ne parlât point du gouvernement dans un temps où il faut le plaindre, et où tout bon citoyen doit s'unir à lui.

Je prie M. Thieriot de m'envoyer *Quand parlera-t-elle*² ? Il faut bien que je rie comme les autres, et il n'y a guère de critique dont on ne puisse profiter.

Je recommande l'incluse aux frères, et les remercie tendrement de leur zèle.

3299. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 21 avril.

Personne au monde n'a jamais adressé plus de prières que moi à ses anges gardiens. Ce *Tancrède* est, dit-on, rejoué et reçu avec quelque indulgence, comme une pièce à laquelle vos bons avis ont ôté quelques défauts, et on pardonne à ceux qui restent ; mais je ne reçois ni l'exemplaire de *Tancrède*, ni celui de l'*Apologie*³ de mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'est pas juste. Souffrez que je recommande encore *Oreste* à vos bontés : voyez si ces petits changements que je vous envoie sont admissibles.

J'ai une autre supplique à présenter : le petit Prault, qui ne m'a pas envoyé un *Tancrède*, n'a pas mieux traité madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul, malgré toutes ses promesses. Je soupçonne

¹ Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'impôt, 1761, in-12. B.

² Voyez tome VII, page 117. B.

³ Appel à toutes les nations de l'Europe ; voyez tome XL, page 245. B.

qu'ils n'en sont pas trop contents, et qu'ils eroient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent savoir que je ne me suis pas mêlé de l'édition. Il eût été assez placé que Lekaiu ou mademoiselle Clairon eût présenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie : tout cela est l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, semer, et bâtir ?

J'ai écrit, eu dernier lieu, à M. le due de Choiseul une lettre¹ dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immense² dont il est chargé ne lui permet pas de faire réponse à des gens aussi inutiles que moi ; il y avait pourtant dans ma lettre quelque chose d'utile. Enfin je demande en grace à M. d'Argental de m'apprendre si je suis en grâce auprès de son ami.

Malgré les petits désagréments que j'essuie sur *Tancrède*, j'ai toujours du goût pour *Oreste*. Ce serait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la simplicité de Sophocle des cabales des soldats de Corbulon³.

Mille tendres respects.

3300. A M. COLINI.

Ferney, le 14 avril 1761.

Je ressens bien vivement, mon cher Colini, l'extrême bonté de monseigneur l'électeur, qui daigne me

¹ Elle manque. B.

² Le ministère des affaires étrangères et celui de la guerre, qu'il réunissait. B.

³ Voyez ma note, tome LVI, page 67.

parler de son bonheur¹, et qui fait le mien. Je ferai l'impossible pour venir prendre part à la joie publique dans Schwetzingen, et c'en sera une bien grande pour moi de vous y voir, et de pouvoir vous être de quelque utilité. Je vous ai envoyé ce que vous me demandiez pour l'édition². Je vous embrasse de tout mon cœur.

3301. A CHARLES-THÉODORE³,

ÉLECTEUR PALATIN.

A Ferney, le 14 avril.

Que je suis touché ! que j'aspire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour si cher à votre cour,
A vos états, à tout l'empire !

Que j'aurai de plaisir à dire,
En voyant combler votre espoir :
J'ai vu l'enfant que je desire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir !

Je ressemble au vieux Siméon⁴,
Chacun de nous a son messie ;
J'ai pour vous plus de passion
Que pour Joseph et pour Marie.

Monseigneur, que votre altesse électorale me pardonne mon petit enthousiasme un peu profane, la joie le rend excusable. Je ne sais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naissance du duc de Bourgogne, tous les polissons se mirent à danser dans la chambre de Louis XIV. Je serais un

¹ Voyez lettre 3282. B.

² Voyez lettre 3291. B.

³ Réponse à la lettre 3282. B.

⁴ Saint Luc, *Évangile*, chap. 11, verset 25. B.

grand polisson dans Schwetzingen, si je pouvais, dans le mois de juillet, être assez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère, et de l'enfant. Un fils et la paix, voilà ce que mon cœur souhaite à vos altesses électorales ; et un fils sans la paix est encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, monseigneur ; je les embrasse de joie. Agréez, vous et madame l'électrice, ma mauvaise prose, mes mauvais vers, mon profond respect, mon ivresse de cœur, et daignez conserver des bontés à votre petit Suisse, etc.

3302. A M. LE BRUN.

Ferney, 16 avril.

Je fais mon compliment à Tyrtée, et je me flatte que sa trompette héroïque animera les courages.

On vous a trompé, monsieur, si l'on vous a dit que la rente que j'ai mise sur la tête de mademoiselle Corneille est pour son père, ou bien vous avez mis monsieur Corneille pour mademoiselle dans votre lettre. Elle a beaucoup de talents et un très aimable caractère. J'en suis tous les jours plus content, et je ne fais que mon devoir en m'occupant de sa fortune et de la gloire de son oncle.

J'aurais souhaité que le nom de M. le prince de Conti eût honoré la liste de ceux qui ont souscrit pour l'oncle et pour la nièce.

Agréez, monsieur, mes sincères remerciements de votre *ode*¹. Les suffrages du public, et les aboiements de Fréron, contribueront également à votre gloire.

¹ Voyez ma note sur la lettre 3159. B.

Vous ne doutez pas des sentiments de votre obéissant serviteur, VOLTAIRE.

3303. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 avril.

Plus anges que jamais, et moi plus endiablé, la tête me tourne de ma création de Ferney. Je tiens une terre à gouverner pire qu'un royaume; car un ministre n'a qu'à ordonner, et le pauvre campagnard des Alpes est obligé de faire tout lui-même; il n'a jamais de loisir, et il en faut pour penser. Ainsi donc, mes anges, vous pardonneriez à ma tête épuisée.

1^o *Oreste* se recommande à vos divines ailes.

Ma mère en fait autant

est le commencement d'une chanson plutôt que d'un vers tragique¹. Quelquefois un misérable hémistiche coûte.

Il a montré pour nous l'amitié la plus tendre;
Il révérait mon père, il pleurait sur sa cendre.

ÉLECTRE.

Et ma mère l'invoque! Ainsi donc les mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels.

Acte IV, scène 3.

Voilà, je crois, la sottise amendée.

Il est plaisant que Bernard m'ait volé, et que je n'ose pas le dire²; mais *un riche* vaut mieux³, et

¹ Cet hémistiche a été conservé acte IV, scène 3. B.

² Il était frère de la première présidente Molé, qui ne paya point ses dettes, mais qui trouvait fort mauvais qu'on dît qu'il avait volé ses créanciers. K. — Voyez tome LVI, page 502. B.

³ Malgré le consentement que paraît donner ici Voltaire, on n'a pas mis

graces vous soient rendues. Le produit net des cent soixante et treize journaux est fort plaisant et plus honnête; mais savez-vous bien que vous faites Jean-Jacques un très grand seigneur? vous lui donnez là cent mille écus de rente. La compagnie des Indes, sans le tabac, ne pourrait en donner autant à ses actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges.

J'ai une curiosité extrême de savoir si madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul ont reçu leur exemplaire ¹ de Prault.

Autre curiosité, de savoir si on joue la seconde scène du second acte de *Tancrède* comme elle est imprimée dans l'édition de Cramer, et comme elle ne l'est pas dans l'édition de ce Prault. Je vous conjure de me dire la vérité. Je trouve la façon de Cramer plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort?

Lekain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges sans préjugés, vous verriez que *le Droit du Seigneur* n'est pas à dédaigner; que le fonds en était bon; que la forme y a été mise à la fin; qu'il n'y a pas une de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce est tout le contraire de ce que vous avez vu; en un mot, je vous conjure de la laisser passer sous le masque en son temps.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un; mais le *Czar* m'attend, et l'*Histoire géné-*

Qu'un riche l'ait volé;

le nom de Bernard est resté dans l'hémistiche: voyez, tome XIII, l'*Épître sur l'agriculture*. B.

¹ De la tragédie de *Tancrède*. B.

rule se réimprime, augmentée de moitié, et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne suis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaissance d'Oreste et d'Électre; daignez me l'envoyer, ou j'en ferai une autre. Je suis entouré de vers, de prose, de comptes d'ouvriers; je ne peux me reconnaître. Il est très vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiselle Corneille, et que l'emploi de *valet de poste* a arrêté le soupirant ¹. Voilà ce qu'a produit Fréron: et on protège cet homme!

Le Brun est un bavard. Il m'avait insinué, dans ses premières lettres, que je ne devais pas laisser mademoiselle Corneille dans l'indigence après ma mort. Je lui ai maudé que j'avais fait là-dessus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible, de plus affreux à la mort de Clytemnestre, que de l'entendre crier? Il n'y a point là de beaux vers à faire: c'est le spectacle qui parle; et ce qu'on dit, en pareil cas, affaiblit ce qu'on fait.

Mais songez que *Térée* ² et *Oreste* tout de suite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laisser respirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du *tripot*.

Daignerez-vous répondre à tous mes points? Je n'en peux plus, mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi si vous ne trouvez pas le mémoire contre les jésuites bien fort et bien concluant?

¹ Voyez la lettre 3290. B.

² *Térée*, tragédie de Lemierre, fut jouée le 25 mai 1761. B.

comment s'en tireront-ils? Je les ai fait plier tout d'un coup sans mémoire; je les ai fait sortir d'un domaine qu'ils usurpaient. Ils n'ont pas osé plaider contre moi; mais il ne s'agissait que de cent soixante mille livres.

3304. A M. DALEMBERT.

A Ferney, 20 avril.

Je me liâte de vous répondre, mon grand calculeur de petite-vérole, plein d'esprit et de génie, et antipode des calculateurs, que *diligo adhuc Cicero-nianum-Olivetum, quia optimus grammaticus, quia* il fut mon maître, et qu'il me donnait des claques sur le cul quand j'avais quatorze ans. Je ne dirai pas qu'il en a menti, mais il a dit la chose qui n'est pas. Qu'il vous montre ma lettre, s'il l'ose. Certainement votre nom n'y est pas. Il peut avoir quelque finesse, ayant été jésuite. Il a voulu se jouer de votre vivacité parisienne, et vous arracher votre secret. Vous avez peut-être donné dans le panneau. Soyez très sûr que je ne vous compromettrai jamais, et que vous pouvez donner l'essor avec moi à votre très plaisante imagination en toute sûreté.

Vous me paraissez bien honnête de dire qu'un homme de trente ans peut en espérer trente autres. La vie commune ne s'étend qu'à vingt-deux ans sur la masse totale. Je n'ai pas encore bien examiné votre compte; je vais vous relire : à Paris on ne relit point. Vive la campagne, où le temps est à nous! En général, je vois que vous en savez plus que votre sour-

daud¹. Je vous remercie de votre *bon mari*. Il faut avouer que la reine est bien *bonne*, et que si elle était la maîtresse, nous aurions un siècle bien éclairé. Je vous donne mon blanc seing pour ma place à l'académie, à la première fantaisie que vous aurez de résigner; cela sera assez plaisant, et c'est une facétie qu'il ne faut pas manquer. Faites la lettre de remerciement, et je vous réponds de la signer. A l'égard de Jean-Jacques, s'il n'était qu'un inconséquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal: mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de sa lettre l'infamie de cabaler du fond de son village, avec des pédants sociniens, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Tournay, ou du moins pour empêcher ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, se préparer un retour triomphant dans ses rues basses²; c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de Platon s'il m'avait joué un pareil tour; à plus forte raison du laquais de Diogène. Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne, et son procédé est haïssable. L'auteur de *la Nouvelle Aloïsia* n'est qu'un polisson

¹ La Condamine, reçu à l'académie française le 12 janvier 1761, avait fait, sur sa réception, ce quatrain qu'il fit circuler:

Apollon n'avait plus que trente-huit apôtres;
La Condamine entre eux vient s'asseoir aujourd'hui.
Il est bien sourd, tant mieux pour lui;
Mais non muet, et tant pis pour les autres.

Piron réduisit cette épigramme en quatre vers de huit syllabes; et l'on a souvent pris la version de Piron pour le texte de La Condamine. R.

² A Genève. R.

malfesaut. Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes et toutes celles de Paris; mais chacun ne songe qu'à soi, et on oublie le premier des devoirs, qui est d'anéantir l'*inf.*...

Je vous prie, mon grand philosophe, de dire à madame du Deffand combien je lui suis attaché. Je lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à penser avec elle; je voudrais y souper: je l'aime d'autant plus que j'ai les sots en horreur. Mes compliments à l'abbé Trublet; j'attends sa harangue avec l'impatience du parterre qui a des sifflets en poche, et qui ne voit pas lever la toile.

A propos, laissez-vous toujours M. de Chimène, ou Ximenès? Il vient d'acheter une maison, des prés, des vignes, et des champs dans le pays de Gex. Voilà le fruit apparemment de l'*Épître sur l'agriculture*. Je suis devenu un malin vieillard. Il y a long-temps que j'ai fait, *la Capilotade*¹; c'est un chant qui entre dans *la Pucelle*: il y aura toujours place pour les personnes que vous me recommanderez. J'ai souffert quarante ans les outrages des bigots et des polissons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'est une duperie: il faut faire la guerre, et mourir noblement

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

¹ Voyez ma note, page 231. B.

Riez et aimez-moi; confondez l'*inf...* le plus que vous pourrez.

N. B. J'ai lu le Mémoire contre les jésuites banqueroutiers¹. L'avocat a raison : aucun jésuite ne peut traiter sans engager ses supérieurs. Quand je les ai chassés d'un domaine qu'ils avaient usurpé, il a fallu que le provincial signât le désistement; mais je les ai chassés sans bruit, je n'ai eu que la moitié du plaisir.

3305. A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 22 avril.

Je suis le partisan de M. Diderot, parcequ'à ses profondes connaissances il joint le mérite de ne vouloir point jouer le philosophe, et qu'il l'a toujours été assez pour ne pas sacrifier à d'infâmes préjugés qui déshonorent la raison. Mais qu'un Jean-Jacques, un valet de Diogène, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (et même détestables); que ce polisson ait l'insolence de m'écrire² que je corromps les mœurs de sa patrie; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui); qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigade avec des prêtres sociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de Genevois qui ont des talents de venir les exercer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le

¹ *Mémoire à consulter et consultation pour Jean Lyoncy, créancier et syndic de la masse de la raison de commerce établie à Marseille sous le nom de Lyoncy frères et Gouffre, contre le corps et société des pères jésuites, 1761, in-12, signé Lalourcé, avocat. B.*

² Voyez la lettre du 17 juin 1760, n° 3022. B.

petit territoire de Genève): tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aie jamais connu. M. le marquis de Ximenès a daigné s'abaisser jusqu'à couvrir de ridicule son ennuyeux et impertinent roman ¹. Ce roman est un libelle fort plat contre la nation qui donne à l'auteur de quoi vivre; et ceux qui ont traité les quatre jolies lettres de M. de Ximenès de libelles ont extravagué. Un homme de condition est au moins en droit de réprimer l'insolence d'un J.-J., qui imprime qu'il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme descend d'un fripon ².

Voilà, mon cher monsieur, ce que je pense hautement, et ce que je vous prie de dire à M. Diderot. Il ne doit pas être à se repentir d'avoir apostrophé ce pauvre homme comme grand homme, et de s'être écrié : *O Rousseau!* dans un dictionnaire ³. Il se trouve, à la fin de compte, que *ô Rousseau!* ne signifie que *ô insensé!* Il faut connaître ses gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

Prault petit-fils est un petit sot : il a imprimé l'*Appel aux nations* avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que M. Thieriot ne s'expliquait-il? je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi se faire un honnête pécule en rogatons.

Vous me trouverez un peu de mauvaise humeur; mais comment voulez-vous que je ne sois pas outré?

¹ Voyez tome XL, page 203. B.

² *Nouvelle Héloïse*, première partie, lettre LXII. B.

³ Au mot *ENCYCLOPÉDIE*. B.

Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il se trouve un Jean-Jacques, dans un village de France, qui se ligue avec deux coquins, prêtres calvinistes, pour empêcher un bon acteur¹ de jouer chez moi. Jean-Jacques prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiselle Corneille. Le polisson ! le polisson ! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau sur son vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, monsieur, vous qui n'aimez point les enthousiastes hypocrites.

3306. A M. DE VARENNES².

Ferney, 22 avril.

Vous ne pouvez douter, monsieur, que je ne reçoive avec bien du plaisir la mainlevée de l'anathème prononcé contre mes troupes³. Il est bien difficile d'excommunier les soldats sans que les éclaboussures des foudres sacrées ne frappent un peu les officiers. La contradiction ridicule d'être payé par le roi, et de n'être pas enterré par son curé, est d'ailleurs une de ces impertinences les plus dignes de nos lois et de nos mœurs. Si l'on parvient à nous défaire de cette barbarie, on rendra service à la nation. J'attends le livre⁴ avec impatience ; mais je doute fort qu'il pro-

¹ Probablement Aufresne, dont Voltaire parle plusieurs fois ; voyez, entre autres, la lettre à d'Argental, du 29 octobre 1764. B.

² Probablement Jacques de Varennes, mort vers 1780, ancien greffier des états de Bourgogne. B.

³ Les comédiens. B.

⁴ De Huerne de La Motte ; voyez ma note, tome XL, page 317. B.

duise un autre effet que celui de nous convaincre de notre sottise. Rien de plus commun que de nous prouver que nous avons tort, et rien de plus rare que de nous corriger.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que vous m'avez inspirée, etc.

3307. A M. THIERIOT.

Ferney, 22 avril.

Mon ancien ami, je vous croyais opulent, ou du moins arrondi. M. Damilaville me mande qu'il y a quelque brèche à votre rotondité. Voici une idée qui m'est venue. Un magistrat de Dijon, jeune et de beaucoup d'esprit, a fait une comédie très singulière¹, et ne voudrait pour rien au monde être connu. Son idée est de la faire jouer, et de partager les honoraires entre celui qui se chargera du délit, et un secrétaire très affectionné, vieux serviteur de la maison.

Ils auront aussi le profit de l'édition. Voyez si vous pouvez vous charger de cette besogne. Je crois que ce n'est pas une mauvaise affaire.

L'auteur exige un profond secret : êtes-vous en état de faire lire cette comédie au *tripot*, sans vous commettre et sans commettre personne ? Je remplis la mission dont l'amitié me charge. Mandez-moi votre résolution.

J'ai demandé un almanach où l'on trouve les patriarches grecs. J'en ai besoin, non pas que je prenne

¹ *Le Droit du Seigneur* ; voyez ma Préface, tome VII, page 215. Le magistrat était Legoux de Gerland. R.

un vif intérêt à l'Église grecque, mais en qualité de pédant.

On m'a promis un livre ¹ contre l'excommunication des comédiens. L'auteur doit me l'envoyer.

Du Molard m'a demandé une trêve de la part de l'abbé Trublet; il dit qu'il ne *compilera plus*. Je donne donc l'absolution à l'archidiacre, mon confrère.

3308. A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND-FAUCONNIER DE FRANCE².

Votre procédé, monsieur le duc, est de l'ancienne chevalerie : vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre suite; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit sert à déployer votre profonde érudition; peu de grands-fauconniers auraient déterré les *Sermones festivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle âme, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous me disiez dans votre première lettre qu'Urceus Codrus était un grand prédicateur, vous m'apprenez dans votre seconde que c'était un grand libertin; mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez

¹ Celui de Huerne de La Motte; voyez ma note, I, XL, p. 317. B.

² Cette lettre est une réponse au n° 3295. Dans les éditions de Kehl et dans beaucoup d'autres on l'a mise dans les *Mélanges littéraires*; on l'a quelquefois datée de juin 1761. Elle doit être de la fin d'avril, puisque le 8 mai (voyez lettre 3317) Voltaire avait déjà nouvelle de la manière dont elle avait été accueillie à la cour. Le *Journal encyclopédique* du 15 mai 1761 contient la lettre de La Vallière, du 9 avril (voyez n° 3295), et la réponse de Voltaire. B.

pardon à saint François d'Assise, et à tout l'ordre séraphique, de la méprise où vous m'avez fait tomber. Je prends sur moi la pénitence; mais il reste toujours pour véritable que les mystères représentés à l'hôtel de Bourgogne étaient beaucoup plus décents que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'Urceus Codrus, et nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les mystères qui alarme la pudeur et la piété. Quarante associés, qui font et qui jouent des pièces saintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public, et qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier Maillard, que vous avez sans doute dans votre riche et immense bibliothèque; vous verrez, dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or : « Vous dites que vous êtes
« vêtues suivant votre état : à tous les diables votre
« état et vous-mêmes, mesdemoiselles ! Vous me direz
« peut-être : Nos maris ne nous donnent point de si
« belles robes ; nous les gagnons de la peine de notre
« corps : à trente mille diables la peine de votre corps ,
« mesdemoiselles ! »

Je ne vous répète que ce trait de frère Maillard,

¹ Quadragésime, sermon xxv. B.

pour ménager votre pudeur ; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'Urceus Codrus. Frère André et Menot étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités ; mais long-temps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parcequ'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encore bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la Foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de Louis XIV ; c'est là ce qui me déterminâ, il y a long-temps, à donner une légère esquisse de ce temps glorieux ; et vous avez remarqué que, dans cette histoire, c'est le siècle qui est mon héros encore plus que Louis XIV lui-même, quelque respect et quelque reconnaissance que nous devions à sa mémoire.

Il est vrai qu'en général nos voisins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'est-il pu faire que l'on prêchât toujours, et que l'on prêchât si mal ? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis si long-temps de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils pour la plupart, dans la chaire, que des Arlequins

en surplus; tandis que *la Jérusalem* du Tasse égalait *l'Iliade*, que *l'Orlando furioso* surpassait *l'Odyssée*, que *le Pastor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, et que les Raphaël et les Paul Véronèse exécutaient réellement ce qu'on imagine des Zeuxis et des Apelle?

Il n'est pas douteux, monsieur le duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente; il n'y a point de duc et pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Avez-vous remarqué le sermon de l'ouverture de ce concile par l'évêque de Bitonto?

Il prouve, premièrement, que le concile est nécessaire, parceque plusieurs conciles ont déposé des rois et des empereurs; secondement, parceque, dans *l'Énéide*, Jupiter assemble le concile des dieux; troisièmement, parcequ'à la création de l'homme et à l'aventure de la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente, comme dans le cheval de Troie: enfin, que la porte du paradis et du concile est la même; que l'eau vive en découle, et que les Pères doivent en arroser leur cœur comme des terres sèches; faute de quoi, le Saint-Esprit leur ouvrira la bouche comme à Balaam et à Caïphe.

Voilà ce qui fut prêché devant les états-généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile! Le sermon de saint Antoine de Padoue aux poissons est encore plus fameux en Italie que celui de M. de Bitonto. On pourrait donc excuser notre

frère André et notre frère Garasse, et tous nos Gilles de la chaire des seizième et dix-septième siècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du Tasse; en France, du temps de Montaigne, de Charron, et du chancelier de L'Hospital; en Angleterre, dans le siècle de Bacon? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs siècles? Prenez-vous-en aux collèges qui élevaient la jeunesse, et à l'esprit monacal et théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie, que les collèges avaient ébauchée. Un génie tel que le Tasse lisait Virgile, et produisait *la Jérusalem*; un Machiavel lisait Térence, et faisait *la Mandragore*: mais quel moine, quel docteur lisait Cicéron et Démosthène? Un infortuné écolier, devenu imbécile pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur Jean Despautère, et ensuite devenu fou pour avoir soutenu une thèse sur *l'universel de la part de la chose et de la pensée*, et sur les catégories, recevait en public son bonnet et ses lettres de démençance, et s'en allait prêcher devant un auditoire dont les trois quarts étaient plus imbéciles que lui, et plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques, le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfants écoutent des contes de sorciers, et s'en retournait tout contrit. Le même esprit qui le conduisait aux facéties de *la Mère sotte* le conduisait à ces sermons; et on y était d'autant plus assidu qu'il

u'en coûtait rien. Car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de Louis XIV, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guère que du temps de Cocffeteau et de Balzac que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyeusement; et enfin Bourdaloue fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de Burnet, évêque de Salisbury, qui dit, dans ses *Mémoires*, qu'en voyageant en France il fut étonné de ces sermons, et que Bourdaloue reforma les prédicateurs d'Angleterre comme ceux de France.

Bourdaloue fut presque le Corneille de la chaire, comme Massillon en a été depuis le Racine; non que j'égale un art à moitié profane à un ministère presque saint, non que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon à la difficulté prodigieuse et inexprimable de faire une bonne tragédie: mais je dis que Bourdaloue voulut raisonner comme Corneille, et que Massillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop avocat, de vouloir trop prouver au lieu de toucher, et de donner quelquefois de mauvaises preuves. Massillon, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir: il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en prose, en prêchant cependant que les auteurs dramatiques sont damnés: car il faut bien que chaque apothicaire vante son onguent, et damne celui de son voi-

sin¹. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Relisez ce morceau sur l'humanité des grands :

« Hélas ! s'il pouvait être quelquefois permis d'être
« sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à
« soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la
« faim, la misère, les calamités, les nécessités domes-
« tiques, et tous les plus noirs soucis environnent.
« Ils seraient bien plus dignes d'excuse, si, portant
« déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans
« le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits
« au-dehors. Mais que les grands, que les heureux
« du monde, à qui tout rit, et que les joies et les
« plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de
« leur félicité même un privilège qui excuse leurs
« chagrins bizarres et leurs caprices ; qu'il leur soit
« plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables,
« parcequ'ils sont plus heureux ; qu'ils regardent
« comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler
« encore du poids de leur humeur des malheureux
« qui gémissent déjà sous le jong de leur autorité et
« de leur puissance ; grand Dieu ! serait-ce donc là
« le privilège des grands ? »

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de *Britannicus* :

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs ;
Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs :
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,

¹ Le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue, a dit Voltaire ; voyez tome XL, page 285. R.

S'empresse à l'effacer de voire souvenir.
Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Acte II, scène 3.

Je crois voir, dans la comparaison de ces deux morceaux, le disciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si je ne craignais d'être long.

Massillon et Cheminais savaient Racine par cœur, et déguisaient les vers de ce divin poète dans leur prose pieuse. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez Baron l'art de la déclamation, et rectifiaient ensuite le geste du comédien par le geste de l'orateur sacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts sont frères, quoique les artistes soient bien loin de l'être.

Le malheur des sermons, c'est que ce sont des déclamations dans lesquelles on dit trop souvent le pour et le contre. Le même homme qui, dimanche dernier, assurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur; que les couronnes sont des épines; que les cours ne renferment que d'illustres malheureux; que la joie n'est répandue que sur le front du pauvre, prêche, le dimanche suivant, que le peuple est condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Ils disent, dans l'avent, que Dieu est sans cesse occupé du soin de fournir à tous nos besoins; et, en carême, que la terre est maudite. Ces lieux com-

muns les mènent jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries et ennuyeuses.

Les prédicateurs, en Angleterre, ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de Clarke. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philosophes. Encore ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement; et le *Français à Londres, à qui on ne prouve rien*¹, aurait bientôt laissé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très peu de gens sont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps et entre les nations! et qu'il y a loin de frère Garasse et de frère André aux Clarke et aux Massillon!

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons est de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très mauvais livres, et malgré la foule de tant d'insipides journaux; comme il est le plus heureux, malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France qu'à commencer au temps de *Cinna* et des *Provinciales*? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire qui puisse assigner un temps plus heureux; depuis Clovis, que le temps qui s'est écoulé depuis que Louis XIV commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je

¹ « Non, monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas - même. » *Français à Londres*, par Boissy, scène 16. B.

défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en sait beaucoup plus que Descartes, qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand-aumônier de Louis XII. La nation est plus instruite, le style en général est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talents que dans les beaux jours de Louis XIV : oui, le génie baisse et baissera nécessairement ; mais les lumières sont multipliées : mille peintres du temps de Salvator-Rosa ne valaient pas Raphaël et Michel-Ange ; mais ces mille peintres médiocres, que Raphaël et Michel-Ange avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leur temps. Nous n'avons à présent, sur la fin de notre beau siècle, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, ni de Bossuet, ni de Fénelon ; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui est un Démosthène en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis saint Remi jusqu'au frère Garasse.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodelle, que de l'*Athalie* de Racine aux *Machabées* de La Motte et au *Moïse* de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au commencement du grand siècle et dans ses beaux jours ; mais la nation

vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures, et les miennes se mêlent à la foule : c'est une multitude prodigieuse de mouches et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs : vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile ; et remarquez que, dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût et de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les *Lettres provinciales*.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où Louis XIV prit en main les rênes ; et je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris ¹ portait au parlement un poignard dans sa poche. Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre ² à coups de pistolet dans la cour du Louvre, et où l'on condamnait sa femme ³ à être brûlée comme sorcière ? Dix ou douze années du grand Henri IV paraissent heureuses, après quarante ans d'abomina-

¹ Le cardinal de Retz ; il n'était encore que coadjuteur ; voyez t. XIX, p. 294. R.

² Le maréchal d'Ancre ; voyez tome XVIII, page 176. R.

³ Voyez id., page 178. R.

tions et d'horreurs qui font dresser les cheveux; mais, pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encore de tous côtés: le poison de la Ligue infectait encore les esprits; les familles étaient divisées; les mœurs étaient dures; le fanatisme régnait partout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître, mais on n'en goûtait pas encore les avantages; la société était sans agréments; les villes, sans police; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et, pour comble de malheur, Henri IV était haï. Ce grand homme disait au duc de Sulli, « Ils ne me connaissent pas; ils me regretteront. »

Remontez à travers cent mille assassinats commis au nom de Dieu sur les débris de nos villes en cendres jusqu'au temps de François I^{er}, vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *Père du peuple* est resté à Louis XII; mais ce père eut des enfants bien malheureux, et le fut lui-même: chassé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par Henri VIII, obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur¹, il fut bon roi d'un peuple grossier, pauvre, et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois, de paille, et de plâtre, presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, sans doute, vivre sous un bon roi d'un peuple éclairé et opulent, quoique malin et raisonneur.

¹ Marie d'Angleterre; voyez tome XVII, page 113. B.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédents, plus vous trouvez tout sauvage; et c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des *Abrégés chronologiques* à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, et où l'inutile seul est omis, pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent savoir en quelle année la Sorbonne fut fondée; et aux curieux qui doutent si la statue équestre qui est dans la cathédrale gothique de Paris est de Philippe de Valois ou de Philippe-le-Bel.

Ne dissimulons point; nous n'existons que depuis environ six vingts ans : lois, police, discipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à Louis XIV, et plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est là ce que j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous auparavant, et que la chaire l'était comme tout le reste. Urceus Codrus ne valait pas trop la peine que je vous parlasse long-temps de lui; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles si vous avez la bonté de les redresser.

P. S. Dans l'éloge que je viens de faire de ce siècle, dont je vois la fin, je ne prétends point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'*Appel aux nations*¹, en faveur de Corneille et de Racine, contre Shakespeare et Otway; et j'avouerai sans peine que Robert Estienne imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes* pour des *attitudes*; pro-

¹ Voyez tome XL, page 245. P.

fanés, pour *anciennes*; *votre sœur*, pour *ma sœur*, et quelques autres contre-sens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'est un procès qui doit être jugé à Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, et à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il est bon que les pièces ne soient point altérées.

3309. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ferney, 27 avril.

« *Per Deos immortales, tibi incumbit, Ciceroniane*
« *Olivete, officium (aut onus) reddendi meam gene-*
« *roso Trubleto epistolam.* » Qui a transmis la lettre doit transmettre la réponse; cela est le protocole des négociateurs. Je conçois vos peines, *care Olivete. Qui magis clamat, magis sapit*, comme dit Rabelais. Si j'aimais vous êtes dégoûté du sanctuaire des Quarante, venez faire un petit tour chez mes compatriotes. Je serais enchanté de vous revoir, et madame Denis partagerait ma joie.

Je parle naïvement à l'abbé Trublet. Vous verrez que je suis tout aussi simple que lui.

Qu'est-ce qu'une consultation de mademoiselle Clairon¹ contre les excommunications? Quel effet cela fait-il? Je vous le demanderais si vous aimiez à écrire; mais vous êtes un paresseux... que j'aime.

¹ Elle est en tête de l'ouvrage de Huerne; voyez ma note, tome XL, page 317. B.

3310. A M. L'ABBÉ TRUBLET¹.

Au château de Ferney, ce 27 avril.

Votre lettre, et votre procédé généreux, monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous fesais bâiller², et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant ; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je suis fort content, monsieur, de votre harangue, et très reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer ; à l'égard de votre lettre,

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

HOK., lib. IV, od. XII, v. 17.

¹ Trublet (voyez tome LIII, page 139), reçu à l'académie le 13 avril 1761 (voyez ci-dessus, page 343), avait envoyé à Voltaire son discours de réception. Formey, dans ses *Souvenirs*, II, 187, date cette lettre de Voltaire du 27 août : c'est une erreur évidente, puisque la réponse de Trublet est du 10 mai (voyez lettre 3318). Formey croyait inédite la lettre de Voltaire, qui avait été imprimée depuis longues années dans les *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Parnasse* (voyez tome XLII, page 478) ; dans *M. de Voltaire peint par lui-même*, 1768, etc. ; dans le tome VI des *Pièces intéressantes et peu connues*, publiées par de La Place. B.

² Dans son morceau *De la poésie et des poètes*, au tome IV de ses *Essais de littérature*, l'abbé Trublet avait imprimé : « On a osé dire de la *Henriade*, et on l'a dit sans malignité :

Je ne sais pas pourquoi je bâille en la lisant.

...Ce n'est point le poète qui ennuit et fait bâiller dans la *Henriade* ; c'est la poésie ou plutôt les vers. » B.

Pardon de vous citer Horace, que vos héros, MM. de Fontenelle et de La Motte¹, ne citaient guère. Je suis obligé, en conscience, de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que, dans le fond, je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parcequ'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est donc par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus descendî*, comme dit Cicéron.

Croyez, monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose, quelques uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens,

¹ L'abbé Trublet a donné des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Fontenelle*, 1759, in-12, 1761, in-12. On avait imprimé à la suite l'Article de M. de La Motte, par M. l'abbé Goujet, revu et augmenté par M. l'abbé Trublet, et tiré du Dictionnaire de Moréri, édition de Paris, 1759. B.

pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie : je sens parfaitement la valeur de ce néant ; mais comme je sens également le néant de tout le reste , j'imité le *Vejanus* d'Horace :

.....*Vejanus*, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.

Lib. I, ep. 1, v. 4-5.

C'est de cette retraite que je vous dis très-sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait, que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me désarme pour jamais, que bonhomie vaut mieux que raillerie, et que je suis, monsieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime et sans compliment, comme si de rien n'était, votre, etc.

3311. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, par Genève, 27 avril.

J'envoie à mes anges un morceau scientifique ¹, en réponse à la généreuse lettre de M. le duc de La Vallière. Je crois que Thieriot fera imprimer tout cela pour l'édification du prochain ; mais si Thieriot n'a pas assez de crédit, je me mets toujours sous les ailes de mes anges. Je ne suis pas fâché de faire voir tout doucement que le théâtre est plus ancien que la chaire, et qu'il vaut mieux.

¹ C'est la lettre 3308. B.

Je ne sais qui a fait la *Consultation de mademoiselle Clairon à un avocat*. Je ne connaissais pas l'anecdote du reposoir et des mille écus; je vois qu'on ne fait rien sur la terre, en enfer, et au ciel, que pour de l'argent; une religion qui veut attacher de l'infamie à *Cinna* est elle-même ce qu'il y a de plus iufame. Il faut pourtant ne pas se mettre en colère; mais comment lire, sans se fâcher, le détestable style du détestable avocat qui a fait un mémoire si inlisible?

On me mande qu'on n'entend pas un mot de ce que dit Lékain, qu'il étouffe de graisse, et que les autres acteurs, excepté mademoiselle Clairon, font étouffer d'ennui: cela est-il vrai? J'en serais fâché pour *Oreste*. Daignez-vous toujours aimer cet *Oreste*? Conservez au moins vos bontés pour celui qui a purgé ce beau sujet des amours ridicules qui l'avaient défiguré.

J'ai peur que le congrès ne commence tard, et que la guerre ne dure long-temps.

M. de Ximenès achève de se ruiner à faire jouer son *Don Carlos* à Lyon, et moi à bâtir une église. Comme le monde est fait!

3312. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Ferney, 1^{er} mai.

Monsieur, ne jugez pas de mes sentiments par mon long silence; je suis accablé de maladies et de travaux. Horace pourrait me dire:

Tu secunda marmora

Locas sub ipsum funus; et, sepulcri
Immemor, struis domos.

Lib. II, od. XVIII, v. 17-19.

Figurez-vous ce que c'est que d'avoir à défricher des déserts, et à faire bâtir des maisons à l'italienne par des Allobroges; d'avoir à finir l'*Histoire du czar Pierre*; et d'ajuster un théâtre pour des gens qui se portent bien, dans le temps qu'on n'en peut plus.

Je crois que le signor Carlo Goldoni y serait lui-même très embarrassé, et qu'il faudrait lui pardonner s'il était un peu paresseux avec ses amis. Je reçois dans le moment son nouveau théâtre. Je partage, monsieur, mes remerciements entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ses nouvelles pièces, et je crois que j'y trouverai toujours cette variété et ce naturel charmant qui font son caractère. Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule *poète du duc de Parme*; il me semble que Térence ne s'appelait point le poète de Scipion; on ne doit être le poète de personne, surtout quand on est celui du public. Il me paraît que le génie n'est point une charge de cour, et que les beaux-arts ne sont point faits pour être dépendants.

Je présente le sentiment de la plus vive reconnaissance à M. Paradisi. Je me flatte qu'il aura un peu de pitié de mon état, et qu'il trouvera bon que je le joigne ici avec vous, monsieur, au lieu de lui écrire en droiture. Je ne lui manderais pas des choses différentes de celles que je vous dis. Je lui dirais combien je l'estime, et à quel point je suis pénétré de l'honneur qu'il me fait. Vous voyez, monsieur, que

je suis obligé de dicter mes lettres. Je n'ai plus la force d'écrire; j'ai toutes les infirmités de la vieillesse, mais dans le fond du cœur tous les goûts de la jeunesse. Je crois que c'est ce qui me fait vivre. Comptez, monsieur, que tant que je vivrai, je serai fâché que les truites du lac de Genève soient si loin des saucissons de Bologne, et que je serai toujours, avec tous les sentiments que je vous dois, votre serviteur, *di cuore*, VOLTAIRE.

3313. A. M. DUCLOS.

A Ferney, 1^{er} mai.

Après le *Dictionnaire de l'académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'académie, et plus honorable pour la littérature, que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, monsieur, les propositions que j'ose faire à l'académie, avec autant de défiance de moi-même que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par Pierre Corneille, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie: il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient Homère, le premier en son genre, et l'unique, même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la carrière, les inventeurs sont si au-dessus des autres hommes, que la postérité pardonne leurs plus

grandes fautes. C'est donc en rendant justice à ce grand homme, et en même temps en marquant les vices de langage où il peut être tombé, et même les fautes contre son art, que je me propose de faire une édition in-4° de ses ouvrages.

J'ose croire, monsieur, que l'académie ne me désavouera pas, si je propose de faire cette édition pour l'avantage du seul homme qui porte aujourd'hui le nom de Corneille, et pour celui de sa fille.

Je ne peux laisser à mademoiselle Corneille qu'un bien assez médiocre; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangements. Nous tâchons, madame Denis et moi, de lui donner une éducation digne de sa naissance. Il me paraît de mon devoir d'instruire l'académie des calomnies que le nommé Fréron a répandues au sujet de cette éducation. Il dit, dans une des feuilles de cette année¹, que cette demoiselle, aussi respectable par son infortune et par ses mœurs que par son nom, est élevée chez moi par un bateleur de la Foire, que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux assurer l'académie, qui s'intéresse au nom de Corneille, et à qui je crois devoir compte de mes démarches, que cette calomnie absurde n'a aucun fondement; que ce prétendu acteur de la Foire est un chirurgien-dentiste du roi de Pologne, qui n'a jamais habité au château de Ferney, et qui n'y est venu exercer son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas comment le censeur des feuilles du nommé Fréron a pu laisser passer un mensonge si personnel, si inso-

¹ Voyez la note, page 243. B.

lent, et si grossier, contre la nièce du grand Corneille.

J'assure l'académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'ou voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'ou ouvre une simple souscription, sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands seigneurs du royaume, dont plusieurs sont nos confrères, ne s'empressent à souscrire pour quelques exemplaires. Je suis persuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques personnes zélées prendront sur elles le soin généreux de recueillir ces souscriptions, c'est-à-dire seulement le nom des souscripteurs, et devront les remettre à vous, monsieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les estampes à un prix d'autant plus raisonnable, qu'il s'agit de l'honneur des arts et de la nation. Les planches seront remises ou à l'imprimeur de l'académie, ou à la personne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris : il me fera venir aussi le meilleur papier de France; il m'enverra un habile compositeur et un habile ouvrier. Ainsi tout se fera par des Français, et chez des Français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé seront remis à une personne nommée par l'académie, et le profit sera partagé entre l'héritier

du nom de Corneille et votre libraire, sous le nom duquel les œuvres de Corneille seront imprimées; la plus grosse part, comme de raison, pour M. Corneille.

Je supplie l'académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur souscrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les sieurs Cramer se feront un plaisir et un honneur de présider sous mes yeux à cet ouvrage; on leur donnera pour leurs honoraires un certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

Je prendrai la liberté de consulter quelquefois l'académie dans le cours de l'impression. Je la supplie d'observer que je ne peux me charger de ce travail, à moins que tout ne se fasse sous mes yeux; ma méthode étant de travailler toujours sur les épreuves des feuilles, attendu que l'esprit semble plus éclairé quand les yeux sont satisfaits. D'ailleurs il m'est impossible de me transplanter, et de quitter un moment un pays que je défriche.

Je peux répondre que l'édition une fois commencée, sera faite au bout de six mois. Telles sont, monsieur, mes propositions, sur lesquelles j'attends les ordres de mes respectables confrères.

Il me paraît que cette entreprise fera quelque honneur à notre siècle et à notre patrie; on verra que nos gens de lettres ne méritaient pas l'outrage qu'on leur a fait, quand on a osé leur imputer des senti-

ments peu patriotiques, une philosophie dangereuse, et même de l'indifférence pour l'honneur des arts qu'ils cultivent.

J'espère que plusieurs académiciens voudront bien se charger des autres auteurs classiques. M. le cardinal de Bernis et M. l'archevêque de Lyon ¹ feraient une chose digne de leur esprit et de leurs places de présider à une édition des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* des illustres Bossuet et Massillon. Les *Fables de La Fontaine* ont besoin de notes, surtout pour l'instruction des étrangers. Plus d'un académicien s'offrira à remplir cette tâche, qui paraîtra aussi agréable qu'utile.

Pour moi, j'imagine qu'il me convient d'oser être le commentateur du grand Corneille, non seulement parcequ'il est mon maître, mais parceque l'héritier de son nom est un nouveau motif qui n'attache à la gloire de ce grand homme.

Je vous supplie donc, monsieur, de vouloir bien faire convoquer une assemblée assez nombreuse pour que mes offres soient examinées et rectifiées, et que je me conforme en tout aux ordres que l'académie voudra bien me faire parvenir par vous, etc.

3314. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1^{er} mai.

Permettez, mes anges, que je fasse passer par vos mains cette lettre à M. Duclos, ou plutôt à l'académie, en réponse à la proposition que notre secré-

¹ Montazel; voyez tome IX, page 6. B.

taire m'a faite de travailler à donner au public nos auteurs classiques. Il est vrai que j'ai un peu d'occupation ; car, excepté de fendre du bois, il n'y a sorte de métier que je ne fasse.

Cependant mettez-vous *Oreste* à l'ombre de vos ailes ?

Pardon, encore une fois ; mais je n'ai pu m'empêcher de donner beaucoup de temps à cette pièce du temps de François I^{er} ¹. Ce sujet m'a tourné la tête. Vous dites que c'est à peu près ce que j'ai fait de plus mauvais en ce genre ; madame Denis soutient que c'est ce que j'ai fait de mieux.

Je vous demande pardon ; mais je donne la préférence cette fois-ci à madame Denis. Pour mademoiselle Corneille, elle n'est pas encore dans le secret. Nous lui apprenons toujours à lire, à écrire, à chiffrer, et, dans un an, nous lui ferons lire *le Cid*. Elle n'a pas le nez tourné au tragique. M. de Ximenes n'est pas non plus dans la confidence : il fait jouer cette semaine *Don Carlos* à Lyon, et est trop occupé de sa gloire pour qu'on lui confie des bagatelles.

Mes anges, je suis accablé de tant de riens, si surchargé de billevesées, et si faible, que vous me pardonnerez le laconisme de ma lettre.

Nota bene pourtant que j'ai pris la liberté de vous adresser, par M. Tronchin, ma triste figure pour l'académie, qui la demande ; n'allez pas faire le difficile comme sur la pièce d'Hurtaud. Ayez la bonté de souffrir cette enseigne à bière ; je la mets sous

¹ Voyez tome VII, pages 218 et 294. B.

votre protection, et Hurtaud aussi, qui brigue, je crois, une place d'Arlequin.

3315. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Les divins anges auront de l'*Oreste* tant qu'ils voudront. J'ai relu les fureurs : je n'aime pas ces fureurs étudiées, ces déclamations ; je ne les aime pas même dans *Andromaque*. Je ne sais ce qui m'est arrivé, mais je ne suis content ni de ce que je fais, ni de ce que je lis. Il y a surtout une consultation d'avocat, pour mademoiselle Clairon, qui est du style des charniers Saints-Innocents. J'ai pardonné à l'archidiacre¹ ; j'oublie Fréron ; mais Omer me le paiera.

Les jésuites sont bien impudents d'oser dire que frère Lavalette ne faisait pas le commerce, et qu'il ne vendait que les denrées du cru. Je connais un homme d'honneur, un brave corsaire qui l'a vu, déguisé en matelot, courir les colonies anglaises et hollandaises, et qui l'a accompagné dans un voyage à Amsterdam.

Je suis encore plus indigné de tout ce que je vois que de tout ce que je lis. Je regrette fort le chevalier d'Aidie², car il était bien fâché contre le genre humain. Je crois que je n'aime que mes anges et Ferney.

M. le duc de Choiseul m'a écrit une fort jolie lettre ; mais il est si grand seigneur que je n'ose l'aimer.

¹ Trublet ; voyez la lettre 3310. B.

² Voyez ma note, page 290. B.

Le cardinal de Bernis est à Lyon. Je ne l'ai pas prié de venir dans mon joli séjour. Je ne suis pas arrangé encore, et il est cardinal.

Je vous demanderai encore en grace de lire *le Droit du Seigneur*, ou *l'Écueil du Sage*. Je vous dis qu'il faut que vous ayez des ames de bronze si vous n'en êtes pas contents. Il est vrai que c'est tout autre chose que ce que vous avez vu : mais songeons à *Oreste*.

J'y travaille dans l'instant.

3316. A M. DALEMBERT.

7 ou 8 de mai.

Monsieur le protégé, monsieur le multiforme, je crois que votre *Discours sur l'étude*¹ est celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir, soit parce que c'est le dernier, soit parceque je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes grand penseur et grand metteur en œuvre ; mais ce n'est pas assez de montrer qu'on a plus d'esprit que les autres. Allons donc, rendez quelque service au genre humain ; écrasez le fanatisme, sans pourtant risquer de tomber, comme Samson, sous les ruines du temple qu'il démolit ; faites sentir à notre siècle toute sa petitesse et tout son ridicule ; renversez ses idoles. Qui sont ces polissons qui ont fait brûler cette consultation de ce polisson qui a répondu à mademoiselle Clairon par du galimatias² ? a-t-on jamais rien vu de plus sot que le

¹ *Apologie de l'étude*, lue à l'académie française le 13 avril 1761. B.

² Voyez ma note, tome XI., page 317. B.

livre de cet avocat, et de plus impertinent que l'arrêt qui le condamne? La séance contre l'*Encyclopédie*, et le réquisitoire aussi insolent qu'absurde de maître Aliboron-Omer, ne sont-ils pas du quatorzième siècle? Faut-il qu'une troupe de convulsionnaires soit toute-puissante? et ne doit-on pas rougir, quand on est homme, de ne pas sonner le tocsin contre ces eunemis de l'humanité? Ne détruit-on pas dans Athènes la tyrannie des treute, et n'est-ce pas par le ridicule qu'il faut détruire dans Paris la tyrannie des cent quatre-vingts? On se plaignait autrefois des jésuites; mais saint Médard devient plus à craindre que saint Ignace. Si on ne peut étrangler le dernier moliniste avec les boyaux du dernier janséniste, rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils n'aient plus pour eux que le faubourg Saint-Marceau et les Halles. Mon cher philosophe, vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs, et vous avez raison; mais ces grands protègent dans l'occasion, ils peuvent faire du bien; ils méprisent l'infame; ils ne persécuteront jamais les philosophes, pour peu que les philosophes daignent s'humaniser avec eux. Mais pour vos pédants de Paris, qui ont acheté un office; pour ces insolents bourgeois, moitié fanatiques, moitié imbécilles, ils ne peuvent faire que du mal.

Notre f..... académie a donné pour sujet de son prix les louanges d'un chancelier janséniste, persécuteur de toute vérité, mauvais cartésien, ennemi de Newton, faux savant, et faux honnête homme¹. Passe pour

¹ Le chancelier Daguesseau. Le prix fut remporté par Thomas. B.

le maréchal de Saxe, qui aimait les filles, et qui ne persécutait personne. Je suis indigné de ce qui m'est revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puissiez venger la raison. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez sur le cœur. Frappez, et cachez votre main. On vous reconnaîtra; je veux bien croire qu'on en ait l'esprit, qu'on ait le nez assez bon; mais on ne pourra vous convaincre, et vous aurez détruit l'empire des cuistres dans la bonne compagnie: en un mot, je vous recommande l'infame; faites-moi ce plaisir avant que je meure; c'est le point essentiel. *L'Oracle des fidèles*¹ devrait faire une prodigieuse sensation; mais la nation est trop frivole pour un livre qui demande de l'attention.

A propos, je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine; mais il est clair que nous autres animaux à deux pieds nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre, l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit espérer soixante? J'en ai soixante-sept, et je suis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon âme aux quatre éléments.

Dites, je vous prie, à madame du Deffand combien je lui suis attaché. Elle pense et parle, et il y en a de par le monde qui ne savent pas même parler.

3317. A M. DAMILAVILLE.

Le 8 mai.

J'envoie aux philosophes le seul exemplaire que j'aie du *Procès du Théâtre anglais*², seul procès que

¹ Voyez ma note, page 164. B.

² 1. *Apuel à toutes les nations de l'Europe*; voyez tome XL, page 245. B.

nous puissions gagner aujourd'hui contre messieurs d'Albion. M. Damilaville, ou M. Thieriot, doit avoir la lettre de M. le duc de La Vallière, et la réponse. M. le duc de La Vallière a lu cette réponse à madame de Pompadour, à M. le duc de Choiseul; ils en ont été très contents, et il me mande qu'il faut sur-le-champ l'imprimer.

Les Anglais nous font bien du mal au-dehors, et la superstition au-dedans. Ne mettra-t-on point ordre à tout cela? Les échos de nos montagnes nous disent que Belle-Ile est pris¹: c'est le dernier coup porté à notre commerce maritime. Il faut songer à cultiver la terre.

Voici une lettre pour Protagoras². On n'a d'autre exemplaire de l'*Épître sur l'agriculture* que celui qu'on a reçu, à ce qu'on croit, par la voie des philosophes: on le renverra purgé des fautes typographiques dont il fourmille, avec l'*Appel aux nations*, qui est aussi plein de fautes à chaque page; et il y aura corrections et additions tant qu'on en pourra faire.

Il est fort triste qu'on ait imprimé l'*Épître* à la demoiselle Clairon³; le public se soucie fort peu qu'on dise en vers à une actrice qu'elle joue bien; mais il aime fort à voir un pédant, ignorant, et malhonnête homme, démasqué et traîné dans la fange où sa famille aurait dû croupir; un persécuteur de la philosophie et de la littérature, bourgeois insolent, fier

¹ Belle-Ile ne fut pris que le 7 juin. B.

² Dalemberth; c'est la lettre précédente. B.

³ *Épître à Daphné ou Pantaodai*; voyez tome XIII. B.

de sa petite charge, un délateur absurde de la raison, traité comme il le mérite. C'est précisément le portrait de ce faquin qu'on a retranché; le reste ne valait pas la peine d'être dit.

On embrasse les philosophes, et on les prie d'inspirer pour l'*inf....* toute l'horreur qu'on lui doit.

A-t-on joué *Térée*¹? Si l'auteur est philosophe, je lui souhaite prospérité. Qu'on lie J.-J. ; que tous les frères soient unis.

3318. DE M. L'ABBÉ TRUBLET.

Paris, ce 10 mai.

Mille graces, monsieur et très illustre confrère, de la réponse dont vous m'avez honoré. Elle est aussi ingénieuse qu'obligeante, et ce qui vaut bien mieux encore, elle est très gaie. C'est la preuve de votre bonne santé, la seule chose qui vous reste à prouver. Puissiez-vous la conserver long-temps, et avec elle tous les agréments et tout le feu de votre génie! C'est le vœu de vos ennemis mêmes; et s'ils n'aiment pas votre personne, ils aiment vos ouvrages; il n'y a point d'exception là-dessus; et malheur à ceux qu'il faudrait excepter!

Pour moi j'aime tout, les écrits et l'auteur, et je suis, avec autant d'attachement que d'estime, monsieur et très illustre confrère,

Votre très humble et très obéissant
serviteur,
TRUBLET.

3319. A M. HELVÉTIUS.

11 mai.

Je suppose, mon cher philosophe, que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la cam-

¹ Voyez la note, page 105. B.

pagne. Plût à Dieu que vous y goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance, et que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, sans craindre ses indignes ennemis ! Elle est donc plus persécutée que jamais ? Voilà un pauvre bavard¹ rayé du tableau des bavards, et la consultation de mademoiselle Clairon incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le soit. Eh ! messieurs les inquisiteurs, accordez-vous donc ! Vous condamnez ceux que vous soupçonnez de n'être pas chrétiens ; vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier : on ne sait plus comment faire avec vous. Les jansénistes, les convulsionnaires, gouvernent donc Paris ! C'est bien pis que le règne des jésuites ; il y avait des accommodements avec le ciel², du temps qu'ils avaient du crédit ; mais les jansénistes sont impitoyables. Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste³ ne pourrait amener les choses à quelque conciliation ?

Je suis bien consolé de voir Saurin de l'académie. Si Le Franc de Pompignan avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me rayât du tableau, comme on a exclu Huerne de la matricule des avocats.

Je trouve que notre philosophe Saurin a parlé

¹ Huerne de La Motte ; voyez tome XL, page 317. R.

² Voyez le *Tartufe*, acte IV, scène 5. R.

³ Voyez page 415. R.

bien ferme ; il y a même un trait ¹ qui semble vous regarder, et désigner vos persécuteurs ; cela est d'une ame vigoureuse. Saurin a du courage dans l'amitié, et Omer ne le fait pas trembler. Il me revient que cet Omer est fort méprisé de tous les gens qui pensent. Le nombre est petit, je l'avoue ; mais il sera toujours respectable : c'est ce petit nombre qui fait le public, le reste est le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit public, sans vous exposer à la démenche du grand nombre. On n'a point su quel est l'auteur de l'*Oracle des fidèles* ; il n'y a point de réponse à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet sur ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet ouvrage de l'agrément et de l'éloquence ; ce sont là vos armes, daignez vous en servir. Le Nil, disait-on, cachait sa tête, et répandait ses eaux bienfaisantes ; faites-en autant, vous jouirez en paix et en secret de votre triomphe. Hélas ! vous seriez de notre académie avec M. Saurin, sans le malheureux conseil qu'on vous donna de demander un privilège ; je ne m'en consolerais jamais. Enfin, mon cher philosophe, si vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait besoin de vous, soyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent sur le serpent et sur le basilic. Je vous recommande l'*inf*.... Adieu ; l'amitié est la consolation de ceux qui se trouvent accablés par les sots et par les méchants.

¹ Voltaire veut sans doute parler de l'alinéa où il est question de *vils orateurs*, et qui commence par : *Les hommes qui portent envie*, etc. R.

3320. A M. LE COMTE DE KEYSERLING,

A VIENNE.

Aux Délices, près Genève, 14 mai.

Monsieur, voici un essai de ce que vous m'avez demandé; je vous prie de le lire, et de l'envoyer à M. de Schowalow. Vous vous apercevez que j'ai travaillé sur des mémoires que je me suis procurés. C'est à M. de Schowalow à décider si ces mémoires de ministres oculaires, qui sont très véridiques, doivent être employés ou non. Comme je ne suis dans mon travail que le secrétaire de M. de Schowalow, je ne veux rien dire qui ne soit conforme à ses vues et au juste ménagement qu'il doit garder.

Si j'avais plus de santé et moins d'affaires, je le servirais mieux; mais je lui donne du moins les témoignages du zèle le plus empressé, et de la plus grande envie de lui plaire. Regardez-moi comme un ami pénétré de votre mérite, qui vous chérit et qui vous respecte.

VOLTAIRE.

3321. A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 20 mai.

Mon cher et ancien ami, nos ermitages entendent souvent prononcer votre nom. Nous disons plus d'une fois: Que n'est-il ici! il ferait des vers galants pour la nièce du grand Corneille, nous parlerions ensemble de *Cinna*, et nous conviendrions qu'*Athalie*, qui est le chef-d'œuvre de la belle poésie, n'en est pas moins le chef-d'œuvre du fanatisme.

Il me semble que Grégoire VII et Innocent IV ressemblent à Joad, comme Ravallac ressemble à Damiens.

Il me souvient d'un poème intitulé *la Pucelle*, que, par parenthèse, personne ne connaît. Il y a dans ce poème une petite liste des assassins sacrés, pas si petite pourtant; elle finit ainsi :

Et Mérobad, assassin d'Itobad,
Et Benadad, et la reine Athalie
*Si méchamment mise à mort par JOAD*¹.

Vous voyez, mon cher ami, que vous vous êtes rencontré avec cet auteur.

Je pardonne donc à tous ceux dont je me suis moqué, et notamment à l'archidiaque Trublet, et même à frère Berthier, à condition que les jésuites, que j'ai dépossédés d'un bien qu'ils avaient usurpé à ma porte, paieront leur contingent de la somme à quoi tous les frères sont condamnés solidairement.

J'ai un beau procès contre un promoteur². Ainsi je finis, mon ancien ami, en vous envoyant une petite réponse faite à la hâte pour votre très aimable dame³. Je la fais courte, pour ne pas enfler le paquet; c'est la troisième d'aujourd'hui dans ce goût, et le *Czar* m'appelle. *Vale.* V.

¹ Chant XVI, vers 143. Le texte est un peu différent de la citation. B.

² Voyez ci-après la note sur la lettre 3335. B.

³ Madame Élie de Benumont. Voyez, tome XIII, l'épître qui commence par ce vers :

S'il est au monde une beauté, etc. K.

3322. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 mai.

Mes anges, mon noble courroux contre maître Le Dain et consorts commence à s'apaiser un peu, puisque maître Loyola a eu sur les doigts; mais cette noble colère renaît contre tout prêtre, à l'occasion d'un beau procès qu'on me fait pour des murs de cimetière. Je bâtissais une jolie église dans un désert; je n'essuie que des chicanes affreuses pour prix de mes bienfaits. Ce qu'il y a de pis, c'est que cet abominable procès me fait perdre mon temps, trésor plus précieux que l'argent qu'il me coûte. Adieu *le Czar*, adieu *l'Histoire générale*, et tragédie, et comédie, et amusements de la campagne, et défrichements. Il faut combattre, et je suis très malade : voilà mon état.

Je vous enverrai pourtant, mes divins anges, ce *Droit du Seigneur*, ou *l'Écueil du Sage*; mais voici ce qui m'est arrivé. J'en avais deux copies; on a fait partir deux seconds actes, au lieu du premier et du second, dans le paquet destiné à celui qui doit faire présenter cet anonyme. Dès que la méprise sera réparée, et qu'un de mes seconds actes sera revenu, vous aurez les cinq. Mais, hélas! à présent je ne suis ni plaisant ni touchant, je ne suis que M. Chicaneau : voilà une triste fin. Il valait mieux mourir d'une tragédie que d'un procès.

Priez Dieu, mes anges gardiens, pour que j'aie assez de tête pour soutenir tout cela. Il me semble qu'il faut de la santé pour avoir l'esprit courageux. Mon

cœur ne se ressent point de mon état; il est plus à vous que jamais.

3323. A M. DAMILAVILLE.

Le 24 mai.

On est accablé d'affaires et de travaux. Il faut défricher une lieue de bruyères et l'*Histoire de Pierre I^{er}*, faire réimprimer l'*Histoire générale*, où le genre humain sera peint trait pour trait, et ne le sera pas en beau.

On demande le plus profond secret sur la pièce¹ du conseiller de Dijon.

On n'a plus la petite épître à mademoiselle Clairon : ce sont des bagatelles qu'on a faites en déjeûnant, et dont on ne se souvient plus.

Le nom du vengeur de Corneille contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure². Jamais de nom : à quoi bon ? Si on trouve quelque rogatou, on l'enverra ; mais les rogatons sont aux Délices.

Mademoiselle Corneille a l'âme aussi sublime que son grand-oncle ; elle mérite tout ce que je fais pour son nom. J'ai relu *le Cid* ; Pierre, je vous adore !

Le Dain³ est un grand fat, et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris est bien fou.

Quand M. Thieriot aura fait jouer la pièce bourguignonne⁴, qu'il vienne à Ferney et aux Délices.

¹ *Le Droit du Seigneur* ; voyez tome VII, page 213. B.

² L'*Appel à toutes les nations de l'Europe* (voyez tome XL, page 245) fut imprimé sans nom d'auteur. B.

³ Voyez ma note, tome XL, page 317. B.

⁴ *Le Droit du Seigneur*. B.

La Lettre à l'Académie¹ n'est qu'un détail de librairie; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer sans son ordre. *Valete.*

N. B. Je serais bien surpris si ce pédant Daguesseau, si ce plat janséniste, ennemi des gens de lettres, avait fait quelque chose de passable sur l'art du théâtre². Il aurait bien mieux fait d'aller voir *Cinna* et *Phèdre*. C'était un homme très médiocre, un demi-savant orgueilleux; et si j'avais été à l'académie...

3324. A. M. BERTRAND.

Ferney, 24 mai.

M. de Voltaire et madame Denis seront enchantés de revoir M. Bertrand. Ils lui enverraient un carrosse, s'ils avaient actuellement des chevaux à leur disposition. Sitôt que les chevaux seront revenus, on sera aux ordres de M. Bertrand. V.

3325. A. M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, par Genève, 24 mai.

Monsieur, j'ai reçu par madame la comtesse de Bentinck, digne d'être connue de vous et d'être votre amie, la lettre dont vous m'avez honoré en date du 11-22 avril. Je savais déjà, monsieur, que vous aviez reçu sept lettres à-la-fois de M. de Soltikof, écrites en divers temps. Je vous en ai écrit plus de douze depuis le commencement de l'année³. Il y a

¹ La lettre à Duclos, du 1^{er} mai, n° 3313. B.

² Voyez ma note, tome XXXV, page 223. B.

³ On n'en a que deux; voyez lettres 3219 et 3286; les autres sont perdues. B.

long-temps que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire que les infidèles dans les postes et dans les voitures publiques sont une suite des fléaux de la guerre; je m'en suis aperçu plus d'une fois avec douleur. La triste aventure de M. Pouschkin a été encore un nouvel obstacle à notre correspondance, et à la continuation des travaux auxquels je me suis voué avec tant de zèle. J'ai tout abandonné¹, pour m'occuper uniquement du second tome de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. J'ai été assez heureux pour trouver à acheter les manuscrits d'un homme qui avait demeuré très long-temps en Russie. Je me suis procuré encore la plupart des négociations du comte de Bassewitz. Aidé de ces matériaux, j'en ai supprimé tout ce qui pourrait être défavorable, et j'en ai tiré ce qui pourrait relever la gloire de votre patrie. Je vais porter quelques nouveaux cahiers à M. de Soltikof. Je vous jure que si j'avais eu de la santé, je vous aurais épargné, et à moi-même, tant de peines et tant d'inquiétudes; j'aurais fait le voyage de Pétersbourg, soit avec M. le marquis de L'Hospital, soit avec M. le baron de Breteuil: mais puisque la consolation de vous faire ma cour, de recevoir vos ordres de bouche, et de travailler sous vos yeux, m'est refusée, je tâcherai d'y suppléer de loin, en vous servant autant que je le pourrai.

M. de Soltikof me tient quelquefois lieu de vous, monsieur; il me semble que j'ai l'honneur de vous voir et de vous entendre quand il me parle de vous,

¹ Il avait interrompu son travail sur les tragédies de P. Corneille. B.

quand il me fait le portrait de votre belle ame, de votre caractère généreux et bienfaisant, de votre amour pour les arts, et de la protection que vous donnez au mérite en tout genre. Soyez bien sûr que de tous ces mérites que vous encouragez, celui de M. de Soltikof répond le mieux à vos intentions. Il passe des journées entières à s'instruire, et les moments qu'il veut bien me donner sont employés à me parler de vous avec la plus tendre reconnaissance. Son cœur est digne de son esprit; il échaufferait mon zèle, si ce zèle pouvait avoir besoin d'être excité.

Je crois pouvoir ajouter à cette lettre que, depuis les reproches cruels que m'a faits un certain homme¹ d'écrire l'*Histoire des ours et des loups*, je n'ai plus aucun commerce avec lui. Je sais très bien qui sont ces loups; et si je pouvais me flatter que la plus auguste des bergères, qui conduit avec douceur de beaux troupeaux, daigne être contente de ce que je fais pour son père, je serais bien dédommagé de la perte que je fais de la protection d'un des gros loups de ce monde.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre respect, monsieur, de votre excellence, le très humble, etc.

Le vieux Mouton broutant aux pieds des Alpes.

3326. A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

31 mai.

Ma chère nièce, à présent que vous avez passé

¹ Frédéric II; voyez page 110. B.

huit jours avec M. de Silhouette, vous devez savoir l'histoire de la finance sur le bout de votre doigt. Je crois qu'il pense comme *l'Ami des hommes*¹, qu'il n'est pas l'ami d'un tas de fripons qui ont su se faire respecter et se rendre nécessaires, en s'appropriant l'argent comptant de la nation; mais je crois que M. de Silhouette est un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émétique à son malade. Le duc de Sully ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je sais que les déprédations sont horribles, et je sais aussi que ceux qui ont été assez puissants pour les faire le sont assez pour n'être pas punis. Ma chère nièce, tout ceci est un naufrage; *saue qui peut!* est la devise de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme Candide : Cérès, Pomone, et Flore, sont de grandes saintes, mais il faut fêter aussi les Muses.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite Corneille ait lu *le Cid*. Il me semble que je fais plus qu'elle pour la gloire de son nom : j'entreprends une édition de Corneille, avec des remarques qui peuvent être instructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du siècle de Louis XIV dans ce goût; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de Corneille sera magnifique, et le produit sera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour son pauvre

¹ Titre d'un ouvrage du marquis de Mirabeau; voyez tome XXXI, page 476. B.

père, qui ne savait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un Pierre Corneille au monde.

Le parlement prend mal son temps pour se déclarer contre les spectacles, et pour faire brûler, par l'exécuteur des hautes-œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat¹ qui vient de donner une très ennuyeuse mais très sage consultation sur l'excommunication des comédiens. Les jansénistes et les convulsionnaires triomphent au parlement; mais ils n'empêcheront pas mademoiselle Clairon de faire verser des larmes à ceux qui sont dignes de pleurer; et les pédants, ennemis des plaisirs honnêtes, perdront toujours leur cause au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure² de M. Dardelle pourra vous divertir : je vous l'envoie, en vous embrassant vous et les vôtres de tout mon cœur.

3327. A MADAME D'ÉPINAI.

Mai.

Je renvoie à M. Dardelle, sous les auspices de ma belle philosophe, les exemplaires qu'il m'avait fait tenir, et dont on ne peut faire aucun usage dans nos cantons. Si d'ailleurs il y a dans cet écrit quelque chose contre les mœurs, usages, église, coutumes du pays de M. Dardelle, je le condamne de cœur et de bouche. Je suis très fâché d'avance que l'ouvrage m'ait été communiqué; et je serais au désespoir que l'infame eût sur moi la moindre prise. Je m'en re-

¹ Huerne de La Motte; voyez ma note, tome XL, page 317. B.

² *La Conversation de monsieur l'intendant des Menus* (voyez tome XL, page 317), que Voltaire disait être d'un M. Dardelle. B.

mets à la bonté, à la sagesse, à la discrétion, et à la piété de ma belle philosophie. V.

3328. A M. LE BRUN.

Mai.

Madame Denis, mademoiselle Corneille, et moi, monsieur, nous sommes infiniment sensibles à votre souvenir. Mademoiselle Corneille est plus aimable que jamais; tout le monde aime son caractère gai, doux, et égal; elle joue très joliment la comédie. Sa petite fortune est déjà en bon train. Elle a environ 1500 livres de rente. Dans les rentes viagères que le roi vient de créer, les souscriptions lui feront un fonds considérable. Vous verrez qu'elle finira par tenir une bonne maison.

Je suis fâché de ne pas voir le nom de monseigneur le prince de Conti dans la liste de ses souscripteurs.

Voici ce qu'on m'écrit de Marseille. L'abbé de La Coste est mort à Toulon¹, et laisse une place vacante. On ajoute :

La Coste est mort. Il vaque dans Toulon,
Par cette perte, un emploi d'importance.
Le bénéfice exige résidence,
Et tout Paris vient d'y nommer Fréron.

Permettez que je vous embrasse sans cérémonie.

VOLTAIRE.

¹ Emmanuel-Jean de La Coste, moine célestin, quitta son couvent. Revenu en France, et y vivant d'industrie, il imagina une loterie établie chez l'étranger, fit des dupes, et fut, le 28 août 1760, condamné par le lieutenant général de police au carcan pendant trois jours, à la marque, et aux galères à perpétuité. Il mourut avant d'y arriver. J'ai sous les yeux une gravure du temps, qui le représente debout, attaché au carcan. B.

3329. A M. DAMILAVILLE.

Mai.

Pourrait-on déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat, non pas dans le goût de Le Dain, mais un de ces gens qui, étant gradués et mourant de faim, pourraient être juges de village? Si je pouvais rencontrer un animal de cette espèce, je le ferais juge de mes petites terres de Tournay et Ferney: il serait chauffé, rasé, alimenté¹, porté, payé.

J'ai un besoin pressant du malheureux *Droit ecclésiastique*, qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetière. Il faut défendre les vivants et les morts contre les gens d'église. Mille pardons de mes importunités, mes chers philosophes.

Mes compliments de condoléance à frère Berthier et à frère La Valette; mille louanges à maître Le Dain, qui traite Corneille d'infame: mais il ne faut montrer la *Conversation de l'abbé Grizel et de l'intendant des Menus* qu'au petit nombre des élus dont la conversation vaut mieux que celle de maître Le Dain. On supplie les philosophes de ne montrer le cher *Grizel* qu'aux gens dignes d'eux, c'est-à-dire à peu de personnes.

Je souhaite que M. Le Mierre soit bien damné, bien excommunié, et que sa pièce réussisse beaucoup; car on dit que c'est un homme de mérite, et qui est

¹ Alimenté, rasé, désaliéré, porté, est un vers du *Joueur* de Regnard, acte III, scène 3. B.

du bon parti. Je prie les frères de vouloir bien m'envoyer des nouvelles de *Térée* ¹.

Courez tous sus à l'*inf*... habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie, et l'avilissement de l'*inf*...

Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur.

333o. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Ce n'est pas ma faute, ô chers anges! si M. Dardelle a fait la sottise ci-jointe. Je la condamne comme outreucidante; mais je pardonne à ce pauvre Dardelle, qui a fait, je crois, quelques comédies, et qui ne peut souffrir qu'on l'appelle infame. Ce monde est une guerre: ce Dardelle est un vieux soldat qui probablement mourra les armes à la main.

Pour moi, mes divins anges, je travaillerai pour le *tripot*, malgré ce beau titre d'infame que ce maraud de Le Dain vous donne si libéralement. Et vous autres, protecteurs du *tripot*, n'avez-vous pas aussi votre dose d'infamie?

Eh bien! que fait *Térée*? que fera *Oreste*?

Pièce nouvelle à *remotis*.

La czarine impératrice de toute Russie veut la moitié de son *Czar*, qui lui manque ².

Ah! si vous saviez combien j'ai de fardceaux à

¹ Tragedie de Le Mierre; voyez page 105. B.

² Voltaire n'avait encore publié que la première partie de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*; voyez ma Préface du tome XXV. B.

porter, et combien je suis faible, vous me plaindriez.

N. B. Si Corneille n'était pas né en France, j'aurais en horreur un pays qui a fait naître Le Dain et Omer.

3331. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Fi, les vilains hommes qui boivent de ça! Donnez-m'en encore pour trois sous, disait une brave Allemande.

Vous en voulez donc encore, mes divins anges? En voici, et grand bien vous fasse! Toute la cargaison est pour le petit troupeau des honnêtes gens; les libraires n'en doivent point tâter, et le pain des forts ne doit pas être jeté aux chiens ¹.

Laissez là vos procès; donnez-nous des tragédies. Cela est bientôt dit. Voici, mes divins anges, le commentaire de votre texte: Vous faites des dépenses considérables pour rebâtir une église; des prêtres vous font un procès criminel pour des os de morts dérangés dans un cimetière, et ils veulent que vous soyez puni de vos bienfaits; vous êtes uni avec vos vassaux et avec votre curé; vous avez une procuration d'eux tous pour appeler comme d'abus au parlement; les entrepreneurs restent les bras croisés, et demandent des dommages: abandonnez les entrepre-

¹ Dans la strophe 21 de la prose de la fête du Saint-Sacrement (*Lauda, Sion, Salvatorem*), on lit:

Ecce panis angelorum

.....

.....

Non mittendus canibus.

B.

neurs, votre curé, vos vassaux; laissez là les intérêts du corps de la noblesse, qu'elle vous a fait l'honneur de vous confier; voyez périr une malheureuse petite province que vous commenciez à tirer de la plus horrible misère; laissez là les défrichements, les dessèchements des marais; le tout pour nous faire vite une mauvaise tragédie qui ne pourra certainement être que détestable au milieu de tous ces tracas.

O anges! que me demandez-vous? Pour Dieu, laissez-moi achever mes affaires. Je me suis fait une patrie et des devoirs; qui m'exhortera mieux que vous à les remplir? Il faut avoir l'esprit net pour faire une tragédie; laissez-moi nettoyer ma tête.

A propos de scandale du texte, en avez-vous jamais vu un qui approche de celui d'Oolla et d'Ooliba, dans la *Lettre* de ce cher *M. Eratou*¹ à ce cher *M. Clopicre*?

On dit qu'il y a trois jeunes gens qui s'élèvent : un Eratou, un Clopicre, et un Dardelle, et qu'ils promettent beaucoup.

Quoi, *Térée* honni! *Philomèle* sifflée au printemps! cela n'est pas juste.

Faire payer le magasin de Vesel à M. de Prusse, voilà ce qui me paraît juste, ou du moins très bien fait.

Mais ce pauvre Lekain! Ah! quand il serait beau comme le jour, il n'aurait rien eu².

¹ Voyez cette *Lettre* en tête du *Précis du Cantique des Cantiques*, tome XII. B.

² On lui refusait la part entière. K. — Lekain avait part entière de so-

Et l'ami Pompignan qui fait la *Vie du feu duc de Bourgogne*, et qui a prononcé un beau discours sur l'amour de Dieu !

Dieu conserve long-temps le roi !

333a. A M. ARNOULT,

AVOCAT, DOYEN DE L'UNIVERSITÉ, A DIJON.

A Ferney, le 5 juin.

J'ai peur, monsieur, de vous avoir fait envisager l'aventure de mon église comme une affaire plus considérable qu'elle ne l'est en effet. Je pense que nous ne serions réduits, le curé, les paroissiens, et moi, à en appeler comme d'abus, qu'en cas que notre official de village nous fit signifier quelque grimoire, comme je le craignais dans les premiers mouvements de cette sottise.

J'ai fait venir de Paris le seul livre qui traite, dit-on, de ces besognes : c'est la *Pratique de la juridiction ecclésiastique* de Ducasse, grand-vicaire en son vivant. Ce livre, assez mauvais, ne m'a donné aucune lumière ; et c'est ce qui arrive presque toujours en affaire. Le bruit public, dans le petit pays sauvage de Gex, est qu'on se repent de cette équipée ; mais qui paiera les frais de leur procédure ? On ne m'a rien fait signifier ; mais je présume que je n'ai d'autre chose à faire qu'à continuer mon bâtiment. Quand j'aurai achevé mou église, il faudra bien

ciétaire de la Comédie Française depuis 1758 (voyez ma note ci-dessus, page 228). Il faut donc ou que l'explication donnée par les éditeurs de Kehl soit fautive, ou que cette phrase soit bien antérieure à 1761. B.

qu'on la bénisse; et je ne vois pas, quand je suis d'accord avec tous les paroissiens, qu'on puisse me faire de chicane. Je sens bien qu'il est désagréable d'avoir été si mal payé de mes bienfaits; mais je ne crois pas que je doive faire un procès à mes chevaux s'ils ruent dans l'écurie que je leur ai fait bâtir.

Pour l'affaire du curé de Moëns¹, la sentence de Gex me paraît ridicule. Je ne sais si vous êtes chargé de cette affaire: je le souhaite au moins, pour apprendre aux curés de ce canton barbare à ne pas employer leur temps à distribuer des coups de bâton aux hommes, aux femmes, et aux petits garçons; le zèle de la maison du Seigneur ne doit pas aller jusqu'à assommer les gens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

3333. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Ferney, 8 juin.

Monsieur, votre très aimable M. Soltikof vient de me régaler d'un gros paquet dont votre excellence m'honore. Il contient les estampes d'un grand homme, quelques lettres de lui, et une de vous, monsieur, qui m'est aussi précieuse, pour le moins, que tout le reste. Mon premier devoir est de vous faire mes remerciements, et de vous assurer que je me conformerai à toutes vos intentions. Je bâtis pour vous la maison dont vous m'avez fourni les matériaux; il est juste que vous soyez logé à votre aise.

Je crois avoir déjà rempli une partie de vos vues,

¹ Voyez tome XL, page 197. R.

en déclarant que je ne prétendais pas faire l'histoire secrète de Pierre-le-Grand, et en trompant ainsi la malignité de ceux qui haïssent sa gloire et celle de votre empire. Je sais bien que, dans les commencements, je ne pouvais pas faire taire l'envie; mais si l'ouvrage est écrit de manière à intéresser les lecteurs, le livre reste, et les critiques s'évanouissent. C'est ce qui est arrivé à l'*Histoire de Charles XII*, long-temps combattue, et enfin reconnue pour véritable. Le certificat du roi Stanislas¹ ne porte que sur les faits militaires et politiques; ce certificat est déjà une grande présomption en faveur de la vérité avec laquelle j'écris l'histoire de votre législateur; et des preuves plus fortes se tireront des mémoires que votre excellence daignera me communiquer. Je n'ai pris, dans les mémoires de M. de Bassewitz, et dans ceux que je me suis procurés, que ce qui peut contribuer à la gloire de votre patrie et à celle de Pierre I^{er}; j'abandonne le reste à la malignité de vos ennemis et des miens. M. le duc de Choiseul et tous nos meilleurs juges ont trouvé que j'ai fait voir assez heureusement, dans ma préface, qu'il ne faut écrire que ce qui est digne de la postérité, et qu'il faut laisser les petits détails aux petits feseurs d'anecdotes. Ce sera à vous, monsieur, à me prescrire l'usage que je devrai faire des particularités que les mémoires manuscrits de M. de Bassewitz m'ont fournies. Encore une fois, je ne suis que votre secrétaire. Il est bien vrai que vous avez choisi un secrétaire trop vieux et trop malade; mais il vous consacre avec joie

¹ Voyez tome XXIV, pages 30-32. B.

le peu de temps qui lui reste à vivre. J'admirais Pierre I^{er} en bien des choses, et vous me l'avez fait aimer. Le bien que vous faites aux lettres dans votre patrie me la rend chère. Quelqu'un a fait *le Russe à Paris*¹; je me regarde comme un Français en Russie. Disposez d'un homme qui sera, tant qu'il respirera, avec l'attachement le plus vrai, et les sentiments les plus remplis de respect et d'estime, etc.

3334. A M. ARNOULT,

A DIJON.

Le 9 juin.

J'ai fait usage sur-le-champ, monsieur, de vos bons avis et de votre modèle de sommation auprès du pauvre promoteur savoyard, et du malin procureur du roi de la caverne de Gex. Je n'ai pu parler de ma nef, qui, n'étant point encore abattue quand je vous envoyai mes paperasses, rendait mon église très idoine à dire et entendre messe; car, selon Ducasse² et selon le droit ecclésiastique, on peut dire messe quand la majeure partie de l'église n'est point entainée; mais ayant depuis fait jeter la nef par terre avec partie du chœur, et ayant rebâti à mesure, il n'y avait plus moyen de se plaindre qu'on allât célébrer ailleurs. Je ne prétends point toucher à l'encensoir; mais quand j'aurai achevé mon église, ce sera à l'évêque d'Aunecy à voir s'il la veut rebénir ou non, et m'excommunier comme je le mérite, pour m'être ruiné à faire des pilastres d'une pierre aussi

¹ Voyez cette satire, tome XIV. B.

² Voyez lettre 3332. B.

chère et aussi belle que le marbre. Je suis le martyr de mon zèle et de ma piété : une bonne ame trouve ses consolations dans sa conscience.

En qualité de possesseur de terres et de bâtisseur d'églises, j'ai des procès sacrés et profanes; les prêtres et les huguenots sont conjurés contre moi. Un Mallet vous a consulté, monsieur, pour avoir un chemin à travers mes jardins; je vous supplie de ne point aider ce mécréant contre moi, et d'être l'avocat des fidèles. Je me fais votre client, et je crois que je vais finir ma vie comme M. Chicaneau, à cela près que je voudrais me loger auprès de mon avocat¹, comme il se logeait près de son juge; et que je n'en peux venir à bout, étant obligé de faire ici mon métier de maçon et de laboureur, qui va devant celui de plaideur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

3335. A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEY.

Ferney, 9 juin.

Quoique je sente parfaitement, mon cher président, que ce n'est qu'à vous que je dois l'honneur d'être Bourguignon, cependant je crois de mon devoir de remercier l'académie, et encore plus de mon devoir de faire passer le remerciement par vos mains. Vous avez, je crois, un confrère infiniment aimable, c'est M. de Quintin² : non seulement il m'écrit des

¹ C'était près de son juge que Chicaneau s'était *venu loger*; voyez les *Plaideurs*, acte I, scène 5. B.

² François Quarré de Quintin, reçu avocat général au parlement de Dijon le 2 janvier 1698, procureur général en la même cour le 18 mars 1709, nommé l'un des directeurs de l'académie de Dijon le 30 juillet

lettres charmantes, mais je lui ai obligation. Il mérite bien mes remerciements autant que l'académie. Vous voilà chargé de ma reconnaissance, j'en aurai bien davantage si vous venez dans mes cabanes; M. de La Marche me le fait espérer. Je suis bien malingre, mais je tâcherai de vivre jusqu'au mois de septembre pour vous recevoir; vous savez peut-être que j'ai des procès pour le sacré et pour le profane. Puisque je suis en train de m'adresser à vos bontés, souffrez encore que je mette dans ce paquet une lettre pour mon avocat, M. Arnoult¹, qui me paraît homme d'esprit.

Mille pardons, et mille remerciements. V.

3336. A CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

A Ferney, le 9 juio.

Est-ce une fille, est-ce un garçon ?

Je n'en sais rien; la Providence

Ne dit point son secret d'avance,

Et ne nous rend jamais raison.

1762, mort à Dijon le 4 juillet 1768, était un homme de beaucoup d'esprit et un magistrat très recommandable.

Le procès de Voltaire pour le sacré avait pour cause quelques formalités ecclésiastiques qu'il avait omises avant de commencer les constructions de l'église qu'il fit édifier à Ferney, et sur le fronton de laquelle il avait fait placer l'inscription : DEO EREXIT VOLTAIRE.

Ses procès pour le profane roulaient sur quelques contestations au sujet de la terre de Turnay que Voltaire avait acquise de M. de Brosses, pour en jouir sa vie durant seulement, et de la terre de Ferney, pour laquelle il devait des droits de lods à M. le comte de La Marche. (Note de feu C. X. Girault, éditeur des *Lettres inédites adressées à l'académie de Dijon*, etc. Dijon, 1819, in-8°.)

¹ C'est la lettre précédente. B.

² C'était un garçon, qui ne vécut que quelques instants; voyez lettres 3361 et 3372. B.

Grands, petits, riches, gueux, fous, sages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine;
Mais le machiniste est là-haut,
Qui fait tout de sa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis ses dons invisibles,
Car vous savez que tout est bien.
On ne peut se plaindre de rien
Au meilleur des mondes possibles.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'état et pour son père;
Et s'il a votre caractère,
C'est le plus beau présent des cieux.

Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor; c'est un bonheur:
En grace, en beautés, en douceur,
Je la vois à sa mère égale.

O couple auguste! heureux époux!
L'esprit prophétique m'emporte:
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant sera digne de vous.

Monseigneur, il m'importe cependant; et je partirais en poste pour savoir ce qui en est, si cette Providence, qui fait tout pour le mieux, ne me traitait pas misérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard snisse, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus souffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos altesses électorales! Ce n'était que dans l'ancienne Égypte qu'on plaçait des sque-

lettres dans les festins. Monseigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois ; mais j'avoue que la douleur est un mal. Je suis consolé si votre altesse électorale est heureuse. Je suis plus fait pour les extrême-onctions que pour les baptêmes.

Puisse la paix servir d'époque à la naissance du prince que j'attends ! puisse son auguste père conserver ses bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds respects du petit Suisse ! etc.

3337. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Ferney, 11 juin 1.

Monsieur, vous vous êtes imposé vous-même le fardeau de l'importunité que mes lettres, peut-être trop fréquentes, doivent vous faire éprouver ; voilà ce que c'est que de m'avoir inspiré de la passion pour Pierre-le-Grand et pour vous : les passions sont un peu babillardes.

Votre excellence a dû recevoir plusieurs cahiers qui ne sont que de très faibles esquisses ; j'attendrai que vous fassiez mettre en marge quelques mots qui me serviront à faire un vrai tableau ; ils ont été écrits à la hâte. Vous distinguerez aisément les fautes du copiste et celles de l'auteur, et tout sera ensuite exactement rectifié : j'ai voulu seulement pressentir votre goût.

Dès que j'ai pu avoir un moment de loisir, j'ai lu les remarques² sur le premier tome, envoyées par

¹ J'ai cité cette lettre tome XXV, pages 22 et 65. B.

² Elles étaient de J.-F. Muller, à qui est adressée la lettre 1420 (tome LV,

duplicata, desquelles je n'ai reçu qu'un seul exemplaire, l'autre ayant été perdu, apparemment avec les autres papiers confiés à M. Pouschkin.

Je vous prierai en général, vous, monsieur, et ceux qui ont fait ces remarques, de vouloir bien considérer que votre secrétaire des Délices écrit pour les peuples du midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du nord. J'ai déjà eu l'honneur de remarquer avec vous¹ qu'il n'y eut jamais de roi de Perse appelé Darius, ni de roi des Indes appelé Porus; que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde, et le Gange, ne furent jamais nommés ainsi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grécisé.

.....Graïis dedit ore rotundo

Musa loqui.....

HOR., *de Art. poet.*, 323-24.

Pierre-le-Grand ne s'appelle point Pierre chez vous; permettez cependant que l'on continue à l'appeler Pierre; à nommer Moscow, Moscou; et la Moskowa, la Moska, etc.

J'ai dit que les caravanes pourraient, en prenant un détour par la Tartarie indépendante, rencontrer à peine une montagne de Pétersbourg à Pékin, et cela est très vrai: en passant par les terres des Éluths, par les déserts des Kalmouks-Kotkos, et par le pays des Tartares de Kokonor, il y a des montagnes à droite et à gauche; mais on pourrait certainement aller à la Chine sans en franchir presque aucune;

page 126), et dont j'ai parlé dans ma Préface du tome XXV, pages iij et v. B.

¹ Si c'est dans une lettre, elle paraît perdue. B.

de même qu'on pourrait aller par terre, et très aisément, de Pétersbourg au fond de la France, presque toujours par des plaines. C'est une observation physique assez importante, et qui sert de réponse au système, aussi faux que célèbre, que le courant des mers a produit les montagnes qui couvrent la terre. Ayez la bonté de remarquer, monsieur, que je ne dis pas qu'on ne trouve point de montagnes de Pétersbourg à la Chine; mais je dis qu'on pourrait les éviter en prenant des détours.

Je ne conçois pas comment on peut me dire *qu'on ne connaît point la Russie noire*. Qu'on ouvre seulement le dictionnaire de La Martinière au mot *Russie*, et presque tous les géographes, on trouvera ces mots : *Russie noire, entre la Volhinie et la Podolie, etc.*

Je suis encore très étonné qu'on me dise que la ville que vous appelez Kiow ou Kioff ne s'appelait point autrefois Kiovie. La Martinière est de mon avis: et si on a détruit les inscriptions grecques, cela n'empêche pas qu'elles n'aient existé.

J'ignore si celui qui transcrivit les mémoires à moi envoyés par vous, monsieur, est un Allemand: il écrit Jwan Wassiliewitsch, et moi j'écris Ivan Basilovitz; cela donne lieu à quelques méprises dans les remarques.

Il y en a une bien étrange à propos du quartier de Moscou appelé la Ville chinoise. L'observateur dit « que ce quartier portait ce nom avant qu'on eût la moindre connaissance des Chinois et de leurs marchandises. » J'en appelle à votre excellence :

comment peut-on appeler quelque chose *chinois*, sans savoir que la Chine existe? dirait-on la valeur russe, s'il n'y avait pas une Russie?

Est-il possible qu'on ait pu faire de telles observations? Je serais bien heureux, monsieur, si vos importantes occupations vous avaient permis de jeter les yeux sur ces manuscrits que vous daignez me faire parvenir. L'écrivain prodigue les *s*, *c*, *k*, *h*, allemands. La rivière que nous appelons *Veronise*, nom très doux à prononcer, est appelée, dans les mémoires, *Woronestch*; et, dans les observations, on me dit que vous prononcez Voronége : comment voulez-vous que je me reconnaisse au milieu de toutes ces contrariétés? J'écris en français; ne dois-je pas me conformer à la douceur de la prononciation française?

Pourquoi, lorsqu'en suivant exactement vos mémoires, ayant distingué les serfs des évêques et les serfs des couvents, et ayant mis pour les serfs des couvents le nombre de 721,500, ne daigne-t-on pas s'apercevoir qu'on a oublié un zéro en répétant ce nombre à la page 59¹, et que cette erreur vient uniquement du libraire, qui a mal mis le chiffre en toutes lettres?

Pourquoi s'obstine-t-on à renouveler la fable honteuse et barbare du czar Ivan Basilovitz, qui voulut faire, dit-on, clouer le chapeau d'un prétendu ambassadeur d'Angleterre, nommé Bèze, sur la tête de ce pauvre ambassadeur? Par quelle rage ce czar vou-

¹ La faute est corrigée depuis long-temps; voyez ma note, tome XXV, page 65. B.

lait-il que les ambassadeurs orientaux lui parlassent nu-tête? L'observateur ignore-t-il que, dans tout l'Orient, c'est un manque de respect que de se découvrir la tête? Interrogez, monsieur, le ministre d'Angleterre, et il vous certifiera qu'il n'y a jamais eu de Bèze ambassadeur; le premier ambassadeur fut M. de Carlisle.

Pourquoi me dit-on qu'au sixième siècle on écrivait à Kiovie sur du papier, lequel n'a été inventé qu'au douzième¹ siècle?

L'observation la plus juste que j'aie trouvée est celle qui concerne le patriarche Photius. Il est certain que Photius était mort long-temps avant la princesse Olha; on devait écrire Polyeucte au lieu de Photius: Polyeucte était patriarche de Constantinople au temps de la princesse Olha. C'est une erreur de copiste que j'aurais dû corriger en relisant les feuilles imprimées²; je suis coupable de cette inadvertance, que tout homme qui sera de bonne foi rectifiera aisément.

Est-il possible, monsieur, qu'on me dise, dans les observations, que le patriarcat de Constantinople était le plus ancien? c'était celui d'Alexandrie; et il y avait eu vingt évêques de Jérusalem avant qu'il y en eût un à Byzance.

Il importe bien vraiment qu'un médecin hollandais se nomme Vangad ou Vangardt! vos mémoires, monsieur, l'appellent Vangad, et votre observateur

¹ On croit que le papier de lin est du douzième siècle, et le papier de coton du neuvième. B.

² Le passage a été changé; voyez tome XXV, page 71. B.

me reproche de n'avoir pas bien appelé le nom de ce grand personnage. Il semble qu'on ait cherché à me mortifier, à me dégoûter, et à trouver, dans l'ouvrage fait sous vos auspices, des fautes qui n'y sont pas.

J'ai reçu aussi, monsieur, un mémoire intitulé *Abrégé des recherches de l'antiquité des Russes, tiré de l'Histoire étendue à laquelle on travaille.*

On commence par dire, dans cet étrange mémoire, « que l'antiquité des Slaves s'étend jusqu'à la « guerre de Troie, et que leur roi Polimène alla avec « Anténor au bout de la mer Adriatique, etc. » C'est ainsi que nous écrivions l'histoire il y a mille ans ; c'est ainsi qu'on nous faisait descendre de Francus par Hector, et c'est apparemment pour cela qu'on veut s'élever contre ma préface¹, dans laquelle je remarque ce qu'on doit penser de ces misérables fables. Vous avez, monsieur, trop de goût, trop d'esprit, trop de lumières pour souffrir qu'on étale un tel ridicule dans un siècle aussi éclairé.

Je soupçonne² le même Allemand d'être l'auteur de ce mémoire, car je vois Juanovitz, Basilovitz, orthographiés ainsi, Wanovitsch, Wassiliewitsch. Je souhaite à cet homme plus d'esprit et moins de consonnes.

Croyez-moi, monsieur, tenez-vous-en à Pierre-le-Grand ; je vous abandonne nos Chilpéric, Childéric, Sigebert, Caribert, et je m'en tiens à Louis XIV.

Si votre excellence pense comme moi, je la sup-

¹ Voyez tome XXV, page 8. B.

² Les soupçons étaient justes. B.

plie de m'en instruire. J'attends l'honneur de votre réponse, avec le zèle et l'envie de vous plaire que vous me connaissez ; et je croirai toujours avoir très bien employé mon temps, si je vous ai convaincu des sentiments pleins de vénération et d'attachement avec lesquels je serai toute ma vie, monsieur, de votre excellence, etc.

3338. A MADAME DE FONTAINE.

11 juin.

On fait une tragédie, ma chère nièce, en trois semaines, il n'y a rien de plus aisé ; mais en trois semaines on ne l'achève pas. Je me suis remis vite au *czar Pierre*, afin de perdre de vue la pièce, et de la revoir dans quelque temps avec des yeux rafraîchis et un esprit désintéressé ; c'est alors que je serai un censeur très sévère. En attendant, je vous exhorte à vous faire raison des Bernard. Si, pendant que vous avez la main à la pâte, vous pouviez tirer aussi quelque chose de la banqueroute de ce faquin de Samuel, fils de Samuel, maître des requêtes, surintendant de la maison de la reine, et banqueroutier frauduleux, ce serait une bonne affaire pour la famille. Il faudra charger d'Hornoy de cette affaire, quand il aura fait son droit, et qu'il aura emporté vigoureusement ses licences : il prendra des conseils de son oncle l'abbé¹, et il n'est pas douteux qu'alors il ne triomphe. Pour moi, je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers, contre les commissions

¹ L'abbé Mignot; voyez les notes, t. LIII, p. 41; et XLVII, 31. B.

éternelles de ces belles affaires, et contre le receveur des consignations, qui mange tout l'argent.

Êtes-vous à Paris? êtes-vous à Hornoy? Pour moi, la tête me fend, ma cervelle bout du *czar Pierre* et des tragédies, de trois terres que je gouverne bien ou mal, de deux maisons que je bâtis, et des vers de Luc¹, auxquels il faut répondre. Je ne sais ce que c'est que ce *Sermon des cinquante*², dont vous me parlez; c'est apparemment le sermon de quelque jésuite qui n'aura eu que cinquante auditeurs, c'est encore beaucoup; les pauvres diables me paraissent actuellement bien grêlés. Mais si c'était quelque sottise anti-chrétienne, et que quelque fripon osât me l'imputer, je demanderais justice au pape, tout net. Je n'entends point raillerie sur cet article: je^{me} suis déclaré hardiment contre Calvin, aux Délices; et je ne souffrirai jamais que la pureté de ma foi soit attaquée.

Je crois notre ami d'Argental un peu empêtré de son ambassade³. Il ne m'écrit point, et je suis persuadé que je recevrai un volume de lui sur la *Chevalerie*⁴. J'ai bien peur que ses négociations parmesanes ne fassent un peu languir des traités qu'il avait entamés pour moi avec M. le comte de La Marche⁵, notre seigneur suzerain.

Mes correspondances dans le Nord vont toujours

¹ Frédéric II; voyez ma note, tome LVII, page 293. B.

² Voyez tome XL, page 602. B.

³ Il avait le titre de ministre plénipotentiaire de la cour de Parme près la cour de France. B.

⁴ La tragédie de *Tancrède*. B.

⁵ Voyez la note, page 440, et LVIII, 157. B.

leur train. Je suis plus content que jamais de la cour de Pétersbourg. Il nous est venu ici un petit Russe très aimable, proche parent d'une impératrice, et qui pour cela n'en est pas plus grand seigneur. Je vous écris à bâtons rompus, comme vous voyez, ma chère nièce; c'est que je n'ai pas dormi, et que je n'en peux plus.

Ayez grand soin de votre santé, et dites-m'en, s'il vous plaît, des nouvelles. Je vous embrasse tendrement, vous, votre famille, et vos amis. Adieu, ma chère enfant; je vous recommande Thieriot, à qui vous devez quarante écus, en vertu des pactes de famille.

3339. A M. ARNOULT,

A DIZON.

A Ferney, le 15 juin.

J'eus l'honneur, monsieur, de vous mander, il y a quelques jours¹, que j'avais fait ce que vous m'aviez prescrit pour arrêter le cours des procédures odieuses et téméraires qu'on faisait au sujet de l'église que je fais bâtir à Dieu. J'ai découvert depuis qu'il y a une ordonnance du roi, de 1627, qui défend, à l'article XIV, à tout curé d'être promoteur ou official.

Or, monsieur, l'official et le promoteur qui ont fait les procédures ridicules dont je me plains sont tous deux curés dans le pays. Je crois être en droit d'exiger qu'ils soient condamnés solidairement à me rembourser tous les dommages, etc., qu'ils m'ont causés en effarouchant et dispersant tous mes ouvriers par leur descente illégale, etc.

¹ Le 9 juin; voyez lettre 3334. R.

La justice séculière a discontinué ses procédures absurdes ; mais la prétendue justice cléricale a continué les siennes.

Non missura eulem, nisi plena cruoris, hirudo.

HOR., de Art. poet., v. 476.

Elle a encore interrogé mes vassaux séculiers et mes ouvriers, malgré la signification que j'ai faite suivant votre délibéré. Ces démarches, illégales et insolentes autant qu'insolites, rebutent ceux qui travaillent pour moi.

Votre nouveau client vous importunera souvent, monsieur. Le sieur de Croze est aussi le vôtre dans son affaire contre le curé Ancian¹, au sujet de l'assassinat de son fils. Il est certain que ce malheureux a été amoureux de la dame Burdet, bourgeoise de Magny, et de très bonne famille, qu'il n'a jamais appelée que *la prostituée*. Il est prouvé d'ailleurs que cet abominable prêtre a passé sa vie à donner et à recevoir des coups de bâton. Vous avez les pièces entre les mains : je vous demande en grace de presser cette affaire ; j'aurai très soin que vous ne perdiez pas vos peines. Vous me paraissez l'ennemi des usurpations et des violences ecclésiastiques ; vous signalerez également votre équité, votre savoir, et votre éloquence.

Je vous sou mets cette pancarte : vous y verrez, monsieur, que l'on me poursuit avec l'ingratitude la plus furiense, tandis que je me ruine à faire du bien. Il me paraît que c'est là le cas d'un appel comme

¹ Voyez tome XL, page 197. B.

d'abus. La loi qui défend aux curés d'exercer le ministère d'official et de promoteur doit exister; car il n'est pas naturel que le juge des curés soit curé lui-même; cette loi ne serait pas rapportée dans un livre qui sert de code aux prêtres, si elle n'avait pas été portée, et si elle n'était pas en vigueur. Elle est fondée sur les mêmes raisons qui ne souffrent pas qu'un official et un promoteur soient pénitenciers.

De tout mon cœur, monsieur, et sans compliment, votre, etc.

3340. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin.

Divins auge, ne m'avez-vous pas pris pour un liableur qui vous fesait un portrait exagéré de ses fardeaux et tribulations? Je ne vous en ai pas dit la moitié; voici le comble. J'abandonne ma tragédie¹; le cinquième acte ne pouvait être déchirant; et, sans grand cinquième acte, point de salut. J'ai tourné et retourné le tout dans ma chétive tête; froid cinquième acte, vous dis-je. Vous me direz que ce sont mes procès qui m'appauvrissent l'imagination; au contraire, ils me mettent en colère, et cela excite: mais mon cinquième acte n'en est pas moins insipide. Je ne sais plus comment m'y prendre pour trouver des sujets nouveaux: j'ai été en Amérique et à la Chine; il ne me reste que d'aller dans la lune. J'en suis malade; me voilà comme une femme qui a fait une fausse cou-

¹ *Zulime*, *Médime* ou *Fanime* sont trois titres différents donnés à la même pièce; elle n'a été imprimée que sous le titre de *Zulime*; voyez tome IV. B.

che. Est-il vrai qu'on a représenté *Athalie* avec magnificence¹, et que le public s'est enfin aperçu que Joad avait tort, et qu'*Athalie* avait raison?

Protégez-vous la petite Duranci? protégez-vous Crispin-Hurtaud²? Mais est-il bien vrai qu'on ne prendra point Belle-Ile³? N'allez pas me laisser là, s'il vous plaît, si je ne trouve pas un beau sujet; il ne faut pas chasser un vieux serviteur, parcequ'il n'est plus bon à rien; il faut le plaindre et l'encourager.

Avez-vous *les Trois Sultanes*⁴? On dit que cela est charmant; point d'intrigue, mais beaucoup d'esprit et de gaieté.

Enfin, mes chers anges, vous avez donc fait grace au *Droit du Seigneur*; vous avez comblé de joie madame Denis: elle était folle de cette bagatelle. Je ne sais si Thieriot sera bien adroit, ni comment il s'y prend.

Mille tendres respects.

3341. A M. L'ABBÉ AUBERT,

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ LA SECONDE ÉDITION DE SES PARLES.

Au château de Ferney, 15 juin.

Vous vous êtes mis, monsieur, à côté de La Fontaine, et je ne sais s'il a jamais écrit une meilleure

¹ Le 4 mai 1761, on avait joué *Athalie*, et les comédiens avaient fait de grandes dépenses; mais l'affluence et l'empressement du public ne répondirent pas à leurs espérances. B.

² Nom sous lequel Voltaire donnait le *Droit du Seigneur*; voyez t. VII, p. 215.

³ Voyez ma note, page 417. B.

⁴ *Soliman II, ou les Trois Sultanes*, comédie de Favart, jouée sur le Théâtre Italien le 9 avril 1761. B.

lettre en vers que celle dont vous m'honorez. Tous les lecteurs vous sauront gré de vos fables, et j'ai par-dessus eux une obligation personnelle envers vous. Je dois joindre la reconnaissance à l'estime, et je vous assure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troisième dont je devrais m'acquitter, ce serait de répondre en vers à vos vers charnants; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je suis vieux et malade. Mon malheur veut encore que je sois surchargé d'occupations qui sont bien opposées aux charmes de la poésie. Je peux encore sentir tout ce que vous valez; mais je ne peux vous payer en même monnaie. Faites-moi donc grâce, en me rendant la justice d'être bien persuadé que personne ne vous en rend plus que moi. J'ai honte de vous témoigner si faiblement, monsieur, les sentiments véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, votre, etc.

3342. A M. DAMILAVILLE.

15 juin.

Il ne faut pas rire; rien n'est plus certain que c'est un homme de l'académie de Dijon¹ qui a fait cette drôlerie. Il est fort connu de madame Denis; et cette madame Denis, quoique fort douce, mangeraient les yeux de quiconque voudrait supprimer la tirade des romans, surtout dans un second acte².

J'ai trouvé, moi qui suis très pudibond, que les jeunes demoiselles que leurs prudentes mères mènent

¹ Voltaire y avait été élu le 3 avril 1761. R.

² Voyez tome VII, page 246. R.

à la comédie pourraient rougir d'entendre un bailli qui interroge Colette, et qui lui demande si elle est grosse. Je prierai mon Dijonnais d'adoucir l'interrogatoire.

Je remercie infiniment M. Diderot de m'envoyer un bailli qui sans doute vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit avocat, ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon; en ce cas, je l'adresserais à mon conseiller, qui me doit au moins le service de protéger mon bailli. Sûrement un homme envoyé par M. Diderot est un philosophe et un homme aimable. Il pourrait aisément être juge de sept ou huit terres dans le pays, ce qui serait un petit établissement.

Je ne sais pas trop comment frère Thieriot s'ajuste avec les excommuniés du sieur Le Dain¹; frère Thieriot ne doit pas paraître: je m'en rapporte à lui, il est sage.

J'ai mis mes prêtres à la raison, évêque, official, promoteur, jésuite; je les ai tous battus, et je bâtis mon église comme je le veux, et non comme ils le voulaient. Quand j'aurai mon bailli philosophe, je les rangerai tous. Je suis bienfaiteur de l'Église; je veux m'en faire craindre et aimer.

Je lève les mains au ciel pour le salut des frères.

J'ai eu aujourd'hui à dîner un M. Poinciset revenant d'Italie. *Fratres*, qui est ce M. Poinciset²? Il m'a récité d'assez passables vers. *Valete, fratres*.

¹ Les comédiens; voyez tome XL, page 317. B.

² Antoine-Alexandre-Henri, né à Fontainebleau en 1735, mort en 1769, auteur de la comédie du *Cercle*. B.

Frère Thieriot a-t-il le diable au corps de vouloir qu'on imprime la *Conversation* du cher Grizel?

Je plains ce pauvre *Térée*; il est triste que *Philo-mèle* soit mal reçue au mois de mai. On disait que ce M. Le Mierre était un bon ennemi de l'*inf...*; courage! qu'il ne se rebute pas, et confusion aux fanatiques, ennemis de la raison et de l'état!

3343. A M. L'ABBÉ DELILLE¹.

A Ferney, 19 juin.

On est bien loin, monsieur, d'être inconnu, comme vous le dites, quand on a fait d'aussi beaux vers² que vous, et surtout quand on y répand d'aussi nobles vérités, et des sentiments si vertueux. Vous pensez en excellent citoyen, et vous vous exprimez en grand poète. Je m'intéresse d'autant plus à la gloire que vous assurez à M. Laurent, que je m'avise de l'imiter en petit dans une de ses opérations. Je dessèche actuellement des marais; mais j'avoue que je ne fais point de bras. Cependant vous avez daigné parler de moi dans votre épître à cet étonnant artiste. J'avais déjà lu votre ouvrage qui a concouru pour le prix

¹ Jacques, fils naturel d'Antoine Montanier, avocat, et de Marie-Hiéronyme Bérard, né le 22 juin 1738, prit le nom de Delille, et est connu sous le nom d'abbé Delille. Quoique sous-diacre et grand ennemi des idées nouvelles, il se maria, pendant la révolution, en pays étranger, et mourut à Paris le 1^{er} mai 1813. Sa veuve est morte à Paris en novembre 1831. B.

² *Épître à M. Laurent, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, à l'occasion du bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide*; Londres (Paris, Lottin), 1761. L'abbé Delille y dit:

Voltaire, tour-à-tour sublime et gracieux,

Peut chanter les héros, les belles, et les dieux. B.

de l'académie¹ ; je ne savais pas que je dusse joindre le sentiment de la reconnaissance à celui de l'estime que vous m'inspiriez. Je vous félicite, monsieur, d'être en relation avec M. Du Verney. Il forme un séminaire de gens² dont quelques uns demanderont probablement un jour à M. Laurent des bras et des jambes. La noblesse française aime fort à se les faire casser pour son maître.

Je fais aussi mon compliment à M. Du Verney d'aimer un homme de votre mérite. Il en a trop pour ne pas distinguer le vôtre. Je me vante aussi, monsieur, d'avoir celui de sentir tout ce que vous valez. Recevez mes remerciements, non seulement de ce que vous avez bien voulu m'envoyer vos ouvrages, mais de ce que vous en faites de si bons. J'ai l'honneur d'être, etc.

3344. A M. DAMILAVILLE.

Le 19 juin.

En voyant la mine de ce pauvre abbé du Resnel³, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers;
Il fut prêtre, mais philosophe;
Philosophe pour lui, se cachant des pervers.
Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère Thieriot n'aura pas autre chose de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inscription, à moins qu'elle ne soit un peu piquante, et je ne trouve rien

¹ *Épître sur l'utilité de la retraite pour les gens de lettres.* B.

² L'École militaire. K.

³ Mort le 25 février 1761. B.

de piquant à dire sur l'abbé du Resnel. C'était un homme aimable dans la société; je le regrette de tout mon cœur, je le suivrai bientôt, et puis c'est tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer sous votre enveloppe une lettre ¹ pour M. Héron, dans laquelle je lui demande une grace qui m'est très nécessaire: c'est de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi, qui est de 1627, me paraît fort sage: c'est ce qui fait qu'elle n'est point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'est plus amusant dans la vieillesse.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

3345. A M. LE BARON DE BIELFELD².

Aux Délices, 20 juin.

Je crois, monsieur, que votre lettre m'a guéri; car le plaisir est un souverain remède, et j'ai senti un plaisir bien vif en voyant que vous vous souvenez de moi. Je ne songe plus qu'à m'amuser et à finir gaiement ma carrière; mais je m'intéresse beaucoup aux ouvrages sérieux que vous donnez au public. J'at-

¹ Elle manque. B.

² Jacques-Frédéric, né à Hambourg en 1716, mort le 5 avril 1770, avait composé, pour le prince de Prusse Auguste-Ferdinand, dont il était précepteur en 1745, des *Institutions de politique* en trois parties. Les deux premières parurent à La Haye, 1760, deux volumes in-4°. B.

tends avec impatience celui que vous m'annoncez. Apprenez aux princes à être justes; c'est toujours une consolation pour ceux qui souffrent de leur ambition, de leurs caprices, de leurs injustices, de leurs méchancetés. Les hommes aiment à entendre parler du droit des gens; ce sont des malades à qui on parle du remède universel. N'avez-vous pas dit aussi quelque petit mot sur la liberté? Je m'imagine que vous la goûtez à votre aise dans Hambourg; pour moi, j'en jouis, et je suis depuis six ans dans l'ivresse de la jouissance, étant assez heureux pour posséder des terres libres sur la frontière de France, et me trouvant dans une indépendance entière. Vous souvient-il du temps où il ne vous était pas permis d'aller dans vos terres? c'est bien cela qui est contre le droit des gens.

Je souhaite la paix à votre Allemagne; mais je ne peux exalter mon ame au point de deviner le temps où toutes ces horreurs cesseront. Le secret de prévoir l'avenir s'est perdu avec le modeste président ¹. Je vous embrasse de tout mon cœur, sans cérémonie; il n'en faut point entre les philosophes. C'est assez de dater sa lettre, et de signer la première lettre de son nom. V.

Votre lettre du mois de février ne m'a pas été rendue par des gens pressés de s'acquitter de leur commission.

¹ Maupertuis. B.

3346. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 juin.

Mes divins auge, lisez mes remontrances avec attention et bénignité.

Considérez d'abord que le plan d'un cerveau n'a pas six pouces de large, et que j'ai pour cent toises au moins de tribulations et de travaux. Le loisir fut certainement le père des Muses; les affaires en sont les ennemis, et l'embarras les tue. On peut bien à la vérité faire une tragédie, une comédie, ou deux ou trois chants d'un poème, dans une semaine d'hiver; mais vous m'avouerez que cela est impossible dans le temps de la fenaison et des moissons, des défrichements et des dessèchements; et quand à ces travaux de campagne il se joint des procès, le tripot de Thémis l'emporte sur celui de Melpomène. Je vous ai caché une partie de mes douleurs; mais enfin il faut que vous sachiez que j'ai la guerre contre le clergé. Je bâtis une  glise assez jolie, dont le frontispice est d'une pierre aussi chère que le marbre; je fonde une  cole; et, pour prix de mes bienfaits, un curé d'un village voisin, qui se dit promoteur, et un autre curé qui se dit officiel, m'ont intenté un procès criminel ¹ pour un pied et demi de cimetière, et pour deux côtelettes de mouton qu'on a prises pour des os de morts déterrés.

On m'a voulu excommunier pour avoir voulu déranger une croix de bois, et pour avoir abattu inso-

¹ Voyez la note, page 440. B.

lemment une partie d'une grange qu'on appelait paroisse.

Comme j'aime passionnément à être le maître, j'ai jeté par terre toute l'église, pour répondre aux plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les cloches, l'autel, les confessionnaux, les fonts baptismaux ; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe à une lieue.

Le lieutenant criminel, le procureur du roi, sont venus instrumenter ; j'ai envoyé promener tout le monde ; je leur ai signifié qu'ils étaient des ânes, comme de fait ils le sont. J'avais pris des mesures de façon que M. le procureur général du parlement de Dijon leur a confirmé cette vérité. Je suis à présent sur le point d'avoir l'honneur d'appeler comme d'abus, et ce ne sera pas maître Le Dain¹ qui sera mon avocat. Je crois que je ferai mourir de douleur mon évêque², s'il ne meurt pas auparavant de gras fondu.

Vous noterez, s'il vous plaît, qu'en même temps je m'adresse au pape en droiture. Ma destinée est de bafouer Rome, et de la faire servir à mes petites volontés. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. Je fais donc une belle requête au Saint-Père ; je demande des reliques pour mon église, un domaine absolu sur mon cinetière, une indulgence *in articulo mortis*, et, pendant ma vie, une belle bulle pour moi tout seul, portant permission de cultiver la terre les jours de fête, sans être damné. Mon évêque est

¹ Voyez la note, tome XL, page 317. B.

² Biord ou Biori ; voyez tome LVIII, page 277. B.

un sot qui n'a pas voulu donner au malheureux petit pays de Gex la permission que je demande; et cette abominable coutume de s'enivrer en l'honneur des saints, au lieu de labourer, subsiste encore dans bien des diocèses. Le roi devrait, je ne dis pas permettre les travaux champêtres ces jours-là, mais les ordonner. C'est un reste de notre ancienne barbarie de laisser cette grande partie de l'économie de l'état entre les mains des prêtres.

M. de Courteilles vient de faire une belle action en faisant rendre un arrêt du Conseil pour les dessèchements des marais. Il devrait bien en rendre un qui ordonnât aux sujets du roi de faire croître du blé le jour de Saint-Simon et de Saint-Jude ¹, tout comme un autre jour. Nous sommes la fable et la risée des nations étrangères, sur terre et sur mer; les paysans du canton de Berne, mes voisins, se moquent de moi, qui ne puis labourer mon champ que trois fois, tandis qu'ils labourent quatre fois le leur. Je rougis de m'adresser à un évêque de Rome, et non pas à un ministre de France, pour faire le bien de l'état.

Si ma supplique au pape et ma lettre ² au cardinal Passionei sont prêtes au départ de la poste, je les mettrai sous les ailes de mes anges, qui auraient la honte de faire passer mon paquet à M. le duc de Choiseul; car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuie. Cette négociation sera plus aisée à terminer honorablement que celle de la paix.

Je passe du tripot de l'Église à celui de la Comé-

¹ Le 28 octobre. B.

² La supplique et la lettre manquent. B.

die. Je croyais que frère Damilaville et frère Thieriot s'étaient adressés à mes anges pour cette pièce qu'on prétend être d'après Jodelle, et qui est certainement d'un académicien de Dijon¹. Ils ont été si discrets qu'ils n'ont pas, jusqu'à présent, osé vous en parler; il faudra pourtant qu'ils s'adressent à vous, et que vous les protégiez très discrètement, sous main, *sans vous cacher visiblement*.

Je ne saurais finir de dicter cette longue lettre sans vous dire à quel point je suis révolté de l'insolence absurde et avilissante avec laquelle on affecte encore de ne pas distinguer le théâtre de la Foire du théâtre de Corneille, et Gilles de Baron; cela jette un opprobre odieux sur le seul art qui puisse mettre la France au-dessus des autres nations, sur un art que j'ai cultivé toute ma vie aux dépens de ma fortune et de mon avancement. Cela doit redoubler l'horreur de tout honnête homme pour la superstition et la pédanterie. J'aimerais mieux voir les Français imbéciles et barbares, comme ils l'ont été douze cents ans, que de les voir à demi éclairés. Mon aversion pour Paris est un peu fondée sur ce dégoût. Je me souviens avec horreur qu'il n'y a pas une de mes tragédies qui ne m'ait suscité les plus violents chagrins; il fallait tout l'empire que vous avez sur moi pour me faire rentrer dans cette détestable carrière. Je n'ai jamais mis mon nom à rien, parceque mettre son nom à la tête d'un ouvrage est ridicule; et on s'obstine à mettre mon nom à tout; c'est encore une de mes peines.

¹ Voyez page 454. B.

J'ajouterai que je hais si furieusement maître Omer, que je ne veux pas me trouver dans la même ville où ce crapaud noir coasse. Voilà mon cœur ouvert à mes anges; il est peut-être un peu rongé de quelques gouttes de fiel, mais vos bontés y versent mille douceurs.

Encore un mot; cela ne finira pas si tôt. Permettez que je vous adresse ma réponse à une lettre de M. le duc de Nivernais¹. L'embarras d'avoir les noms des souscripteurs pour les OEuvres de l'ex-communié et infame P. Corneille ne sera pas une de nos moindres difficultés. Il y en a à tout : ce monde-ci n'est qu'un fagot d'épines.

Vous n'aurez pas aujourd'hui ma lettre au pape, mes divins anges; on ne peut pas tout faire.

Je vous conjure d'accabler de louanges M. de Courteilles, pour la bonne action qu'il a faite de faire rendre un arrêt qui desséchera nos vilains marais.

Voilà une lettre qui doit terriblement vous ennuyer; mais j'ai voulu vous dire tout.

Madame Denis et la pupille se joignent à moi.

3347. A M. DE LA PLACE,

AUTEUR DU MERCURE².

23 juin 1761.

Sic vos, non vobis. Dans le nombre immense de

¹ Cette lettre manque. B.

² Cette lettre a été imprimée dans le *Mercur* de 1761, juillet, tome II, page 81. Les éditeurs de Kehl l'avaient placée dans les *Mélanges littéraires*, après en avoir imprimé la plus grande partie en tête de la tragédie de *Zulime* : ce double emploi se retrouve dans beaucoup d'éditions. Au reste,

tragédies, comédies, opéra¹ comiques, discours moraux, et facéties, au nombre d'environ cinq cent mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime*; la scène est en Afrique: il est bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arséuie, qui était le lieu de la scène; c'est pourtant une colonie romaine nommée *Arsinaria*; et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore, c'est un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée: la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gissement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte,

.....Et que
Desperat tractata nitescere posse relinquit².

Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, et l'ont

cette lettre est imprimée sans adresse dans le *Mercure*, et pourrait fort bien être celle que, dans le n° 3348, il dit adressée à Nicodème Thieriot. B.

¹ On a toujours écrit dans cette édition *opéra*, au pluriel, sans *s*. Plusieurs auteurs emploient l'*s*; et il paraît en effet assez naturel que ce mot étranger, et autres semblables, tels que *factum*, *imbroglio*, *concerti*, *lazzi*, etc., reçus par adoption dans notre langue, en prennent le costume et les usages. Les Romains ne manquaient pas de latiniser tous les mots qu'ils empruntaient des autres langues, même les noms propres et les noms de lieu. L'académie française, dans le nouveau dictionnaire que tous les littérateurs desireront, pourrait établir sur ce point, et sur beaucoup d'autres également incertains, des règles invariables. (*Note de feu Decroix.*)

² Horace, de *Arte poetica*, 150-151. B.

fait imprimer; mais, par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur : je crois qu'ils ont très bien fait; je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien : les rieurs auront beau jeu; au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces : je suis de ce nombre; et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siècle passé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrède*, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce *Tancrède*, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait à cette *Zulime*.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé Grangé, s'avisait d'imprimer une *Histoire générale*, qu'il assurait être de moi, et il me le soutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexa un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde

l'ignorent, le reste en rit, et moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot ! Adieu, je vous embrasse.

3348. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

O mes anges ! le coup est violent, le trait est noir, l'embarras est grand.

Zulime, soit : la voilà baptisée, la voilà Africaine ; elle a affaire à un Espagnol, il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voici une petite lettre à Nicodème Thieriot¹ qu'il ne serait pas mal de faire courir. Allons donc ; je vais songer à cette *Zulime* ; la tête me bout. Serai-je toujours comme Arlequin, qui voulait faire vingt-deux métiers à-la-fois ? patience.

Mille respects, je vous en conjure, à M. le comte de Choiseul ; comment va sa santé ?

Ayez la charité d'envoyer à M. le duc de Choiseul le présent paquet², après en avoir ri.

Qui est ambassadeur à Rome ? je n'en sais rien. Quel qu'il soit, il faut qu'il fasse mon affaire au plus vite. M. le comte de Choiseul, protégez-moi prodigieusement ; je veux que Rezzonico³ m'accorde tout ce que je demande. Quand le seigneur, le curé, et toute une paroisse, présentent une supplique au pape, et que cette parolse est auprès de Genève, et que

¹ Peut-être le n° 3347. B.

² Celui qui contenait la supplique au pape et la lettre au cardinal Passionei, dont il est parlé page 462. B.

³ Clément XIII ; voyez ma note, tome XXIII, page 662. B.

c'est à moi qu'elle appartient, le pape est un benêt s'il nous refuse.

J'espère bien que tous les Choiseul me permettront de mettre leur nom en gros caractères parmi les souscripteurs de Corneille; je vais d'abord tâter le roi.

Mes anges, si vous avez deux ou trois ames à me prêter, envoyez-les-moi par la poste; car je n'ai pas assez de la mienne : toute chétive qu'elle est, elle vous adore.

Avez-vous reçu la cargaison de Grizel¹? Et les yeux?

3349. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

24 juin.

Facundissime et carissime Olivete, lisez le programme simple et court à l'académie. Si on l'approuve, je l'envoie à M. le duc de Choiseul, à madame de Pompadour. Je veux que le roi souscrive; je veux que le président Hénault fasse souscrire la reine. Je me charge des princes d'Allemagne et du parlement d'Angleterre. Je veux la gloire de la France et de l'académie.

Je crois que je pourrai hardiment, dans un programme imprimé, donner les noms de tous les académiciens, que je mettrai immédiatement après les princes, attendu qu'ils sont les confrères de Corneille.

Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon programme

¹ La *Conversation*, imprimée tome XL, page 317. B.

approuvé. *Nec patres conscripti concidant nec deficiant.*

Il serait convenable que chacun signât mon programme. M. le duc de Nivernais a déjà souscrit pour dix exemplaires. Qui sera le brave académicien qui se chargera de la souscription de ses frères à croix d'or, à cordons bleus, etc.? *Ciceronis amator, Corneliū tuere.*

3350. A M. DALEMBERT.

Aux Délices, 25 de juin.

Mon cher philosophie, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus; cependant il faut donner signe de vie. Dites-moi en conscience à quelle distance vous croyez que nous sommes éloignés du soleil depuis le passage de Vénus, et si vous pensez que cette Vénus ait un laquais¹, comme on le prétend. Pour moi, je suis occupé actuellement de mademoiselle Corneille, et je vous prie de faire beau bruit à l'académie pour l'édition des ouvrages de ce grand homme.

M. l'abbé Grizel² me charge de vous faire ses complimens. *Omitte res cælestes*, et envoyez un petit mot à votre vieil ami V. chez M. Damilaville.

3351. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

25 juin.

Mon cher et respectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'académie et de la France.

¹ Voyez ma note, page 499. B.

² Principal personnage de la *Conversation*, tome XL, page 317. B.

Il faut fixer la langue, que vingt mille brochures corrompent; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du siècle de Louis XIV, et qu'on sache à Pétersbourg et en Ukraine en quoi Corneille est grand, et en quoi il est défectueux. Vous encouragez cette entreprise, qui ne réussira pas si vous ne permettez que je vous consulte souvent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de Corneille dans ses descendants. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de Milton aveugle, vieille, et pauvre; en un quart d'heure elle fut riche. La petite-fille d'un homme très supérieur à Milton n'est, à la vérité, ni vieille ni aveugle, elle a même de très beaux yeux, et ce ne sera pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est à présent au-dessus de la pauvreté; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des Œuvres de son aïeul? Les frères Cramer sont assez généreux pour lui céder le profit de cette édition, qui ne sera faite que pour les souscripteurs.

Nous travaillons donc pour le nom de Corneille, pour l'académie, pour la France. C'est par là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera si peu pour faire réussir cette entreprise! *Quarante francs*, chaque exemplaire, sont un objet si mince pour les premiers de la nation, qu'on sera probablement empressé à voir son nom dans la liste des protecteurs de *Cinna* et du sang de Corneille.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'académie, permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs. Je charge votre caractère aussi bienfaisant qu'ai-

mable de nous donner la reine. Qu'elle ne considère pas que c'est un profane qui entreprend ce travail; qu'elle considère la nation dont elle est reine.

Qui sont les noms de vos amis que je ferai imprimer? pour combien d'exemplaires souscriront nos académiciens de la cour? Comptez que les Cramer ne tireront que le nombre des exemplaires souscrits, et que ce livre restera un monument de la générosité des souscripteurs, qui ne sera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra, mais notre grande sera unique. Vous pouvez plus que personne; et il sera digne de celui qui a si bien fait connaître la France de protéger le grand Corneille, quand il n'y a pas un seul acteur digne de jouer *Cinna*, et qu'il y a si peu de gens dignes de le lire.

Il me semble que j'ouvre une porte d'or pour sortir du labyrinthe des colifichets où la foule se promène.

Recevez les tendres et respectueux sentiments, etc.

Mille pardons à madame du Deffand. Cette entreprise ne me laisse pas un moment, et j'ai des ouvrages immenses, des moutons, et des procès, à conduire.

335a. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 26 juin.

Je n'ai guère la force d'écrire, parceque, depuis quelque temps, j'écris jour et nuit. Mes anges sauront que je rends grace au corsaire qui a fait imprimer *Zulime*. L'impression m'a fait apercevoir d'un défaut capital qui régnait dans cette pièce; c'était

l'uniformité des sentiments de l'héroïne, qui disait toujours *J'aime* : c'est un beau mot, mais il ne faut pas le répéter trop souvent ; il faut quelquefois dire *Je hais*.

Je commence à être moins mécontent de cet ouvrage que je ne l'étais, et je me flatte enfin qu'il ne sera pas tout-à-fait indigne des bontés dont mes anges l'honorent. Il sera prêt quand ils l'ordonneront. Je n'abandonnerai pourtant ni les moissons, ni mon église, ni ma petite négociation avec le pape.

Je relis cet infame et excommunié Corneille avec une grande attention. Je l'admire plus que jamais en voyant d'où il est parti. C'est un créateur ; il n'y a de gloire que pour ces gens-là ; nous ne sommes aujourd'hui que de petits écoliers. Je suis persuadé que mes notes au bas des pages des bonnes pièces de Corneille ne seront pas sans utilité et sans agrément ; elles pourront former une poétique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique.

Je suis résolu à ne faire imprimer que le nombre des exemplaires pour lesquels on aura souscrit. Les petites éditions seront au profit des libraires ; et s'il y a, comme je le crois, quelque amour de la véritable gloire dans la nation, la grande édition assurera quelque fortune aux héritiers du nom du grand Corneille. Je finirai ainsi ma carrière d'une manière honorable, et qui ne sera pas indigne de l'ancienne amitié dont mes anges m'honorent.

Je les supplie de vouloir bien me procurer sans délai le nom de M. le duc d'Orléans par M. de Fontenay, afin que je l'imprime dans le programme.

Je voudrais avoir celui de monsieur le premier président ¹; il me le doit en dédommagement de la banqueroute que son beau-frère ² m'a faite. Jamais mon entreprise ne vandra au sang de Corneille la moitié de ce que Bernard m'a volé. Je crois avoir déjà prévenu M. le comte de Choiseul ³, l'ambassadeur, que je ne doutais pas qu'il n'honorât ma liste de son nom, et j'attends ses ordres. Je demande la même grâce à M. de Courteilles, à M. de Malesherbes, à madame sa sœur, et à tous les amis de mes anges.

Je désirerais passionnément la souscription du président de Meynières, et de quelques membres du parlement, pour expier les sottises de maître Le Dain et de maître Omer.

Je n'ai point encore écrit à M. le duc de Choiseul sur cette petite affaire. Je supplie monsieur le comte l'ambassadeur d'avoir la bonté de lui en parler: ils sont aussi tous deux mes anges. Je vous baise à tous e bout des ailes, et je recommande à vos bontés Ciuna, Horace, Sévère, Cornélie, et la cousine issue de germain de Cornélie. Si on me secoure avec quelque vivacité, cette édition ne sera qu'une affaire de six mois.

Nièce, et Cornélie-chiffon, et V., vous disent tout ce qu'il y a de plus tendre.

¹ Molé; voyez ma note, tome LVII, page 545. B.

² Bernard de Coubert; voyez ma note, tome LVI, page 502. B.

³ Cette lettre est perdue. B.

3353. A. M. LE BRUN.

Au château de Ferney, par Genève, 18 juin.

Si vous faites justice, monsieur, de l'âne¹ qui étourdit à force de braire, n'oubliez pas l'âne qui rue; vous vengerez sans doute le sang du grand Corneille de l'insolence calomnieuse avec laquelle il a voulu flétrir son éducation. Ce sera le sujet d'une feuille, et ce sujet, manié par vous d'une manière intéressante, peut rendre ce malheureux exécration à ceux qui le protègent. Il n'a en effet que trop de protecteurs; et c'est assez qu'il soit méchant pour qu'il en ait. Il faut espérer qu'en faisant connaître ses infamies comme ses ridicules, vous lui ôterez le peu de vogue qu'il avait, et qui déshonorait la nation.

J'ose espérer que cette nation sera assez touchée de la véritable gloire, pour contribuer à l'édition du grand Corneille, et à l'avantage des seuls héritiers de son nom. C'est vous, monsieur, qui avez le premier ouvert cette carrière; vous en avez l'honneur. Je ne doute pas que le nom de Conti et de La Marche ne se trouve à la tête de l'entreprise. S'il arrivait que cette idée ne réussît point, j'avoue qu'il faudrait compter la France pour la dernière des nations; mais je veux écarter une crainte si honteuse, et je veux croire que le grand Corneille a appris à mes compatriotes à penser noblement.

Je vous supplie de vouloir bien toujours m'écrire sous un contre-seing, attendu la multiplicité des lettres que Corneille et Fréron exigèrent.

¹ Le Brun publiait l'*Âne littéraire*; voyez ma note ci-dessus, p. 297. B.

Mille respects à toute la maison du Tillet. Je crois qu'on y approuvera mon entreprise. VOLTAIRE.

3354. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 29 juin.

Mais vraiment, mon cher ange, j'ai mal aux yeux aussi; je soupçonne que c'est en qualité d'ivrogne. Je bois quelquefois demi-setier, je crois même avoir été jusqu'à chopine; et quand c'est du vin de Bourgogne, je sens qu'il porte un peu aux yeux, surtout après avoir écrit dix ou douze lettres de ma main par jour. N'en auriez-vous point fait à peu près autant? L'eau fraîche me soulage. Qu'ont de commun les pilules de Béloste avec les yeux? quel rapport d'une pilule avec les glandes lacrymales? Je sais bien qu'il faut se purger quelquefois, surtout si l'on est gourmand. Mais savez-vous de quoi les pilules de Béloste sont composées? Tonte pilule chauffe, ou je suis fort trompé; c'est le propre de tout ce qui purge en petit volume; j'en excepte les divins minoratifs, casse et manne, remèdes que nous devons à nos chers mahométans. Je dis chers mahométans, parceque je dicte à présent *Zulime*, que je vous enverrai incessamment; et je suis persuadé que *Zulime* ne se purgeait jamais qu'avec de la casse.

A l'égard de l'autre sujet dont vous me parlez, et auquel je pense avoir renoncé, il est moitié français et moitié espagnol¹. On y voyait un Bertrand du

¹ La tragédie de *Don Pédre*, qui ne fut imprimée que quinze ans après. K.

Guesclin entre don Pèdre-le-Cruel et Henri de Trans-tamare. Marie de Padille, sous un nom plus noble et plus théâtral, est amoureuse comme une folle de ce don Pèdre, violent, emporté, moins cruel qu'on ne le dit, amoureux à l'excès, jaloux de même, ayant à combattre ses sujets, qui lui reprochent son amour. Sa maîtresse connaît tous ses défauts, et ne l'en aime que davantage.

Henri de Transtamare est son rival; il lui dispute le trône et Marie de Padille. Bertrand du Guesclin, envoyé par le roi de France pour accommoder les deux frères, et pour soutenir Henri en cas de guerre, fait assembler les états-généraux : les cortès de Castille (les députés des états) peuvent faire un bel effet sur le théâtre, depuis qu'il n'y a plus de petits-maîtres. Don Pèdre ne peut souffrir ni les cortès, ni du Guesclin, ni son bâtard de frère Henri; il se croit trahi de tout le monde, et même de sa maîtresse, dont il est adoré.

Bertrand est enfin obligé de faire avancer les troupes françaises; il fait à-la-fois le rôle de protecteur de Henri, d'admoniteur de don Pèdre, d'ambassadeur de France, et de général.

Henri vainqueur se propose à Marie de Padille, les mains teintes du sang de son frère; et Padille, plutôt que d'accepter la main du meurtrier de son amant, se tue sur le corps de don Pèdre. Bertrand les pleure tous deux, donne en quatre mots quelques conseils à Henri, et retourne en France jouir de sa gloire.

Voilà en gros quel était mon sujet. Mes anges

verront mieux que moi si on en peut tirer parti. Je me dégoûte un peu de travailler, en relisant les belles scènes de Corneille. Ce n'est pas à mon âge que je pourrai marcher sur les traces de ce grand homme; il me paraît plus honnête et plus sûr de chercher à le commenter qu'à le suivre, et j'aime mieux trouver des souscriptions pour mademoiselle Corneille que des sifflets pour moi.

Mes anges daigneront encore observer que *l'Histoire générale* et le *Czar* prennent un peu de temps, et que les détails de l'histoire nuisent un peu à l'enthousiasme tragique. Une église et des procès sont encore de terribles éteignoirs; mais s'il me reste encore quelque feu caché sous la cendre, mes anges souffleront, et il se ranimera.

Je suppose qu'ils ont reçu mon paquet ¹ pour le Saint-Père, qu'ils ont ri; que M. le duc de Choiseul a ri, que le cardinal Passionei rira : pour le sieur Rezzonico ², il ne rit point. On dit que mon ami Benoît ³ valait bien mieux.

Je suppose encore que l'affaire des souscriptions cornéliennes réussira en France; et s'il arrivait (ce que je ne crois pas) que les Français n'eussent pas de l'empressement pour des propositions si honnêtes, j'avertis que les Anglais sont tout prêts à faire ce que les Français auraient refusé. Ce serait une négocia-

¹ Voyez pages 461 et 462. B.

² Clément XIII; voyez tome XXIII, page 662. B.

³ Benoît XIV, qui avait accepté la dédicace de *Mahomet*; voyez tome V, page 10. B.

tion plus aisée à terminer que celle de M. de Bussi ¹.
Respect et tendresse.

3355. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Ferney, 30 juin.

Monsieur, en attendant que je puisse arranger le terrible événement de la mort du czarovitz qui m'arrête, et que j'achève les autres chapitres du second volume, j'ai entrepris un autre ouvrage qui ne dérobera point mon temps, et qui me laissera toujours prêt à vous servir sur-le-champ : c'est une édition des tragédies de Pierre Corneille, avec des remarques sur la langue et sur le goût, lesquelles seront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français mêmes, qu'elles seront revues par l'académie française, qui préside à cette entreprise. Ce Corneille est parmi nous, dans la littérature, ce que Pierre-le-Grand est chez vous en tout genre; c'est un créateur, c'est un homme qui a débrouillé le chaos, et ce n'est qu'à de tels génies qu'appartient la gloire, les autres n'ont que de la réputation.

Le produit de cette édition, qui sera magnifique, est pour les descendants de Pierre Corneille, famille noble tombée dans la pauvreté. J'ai le plaisir de servir à-la-fois ma patrie et le sang d'un grand homme. L'édition, ornée des plus belles gravures, se fait par souscription, et on ne paie rien d'avance. Elle coûtera environ quatre ducats l'exemplaire. Plusieurs

¹ Bussi, ministre du roi à Londres, était chargé de négocier la paix entre la France et l'Angleterre. B.

princes donnent leur nom. Il serait bien honorable pour nous, et bien digne de votre magnificence, que le nom de sa majesté l'impératrice parût à la tête. Pour le vôtre, monsieur, et pour ceux de quelques-uns de vos compatriotes touchés de vos exemples, j'ose y compter. Nous imprimons la liste des souscripteurs; je serais bien découragé, si je n'obtenais pas ce que je demande.

Cette édition de Corneille, avec des estampes, me fait penser qu'il serait beau d'orner de gravures chaque chapitre de *l'Histoire de Pierre-le-Grand*; ce serait un monument digne de vous. Le premier chapitre aurait une estampe qui représenterait des nations différentes aux pieds du législateur du Nord. La victoire de Lesna, celle de Pultava, une bataille navale; les voyages du héros, les arts qu'il appelle dans son pays, les triomphes dans Moscou et dans Pétersbourg; enfin chaque chapitre serait un sujet heureux, et vous auriez érigé, monsieur, le plus beau monument dont l'imprimerie pût jamais se vanter. Je sou mets cette idée à vos lumières et à votre attachement pour la mémoire de Pierre-le-Grand, à votre esprit patriotique que vous m'avez communiqué. Disposez de moi tant que je serai en vie. Les étincelles de votre beau feu vont jusqu'à moi.

Que votre excellence agrée les respects et le tendre attachement, etc.

3356. DE M. ALBERGATI CAPACELLI.

A Bologne, 30 juin 1761.

MONSIEUR ,

L'amitié est un doux sentiment qui naît même parmi les personnes qui ne se sont jamais vues, s'accroît par des services que l'on se rend mutuellement, et se nourrit par un commerce de lettres, agréable moyen de réunir les esprits de ceux qui sont forcés à vivre séparés. L'estime est un sentiment plus solide et plus réfléchi, dans lequel la sympathie, la reconnaissance, et le hasard, ne doivent entrer pour rien.

Ce fut quand je vis paraître sur le Théâtre Italien votre admirable *Sémiramis* que j'osai vous écrire pour la première fois, pour avoir certaines instructions que je crus nécessaires à la justesse de la représentation ¹. La politesse de votre réponse m'encouragea à continuer le commerce entrepris. Aux expressions simplement polies et cérémonieuses succédèrent les aimables et badines; et enfin, à quelques mauvais écrits de mon crû, que je vous envoyai, vous répondîtes par le don de quelques unes de vos productions qui n'étaient pas encore répandues, et de plusieurs livres anglais fort rares et fort estimables. Je compte donc le grand Voltaire pour mon ami, et je m'applaudis de ma conquête. Applaudissez-vous de votre générosité, qui vous a rendu si affectionné envers moi.

Le titre que vous donnez à notre union est trop pompeux pour que j'ose l'accepter. Je ne fais qu'aimer et admirer les arts que vous possédez en maître. Je suis à peine initié dans ce goût qui forme la vivacité de vos pensées et de vos expressions.

Vous vous êtes plaint à moi fort souvent des petits-maîtres qui s'érigent en juges, et parlent décidément de toutes choses. Mais la France n'est pas le seul pays qui en soit infecté. Hélas! l'Italie en fourmille; ma patrie en regorge. Imaginez-vous ce

¹ C'est en réponse à cette première lettre d'Albergati Capacelli que Voltaire lui adressa celle du 4 décembre 1758. Voyez I, LVII, p. 640. B.

que peut être la copie d'un misérable original. Plusieurs de nos jeunes gens se transplantent avec leur fantaisie dans votre pays, et se croient y être suffisamment naturalisés dès que leur figure est parée d'une façon extraordinaire, dès qu'ils ont le courage de franchir toutes les bornes de la bienséance et de la retenue, et dès qu'ils ont acquis un certain fonds d'impertinence et d'effronterie qui les met au-dessus de tous les égards. Le bon goût pour le théâtre, graces à ces messieurs-là, ne bat que d'une aile, et est prêt à tomber. La musique, la danse en ont exilé la brillante comédie et la tragédie passionnée. Bien loin de mettre le temps à profit, on aime à le tuer. Dans les loges, dans le parterre, ce sont les spectateurs qui veulent fixer l'attention et se faire remarquer par leur bruit. Les acteurs doivent être contents de l'argent qu'ils gagnent. Quel dommage ne serait-ce en effet, si les amateurs des spectacles devaient se tenir muets dans leurs places, et entendre patiemment parler les Voltaire, les Racine, les Molière, les Goldoni ! L'on n'a qu'à faire le tour des loges, et après descendre au parterre, pour être extasié des traits d'esprit, des saillies, des bons mots, et de l'importance des discours qui y règnent, et empêchent qu'on ne s'endorme aux fadaises de vous autres auteurs. En vérité, mon ami, quelques uns de nos théâtres vous consoleraient bien de la peine que vous font les spectateurs français.

Le bon sens étant proserit, il n'est pas étonnant si les opéra et la danse exercent leur despotisme : car ce sont les spectacles les mieux goûtés par ces compagnies d'étourdis que l'oisiveté rassemble, que la médisance anime, et que la lubricité soutient. Les eunuques et les danseurs, dont nous sommes véritablement inondés, sont pour l'art comique et tragique autant de Goths, d'Hérules, et de Vandales, qui dans les théâtres ont apporté ou secondé l'ignorance et le mauvais goût. L'extravagance des opéra sérieux, les grimaces des burlesques, et le mimique des ballets, sont restés maîtres de la place.

Le célèbre Goldoni, qui a mérité vos éloges, a fait con-

naître que l'on peut rire sans honte, s'instruire sans s'ennuyer, et s'amuser avec profit. Mais quel essaim de babillards et de censeurs indiscrets s'éleva contre lui ! Par ceux que je connais personnellement, je les divise en deux classes : la première comprend une espèce de savants vétilleux que nous appelons *parolai*, juges et connaisseurs des mots, qui prétendent que tout est gâté dès qu'une phrase n'est pas tout-à-fait *crusante*, dès qu'une parole est tant soit peu déplacée, ou l'expression n'est pas assez noble et sublime. Je crois qu'il y aurait à contester long-temps sur ces imputations ; mais laissons à part tout débat. La réponse est facile ; c'est Horace qui la donne :

... Ubi plura nitent in carmine, nou ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura ¹.

Et Dryden ajoute fort sensément :

Errors, like straws, upon the surface flow,
He, who would search for pearl, must diver below ².

L'autre classe, qui est la plus fière, est un corps respectable de plusieurs nobles des deux sexes, qui crient vengeance contre M. Goldoni, parcequ'il ose exposer sur la scène le comte, le marquis, et la dame, avec des caractères ridicules et vicieux, qui ne sont pas parmi nous, ou qui ne doivent pas être corrigés. Le crime vraiment est énorme, et le criminel mérite un rigoureux châtiment. Il a eu tort de s'en tenir au sentiment de Despréaux :

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un rang fécond en demi-dieux
Suit comme toi la trace où marchaient ses aïeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,

¹ Horace, *de Arte poetica*, 351-53. B.

² « Les fautes surnagent comme de la paille ; celui qui veut des perles doit plonger au fond. » B.

Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.

Goldoni devait respecter même les travers des gens de condition, et se borner à un rang obscur et indifférent, qui lui aurait fourni d'insipides matières pour ses comédies.

Les Athéniens punissaient rigoureusement tout auteur comique dont la raillerie était générale et indiscrete. Ils voulaient qu'on nommât les personnes, quel que fût leur rang, et jugeaient inutile la correction que la comédie a pour but, dès qu'elle ne décelait la personne ridicule ou vicieuse par son propre nom. Quel embarras ne serait pas pour Aristophane, pour Ménandre, la délicatesse de nos jours?

Ridendo dicere verum

Quid vetat ?

M. Goldoni a répété tout cela plusieurs fois pour obtenir son pardon; mais on ne l'en a pas jugé digne. Je me trouvais à la première représentation *del Cavaliere e la Dama*, qui est une de ses meilleures pièces; vous en connaissez le prix, nous en connaissons tous la vérité; et ce fut justement la vérité de l'action et des caractères qui souleva contre l'auteur ses premiers ennemis dans notre ville. On lui reprocha de s'être faulxé trop librement dans le sanctuaire de la galanterie, et d'en avoir dévoilé les mystères aux yeux profanes de la populace. Les chevaliers errants se piquèrent de défendre leurs belles: celles-ci les excitèrent à la vengeance par certaine rougeur de commande, fille apparente de la modestie, mais qui l'est réellement de la rage et du dépit.

Enfin, monsieur, on pourra jouer sur la scène, dans *Pyrrhus*, l'amour d'un roi qui manque à sa parole; dans *Sémiramis*, l'impicité d'une reine qui se porte à verser le sang de son époux pour régner à sa place; dans *Chimène*, les amoureux transports d'une princesse pour le meurtrier de son père; et tant d'autres inouïes empoisonneurs, traîtres, tyrans, sans qu'il soit permis d'y exposer nos faiblesses.

* Horace, livre I, satire 1, vers 24-25. B.

Voilà le procès que l'on fait à Goldoni; imaginez-vous quels en peuvent être les accusateurs. Il a fait le sourd, il a continué son train; et par là il a obtenu la réputation d'auteur admirable et de peintre de la nature, titres que vous-même lui avez confirmés. Mais revenons.

Je vous remercie de tout mon cœur des compliments que vous me faites sur mon penchant pour le théâtre, et sur le goût que j'ai pour la représentation; mais cela a encore ses épines.

Je ris des discours de ces aristarques qui, d'un ton caustique et sévère, passent la journée à ne rien faire, et médisent charitablement de ce que les autres font. Le chant des cigales est ennuyeux; mais il faudrait être bien fou, nous dit le célèbre Boccalini, pour se donner la peine de les tuer. Avant que le soleil se couche, elles creveront toutes d'elles-mêmes.

Ce serait vous ennuyer mortellement que de vous faire un détail de toutes les contradictions que j'ai soutenues et des oppositions que j'ai rencontrées dans mes amusements de théâtre. Il n'en a pas fallu davantage pour faire que ce qui était en moi un simple goût devint ma passion prédominante.

C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.

Le jeu, la table, la chasse; et la danse, seront des passe-temps applaudis, et c'est par là que la jeunesse de notre rang brille dans le monde; tandis que la représentation théâtrale sera blâmée, et que l'on tournera en ridicule ceux qui s'y amusent; c'est estimer plus les hommes qui végètent que ceux qui vivent. Je ne dis pas qu'on doive ranger au nombre des occupations sérieuses et importantes le jeu théâtral. Je ne le conseillerais à un jeune homme que pour un délassement utile, et pour un moyen de donner un plein essor à cette vivacité fougueuse et bouillante qui pourrait se porter à des jeux moins innocents. Les personnes toujours oisives ou naturellement stupides n'ont que faire de ces exercices, et leurs talents n'y suffiraient pas.

Ne croyez pas que je veuille faire rejaillir sur moi l'éloge

que je fais de l'art théâtral. Je l'aime passionnément, je vous l'avoue, mais je m'y connais à peine dans la médiocrité, et j'en use avec toute la modération; non que j'en craigne les critiques, mais pour n'en pas émousser en moi le goût qui m'y entraîne; le papillon revenant sans cesse sur les mêmes fleurs, parcequ'il ne fait que les effleurer légèrement.

Il ne peut y avoir d'apologie plus sensée et plus éloquente en faveur de l'art théâtral que ce que vous en dites vous-même dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Mais vos belles pièces en sont un éloge encore plus complet.

Votre *Tancrède* a reçu jusqu'à présent tout le lustre qui pouvait convenir à un excellent ouvrage. Composé par M. de Voltaire, traduit en vers blancs par M. Augustin Paradisi, l'un de nos meilleurs poètes, dédié à madame de Pompadour, cette aimable Aspasia de notre siècle; on ne peut rien ajouter à sa gloire.

La traduction en est admirable : vous connaissez les talents du traducteur, et vous seriez bien aise de le connaître aussi personnellement. Vous verriez un jeune homme qui joint aux graces de la plus brillante jeunesse la maturité d'un véritable savant, sans cet air de pédanterie qui décrie la sagesse même. Ce n'est pas l'amitié que je proteste à ce digne cavalier qui me fait parler, mais plutôt c'est elle qui me fait taire, crainte de blesser sa modestie par mes louanges. Je vais l'avoir avec moi à ma maison de campagne, où d'ici à quelques jours je jouerai *Tancrède*. J'aimerais bien que la respectable dame qui en protège l'impression en protégât aussi la représentation et les acteurs. Que ne puis-je l'en voir spectatrice ! que ne puis-je vous y voir auprès d'elle ! Je me vauerais alors d'avoir rassemblé chez moi les trois Graces, non pas feintes et idéales, mais véritables et réelles.

A la représentation de votre *Tancrède*, je joindrai la *Phèdre* de Racine, que j'ai traduite en vers blancs moi-même, n'en déplaise aux mânes du célèbre écrivain.

Les troubles littéraires qui inquiètent en France la répu-

blique des savants ne seraient point à blâmer, s'ils étaient les effets d'une noble émulation : mais qu'ils seraient honteux si c'était l'envie et la cabale qui les fit naître ! Je n'ose entrer dans cet examen, faute de connaissances ; et quand même celles-ci ne manqueraient pas, il faudrait garder trop de réserve.

A l'égard de la religion, le pays où vous vivez achève votre apologie. La religion y est libre, et vous y pourriez sans masque faire paraître au grand jour votre manière de penser. C'est pourquoi je ne saurais révoquer en doute la vénération que vous protestez hautement à votre saint pontife, et l'entière déférence à son infaillible autorité.

Je me réjouis avec vous des persécutions que forment contre vous, monsieur, vos calomniateurs. *Censure*, dit très bien le docteur Swift, *is the tax a man pays to the public for being eminent* ¹. Il n'y a pas de pays littéraire qui n'ait ses Fréron ; mais il n'y a que la France qui puisse se glorifier d'un Voltaire ; et si vous êtes en butte aux critiques et aux impositions, c'est que votre nom excite l'envie aussi bien que l'admiration.

Il est dommage pourtant que l'art satirique soit devenu le partage de l'ignorance et de la malignité.

On peut à Despréaux pardonner la satire ²,
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire :
 Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
 Pouvait de sa piqure adoucir les douleurs.
 Mais pour un lourd frêlon méchamment imbécile,
 Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
 On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.

Quelquefois des zélateurs sincères sont censeurs indirects ; et alors il leur faut dire avec Cicéron : *Istos homines sine contumelia dimittamus ; sunt enim boni viri, et quoniam ita ipsi*

¹ « La critique est une taxe que le public impose au mérite supérieur. » B.

² Ces vers sont de Voltaire, troisième Discours sur l'Homme ; voyez tome XII. B.

sibi videntur beati. Mais il est fort rare et presque impossible que le zèle sincère produise jamais la médisance.

J'ai lu l'*Oracle des nouveaux philosophes*, la *Lettre du diable*, et d'autres pièces détestables, où l'on vomit contre vous mille injures et invectives. J'y entrevois la rage qui les dicte, et point la raison ni la vérité. Ce même acharnement vous donne gain de cause, et rend plus facile la décision entre vous et vos adversaires. Voici ce que dit Leibnitz dans une lettre à la comtesse de Kilmansegg : « Un cordonnier à Leyde, « quand on disputait des thèses à l'université, ne manquait ja-
« mais de se trouver à la dispute publique. Quelqu'un qui le
« connaissait lui demandait s'il entendait le latin? — Non,
« dit-il, et je ne veux pas même me donner la peine de l'en-
« tendre. — Pourquoi venez-vous donc si souvent dans cet
« auditoire? — C'est que je prends plaisir à juger des coups.
« — Et comment en jugez-vous, sans savoir ce qu'on dit? —
« C'est que j'ai un autre moyen de juger qui a raison. — Et
« comment? — C'est que quand je vois à la mine d'un quel-
« qu'un qu'il se fâche, et qu'il se met en colère, je juge que les
« raisons lui manquent, et qu'il a tort. »

Il me semble que cet artisan raisonnait juste, et je m'en tiens à son raisonnement dans plusieurs occasions. En faisant de même, vous répondrez par mille remerciements à tous vos persécuteurs. Le temps viendra que tout le monde pourra s'écrier sur votre compte :

Envy itself is dumb, in wonder lost *,
And factions strive who shall applaud him most.

Je vais dans peu de jours me tranquilliser à la campagne. Le recueil de vos ouvrages est l'ami le plus fidèle, le plus gai, et le plus utile qui m'accompagne. En vous lisant, je répète sans cesse d'après M. Algarotti :

Felice te! che la robusta prosa
Guidi del pari, e il numero sonante,

* « L'envie même étonnée devient muette; et les différents partis se défont
« à qui vous applaudira plus hautement. » B.

Cui dell' attico mel nudrir le Muse,
E' ingagliardio d'alto saper Minerva
Non mai di te minor, Roscio d'ogni arte.

Je vous souhaite de tout mon cœur *long life, good health, uninterrupted peace*, une longue vie, une bonne santé, et une paix non interrompue. ALBERGATI CAPACELLI.

3357. A M. DE VOSGE¹.

Juin.

Je prie M. de Vosge d'être persuadé de mon estime et de ma reconnaissance.

Il a rectifié avec beaucoup de goût l'estampe pitoyable qui était à la tête d'Œdipe.

Il pourrait dessiner et graver, s'il le veut bien,
Sophonisbe à qui on présente la coupe de poison;
Pompée qui, dans *Sertorius*, brûle les lettres, etc.;
Don Sanche d'Aragon qu'on veut empêcher de
s'asseoir;

Nicomède qui apaise une sédition;

Œdipe, suivant le dessin ci-joint;

La Toison d'Or, un dragon et deux taureaux menaçants;

Othon qu'on proclame empereur, et Galba qu'on tue dans un coin;

Agésilas,

Attila,

Suréna,

Pulchérie,

Tite et Bérénice : supposé qu'on puisse dessiner

¹ De Vosge, professeur de l'école de dessin à Dijon, né à Gray en 1732, mort en 1811, avait fait des dessins pour les tragédies de P. Corneille. Ce furent ceux de Gravelot que l'on fit graver. B.

quelque moment heureux de ces pièces malheureuses.
J'ai l'honneur, etc. VOLTAIRE.

3358. A M. DE VOSGE.

Aux Délices, 3 juillet.

J'ai reçu, monsieur, vos trois beaux dessins d'*Attila*, de *Sophonisbe*, et de *la Toison d'Or*. Vous relevez par votre art des pièces où Corneille oublia un peu le sien.

Je crois avoir envoyé à M. de La Marche¹ le dessin de *Pompée* : il me semble que Cornélie baissait les yeux, et que vous avez envie de la représenter les levant au ciel, et tenant l'urne à la main. Jamais la passion ne peut se peindre dans des yeux baissés : cela est modeste, mais cela n'est pas tragique. Je suis sûr que, avec ce changement, vous ferez un chef-d'œuvre de votre Cornélie.

Dès que nous aurons six dessins, les libraires les donneront aux graveurs. On aura soin, monsieur, de vous envoyer leurs premières esquisses, sur lesquelles vous donnerez vos ordres.

Je suis très sensible à l'honneur que vous me faites, et suis parfaitement, monsieur, votre très humble, etc.

VOLTAIRE.

3359. A M. ARNOULT,

A DIJON.

Ferney, le 6 juillet.

Je vous suis obligé, monsieur, des éclaircissements que vous me donnez. Je pensais qu'il n'était pas permis à un official de citer des séculiers sans l'inter-

¹ A qui est adressée la lettre du 18 janvier, n° 3229. B.

vention de la justice du roi; et il est clair que cet imbécile de Pontas¹ rapporte fort mal l'ordonnance de 1627. L'official de Gex est dûment official; mais je crois qu'il a très indûment instrumenté le 8 juin. Deux témoins sont prêts à déclarer qu'il les a voulu induire à déposer contre moi. Et de quoi s'agit-il, pour faire tant de vacarme? d'une croix de bois qui ne peut subsister devant un portail assez beau que je fais faire, et qui en déroberait aux yeux toute l'architecture. Il a fait dire à un malheureux que j'ai appelé cette croix *figure*; à un autre, que je l'ai appelée *poteau*: il prétend que six ouvriers qu'il a interrogés déposent que je leur ai dit, en parlant de cette croix de bois qu'il fallait transplanter, *Otez-moi cette potence*. Or de ces six ouvriers quatre m'ont fait serment, en présence de témoins, qu'ils n'avaient jamais proféré une pareille imposture, et qu'ils avaient répondu tout le contraire. Des deux témoins qui restent, et que je n'ai pu rejoindre, il y en a un qui est décrété de prise de corps depuis quatre mois, et l'autre est convaincu de vol.

Au reste, monsieur, je suis bien aise de vous dire que cette croix de bois, qui sert de prétexte aux petits tyrans noirs de ce petit pays de Gex, se trouvait placée tout juste vis-à-vis le portail de l'église que je fais bâtir; de façon que la tige et les deux bras l'offusquaient entièrement, et qu'un de ces bras, étendu juste vis-à-vis le frontispice de mon château, figurait réellement une potence, comme le disaient les char-

¹ Jean Pontas, casuiste, né dans le diocèse d'Avranches en 1638, mort en 1718. B.

peutiers. On appelle *potence*, en terme de l'art, tout ce qui soutient des chevrons saillants; les chevrons qui soutiennent un toit avancé s'appellent *potence*; et quand j'aurais appelé cette figure *potence*, je n'aurais parlé qu'en bon architecte.

J'ai de plus passé un acte authentique par-devant notaire avec les habitants, par lequel nous sommes convenus que cette croix de village serait placée comme je le veux. Vous remarquerez encore qu'on ne la dérangea qu'avec le consentement du curé.

Ainsi vous voyez, monsieur, que voilà le plus impertinent prétexte que jamais les ennemis de la justice du roi et des seigneurs puissent prendre pour inquiéter un bienfaiteur assez sot pour se ruiner à bâtir une belle église, dans un pays où Dieu n'est servi que dans des écuries. Ceux qui me font ce procès devraient être plutôt à une mangeoire qu'à un autel. Ils n'ont rien fait depuis le 8 de juin, mais ils menacent toujours de faire, et ils me paraissent aussi insolents que menteurs.

Vous aurez sans doute vu, monsieur, par l'affaire d'Ancian¹, que parmi ces animaux-là il y en a qui ruent. Si ce curé Ancian est brutal comme un cheval, il est malin comme un mulet, et rusé comme un renard; mais, malgré ses ruses, je crois que vous le prendrez au gîte. Je puis vous assurer que lui et ses confrères ont employé toutes les friponneries profanes et sacrées pour avoir de faux témoins; ils se sont servis de la confession, qui met les sots dans la dépendance des prêtres. Je n'ai point vu les procédures,

¹ Voyez tome XL, page 197. B.

mais je puis vous assurer, sur mon honneur et sur ma vie, que ce curé Ancian est un scélérat des plus punissables que nous ayons dans l'Église de Dieu. Il ne peut empêcher, malgré tous ses artifices et tous ceux de ses confrères, que de Croze n'ait eu le crâne fendu dans la maison où ce curé alla faire le train au milieu de la nuit la plus noire, avec quatre coupe-jarrets. Je ne veux que ce fait : tout le reste me paraît peu de chose. Le père de Croze peut envoyer aux juges trois serviettes qu'il conserve teintes du sang de son fils ; elles devraient servir à étrangler le curé de Moëns, pourvu que préalablement il fût bien confessé ¹.

Je suppose, monsieur, que vous avez envoyé votre mémoire à M. de Greilly ; c'est encore un curé à relancer. Je vous ai envoyé à la chasse aux prêtres : si vous voulez venir reconnaître votre gibier au mois de septembre, comme vous me l'avez fait espérer, je compte bien que le rendez-vous de chasse sera chez moi.

Je viens d'écrire au bureau des postes de Genève, pour savoir si ce n'est point quelque prêtre-commis des postes qui a fait la friponnerie de faire payer deux fois le port.

Nota bene que je ne mets point mon curé au nombre des bêtes puantes que vous devez chasser ; je suis d'accord avec lui en tout. Il est très reconnaissant, du moins quant à présent ; et il peut servir de piqueur dans la chasse aux renards que nous médi-

¹ Il a été condamné aux galères, par arrêt du parlement de Bourgogne, pour cet assassinat prémédité. K.

tons. J'ai l'honneur d'être, en bon laïque, monsieur, votre, etc.

3360. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 juillet.

Quoi ! dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après trois fois ! Ah, chien, tu n'es pas carme !

On me dira : Tu n'es pas Sophocle.

Ceci, mes adorables anges, est en réponse de la lettre du 30 de juin, dans laquelle vous me reprochez ma glace. Vraiment il n'est que trop vrai que l'âge, les maladies, les bâtimens, les procès, peuvent geler un pauvre homme. J'étais peut-être très froid quand j'ai radoubé *Oreste*, mais je suis très vif quand vous avez la bonté de le faire jouer ; et cette vivacité, mes chers anges, est toute en reconnaissance, et non en amour-propre d'auteur. Cependant, comme cet amour-propre se glisse partout, je vous prierai de faire jouer *Oreste* une quatrième fois, après l'avoir annoncé pour trois ; mais en cas qu'elle réussisse, en cas que le public soit pour la quatrième représentation, et qu'elle soit comme accordée à ses desirs. Il se pourra qu'en été trois fois lassent le parterre ; alors je me retirerai avec ma courte honte.

J'insiste beaucoup plus sur ce Pantalon de Rezzo-

* Voici les premiers vers de cette pièce :

Masqué du froc d'un enfant d'Élysee,
Damon pressait sur Alix ; et d'abord
Par cet habit la belle humanisée,
Avec Damon fut aisément d'accord.
Lui, pour l'honneur du froc, fit maint effort ;
Mais trois exploits mirent bas le gendarme.
Quoi, dit Alix.....

Au lieu de *trois* on lit *six* dans les impressions de cette épigramme. R.

nico¹ ; c'est un bœuf qui ne sait pas un mot de français, et qui est assez épais pour ne me pas connaître ; mais ce n'est pas à lui que j'écris, c'est au cardinal Passionei, homme de beaucoup d'esprit, homme de lettres, et qui fait de Rezzonico le cas qu'il doit. Il y a long-temps qu'il m'honore de ses bontés. Je ne demande à M. le duc de Choiseul rien autre chose, sinon qu'il ait la bonté de faire donner cours à mon paquet. La grace est légère ; mais je la demande très instamment. M. le comte de Choiseul, protégez-moi dans cette importante négociation.

Je demande trois ridicules à Rezzonico ; qu'il m'en accorde un, cela me suffira ; et s'il me refuse, il n'y a rien de perdu, pas même mon crédit en cour de Rome.

Comment, mes procès terminés ! Dieu m'en préserve ! Il faut que madame Denis vous ait parlé de quelques anciens procès. Mais, pour peu que dans ce monde on ait un champ et un pré, ou qu'on fasse bâtir une église, ou qu'on fasse une ode comme M. Le Brun, on est en guerre. Mais je ne sais point de plus sottie guerre que celle qu'on a faite aux Anglais sans avoir cent vaisseaux de ligne et quarante mille hommes de marine.

Divins auge, si l'abbé Coyer parle comme il écrit, il doit être fort aimable². Mais ma mère, qui avait vu Despréaux, disait que c'était un bon livre et un sot homme.

¹ Voyez page 477. B.

² L'abbé Coyer avait fait un *Discours sur la satire contre les philosophes*, 1760, in-12 (voyez tome LVIII, page 564). De là sans doute les bonnes dispositions de Voltaire. B.

La nièce, la pupille, et l'oncle, baisent le bout de vos ailes.

Pour Dieu, que mon paquet parte; c'est tout ce que je veux, et point de recommandation. Je veux bien être ridicule, mais je ne veux pas que mes protecteurs le soient. Priez M. le comte de Choiseul de faire mettre mon paquet romain à la poste par un de ses laquais. C'est assez pour Rezzonico et pour moi.

3361. A M. COLINI.

Ferney, 7 juillet. ●

J'avais écrit à S. A. E., mon cher Colini, et je venais encore de l'importuner tout récemment par une lettre que je vous ai adressée, lorsque j'ai reçu la vôtre du 29 juin, qui m'apprend que le baptême s'est changé en enterrement, et les fêtes en tristesse¹. J'en suis pénétré de douleur. Mes lettres auront paru autant de contre-temps, et celle que je prends encore la liberté de lui écrire ne sera qu'un surcroît de désagrément pour monseigneur l'électeur.

La dernière que je lui ai écrite² regardait une souscription qu'on fait pour les Œuvres de Corneille. On les imprime avec des notes instructives, on les orne de belles estampes. Cette entreprise est au profit de mademoiselle Corneille, seule héritière de ce grand nom, et nous espérons que celui de S. A. E. ornera notre liste des souscripteurs.

¹ Voyez lettre 3336. B.

² Elle est perdue. B.

3362. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 8 juillet.

Monsieur, depuis long-temps je suis réduit à dieter; je perds la vue avec la santé; tout cela n'est point plaisant. Je vois toujours que *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*. Par tout pays on trouve des esprits très mal faits, et par tout pays il faut se moquer d'eux. On serait vraiment bien à plaindre si on faisait dépendre son plaisir du jugement des hommes. **Tancrède** vous a bien de l'obligation, monsieur; **Phèdre** vous en aura davantage¹. Je me mets aux pieds de M. Paradisi. Si jamais j'ai un moment à moi, je lui adresserai une longue épître; mais le peu de temps dont je peux disposer est consacré à dieter des notes sur les pièces du grand Corneille qui sont restées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé par l'académie française², pourra être de quelque usage aux étrangers qui daignent apprendre notre langue par les règles, et aux légers Français qui l'apprennent par routine. Le produit de l'édition sera pour l'héritière de Corneille, que j'ai l'honneur d'avoir chez moi, et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'est-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du Tasse, s'il y en avait une? Elle mangerait de vos mortadelles, et boirait de votre vin noir. La petite-fille de Corneille en boira à votre santé dans un petit château très joli, en vérité, et qui serait plus joli si je l'avais bâti près de Bologne.

¹ Voyez page 485. B.² Voyez les lettres à Duclos, des 12 juillet et 13 août 1761. B.

Vous avez bien raison, monsieur, de vanter ma religion, car je construis une église qui me ruine. Autrefois, qui bâtissait une église était sûr d'être canonisé, et moi je risque d'être excommunié en me partageant entre l'autel et le théâtre. C'est apparemment ce qui fait que je reçois quelquefois des lettres du diable¹; mais je ne sais pourquoi le diable écrit si mal et a si peu d'esprit. Il me semble que, du temps du Dante et du Tasse, on faisait de meilleurs vers en enfer.

J'espère que, dans ce monde-ci, la lettre dont vous m'avez honoré inspirera le bon goût, et fermera la bouche aux *parolai*². Soyez sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours; que je m'intéresserai à tous vos succès, à tous vos plaisirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous serai inviolablement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

3363. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 8 juillet.

Vraiment je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal Passionei. Il est mort, ou autant vaut; et, à moins qu'il ne m'envoie de ses reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à présent que mon paquet³ ne soit parti: je m'abandonne à la Providence.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous en-

¹ Il avait paru une *Épître du diable à M. de V.* (par Giraud, médecin), 1760, in-8°. B.

² Voyez lettre 3356, page 482. B.

³ Voyez pages 461 et 462. B.

verrai incessamment *Zulime*. Je me suis raccommodé avec elle, comme vous savez, mais je suis toujours brouillé avec *Pierre-le-Cruel*¹.

C'est avec un plaisir extrême que je commente Corneille. Je ne donnerai de notes que sur les pièces qui restent de lui au théâtre, et j'ose croire que ces notes ne seront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me fera faire encore une tragédie. Il me semble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond.

Je ne sais comment iront les souscriptions; mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si Duclos est revenu? Je lui crois un zèle actif qui me va comme de cire.

Et *Oreste*, que devient-il? est-il fondu par les chaleurs? M. le comte de Lauraguais me dédie le sien², et il est encore plus grec, encore plus déclamateur que le mien.

Omer est un grand cuistre; mais Corneille est un grand homme.

Oncle, nièce, et pupille, hommage aux anges.

3364. DE M. DALEMBERT.

A Pontoise, le 9 juillet.

J'ai reçu, mon cher philosophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il est vrai que je suis un peu en retard avec vous; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie³ tout

¹ La tragédie de *Don Pedre*; voyez mon Avertissement, tome IX, page 366. B.

² La tragédie de Lauraguais est intitulée *Clytemnestre*, 1761, in-8°. B.

³ Voyez la note, page 3. B.

plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'espère être bientôt débarrassé. Je ne sais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le Grizel ¹; ce Grizel est un drôle de corps. Si M^e Huerne ² avait aussi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui; mais ni M^e Huerne, ni M^e Le Dain, ni M^e Omer, ne sont faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jésuites mêmes ne les ont plus depuis qu'ils se sont brouillés avec la philosophie; ils sont à présent aux prises avec les pédants du parlement, qui trouvent que la Société de Jésus est contraire à la société humaine, comme la Société de Jésus trouve de son côté que l'ordre du parlement n'est pas de l'ordre de ceux qui ont le sens commun; et la philosophie jugerait que la Société de Jésus et l'ordre du parlement ont tous deux raison.

Je ne sais ce qui arrivera du laquais de Vénus ³; j'ai bien peur que ce ne soit un laquais de louage qui ne lui restera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas suivi sa maîtresse dans son passage sur le soleil. Si Fontenelle n'était pas mort, il vous dirait là-dessus les plus jolies choses du monde; par exemple, que Véuns a trop de satellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel; et que les vieux galants qui ne peuvent plus lui faire leur cour regretteront le temps où Vénus se promenait toute seule dans le ciel,

Sans laquais, sans ajustement,
De ses seules graces ornée, etc. 4.

Son chancelier Trublet vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai, moi, plus sérieusement, que nous attendons les observations faites aux Indes et-en Sibérie pour savoir, par la comparaison avec celles de

¹ Voyez ma note, page 469. B.

² Voyez tome XL, page 317. B.

³ Jacques Leibax, ancien doctrinaire connu sous le nom de Montaigne, né à Narbonne le 6 septembre 1716, croyait avoir découvert un satellite de Vénus. Ce fut le sujet de quelques mémoires; on finit par reconnaître que c'était une illusion. B.

⁴ Vers de Voltaire dans son épître des *Tu et des Vous*; voyez t. XIII. B.

France, à combien de postes nous sommes du soleil, et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'académie française sur l'édition de Pierre Corneille; il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'académie, et à la nation; et je me flatte qu'elle avertira enfin l'académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs classiques.

Adieu, mon cher maître; que le ciel vous tienne toujours en joie! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les seconds. Je ne sais s'il en est de même du professeur Formey, et s'il prendra cette qualité dans ses lettres aux journalistes, et dans sa *Bibliothèque* partielle, tout *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.*

3365. A M. LE BRUN¹.

11 juillet.

Il y a des choses bien bonnes et bien vraies dans les trois brochures que j'ai reçues². J'aurais peut-être voulu qu'on y marquât moins un intérêt personnel. Le grand art de cette guerre est de ne paraître jamais défendre son terrain, et de ravager seulement celui de son ennemi, de l'accabler gaiement; mais après tout je ne suis pas fâché de voir relever des critiques très injustes d'une *ode* dont j'ai

¹ Sur l'adresse de cette lettre sont écrits ces mots : « M. Damilaville est venu pour avoir l'honneur de voir M. Le Brun, et lui remettre cette lettre. » (Note de Ginguené, éditeur des *OEuvres de Le Brun*.)

² C'était sans doute la *Wasprie*, et les deux premiers numéros de l'*Année littéraire*. (Note de Ginguené.)

admiré les beautés, et à laquelle je dois non seulement mademoiselle Corneille, mais l'honneur de commenter à présent le grand homme auquel elle appartient.

Les oreilles d'âne sont attachées pour jamais au chef de ce malheureux Fréron. On a prouvé ses âneries, et il y a dans les trois brochures un grand mélange d'agréable et d'utile.

Je ne savais pas que ce Baculard fût un croupier de Fréron. J'ai eu soin autrefois de ce Baculard qu'on appelait d'Arnand, comme j'ai soin de mademoiselle Corneille. J'ai été payé d'une ingratitude dont je crois le cœur de mademoiselle Corneille incapable.

Adieu, monsieur; je me flatte que le nom de monseigneur le prince de Conti décorera la liste de ceux qui souscrivent pour la gloire du grand Corneille et pour l'avantage de sa famille. Je serai toute ma vie pénétré d'estime et d'attachement pour vous.

VOLTAIRE.

3366. A M. THIERIOT.

Ferney, 11 juillet.

A qui en a donc *Protagoras*? je l'avais prié de m'écrire, et il n'en fait rien. Les philosophes sont bien tièdes. Allez chez lui, je vous prie, et faites-lui honte; dites-lui vergogne.

Envoyez-moi, mon cher ami, sur-le-champ la *Poétique* d'Aristote par la poste, avec contre-scing. J'en ai besoin pour *Pierre*. J'ai déjà commenté toute la tragédie d'*Horace*, la *Vie de Corneille*, par Font-

nelle; j'ai commencé le *Cid*, *Médée*, et *Cinna*. J'aurai fait avant que le caractère, le papier, et les souscriptions soient venus. Je ne perds point de temps, à cause du βιοῦ ἄρρα¹.

Il faudra annoncer le *Droit du Seigneur*, ou *l'Écueil du Sage*, *in tempore opportuno*. *Per Dio!* écrivez-moi donc. Vous êtes plus négligent que *Protagoras*.

3367. A M. DUCLOS.

Au château de Ferney, 12 juillet.

J'apprends, monsieur, par votre signature que vous êtes à Paris. Le projet que vous avez approuvé trouve bien de la faveur. Le roi daigne permettre que son nom soit à la tête des souscripteurs pour deux cents exemplaires; plusieurs personnes ont souscrit pour dix, pour douze, pour quinze. Je ne ferai imprimer le programme que quand j'aurai un assez grand nombre de noms illustres. Ne pourriez-vous pas, vous, monsieur, qui êtes le premier moteur de cette bonne œuvre, honorable pour la nation, et peut-être utile, me faire savoir pour combien souscriront nos académiciens, *de rore cœli et pinguedine terræ* ?²

L'ouvrage peut devenir nécessaire aux étrangers qui apprennent notre langue par règles, et aux Français qui ne la savent que par routine. J'ai déjà ébauché *Médée*, le *Cid*, *Cinna*; j'ai commenté entièrement les *Horaces*. Je m'instruis en relisant ces chefs-d'œuvre, mais je m'instruis trop tard.

¹ Le terme de la vie. — ² Genèse, xxvii, 28. B.

Mon *commentarium perpetuum* est attaché sur de petits papiers, avec ce qu'on appelle mal-à-propos *pain enchanté*¹, à la fin de chaque page. Je me suis servi du seul tome que j'ai recouvré dans ce pays barbare, d'une petite édition² que fit faire Corneille, dans laquelle il inséra toutes ses imitations de Guil-lain de Castro, de Lucaïn, et de Sénèque. Si l'aca-démie l'agrée, si cela vous amuse, je vous enverrai le commentaire des *Horaces*, tout griffonné qu'il est. L'académie décidera de mes réflexions, et vous aurez la bonté de me renvoyer au plus tôt cet exemplaire unique.

Ma nièce, celle de Corneille, et moi, nous vous remercions de l'intérêt que vous prenez à cette affaire, et de tous vos soins généreux. V.

3368. A M. LE DUC DE CHOISEUL³.

13 juillet.

Monseigneur, vous savez qu'au sortir du grand conseil tenu pour le testament du roi d'Espagne, Louis XIV rencontra quatre de ses filles qui jouaient, et leur dit : Eh bien ! quel parti prendriez-vous à ma place ? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hasard. Le roi leur répliqua : De quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs.

Vous daignez en user avec moi, vieux radoteur,

¹ Voyez ma note, tome XXXII, page 300. B.

² C'est une édition de 1644, dont il parle dans son Avertissement en tête du *Menteur* (voyez tome XXXV, page 429), et qu'il demanda à emprunter à la Bibliothèque du roi (voyez lettre 3369); mais cette édition n'y était pas. B.

³ Étienne-François, né en 1719, mort en 1785. B.

comme Louis XIV avec ses enfants. Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés, et ma façon d'être, qui est sans conséquence, me donnent toujours le droit que Gros-Jean prenait avec son curé.

D'abord je crois fermement que tous les hommes ont été, sont, et seront menés par les événements. Je respecte fort le cardinal de Richelieu; mais il ne s'engagea avec Gustave-Adolphe que quand Gustave eut débarqué en Poméranie sans le consulter; il profita de la circonstance. Le cardinal Mazarin profita de la mort du duc de Veymar; il obtint l'Alsace pour la France, et le duché de Rhétel pour lui.

Louis XIV ne s'attendait point, en faisant la paix de Ryswick, que son petit-fils ¹ aurait, trois ans après, la succession de Charles-Quint. Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils ² abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar. Vous savez quel hasard fit la paix avec l'Angleterre, signée par ce beau lord Bolingbroke sur les belles fesses de madame Pulteney. Vous ferez comme tous les grands hommes de cette espèce, qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés.

Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie; l'Autriche a changé de système, et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle en met un considérable. La Suède a joué un grand

¹ Philippe V. B.

² Ferdinand VI. B.

rôle, et en joue un très petit. Tout a changé et changera ; mais, comme vous l'avez dit, la France restera toujours un beau royaume, et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlements n'y mettent la main.

Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille : on changeait d'amis à chaque coup.

Il me semble d'ailleurs que l'amitié de messieurs de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au siège de Metz, fait par Charles-Quint. Ils prirent beaucoup d'argent de Louis XIV, et lui firent la guerre. Vous savez que Luc vous trahit deux fois¹ dans la guerre de 1741, et sûrement vous ne le mettrez pas en état de vous trahir une troisième. Sa puissance n'était alors qu'une puissance d'accident, fondée sur l'avarice de son père et sur l'exercice à la prussienne. L'argent amassé a disparu ; il est battu avec son exercice. Je ne crois pas qu'il reste quarante familles à présent dans son beau royaume de Prusse. La Poméranie est dévastée ; le Brandebourg, misérable ; personne n'y mange de pain blanc ; on n'y voit que de la fausse monnaie, et encore très peu. Ses états de Clèves sont séquestrés ; les Autrichiens sont vainqueurs en Silésie. Il serait plus difficile à présent de le soutenir que de l'écraser. Les Anglais se ruinent à lui donner des secours indiscrets vers la Hesse, et, grace au ciel, vous rendez ces secours inutiles. Voilà l'état des choses.

¹ En juin 1742 (voyez tome XL, page 63) ; et en décembre 1745 (voyez tome XXI, page 158). B.

Maintenant, si on voulait parier, il faudrait, dans la règle des probabilités, parier trois contre un que Luc sera perdu avec ses vers, et ses plaisanteries, et ses injures, et sa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, supposé qu'un coup de désespoir ne rétablisse pas ses affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès, dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Vestphalie, et j'en reviens toujours à dire que tous les princes d'Allemagne diront : Luc est tombé, parcequ'il s'est brouillé avec la France ; c'est à nous d'avoir toujours la France pour protectrice. Certainement, après la chute de Luc, la reine de Hongrie ne viendra pas vous redemander ni Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. Elle attendra au moins dix ans, et alors vous lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de l'argent, si vous en avez.

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. Henri IV se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe, en faisant faire des balances d'or par le duc de Sully. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. Luc n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne que parceque son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps de Fabricius. C'est le plus riche qui l'emporte, comme, parmi nous, c'est le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes, et qui ensuite gouverne l'état. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Les Russes m'embarrassent ; mais jamais l'Au-

triche n'aura de quoi les soudoyer deux ans contre vous.

L'Espagne m'embarrasse; car elle n'a pas grand-chose à gagner à vous débarrasser des Anglais; mais au moins est-il sûr qu'elle aura plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarrasse; car elle voudra toujours vous chasser de l'Amérique septentrionale; et vous aurez beau avoir des armateurs, vos armateurs seront tous pris au bout de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah! monseigneur, monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut suivre un plan chez soi, encore n'en suit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte suivant le jeu qu'on a. Un système, grand Dieu! celui de Descartes est tombé; l'empire romain n'est plus; Pompignau même perd son crédit: tout se détruit, tout passe. J'ai bien peur que dans les grandes affaires il n'en soit comme dans la physique: on fait des expériences, et on n'a point de système.

J'admire les gens qui disent: La maison d'Autriche va être bien puissante, la France ne pourra résister. Eh! messieurs, un archiduc vous a pris Amiens, Charles-Quint a été à Compiègne, Henri V d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin; et vous n'avez pas à craindre la subversion de la France, quelque sottise qu'elle fasse.

Quoi! point de système! Je n'en connais qu'un, c'est d'être bien chez soi; alors tout le monde vous respecte.

Le ministre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le ministre fait tout ce qu'il veut.

3369. A M. CAPPERONNIER¹.

Au château de Ferney, en Bourgogne, par Genève, 13 juillet 1761.

Monsieur, je compte dans quelques mois avoir l'honneur de vous envoyer, pour la Bibliothèque du roi, un manuscrit unique et curieux. C'est l'*Ezour Vedam*, commentaire du *Vedam*, lequel est chez les Indiens ce qu'est le *Sader* chez les Guèbres².

Cet *Ezour Vedam* est traduit de la langue du manuscrit par un brame de beaucoup d'esprit³, qui est correspondant de notre Compagnie des Indes, et qui a très bien appris le français. Il l'a donné à M. de Maudave, commandant pour le roi dans un petit fort de la côte de Coromandel. Ce livre est fait vraisemblablement avant l'expédition d'Alexandre.

Ce que je vous dis là, monsieur, n'est pas un artifice pour obtenir de vous quelques livres dont j'ai besoin. Je vous les demanderais hardiment quand il n'y aurait point d'*Ezour Vedam* au monde, tant je compte sur vos bontés.

¹ J'imprime cette lettre sur l'original inédit que je possède, mais sans l'enveloppe sur laquelle était l'adresse. Jean Capperonnier, né en 1716, mort en 1775, avait été nommé bibliothécaire de la Bibliothèque du roi, rue de Richelieu, à la place de l'abbé Sallier, mort le 9 janvier 1761. B.

² Voyez sur ce manuscrit la note de M. Reinaud, tome XLIII, page 348. Le manuscrit était envoyé le 16 septembre; voyez la lettre à madame du Deffand, n° 3422. B.

³ Voltaire le nomme Chumoutou et Shumoutou; voyez t. XV, p. 298; et XLIII, 348. B.

Je fais imprimer les tragédies de Pierre Corneille avec un commentaire perpétuel, historique et critique, qui sera peut-être utile aux étrangers qui apprennent notre langue par règle, et à quelques Français qui la parlent par routine. L'édition sera ornée des plus belles gravures, et faite avec beaucoup de soin. Nous la faisons à l'anglaise, c'est-à-dire par souscription, pour le bénéfice des seules personnes qui restent du grand nom de Corneille. Le roi a la bonté de souscrire pour deux cents exemplaires; M. le duc de Choiseul pour vingt. Je me flatte que M. le baron de Thiers voudra bien que son nom soit dans la liste.

Mais vous me rendriez, monsieur, un plus grand service si vous vouliez bien me prêter une édition de Corneille qui doit être à la Bibliothèque du roi, dans laquelle on trouve toutes les imitations de Guillaïn de Castro, de Lucain, de Sénèque, et de Tite-Live. Corneille donna lui-même cette édition¹. Je n'ai que le tome du *Cid*; il y manque la première page, qui contenait le titre et la date. Il y a d'ailleurs beaucoup de pièces fugitives sur la *Médée*, les *Horaces*, le *Cid*, et *Cinna*. Je vous renverrai fidèlement, monsieur, et promptement, ce que vous aurez bien voulu me communiquer. Vous rendrez service aux belles-lettres; la famille de Corneille et moi nous vous serons également obligés; vous favoriserez une entreprise qui n'est pas indigne de vos secours; et le nom du grand Corneille justifie la liberté que je prends.

¹ Cette édition est celle de 1644. Elle n'était pas à la Bibliothèque du roi, et n'y est pas encore. B.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

N. B. Je reçois en ce moment une lettre de M. Cramer, qui me dit que vos bontés ont prévenu mes demandes. Souffrez seulement, monsieur, que j'ajoute à mes remerciements la requête pour cette édition de Corneille dont j'ai l'honneur de vous parler dans ma lettre.

3370. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

Ce paquet, mes divins anges, contient prose et vers; c'est d'abord votre pauvre *Zulime*, ensuite c'est la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents de *Zulime*; c'est la préface du *Cid* que je sou mets à votre jugement avant de la faire lire à l'académie. On dit qu'*Oreste* n'a pas été mal reçu; c'est une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moissons sont belles. J'ai heureusement terminé tous mes procès; il ne me reste plus qu'à bâtir un temple à Corneille, en bâtissant mon église. Mais sera-t-on aussi généreux que le roi? la nation entrera-t-elle dans mon projet? mes anges ne procureront-ils pas quelques noms à notre liste?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluse¹ à M. Duclos?

Bon! en voilà encore une pour l'abbé *Olivet* *Ciceronianus*.

Pardon mille fois.

¹ Celle du 12 juillet; voyez lettre 3367. B.

3371. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Aux Délices, 14 juillet.

Je viens de relire, *care Olivete*, votre belle *Histoire de l'académie*; je tombe sur la page 72¹, où vous invitez les académiciens à ne se point refuser les secours d'une critique faite par leurs confrères. Ne me les refusez donc pas, et ayez la bonté de lire avec attention la préface du *Cid*, que j'envoie à M. Duclos notre secrétaire, en attendant les remarques sur toute la tragédie des *Horaces*.

Quelque occupé que je sois d'ailleurs, j'aurai fini avant que les libraires puissent commencer. La gloire de la France et de l'académie, que je crois intéressée à cette entreprise, me donnera des forces, et me fera oublier ma faible santé.

Je ne suis pas en peine de souscriptions, puisque le roi donne l'exemple. Mais je voudrais pouvoir imprimer dans le programme les noms des académiciens qui favoriseront le nom de Corneille, et les mettre à la tête de la nation, qui doit encourager ce travail.

Le prix sera très modique, il ne passera pas quarante livres; et si quelque particulier oublie qu'il a souscrit, les princes s'en souviendront aussi bien que tous ceux qui, sans être princes, sont soigneux de leur honneur.

Madame de Pompadour souscrit pour cinquante exemplaires, M. le duc de Choiseul pour vingt, d'autres pour quinze, pour douze. Enfin je me flatte que la nation fera voir qu'elle sait honorer le nom d'un

¹ De l'édition de 1743. R.

grand homme dans les temps les plus difficiles. Corneille m'appelle : je vous quitte en vous le recommandant.

3372. DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Schweizingen, ce 15 juillet.

Je n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a causé plus de douleur que toutes vos infirmités ne vous en font ressentir. C'est une affaire faite, il faut se soumettre à la Providence. Je ne vous suis pas moins obligé de vos charmantes lettres, et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde¹. Je serai très aise de contribuer à l'édition de *Corneille* ; j'y souscrirai pour dix exemplaires.

Votre *Henriade* va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé Schwartz, très médiocre conseiller que j'ai, mais très bon poète, et qui a déjà traduit toute l'*Énéide* en vers, à la parfaite satisfaction des amateurs de la poésie allemande. S'il réussit également dans la *Henriade*, il pourra se vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poèmes épiques qui existent. Soyez persuadé de l'estime particulière que j'aurai toujours pour vous.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

3373. A M. DE MONTMARTEL².

Au château de Ferney, par Genève, 16 juillet.

Je ne peux m'empêcher, monsieur, de vous remercier, et de vous féliciter de favoriser le nom et le sang du grand Corneille. Le roi a suivi votre exemple, et j'ose vous assurer que cette petite entreprise fera honneur à la France dans les pays étrangers.

¹ Voyez la note de la lettre 3336. B.² Voyez tome XXI, page 23 ; et XXXIX, 68. B.

Je suis enchanté que la première fois qu'on verra le nom de M. de Brunoi, on reconnaisse en lui la générosité de son père. Je présente mes respects à madame sa mère, et vous supplie, monsieur, de ne me pas oublier auprès de monsieur votre frère.

Il ne faut pas écrire de longues lettres à un homme comme vous, occupé continuellement à servir le roi et l'état.

J'ai l'honneur d'être avec le plus tendre attachement et tous les sentiments que je vous dois, monsieur, etc.

3374. A M. DAMILAVILLE.

20 juillet.

Il y a plaisir à donner des *Oreste* aux frères : les frères sont toujours indulgents. Je ne sais plus comment la nation est faite ; elle souffre une *Électre*¹ de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit son caractère ; elle ne siffle pas une pièce où il n'y a point de partie carrée. Il s'est donc fait dans les esprits un prodigieux changement !

Frère V..... a bien mal aux yeux ; mais il les a perdus avec Corneille, et cela console. Il a été obligé de travailler sur une petite édition en pieds de mouche. Heureusement l'en voilà quitte. Il a commenté *Médée*, *le Cid*, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Héraclius*. Il reste peu de chose à faire ; car ni les comédies, ni les *Agésilas*, ni les *Attila*, ni les *Suréna*, etc., ne méritent l'honneur du commentaire.

¹ L'*Électre* de Crébillon. B.

S'il avait des yeux, il pleurerait nos désastres, qui se multiplient cruellement tous les jours. Il demande si l'on se réjouit encore à Paris, si on ose aller au spectacle. Il croit ce temps-ci bien peu favorable pour *le Droit du Seigneur* ou pour *l'Écueil du Sage*. Il a écrit au jeune auteur, lequel est tout abasourdi de la prise de Pondichéri¹, qui lui coûte juste le quart de son bien. Il n'a pas envie de rire. Je n'ai pu tirer de lui que ces petites bagatelles qu'il m'envoie, et que je fais tenir aux frères.

Je lui ai fait part de la juste douleur de la demoiselle Dangeville, qui ne joue pas le premier rôle. Il y a paru très sensible; mais il ne peut qu'y faire. Mademoiselle Dangeville embellit tout ce qui lui passe par les mains. En un mot, voilà tout ce que je peux tirer de mon petit Dijonnais². Il est très fâché; il dit qu'il veut faire une tragédie; le premier acte sera Rosbach, le dernier Pondichéri, et des vessies de cochon pour intermède. Celui qui écrit³ en rit, parce qu'il est né à Lausanne; mais moi, qui suis Français, j'en pousse de gros soupirs.

Votre très humble frère vous salue toujours en Protagoras, en Lucrèce, en Épicure, en Épicète, en Marc-Antouin, et s'unit avec vous dans l'horreur que les petits faquins d'Omer doivent inspirer. Que les misérables Français considèrent qu'il n'y avait aucun janséniste ni moliniste dans les flottes anglaises qui

¹ Cette prise est du 15 janvier. B.

² Il donnait *le Droit du Seigneur* comme l'ouvrage d'un académicien de Dijon; voyez tome VII, page 215. B.

³ Wagnière, secrétaire de Voltaire. B.

nous ont battus dans les quatre parties du monde; que les polissons de Paris sachent que M. Pitt n'aurait jamais arrêté l'impression de l'*Encyclopédie*; qu'ils sachent que notre nation devient de jour en jour l'opprobre du genre humain.

Adieu, mes chers frères.

J'ai reçu la *Poétique* d'Aristote: je la renverrai incessamment. Avec ce livre-là, il est bien aisé de faire une tragédie détestable.

3375. A M. HELVÉTIUS.

22 juillet.

Mon cher philosophe, l'ombre et le sang de Corneille vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que son nom fût à la tête des souscripteurs pour deux cents exemplaires. Ni maître Le Dain, ni maître Omer, ne suivront ni l'exemple du roi, ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédants orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulsionnaires et des esprits bien faits. Il y a des gens qui sont faits pour honorer la nation, et d'autres pour l'avilir. Que pensera la postérité quand elle verra d'un côté les belles scènes de *Cinna*, et de l'autre le discours de maître Le Dain, *prononcé du côté du greffe* ¹? Je crois que les Français descendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bât: ces deux moitiés se sont séparées; il est resté des hommes, comme vous, par exemple, et quelques autres; et il est resté des chevaux qui ont acheté des

¹ Voyez tome XL, page 318. B.

charges de conseiller, ou qui se sont faits docteurs de Sorbonne.

Rien ne presse pour les souscriptions de *Corneille*; ou donne son nom, et rien de plus; et ceux qui auront dit: Je veux le livre, l'auront. On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot; qu'ils aillent souscrire pour les *Méditations du révérend père Croizet*¹.

Peut-être que les remarques que l'on mettra au bas de chaque page seront une petite poétique, mais non pas comme La Motte en faisait à l'occasion de mon *Romulus*, à l'occasion de mes *Machabées*². Ah! mon ami, défiez-vous des charlatans, qui ont usurpé en leur temps une réputation de passade.

Je vous embrasse en Épicure, en Lucrèce, Cicéron, Platon, *e tutti quanti*.

3376. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

22 juillet.

M. le président Hénault, madame, m'instruit de votre beau zèle pour Pierre Corneille. Je quitte Pierre pour vous remercier, et je vous supplie aussi de présenter mes remerciements à madame de Luxembourg. Je romps un long silence; il faut le pardonner

¹ C'est ainsi qu'on désigne quelquefois un ouvrage de J. Croiset (né vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1738), dont le vrai titre est : *Retraite spirituelle pour un jour de chaque mois, avec des réflexions chrétiennes sur divers sujets de morale*, 1710, quatre volumes in-12, souvent réimprimés. B.

² La Motte a donné un *Discours sur la tragédie à l'occasion de Romulus*, et *Discours sur la tragédie à l'occasion des Machabées*, qui sont imprimés avec ces tragédies. B.

au plus fort laboureur qui soit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui dessèche des marais, défriche des bruyères, bâtit une église, et se trouve entre deux Pierre-le-Grand : savoir, Pierre Corneille, créateur de la tragédie; et l'autre, créateur de la Russie.

Ce qu'il y a de bon, c'est que mademoiselle Corneille n'a nulle part à ce que je fais pour son grand-oncle. Elle n'a pas encore lu une scène de Chimène; mais cela viendra dans quelques années, et alors elle verra que j'ai eu raison. Maître Le Dain et maître Omer auront beau dire et beau faire, Pierre est un grand homme et le sera toujours, et nous sommes des polissons. Qu'on me montre un homme qui soutienne la gloire de la nation; qu'on me le montre, et je promets de l'aimer.

Il faut en revenir, madame, au siècle de Louis XIV en tous genres : cela me perce le cœur au pied des Alpes; et, de dépit, je fais faire un baldaquin, et je lis assidument l'Écriture sainte, quoique j'aime encore mieux *Cinna*.

Je joue avec la vie, madame; elle n'est bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. La Butte-Saint-Roch, et mes montagnes qui fendent les nues, les riens de Paris, et les riens de la retraite; tout cela est si égal, que je ne conseillerais ni à une Parisienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, madame, et beaucoup; mademoiselle Clairon un peu, et la plupart de mes

chers concitoyens point du tout. Je n'ai guère plus de santé que vous ne m'en avez connu; je vis, et je ne sais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainsi que moi; je vous y exhorte de tout mon cœur; car il est si sûr que nous serons très heureux quand nous ne sentirons plus rien, qu'il n'y a point de philosophe qui n'embrasse cette belle idée si consolante et si démontrée. En attendant, madame, vivez le plus heureusement que vous pourrez, jouissez comme vous pourrez, et moquez-vous de tout comme vous voudrez.

Je vous écris rarement, parceque je n'aurais jamais que la même chose à vous mander; et quand je vous aurai bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je sais.

Un bourgmestre de Middelbourg ¹, que je ne connais point, m'écrivit, il y a quelque temps, pour me demander en ami s'il y a un dieu; si, en cas qu'il y en ait un, il se soucie de nous; si la matière est éternelle; si elle peut penser; si l'ame est immortelle; et me pria de lui faire réponse sitôt la présente reçue.

Je reçois de pareilles lettres tous les huit jours; je mène une plaisante vie.

Adieu, madame; je vous aimerai et je vous respecterai jusqu'à ce que je rende mon corps aux quatre éléments.

¹ Voyez lettre 3379. B.

3377. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 juillet.

Les divins anges sauront que je reçus avant-hier leur dernière lettre, datée de je ne sais plus quand. J'étais aux Délices; je les ai cédées à M. le duc de Villars, qui s'y établit avec tout son train. J'ai laissé la lettre de mes anges aux Délices; mais je me souviens des principaux articles. Il était question vraiment de quelques vers, qu'ils aiment mieux comme ils étaient autrefois dans l'ancienne *Zulime*. Mes anges ont raison.

Je me jette à leurs pieds pour que *Zulime* se tue; car il ne faut pas que tragédie finisse comme comédie, et, autant qu'on peut, il faut laisser le poignard dans le cœur des assistants. Si vous goûtez cette nouvelle façon de se tuer que je vous envoie, vous me ferez grand plaisir. Ne me dites pas que ce pauvre bon homme de père sera affligé; il est juste que sa fille coupable passe le pas, et que le bon homme de père, qui l'a fort mal élevée, soit un peu affligé pour sa peine.

Venons à un plus grand objet, à Pierre Corneille. On ne pourra rien faire, rien commencer, rien même projeter, si l'on n'a pas d'abord les noms de ceux qui veulent bien souscrire. Il y a une petite anicroche. Les *Oeuvres du théâtre de Corneille* contiendront cinq volumes in-4°. Ces cinq volumes, avec des estampes, reviendraient à dix louis d'or, et les souscriptions ne seront que de deux: on ne pourra donc point donner ces inutiles estampes, et on se conten-

tera des remarques utiles. L'ouvrage est moitié trop bon marché, j'en conviens; mais, avec les bontés du roi, et les secours des premiers de la nation, les Cramer pourront être honorablement payés de leurs peines, et il y aura encore assez d'avantages pour monsieur et mademoiselle Corneille. Quand il devrait un peu m'en coûter, je ne reculerai pas. J'ai déjà commenté à peu près *le Cid*, *les Horaces*, *Cinna*, *Pompée*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Héraclius*. Il me paraît que ce travail sera principalement utile aux étrangers qui apprennent notre langue; chaque page est chargée de notes; je suis un vrai Scaliger. Madame Scaliger¹, prenez-moi sous votre protection.

Quant à la drôlerie du petit Hurtaud², il en sera tout ce qui plaira à Dieu. Je suis résigné à tout depuis la mort du cardinal Passionei, et depuis notre petite défaite auprès de Ham. J'espérais que le cardinal Passionei me ferait avoir d'admirables privilèges pour mon église savoyarde. J'ai peur d'échouer dans le sacré et dans le profane. Je me disais : On va signer la paix dans Hanovre, tout le monde sera gai et content, on ne songera plus qu'à aller à la comédie, on souscrira en foule pour Pierre Corneille, tous les billets royaux seront payés à l'échéance, tout le monde se prendra par la main pour danser, depuis Collioure jusqu'à Dunkerque. Voilà mon rêve fini; et le réveil est triste.

La divine et superbe Clairon augmentera-t-elle ma douleur, et sera-t-elle fâchée contre moi, parceque

¹ Voyez ma note, tome LVIII, page 116. B.

² Voyez tome VII, page 215. B.

j'ai été poli avec M. le comte de Lauraguais¹ ? Mon cher ange lui fera entendre raison ; il me l'a fait entendre si souvent à moi, qui suis plus capricieux qu'une actrice !

Je voudrais bien vous envoyer une partie de mon *Commentaire* ; mais tout cela est sur de petits papiers comme les feuilles de la sibylle ; et d'ailleurs rien n'est en vérité moins amusant.

Respects à tous anges. Le malheur est sur les yeux ; les miens sont affligés aussi, mais je songe aux vôtres.

3378. A M. DE CHAMPFLOUR,

ANCIEN LIEUTENANT PARTICULIER, A CLEDMONT EN AUVERGNE.

Au château de Ferney, par Genève, 30 juillet.

Ayant quitté, monsieur, ma maison des Délices, près de Genève, que j'ai cédée à M. le duc de Villars², j'y ai laissé votre lettre ; mais quoique je ne l'aie pas sous les yeux, elle est dans mon cœur. Je me suis attendri au souvenir de monsieur votre père, et je vous prie de ne pas douter que je ne prenne toujours un vif intérêt à tout ce qui vous regarde. Vous êtes père de famille depuis long-temps ; vous êtes heureux par votre femme et par vos enfants ; vous l'êtes par votre manière de penser ; ce sont pour moi autant de sujets de joie ; elle n'est affaiblie que par le grand intervalle qui nous sépare. Je finis ma

¹ Voyez une de mes notes sur la lettre 3386. B.

² Honoré-Armand, duc de Villars, né le 4 octobre 1702, reçu, en 1734, à l'académie française, à la place du maréchal de Villars son père ; mort au mois de mai 1770. B.

carrière dans un séjour assez riant, et dans des terres qui ont de beaux privilèges; il ne me manque que de pouvoir vous assurer de vive voix des sentiments inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

3379¹. A M. ***.

Au château de Ferney en Bourgogne, par Genève, 30 juillet.

Dans une petite transmigration, monsieur, d'une maison à une autre, la lettre dont vous m'honorâtes en date du 1^{er} juin s'était égarée. Madame du Perron m'ayant appris à qui je devais cette lettre, j'ai été fort honteux; j'ai cherché long-temps, et j'ai enfin trouvé; mais ce que je ne trouverai pas, c'est la solution de votre problème. Quand on demanda à Panurge lequel il aimait le mieux d'avoir le nez aussi long que la vue, ou la vue aussi longue que le nez, il répondit qu'il aimait mieux boire.

Vous me demandez lequel est le plus plaisant de savoir tout ce qui s'est fait ou tout ce qui se fera; c'est une question à faire aux prophètes: ces messieurs, qui connaissaient l'avenir si parfaitement, étaient sans doute instruits également du passé. Il faut être inspiré de Dieu pour savoir bien parfaitement son préterit, son futur, et même son présent. Notre espèce est fort curieuse et fort ignorante. Celui qui saurait l'avenir saurait probablement de fort sottes et de fort tristes choses, et entre autres l'heure

¹ Cette lettre est peut-être adressée au bourgmestre de Middelbourg, dont il est question page 518, si ce n'est pas un personnage supposé. B.

de sa mort; ce qui n'est pas extrêmement plaisant à contempler. J'aime mieux au fond de la boîte de Pandore l'espérance que la science; et je suis de l'avis d'Horace :

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus.*

Lib. III, od. xxix.

Ce que je sais le mieux, c'est que j'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

3380. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ce vendredi, juillet.

Vous avez très bien fait, mon cher directeur, de venir chez la protectrice des arts ¹. Elle a été flattée de l'hommage du directeur, et, en vérité, vous lui deviez plus que des hommages. Nous devons être pénétrés de reconnaissance. Ce que je craignais est arrivé; la personne qui ne devait rien savoir sait tout. Mais cet inconvénient ne sert qu'à rendre plus inébranlable une belle ame née pour faire du bien. Plus notre idée sera sue, plus il la faut suivre; et je vous réponds qu'elle sera suivie. Elle est dans les meilleures mains du monde, comme dans les plus belles. Ceux de nos confrères qui ne se sont point prêtés à un dessein si honorable et si utile ne sentiront qu'un noble et heureux repentir, quand ils verront qu'une personne qu'on ne prendrait que pour Hébé ou pour Flore devient notre Minerve, et encourage le projet qu'ils n'ont pas secondé ².

¹ Madame de Pompadour. B.

² Le projet de commentaire sur les classiques français. B.

Tout ce que je souhaite, c'est que cette époque de la gloire de l'académie soit jointe à celle de votre directorat; mais le temps est bien court.

Bonsoir; je vous embrasse tendrement. Vous pouvez dire hardiment que je ne viens point lire notre ode, parceque je suis plus utilement occupé. L'affaire me paraît sûre. Bonsoir encore une fois.

3381. A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, 31 juillet.

Vous voilà, monseigneur, comme le marquis de La Fare, qui commença à sentir son talent pour la poésie à peu près à votre âge, quand certains talents plus précieux étaient sur le point de baisser un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaisirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les seconds pour l'abbé de Chaulieu. Vos premiers sont pour moi, cela n'est pas juste; mais je vous en dois plus de reconnaissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis; c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?

La fille de Corneille écoute mes leçons;

Je suis chanté par un Turenne :

J'ai pour moi deux grandes maisons

Chez Bellone et chez Melpomène,

A l'abri de ces deux beaux noms,

On peut mépriser les Frérons,

Et contempler galement leur sottise et leur haine.

C'est quelque chose d'être heureux :

Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'Envie,

De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à ses yeux !

Qu'un souper est délicieux,

Quand on brave, en mangeant, les griffes de Harpie !
 Que des frères Berthier les cris injurieux
 Font une plaisante harmonie !
 Que c'est pour un amant un passe-temps bien doux
 D'embrasser la beauté qui subjugue son ame,
 Et d'affubler encor du sel de l'épigramme
 Un rival fâcheux et jaloux !
 Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous ;
 Mais ces gens le sont-ils ? Ce monde est une guerre ;
 On a des ennemis en tout genre, en tous lieux :
 Tout mortel combat sur la terre ;
 Le diable avec Michel combattit dans les cieus ;
 On cabale à la cour, à l'église, à l'armée ;
 Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée,
 Pour un nom, pour du vent : et je conclus au bout
 Qu'il faut jouir en paix, et se moquer de tout.

Cependant, monseigneur, tout en riant, on peut
 faire du bien. Votre altesse en veut faire à made-
 moiselle Corneille ; vous voulez que je vous taxe
 pour le nombre des exemplaires : si je ne consultais
 que votre cœur, je vous traiterais comme le roi ; vous
 en seriez pour la valeur de deux cents. Mais comme
 je sais que vous allez partout semant votre argent,
 et que souvent il ne vous en reste guère, je me ré-
 duis à six, et j'augmenterai le nombre si j'apprends
 que vous êtes devenu économe. Je supplie votre al-
 tesse d'agréer mon profond respect, et de me con-
 server vos bontés.

3382. A M. SENAC DE MEILHAN.

Élève du jeune Apollon,
 Et non pas de ce vieux Voltaire ;
 Élève heureux de la raison,
 Et d'un dieu plus charmant qui t'instruisit à plaire,

J'ai lu tes vers brillants et ceux de ta bergère,
 Ouvrages de l'esprit, embellis par l'amour :
 J'ai cru voir la belle Glycère
 Qui chantait Horace à son tour.
 Que son esprit me plait ! que sa beauté te touche !
 Elle a tout mon suffrage, elle a tous tes desirs,
 Elle a chanté pour toi ; je vois que sur sa bouche
 Tu dois trouver tous les plaisirs.

Je réponds bien mal, monsieur, aux choses charmantes que vous m'envoyez ; mais, à mon âge, on a la voix un peu rauque. *Lupi Mœrim videre priores ; vox quoque Mœrim deficit*¹.

Présentez, je vous prie, mes obéissances à celui qui a soin de la santé du roi², au père de ce qu'il y a de plus aimable.

3383. A M. BURIGNI.

Au château de Ferney, juillet.

Tout ce que je peux vous dire, monsieur, c'est que feu M. Secousse m'écrivit, il y a quelques années, à Berlin, que son oncle avait réglé les droits et les reprises de mademoiselle Desvieux, fondés sur son contrat avec M. Bossuet³. C'est une chose que je vous assure sur mon honneur. Au reste, c'est à vous à voir si vous croyez qu'un homme aussi éclairé que lui ait toujours été de bonne foi, surtout en accusant M. de Fénelon d'une hérésie dangereuse, tandis qu'on ne devait l'accuser que de trop de délicatesse et de

¹ Vox quoque Mœrim
 Jam fugit ipsa : lupi Mœrim videre priores.
 Vrain., ecl. ix, v. 53, 54.

² Senac père était médecin du roi ; voyez tome LVI, page 370. B.

³ Voyez tome XIX, page 64. B.

beaucoup de galimatias. Je serais très affligé si le panégyriste de Porphyre et de l'ancienne philosophie donnait la préférence à certaines opinions sur cette philosophie. M. de Meaux était un homme éloquent; mais la raison est préférable à l'éloquence. Vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de m'envoyer votre ouvrage¹; mais vous me feriez un très grand tort si vous m'accusiez d'avoir dit que l'éloquent Bossuet ne croyait pas ce qu'il disait. J'ai rapporté seulement qu'on prétendait qu'il avait des sentiments différents de la théologie²; comme un sage magistrat qui s'élèverait quelquefois au-dessus de la lettre de la loi par la force de son génie. Il me paraît qu'il est de l'intérêt de tous les gens sensés que Bossuet ait été dans le fond plus indulgent qu'il ne le paraissait.

Je me recommande à vous, monsieur, comme à un homme de lettres et un philosophe pour qui j'ai toujours eu autant d'estime que d'attachement pour votre famille. Si vous voulez bien me faire parvenir votre ouvrage par M. Janel ou M. Bouret, ce sera la voie la plus prompte, et j'aurai plus tôt le plaisir de m'instruire.

Je vous présente mes remerciements, et tous les sentiments respectueux avec lesquels je serai toujours, monsieur, votre, etc.

3384. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 août.

Votre grand-chambrier d'Héricourt vient de mou-

¹ *Vie de Bossuet, évêque de Meaux*, 1761, in-12. B.

² Voyez tome XIX, page 64. B.

rir, mon cher ange, après s'être lavé les jambes dans notre lac, pour son plaisir. Tronchin dit que c'est pour s'être lavé les jambes. Le fait est qu'il est mort, et que je le regrette, parcequ'il n'était ni fanatique ni fripon.

Enfin donc ce que j'ai prédit depuis deux ans est arrivé; je criais toujours, Pondichéri ou Pontichéri! et, dans toutes mes lettres, je disais : Prenez garde à Pondichéri! Ceux qui avaient partie de leur fortune sur la compagnie des Indes n'ont qu'à se recommander aux directeurs de l'hôpital. On a bien raison d'appeler son bien *fortune*, car un moment le donne, un moment l'ôte. Vous devez avoir eu une semaine brillante à Paris; il me semble qu'en huit jours vous avez eu un lit de justice ¹, la nouvelle d'une bataille perdue ², la nouvelle de Pondichéri ³, celle des Iles-sous-le-vent ⁴, celle de la flotte anglaise arrivée devant Oléron ⁵, et une comédie de Saint-Foix ⁶.

Il n'y a pas de quoi rire à tout cela. J'ai le cœur navré. Nous ne pouvons avoir de ressource que dans la paix la plus honteuse et la plus prompte. Je m'imaginais toujours, quand il arrive quelque grand désastre, que les Français seront sérieux pendant six semaines. Je n'ai pu encore me corriger de cette idée.

¹ 21 juillet. B.

² La bataille de Kirch-Dinker, gagnée, le 16 juillet, par le prince Ferdinand sur les maréchaux de Broglie et de Soubise. B.

³ Pris le 15 janvier. B.

⁴ La Dominique, l'une des Antilles, avait été prise par les Anglais le 6 juin. B.

⁵ Les Anglais étaient maîtres de Belle-Ile depuis le 7 juin. B.

⁶ *Le Financier*, joué le 20 juillet. B.

Je crois voir tout le monde morne et sans argent, et de là j'infère qu'il ne faut pas précipiter les représentations de la pièce du petit Hurtaud, que, par parenthèse, les comédiens attribuent à Saurin et à Diderot. Préville, qui a le nez plus fin, soutient qu'elle est de votre marinotte des Alpes. Dieu veuille lui ôter de la tête cette opinion ! Mademoiselle Daugerville est fâchée que son rôle de Colette ne soit pas le premier rôle : on aura de la peine à l'apaiser.

M. le duc de Choiseul a bien voulu me mander que les souscriptions cornéliennes vont à merveille. Il y a donc quelque chose qui va bien à Paris. On parle, dans nos rochers, de certaines petites brouilleries qui ont retenti jusqu'aux Alpes. Je crains que M. le duc de Choiseul ne se dégoûte, et qu'il ne quitte un poste fatigant, comme un médecin, appelé trop tard, abandonne son malade ; j'en serais inconsolable.

Aimons le théâtre ; c'est la seule gloire qui nous reste. J'en suis à *Héraclius* : je commence à l'entendre. En vérité, il n'y a de beau dans cette pièce que quatre vers ¹ traduits de l'espagnol. Quand on examine de près les pièces et les hommes, on rabat un peu de l'estime. Il n'y a que mes anges qui gagnent à être vus tous les jours. Mais comment vont les yeux ?

Voici un gros paquet pour notre académie. Jugez, mes anges ; j'ai autant de foi, pour le moins, à vous qu'à elle.

¹ Voyez ces vers, tome XXVII, page 70. B.

3385. A MADAME D'ÉPINAL.

A Ferney, 5 août.

J'aurai mon *corps-saint*, madame, malgré toutes vos bonnes plaisanteries; et si je n'ai pas un corps entier, j'aurai du moins pied ou aile. Je trouve cette affaire si comique, que je la poursuis très sérieusement; et j'aurai traité avec le ciel avant que vous vous soyez accommodée avec l'Angleterre.

Puisque vous avez, madame, frère Saurin à La Chevrette, je vous prie de vouloir bien vous charger d'une négociation auprès de lui. Vous savez que malgré les calamités du temps il y a quelques souscriptions en faveur de la race de Corneille. Je ne sais pas encore si nos malheurs ne refroidiront pas bien des gens; mais je travaille toujours à bon compte. J'ai commenté *le Cid*, *Cinna*, *Médée*, *Horace*, *Pompée*, *Polyeucte*, *Héraclius*, *Rodogune*; beautés, défauts, fautes de langage, imitation des étrangers, tout est remarqué au bas des pages pour l'instruction de l'ami lecteur. J'ai envoyé à notre secrétaire perpétuel de l'académie une préface sur *le Cid*, et toutes les notes sur *les Horaces*. Je voudrais bien que M. Saurin, mon confrère, voulût aller à l'académie, et examiner un peu ma besogne; personne n'est plus en état que lui de juger de cet ouvrage, et il est bon qu'il ait la sanction de l'académie, à laquelle il sera dédié.

Quelque chose qui arrive à notre pauvre patrie, Corneille sera toujours respectable aux autres nations, et j'espère que mon petit commentaire sera

utile aux étrangers qui apprennent notre langue, et à bien des Français qui croient la savoir. Je m'unis toujours aux saintes prières de tous les frères. M. le duc de Villars a pris possession de mes petites Délices; j'espère qu'il ne lui arrivera pas ce qui vient d'arriver à un beau-frère de M. de La Popelinière, et à un abbé d'Héricourt, conseiller de grand'chambre, qui se sont avisés de venir mourir à Genève pour faire pièce au docteur Tronchin. L'abbé d'Héricourt est une perte, car il était prêtre et conseiller; et malgré cela il n'était ni fanatique ni fripon.

J'ai dans l'idée, madame, que nous n'aurions point perdu Pondichéri, si M. Dupleix y était resté; il avait des ressources, nous n'aurions point manqué de vivres. Cette belle aventure me coûte le quart de mon bien.

Adieu, madame; je désespère de vous revoir, mais je vous serai toujours bien respectueusement attaché.

Une grosse fluxion sur les deux yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main.

3386. A MADEMOISELLE CLAIRON.

A Ferney, 7 août.

Je crois, mademoiselle, que votre zèle pour l'art tragique est égal à vos grands talents. J'ai beaucoup de choses à vous dire sur ce zèle, qui est aussi noble que votre jeu.

J'ai été très affligé que vos amis aient souffert qu'on ait fait un si pitoyable ouvrage en faveur du théâtre. Si on s'était adressé à moi, j'avais en main des pièces

un peu plus décisives que tous les différents *ordres* dont l'*ordre*¹ des avocats, des fanatiques, et des sots, a tant abusé contre ce pauvre Huerne. J'ai en main la décision du confesseur du pape Clément XII, décision fondée sur des témoignages plus authentiques que ceux qui ont été allégués dans ce malheureux mémoire. Cette décision du confesseur du pape me fut envoyée il y a plus de vingt ans; je l'ai heureusement conservée, et j'en ferai usage dans l'édition que j'entreprends de *Corneille*². Elle sera chargée, à chaque page, de remarques utiles sur l'art en général, sur la langue, sur la décence de votre spectacle, sur la déclamation, et je n'oublierai pas mademoiselle Clairon en parlant de Cornélie.

Vous avez été effarouchée d'une lettre³ que j'ai écrite au sujet d'*Électre*. J'ai dû l'écrire dans la situation où j'étais, et ne prendre rien sur moi; et je me flatte que vous avez pardonné à mon embarras.

Vous voulez jouer *Zulime*. J'ai envoyé la pièce, après avoir consumé un temps très précieux à la travailler avec le plus grand soin. Je vous prie très instamment de la jouer comme je l'ai faite, et d'empêcher qu'on ne gâte mon ouvrage. Les acteurs sont intéressés à cette complaisance.

¹ Le Discours de Daïos (voyez tome XL, pages 317-318) commence ainsi : « La discipline de votre ordre, » et finit par ces mots : « Ainsi, messieurs, c'est pour remplir le vœu de l'*ordre des avocats* que j'ai l'honneur de « dénoncer à la cour le livre intitulé *Libertés de la France contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication.* » B.

² C'est ce qu'il a fait; voyez tome XXXV, page 483. B.

³ Cette lettre, qui paraît avoir été adressée au comte de Lauraguais (voyez page 521), n'est pas encore imprimée. B.

Vous vous apercevrez aisément, mademoiselle, de l'excès du ridicule de l'édition de *Tancrède* faite à Paris. Vous verrez qu'on a tâché de faire tomber la pièce en l'imprimant, et que si on la joue suivant cette leçon absurde, il est impossible qu'à la longue elle soit soufferte, malgré toute la supériorité de vos talents.

Vous voyez d'un coup d'œil quelle sottise fait Orbassan, en répétant, en quatre mauvais vers (page 32), ce qu'il a déjà dit, et en le répétant, pour comble de ridicule, sur les mêmes rimes déjà employées au commencement de ce couplet.

Si vous récitez ce mauvais vers ¹,

On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie,

vous gâtez toute la pièce. Il ne faut pas que vous imaginiez que Solamir ait part à votre condamnation. D'où pouvez-vous savoir qu'on croit vous immoler à Solamir? que veut dire *mon cœur* se sacrifie? Il s'agit bien ici de *cœur*! il s'agit d'être exécutée à mort. Vous craignez qu'on n'impute à Tancrède la trahison pour laquelle vous êtes arrêtée, et c'est pour cela que, lorsqu'au troisième acte vous êtes prête d'avouer tout, croyant Tancrède à Messine, vous n'osez plus prononcer son nom dès que vous le voyez à Syracuse; mais vous ne devez pas penser à Solamir. On a fait un tort irréparable à la pièce en la donnant de la manière dont elle est si ridiculement imprimée.

La seconde scène du second acte est tronquée, et

¹ Voyez les variantes et ma remarque tome VII, page 208. B.

d'une sécheresse insupportable. Si votre père ne vous parle que pour vous condamner, s'il n'est pas désespéré, qui pourra être touché? qui pourra vous plaindre quand un père ne vous plaint pas? Sa douleur, la vôtre, ses doutes, vos réponses entrecoupées, ce père infortuné qui vous tend les bras, votre reproche sur sa faiblesse, votre aveu noble que vous avez écrit une lettre, et que vous avez dû l'écrire; tout cela est théâtral et touchant : il y a plus, cela justifie les chevaliers qui vous condamnent. Si on ne joue pas ainsi la pièce, elle est perdue, elle est au rang de toutes les mauvaises pièces que l'on a données depuis quatre-vingts ans, que le jeu des acteurs fait supporter quelquefois au théâtre, et que tous les connaisseurs méprisent à la lecture. En un mot, l'édition de Prault est ridicule, et me couvre de ridicule. Je serai obligé de la désavouer, puisqu'elle a été faite malgré mes instructions précises. Je vous prie très instamment, mademoiselle, de garder cette lettre, et de la montrer aux acteurs quand on jouera *Tancrède*.

Je vous fais mon compliment sur la manière dont vous avez joué *Électre*. Vous avez rendu à l'Europe le théâtre d'Athènes. Vous avez fait voir qu'on peut porter la terreur et la pitié dans l'ame des Français, sans le secours d'un amour impertinent et d'une galanterie de ruelle, aussi déplacés dans *Électre* qu'ils le seraient dans *Cornélie*. Introduire dans la pièce de Sophocle une partie carrée ¹ d'amants transis est une sottise que tous les gens sensés de l'Europe nous

¹ C'est ce qu'on voit dans l'*Électre* de Crébillon. B.

reprochent assez. Tout amour qui n'est pas une passion furieuse et tragique doit être banni du théâtre; et un amour, quel qu'il soit, serait aussi mal dans *Électre* que dans *Athalie*. Vous avez réformé la déclamation, il est temps de réformer la tragédie, et de la purger des amours insipides, comme on a purgé le théâtre des petits-maitres.

On m'a flatté que vous pourriez venir dans nos retraites : on dit que votre santé a besoin de M. Tronchin. Vous seriez reçue comme vous méritez de l'être, et vous verriez chez moi un assez joli théâtre, que peut-être vous honoreriez de vos talents sublimes, en faveur de l'admiration et de tous les sentiments que ma nièce et moi nous conservons pour vous. Mademoiselle Corneille ne dit pas mal des vers. Ce serait un beau jour pour moi que celui où je verrais la petite-fille du grand Corneille confidente de l'illustre mademoiselle Clairon.

3387. A M. LEKAIN.

Au château de Ferney, 8 août.

Mon cher Roscius, je vous écris rarement; la poste est trop chère pour vous faire payer des lettres inutiles. Je sollicite M. d'Argental pour le jeune débarqué et dégoûté de Prusse. Vous pouvez lui dire que j'ai mieux aimé m'adresser à celui qui tire mes amis de prison qu'à celui qui les y fait mettre.

J'ai lu le mémoire de votre avocat contre les ex-communicants; il y a des choses dont il est à souhaiter qu'il eût été mieux informé. J'avais écrit, il y a quel-

ques anuées, au confesseur du pape, à un théologien pantalon de Venise, à un *prêtre-buggerone* de Florence, et à un autre de Rome, pour avoir des autorités sur cette matière; je crois avoir remis les réponses entre les mains de M. d'Argental.

Cette excommunication est un reste de la barbarie absurde dans laquelle nous avons croupi : cela fait détester ceux qu'on appelle rigoristes; ce sont des monstres ennemis de la société. On accable les jésuites, et on fait bien; mais on laisse dormir les jansénistes, et on fait mal : il faudrait, pour saisir un juste milieu, et pour prendre un parti modéré et honnête, étrangler l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avec les boyaux de frère Berthier.

Sur ce, je vous embrasse.

3388. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 août.

Ose-t-on parler encore de vers et de prose à Paris, mes divins anges? les chaleurs et les malheurs ne font-ils pas un tort horrible au *tripot*?

Je travaille le jour à *Corneille*, et la nuit à *Don Pèdre*¹.

Nos souscriptions pourraient bien se ralentir. Sans la prise de Pondichéri, je ferais tout à mes dépens.

Je vous ai envoyé les remarques sur *les Horaces*. Voici la préface en forme d'épître dédicatoire à l'académie. Je la mets sous vos ailes, et vous daignerez la recommander à Duclos, quand vous l'aurez

¹ Voyez tome IX, page 365. B.

lue. Il est bon que tout ait la sanction de quarante personnes; mais j'aurai plus tôt achevé tout l'ouvrage, que l'académie n'aura lu trente de mes remarques. Un membre va vite, les corps ont peine à se remuer.

Dites-moi net, je vous prie, combien vos amis retiennent d'exemplaires. Tout *Corneille* commenté en cinq ou six volumes in-4°, c'est marché donné pour deux louis.

Sans le roi et quelques princes, on ne pourrait donner les exemplaires à ce prix.

J'ai un autre placet contre Lambert à vous présenter. Je n'avais pas encore eu le temps de lire son *Tancrède*; il s'est plu à me rendre ridicule: jugez-en par cet échantillon¹... Que faire? cela est dur; mais Pondichéri est pis ou pire.

Mes divins anges, que la campagne est belle! vous ne connaissez pas ce plaisir-là. Et les yeux? j'écris, moi; et vous?

3389. A M. DUCLOS.

Au château de Ferney, par Genève, 13 août.

Je vous supplie, monsieur, vous et l'académie, de prendre bien à cœur Pierre Corneille et Marie Corneille. Il sera peut-être bien ennuyeux de lire mes notes sur *les Horaces*; mais, avec un *Corneille* à la main, le plaisir de lire le texte l'emportera sur le dégoût des notes. Ne faites aucune attention à l'orthographe; songez que nous sommes Suisses. On

¹ Voltaire donnait sans doute ici le relevé de quelques mauvais textes ou fautes de l'édition de *Tancrède* faite par Lambert. B.

écrit comme on peut, et on corrigera le tout à l'impression. Trois ou quatre séances pourront amuser l'académie, et m'éclaireront beaucoup. Si vous avez le courage d'examiner mon travail, je vous enverrai tous mes commentaires les uns après les autres.

Il me paraît que dans l'Europe on approuve assez mon entreprise. Il faut bien que nous ayons quelque gloire. Pierre nous en donnera, si l'académie veut bien donner sa sanction aux remarques. Elles sont faites pour les étrangers, et peut-être pour beaucoup de Français.

Je vous demande en grace de me renvoyer la Préface sur *le Cid* et les Notes sur *Horace*, avec un petit mot au bas qui marque le sentiment de l'académie. Dès que vous aurez eu la bonté, monsieur, de me renvoyer ces cahiers, je vous dépêcherai *le Cid*.

A l'égard des souscriptions, elles iront comme elles pourront. Je travaillerai à bon compte, et, s'il le faut, je ferai imprimer à mes dépens. Je crois travailler pour l'honneur de la littérature française; j'attends de l'académie des lumières et de la protection.

Adieu, monsieur; je compte sur votre zèle et sur votre bonté plus que sur tout le reste. VOLTAIRE.

3390. A M. DAMILAVILLE.

Le 15 août.

Que les frères m'accusent de paresse, s'ils l'osent. J'ai tout *Corneille* sur les bras, l'*Histoire générale des Mœurs*, le *Czar*, *Jeanne*, etc., etc., et vingt lettres par jour à répondre. Il faut écrire à M. de La

Fargue¹, et je ne sais où le prendre. Il me semble que frère Thieriot sait sa demeure; il s'agit de ses vers, cela est important. Comment va l'*Encyclopédie*? cela est un peu plus important.

Oui, volontiers, que les sadducéens périssent, mais que les pharisiens ne soient pas épargnés. On nous défait des chats, mais on nous laisse dévorer par des chiens.

On a eu grand'peine à trouver le *Grizel*² que demandent les frères. C'est grand dommage que, pour notre édification, nous ne puissions pas recouvrer cet ouvrage rare, d'autant plus utile à la bonne cause, qu'il rend la mauvaise extrêmement ridicule.

Frère Thieriot est devenu bien paresseux. Un véritable frère ne devrait-il pas avoir déjà envoyé les *Recherches sur le Théâtre*³? Il faut le mettre en pénitence. On ne doit pas être tiède sur les ouvrages et sur le sang du grand Corneille. Frère Thieriot, je vous l'ai toujours dit, vous êtes un indolent; vous n'écrivez que par boutade. Point de nouvelles depuis un mois. Vous retardez l'édition de *Corneille*: vous êtes coupable. Je ne sais pas trop comment ira cette entreprise. Pour moi, je ne réponds que de mon travail et de mon zèle tant que je respirerai. J'ai déjà commenté six⁴ tragédies. Je m'instruis par ce travail; j'espère que j'en instruirai d'autres, et que le théâtre y gagnera. Si, comme auteur, je n'ai pu

¹ Voyez lettre 3394. B.

² La *Conversation de l'intendant des Menus*; voyez t. XL, p. 317. B.

³ Par Beauchamps, 1735, un vol. in-4° ou trois vol. petit in-8°. B.

⁴ Il parle de huit dans la lettre à madame d'Épinai, du 5 auguste. B.

servir ma nation, je la servirai du moins comme commentateur.

J'embrasse les frères, et j'abhorre plus que jamais les ennemis de la raison et des lettres.

3391. A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 août.

Je reçois une lettre de mes anges, du 5 août, en revenant d'une représentation de *Tancrède*, que des comédiens de province nous ont donnée avec assez d'appareil. Je ne dis pas qu'ils aient tous joué comme mademoiselle Clairon; mais nous avions un père qui faisait pleurer, et c'est ce que votre Brizard ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bon dans cette pièce; car les hommes, les femmes, et les petits garçons, fondaient en larmes. On l'a jouée, Dieu merci, comme je l'ai faite, et elle n'en a pas été plus mauvaise. Les Anglais mêmes pleuraient: nous ne devons plus songer qu'à les attendre; mais le petit Bussy n'est point du tout attendrissant¹.

O mes anges! je vous prédis que *Zulime* fera pleurer aussi, malgré ce grand heuêt de Ramire à qui je voudrais donner des nazardes.

Il faut que ce soit Fréron qui ait conservé ce vers,
J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

Madame Denis a toujours récité:

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

Acte V, scène 3.

¹ Voyez ma note, page 478. R.

Pierre, que vous autres Français nommez *le Cruel*¹, d'après les Italiens, n'était pas plus cruel qu'un autre. Ou lui donna ce sobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien; on l'accusa ensuite d'avoir empoisonné sa femme, qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier, courageux, violent, passionné, actif, laborieux, un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez-vous du temps, mes anges, pour cette pièce; faites-moi vivre encore deux ans, et vous l'aurez.

Je vous remercie de tout mon cœur du *Cid*. Les comédiens sont des balourds de commencer la pièce par la querelle du comte et de don Diègue; ils méritent le soufflet qu'on donne au vieux bon homme, et il faut que ce soit à tour de bras. Comment ont-ils pu retrancher la première scène de Chinnène et d'Elvire², sans laquelle il est impossible qu'on s'intéresse à un amour dont on n'aura point entendu parler?

Vous parlez quelquefois de fondements, mes anges, et même, permettez-moi de vous le dire, de fondements dont on peut très bien se passer, et qui servent plus à refroidir qu'à préparer: mais qu'y a-t-il de plus nécessaire que de préparer les regrets et les larmes par l'exposition du plus tendre amour et des plus douces espérances, qui sont détruites tout d'un coup par cette querelle des deux pères?

Je viens aux souscriptions. Je reçois, dans ce mo-

¹ Voyez tome XVI, page 378; et IX, 380 et 381. B.

² Voyez tome XXXV, pages 56 et 60. B.

ment, un billet d'un conseiller du roi, contrôleur des rentes, ainsi couché par écrit :

« Je retiens deux exemplaires, et paierai le prix « qui sera fixé. Signé Bazard, 8 d'auguste 1761. »

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire. Tout le monde doit en agir comme le sieur Bazard. Les Cramer verront comment ils arrangeront l'édition : ce qui est très sûr, c'est qu'ils en useront avec noblesse. Ce n'est point ici une souscription, c'est un avis que chaque particulier donne aux Cramer qu'il retient un exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi c'est de bien travailler pour la gloire de Corneille et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire, soit in-4°, soit in-8°, pour la moitié moins qu'ils le paieraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiselle Corneille ne viendra que de la générosité du roi, des princes, et des premières personnes de l'état, qui voudront favoriser une si noble entreprise. Mademoiselle Corneille a l'obligation à madame de Pompadour et à M. le duc de Choiseul des quatre cents louis que le roi veut bien donner ; mais elle doit être fort mécontente de monsieur le contrôleur général, à qui j'ai donné de fort bons dîners aux Délices, et qui ne m'a point fait de réponse sur les quatre cents louis d'or. Je ne demande pas qu'on les paie d'avance ; mais j'écris à M. de Montmartel¹ pour lui demander quatre billets de cent louis chacun, payables à la réception du pre-

¹ Cette lettre manque. B.

mier volume : je ne m'embarquerai pas sans cette assurance. Je donne mon temps, mon travail, et mon argent ; il est juste qu'on me seconde, sans quoi il n'y a rien de fait. Je veux accoutumer ma nation à être du moins aussi noble que la nation anglaise, si elle n'est pas aussi brillante dans les quatre parties du monde. Surtout, avant de rien entreprendre, il me faut la sanction de l'académie. Je vous envoie donc *Cinna*, mes chers anges, et je vous prie de le recommander à M. Duclos. Quand on m'aura renvoyé l'épître dédicatoire et les observations sur *Cinna* et les *Horaces*, j'enverrai le reste. Je souhaite qu'on aille aussi vite que moi ; mais les Français parlent vite, et agissent lentement : leur vivacité est dans les propositions, et non dans l'action. Témoin cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur, et abandonnés avec dégoût.

O mes anges ! vous ne me parlez point de l'arrêt contre les jésuites ¹ ; je l'ai eu sur-le-champ cet arrêt, et sans vous. Vous me dites un mot du petit Hurlaud, et rien de Pondichéri. J'avoue que le *tripot* est la plus belle chose du monde ; mais Pondichéri et les jésuites sont quelque chose. Vous me parlez de *l'Enfant prodigue*, que les comédiens ont gâté absolument, et de *Nanine*, qu'ils n'ont pu gâter parceque j'y étais. Donnons vite bien des comédies nouvelles ; car lorsque les jansénistes seront les maîtres, ils feront fermer les théâtres. Nous allons tomber de Charibde en Scylla. O le pauvre royaume ! ô la pauvre

¹ L'arrêt du 6 auguste 1761. B.

nation ! J'écris trop, et je n'ai pas le temps d'écrire.
Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

3392. A M. DE MAIRAN.

A Ferney, 16 août.

Votre lettre du 2 août, monsieur, me flatte autant qu'elle m'instruit. Vous m'avez donné un peu de vanité toute ma vie; car il me semble que j'ai été de votre avis sur tout. J'ai pensé invariablement comme vous sur *l'estimation des forces*, malgré la mauvaise foi de Maupertuis, et même de Bernouilli, et de Musschenbroeck : et comme les vieillards aiment à conter, je vous dirai qu'en passant à Leyde, le frère Musschenbroeck, qui était un bon machiniste et un bon homme, me dit : « Monsieur, les partisans des « carrés de la vitesse sont des fripons; mais je n'ose « pas le dire. »

J'ai été entièrement de votre opinion sur l'aurore boréale, et je souscris à tout ce que vous dites sur le mont Olympe, d'autant plus que vous citez Homère. J'ai toujours été persuadé que les phénomènes célestes ont été en grande partie la source des fables. Il a tonné sur une montagne dont le sommet est inaccessible; donc il y a des dieux qui habitent sur cette montagne, et qui lancent le tonnerre : le soleil paraît courir d'orient en occident; donc il a de bons chevaux : la lune parcourt un moins grand espace; donc, si le soleil a quatre chevaux, la lune doit n'en avoir que deux : il ne pleut point sur la tête de celui qui voit un arc-en-ciel; donc l'arc-en-ciel est un signe qu'il n'y aura jamais de déluge, etc., etc.

Je n'ai jamais osé vous braver, monsieur, que sur les Égyptiens; et je croirai que ce peuple est très nouveau, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'un pays inondé tous les ans, et par conséquent inhabitable sans le secours des plus grands travaux, a été pourtant habité avant les belles plaines de l'Asie.

Tous vos doutes et toutes vos sages réflexions envoyées au jésuite Parennin ¹ sont d'un philosophe; mais Parennin était sur les lieux, et vous savez que ni lui ni personne n'ont pensé que les adorateurs d'un chien et d'un bœuf aient instruit le gouvernement chinois, adorateur d'un seul Dieu depuis environ cinq mille ans. Pour nous autres barbares qui existons d'hier, et qui devons notre religion à un petit peuple abominable ², rogneur d'espèces, et marchand de vieilles culottes, je ne vous en parle pas; car nous n'avons été que des polissons en tout genre jusqu'à l'établissement de l'académie, et au phénomène du *Cid*.

Je suis persuadé, monsieur, que vous vous intéressez à la gloire du grand Corneille. Pressez l'académie, je vous en supplie, de vouloir bien me renvoyer incessamment l'épître dédicatoire que je lui adresse, la préface du *Cid*, les notes sur *le Cid*, les *Horaces*, et *Cinna*, afin que je commence à élever le monument que je destine à la gloire de la nation. Il me faut la sanction de l'académie. Je corrigerai sur-le-champ tout ce que vous aurez trouvé défec-

¹ Lettres de M. de Mairan au P. Parennin, contenant diverses questions sur la Chine, 1759, in-12, réimprimées en 1770, in-8°. B.

² Le peuple juif. B.

tuieux ; car je corrige encore plus vite et plus volontiers que je ne compose.

Je crois, monsieur, que vous voyez quelquefois madame Geoffrin ; je vous supplie de lui dire combien mademoiselle Corneille et moi nous sommes touchés de son procédé généreux. Elle a souscrit pour la valeur de six exemplaires : elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un factum ridicule¹, dont assurément mademoiselle Corneille n'est point complice. Cette jeune personne a autant de naïveté que Pierre Corneille avait de grandeur. On lui lisait *Cinna* ces jours passés ; quand elle entendit ce vers :

Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie, etc. ;

Acte III, scène 4.

Fi donc, dit-elle, ne prononcez pas ces vilains mots-là. C'est de votre oncle, lui répondit-on. Tant pis, dit-elle ; est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse ?

Adieu, monsieur ; je recommande l'oncle et la nièce à votre zèle, à votre diligence, à votre bon goût, à vos bontés. Je vous félicite d'une vieillesse plus saine que la mienne ; vivez aussi long-temps que le secrétaire votre prédécesseur², dont vous avez le mérite, l'érudition, et les graces. Le Suisse V.

3393. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Ferney, 16 août.

Nous sommes vieux l'un et l'autre, mon cher Cicé-

¹ Voyez tome XLVIII, page 365. B.

² Fontenelle, mort à cent ans moins un mois et deux jours, dit Voltaire, tome XIX, page 113. B.

ron ; par conséquent il faut se presser. J'ai envoyé à monsieur le secrétaire perpétuel de l'académie l'épître dédicatoire adressée à la compagnie, le commentaire sur *les Horaces* et sur *Cinna*, et la préface du *Cid*. Je vous envoie les remarques sur *le Cid* ; et je vous supplie, vous qui êtes si au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là, de m'aider de vos lumières. J'attends de votre ancienne amitié que vous voudrez bien presser un peu l'ouvrage. Nous n'attendons, pour commencer l'impression, que l'approbation du corps auquel je dédie ce monument, qui me paraît assez honorable pour notre nation.

Presque tous les amateurs s'accordent à desirer un commentaire perpétuel sur toutes les tragédies de Pierre Corneille. Cet ouvrage n'est ni aussi long ni aussi difficile qu'on le pense pour un homme qui depuis long-temps a fait une lecture assidue et réfléchie de toutes ces pièces : il n'en est point qui n'ait de beaux endroits. Les remarques sur les fautes pourront être utiles, et les remarques historiques pourront être intéressantes.

Je ne m'embarrasse point de la manière dont les Cramer imprimeront l'ouvrage : c'est leur affaire. Il y aura probablement six ou sept volumes in-4° ; et à deux louis d'or l'exemplaire il y aurait beaucoup de perte, sans la protection que le roi et les premiers du royaume accordent à cette entreprise. J'aurai peut-être l'honneur d'y contribuer autant que le roi même ; car il faudra que je fasse toutes les avances, et que je supplée toutes les non-valeurs ; mais il n'y a rien

* Duclos. B.

qu'on ne fasse pour satisfaire ses passions; et la mienne est d'élever avant ma mort un monument dont la nation me sache quelque gré. Vous voyez que j'ai puisé un peu de vanité dans la lecture de votre Cicéron; mais je vous avertis qu'il n'y a rien de fait, si l'académie ne me seconde pas.

Je supplie monsieur le secrétaire de marquer en marge tout ce qu'il faudra que je corrige, et je le corrigerai sur-le-champ; je ne fatiguerai pas l'académie de mes observations sur *Pertharite*, *Agésilas*, *Suréna*, *Attila*, *Andromède*, *la Toison d'Or*, *Pulchérie*, en un mot sur les pièces qu'on ne joue jamais, et dont le commentaire sera très court; mais je prendrai la liberté de la consulter sur tous mes doutes. Vous sentez qu'il est important qu'un tel ouvrage ait la sanction du corps, et qu'on puisse faire un livre classique qui sera l'instruction des étrangers et des Français.

Couronnez votre carrière, mon cher ami, en donnant tous vos soins au succès de notre entreprise.

Je suis obligé de dicter tout ce que j'écris, attendu qu'il ne me reste plus guère que la parole, et que je dicte en me levant, en me couchant, en mangeant, et en souffrant. *Vale, care Olivete.*

3394. A M. DE LA FARGUE¹.

Ferney, 16 auguste.

Moins je mérite vos beaux vers, monsieur, et plus

¹ Étienne de La Fargue, avocat au parlement de Pau, né Dax en 1728, mort en 1795, est auteur de quelques ouvrages, presque tous réunis sous le titre de *Oeuvres mêlées*, seconde édition, 1786, deux vol. in-8°. B.

j'en suis touché. Les belles reçoivent froidement les cajoleries ; mais les laides y sont fort sensibles. Je vous répondrais en vers, si je n'étais pas entièrement occupé de ceux de Corneille. Chaque moment que je dérobe au Commentaire que j'ai promis sur les ouvrages de ce grand homme est un larcin que je lui fais ; mais je ne puis me refuser au plaisir de vous remercier, et de vous dire avec combien d'estime j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

3395. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Ferney, 18 août.

J'ai connu des gens, madame, qui se plaignaient de vivre avec des sots, et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'esprit. Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politesse et les agréments des La Fare et des Saint-Aulaire, l'imagination des Chaulieu, le brillant d'un duc de La Feuillade, et tout le mérite du président Hénault, dans nos littérateurs d'aujourd'hui, je vous conseille de décompter.

Vous ne sauriez, dites-vous, vous intéresser à la chose publique. C'est assurément le meilleur parti qu'on puisse prendre : mais si vous étiez comme moi exposée à donner à dîner tous les jours à des Russes, à des Anglais, à des Allemands, vous seriez un peu embarrassée d'être Française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter Corneille que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes

les nouvelles affligent, et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon Commentaire impatientera aussi; car il sera fort long. C'est une entreprise terrible que de discuter *Cinna* et *Agésilas*, *Rodogune* et *Attila*, *le Cid* et *Pertharite*. Je ne crois pas que, depuis Scaliger, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes; cela fait trembler.

Vous devez, madame, avoir actuellement M. le président Hénault : il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'académie l'épître dédicatoire, que je crois curieuse; la préface sur *le Cid*, dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser; les notes sur *le Cid*, sur *les Horaces*, sur *Cinna*, *Pompée*, *Héraclius*, *Rodogune*, qui ne vous amuseront point, parcequ'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M. le président Hénault prît tout cela chez monsieur le secrétaire, et qu'il en dît son avis avec M. de Nivernais. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allassent tous deux à l'académie, et qu'ils me jugeassent; car il me faut la sanction de la compagnie, et que l'ouvrage, qui lui est dédié, ne se fasse que de concert avec elle. Je ne suis point du tout jaloux de mes opinions; mais je le suis de pouvoir être utile, et je ne peux l'être qu'avec l'approbation de l'académie. C'est une négociation que je mets entre vos mains, madame; celle de M. de Bussi¹ sera plus difficile.

¹ Voyez page 478. B.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe : occupez-vous de Pierre Corneille, il en vaut la peine par son sublime et par l'excès de ses misères.

Je vous sais bon gré, madame, de lire l'*Histoire d'Angleterre* par Toyras ; vous la trouverez plus exacte, plus profonde, et plus intéressante que celle de notre insipide Daniel. Je ne pardonnerai jamais à ce jésuite d'avoir plus parlé de frère Cotton que de Henri IV, et de laisser à peine entrevoir que ce Henri IV soit un grand homme.

Si vous aimez l'histoire, je vous en enverrai une dans quelques mois ¹, qui est fort insolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre ; mais actuellement laissez-moi avec le grand Corneille.

Je vous réitère, madame, les remerciements de ma petite élève, qui porte un si beau nom, et qui ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds de madame la duchesse de Luxembourg.

Adieu, madame ; vivez aussi heureuse qu'il est possible ; tolérez la vie : vous savez que peu de personnes en jouissent. Vous vous êtes accoutumée à vos privations ; vous avez des amis, vous êtes sûre que quand on vient vous voir, c'est pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous serai attaché bien véritablement jusqu'au dernier moment de ma vie.

¹ La nouvelle édition de l'*Essai sur l'Histoire générale* ; voyez ma Préface du tome XV, page vi. B.

3396. A M. DUCLOS.

18 août.

J'ai toujours oublié, monsieur, de vous parler de la personne qui prétendait vous apporter des papiers de ma part. Je n'ai eu l'honneur de vous en adresser que par M. d'Argental. Vous avez dû recevoir l'épître dédicatoire à la compagnie, la préface sur *le Cid*, les notes sur *le Cid*, les *Horaces* et *Cinna*. Je vous prie de communiquer le tout à M. le duc de Nivernais et à M. le président Hénault; mais il serait plus convenable encore que le tout fût examiné à l'académie; vos observations feraient ma loi. Les autres pièces suivront immédiatement, et les Cramer commenceront à imprimer sans aucun délai.

Les souscriptions que nous avons suffiront pour entamer l'entreprise, en cas que nous puissions compter sur le paiement des quatre cents louis que le roi daigne accorder. Nous comptons même être en état de prier les gens de lettres qui ne sont pas riches de vouloir bien accepter un exemplaire comme un hommage que nous devons à leurs lumières, sans recevoir d'eux un paiement qui ne doit être fait que par ceux que la fortune met en état de favoriser les arts. Il me paraît qu'une condition essentielle pour cet ouvrage, assez important et dédié à l'académie, est que les noms des académiciens se trouvent dans la liste des souscripteurs.

M. le duc de Nivernais a commencé par souscrire

pour. 12 exemplaires.

M. le cardinal de Bernis..... 12

M. le duc de Richelieu..... 12

M. le duc de Villars..... 6

M. le comte de Clermont..... 6

M. le président Hénault..... 2

Je prends la liberté, en qualité d'entrepreneur de cette affaire, et de père de mademoiselle Corneille, de souscrire pour cent. Ce n'est point par vanité, c'est par nécessité, parceque, si l'on se sert de grand papier, et s'il y a huit volumes, comme le prétendent MM. Cramer, les frais iront à cinquante mille livres.

J'avais écrit à monsieur le coadjuteur ¹, en le remerciant de la bonté qu'il a eue de m'envoyer son discours, et à M. Watelet ², connu par son goût pour les arts, et par ses talents: je n'en ai point eu de réponse. Je vous avouerai qu'il serait honteux pour l'académie, dont tant de grands seigneurs sont membres, que des fermiers généraux fissent plus qu'elle en cette occasion: cela jetterait même sur notre compagnie un ridicule dont les Frérons n'abuseraient que trop. M. l'archevêque de Lyon ³ souscrira comme le cardinal de Bernis; mais pour imprimer son nom dans la liste, il convient qu'il soit appuyé de celui du coadjuteur de Strasbourg, et du précepteur de M. le duc de Bourgogne ⁴. C'est ce que vous pouvez pro-

¹ Louis-René-Édouard de Rohan, coadjuteur de Strasbourg, reçu le 11 juin 1761; né en 1734, mort en 1803. La lettre est perdue. B.

² Voyez tome IX, page 370. Cette lettre manque aussi. B.

³ Montazel; voyez tome IX, page 6. B.

⁴ Coëtlosquel; voyez ma note, tome LVIII, page 358. B.

poser, monsieur, avec plus de bienséance que personne, dans la place où vous êtes.

Sera-t-il dit que nos grands seigneurs ne viendront à l'académie que le jour de leur réception, qu'ils se contenteront de faire un discours, et qu'ils dédaigneront d'entrer dans un dessein honorable pour l'académie et pour la France? Je compte sur vous, monsieur, comme sur le protecteur le plus vif de cette entreprise digne de vous. Je vous prie de m'éclairer et de me soutenir dans toutes les difficultés attachées à tout ce qui est nouveau et estimable.

Je prévois que MM. Cramer persisteront dans la résolution de donner l'édition in-4^o tome à tome, de trois en trois mois, sans aucunes estampes, et que l'ouvrage, qui coûterait au moins trois louis d'or chez les libraires, n'en coûtera que deux. Il y aurait une très grande perte sans les bontés du roi et de plusieurs princes de l'Europe, sans la générosité de M. le duc de Choiseul et de madame de Pompadour.

Ce ne sont point proprement des souscriptions qu'on demande; il n'y a point de conditions à faire avec ceux qui donnent leur temps, leur argent, et leur travail, pour l'honneur de la nation. Nous ne demandons que le nom de quiconque voudra avoir un livre utile à bon marché, afin que les libraires proportionnent le nombre des exemplaires au nombre des demandeurs, et que ceux qui auront eu la bassesse de craindre de donner deux louis pour s'instruire ne puissent jamais avoir un livre qu'ils seraient indignes de posséder. Pardon de ma noble colère.

Je compte absolument sur vous, au nom de Pierre et de Marie Corneille.

3397. A M. DE VOSGE.

Aux Délices, 18 août.

J'ai toujours, monsieur, de nouveaux remerciements à vous faire des trois dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre dernier paquet. Deux sont entre les mains de MM. Cramer, qui les enverront à leurs graveurs.

Le troisième est la ceinture de chasteté que vous mettez à cette Pulchérie : je trouve cette idée allégorique très pittoresque. D'ailleurs c'est tout ce que fournit le sujet de cette pièce. Pulchérie déclare à son vieux Martian qu'il ne couchera point avec elle, et qu'il ne sera que son maître d'hôtel : c'est là tout le nœud et tout le dénouement.

Plus les dernières pièces de Corneille sont indignes de lui, plus on doit vous savoir gré de les embellir par vos dessins.

Vous trouverez ci-joint le dessin de l'estampe de Pulchérie, que vous comptez mettre dans la forme ordinaire. Je ne sais pas trop ce que signifie la personne enchaînée, mais je m'en rapporte à vous sur les attitudes que vous donnerez aux figures, comme sur tout le reste.

J'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc.

VOLTAIRE.

3398. A M. L'ABBÉ D'OLIVET¹.Au château de Fernéy, 20 août².

Vous m'aviez donné, mon cher chancelier³, le conseil de ne commenter que les pièces de Corneille qui sont restées au théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau, et j'y avais consenti, moins par paresse, que par le desir de satisfaire plus tôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de temps qu'on ne pense, et ayant déjà commenté toutes les pièces de Corneille qu'on représente, je me vois en état de faire quelques notes utiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots

¹ Cette lettre, imprimée dans le *Journal encyclopédique* du 1^{er} octobre 1761, pages 116-126, fut réimprimée séparément en un cahier de quinze pages in-12. C'est ce dernier texte que j'ai suivi; mais j'y ajoute les variantes du *Journal encyclopédique*; cela donnera la clef d'une phrase de la lettre de Dalemberl, du 31 octobre. Et me conformant aux éditions dont j'ai parlé, la lettre à d'Olivet se trouve plus ample d'un tiers environ que dans les éditions de Kehl, où elle était placée dans les *Mélanges littéraires*. La suppression date de 1765, année où parut le troisième volume des *Nouveaux Mélanges* qui contient cette lettre à d'Olivet.

Ce n'est pas tout, j'ai ajouté en outre un long fragment d'une lettre à l'abbé d'Olivet, relatif à Corneille, et qui pourrait bien avoir fait partie de la lettre du 20 août, ou d'un de ses projets; voyez n° 3423. B.

² Les éditions portent *août*; car c'est ainsi que Voltaire écrivait; mais depuis la lettre 3079 j'ai mis *août*. Je ne suis pas plus téméraire que mes prédécesseurs, qui, en imprimant la *Correspondance*, ont substitué les *a* aux *o* que portent les autographes. L'habitude ou, si l'on veut, la routine l'emportait sur les raisonnements allégués par Voltaire. B.

³ Au lieu de « Mon cher chancelier », le *Journal encyclopédique* dit « Mon cher maître. » B.

qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entièrement oubliés, et dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaiété, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; et ils rendent cette idée par le mot *humeur*, *humour*, qu'ils prononcent *yumor*; et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur; que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille. Au reste, quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme instruit, qui sait que nous avons appliqué mal à propos le mot d'urbanité à la politesse, et qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'Horace dit ¹ : *Frontis ad urbanæ descendi præmia*, et jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satire que nous avons sous le nom de Pétrone, et que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul Pétronus ².

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de Corneille pour esprit. Cet homme a *dés parties*. C'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties; on a une sorte d'esprit, une sorte de talent; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague; et quand on vous dit, Cet

¹ Livre I, épître ix, vers 11. B.

² Voyez tome XLIV, page 423. B.

homme a *de l'esprit*, vous avez raison de demander du quel.

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du temps de Corneille! et que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse! On assignait, on *ap-pointait* un temps, un rendez-vous; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, et qui n'y trouvait pas son *prometteur*, était *désappointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole, et à qui on en manque.

¹ Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on est, quoi? Nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation: nous disions autrefois *forclos*; ce mot très expressif n'est demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la mort, les *angoisses* d'un cœur *navré*, n'ont point été remplacées.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires, dont les Anglais se sont heureusement enrichis. Une rue, un chemin sans issue, s'exprimait si bien par *non-passe*, *impasse*, que les Anglais ont imité! et nous sommes réduits au mot bas et impertinent de *cul-de-sac*, qui revient si souvent, et qui déshonore la langue française.

Je ne finirais point sur cet article, si je voulais surtout entrer ici dans le détail des phrases heureuses que nous avons prises des Italiens, et que nous avons

¹ Cet alinéa n'était pas dans les deux impressions de 1761, dont j'ai parlé dans la première de mes notes sur cette lettre; mais il est dans l'impression de 1765. B.

abandonnées. Ce n'est pas d'ailleurs que notre langue ne soit abondante et énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses, c'est cette multitude de livres frivoles, dans lesquels on ne trouve que le style de la conversation, et un vain ramas de phrases usées et d'expressions impropres. C'est cette malheureuse abondance qui nous appauvrit.

Je passe à un article plus important, qui me détermine à commenter jusqu'à *Pertharite*. C'est que dans ces ruines on trouve des trésors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de *Pyrrhus* et d'*Andromaque* est dans *Pertharite*? qui croirait que *Racine* en ait pris les sentiments, les vers même? Rien n'est pourtant plus vrai, rien n'est plus palpable. Un *Grimoald*, dans *Corneille*, menace une *Rodelinde* de faire périr son fils au berceau, si elle ne l'épouse.

Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner¹.

Pyrrhus dit précisément, dans la même situation,
Je vous le dis, il faut ou périr ou régner².

Grimoald, dans *Corneille*, veut punir
..... sur ce fils innocent
La dureté d'un cœur si peu reconnaissant³.

¹ Ces vers sont prononcés par *Garibalde* dans *Pertharite*, acte III, scène 1. B.

² *Andromaque*, acte III, scène 7. B.

³ C'est encore *Garibalde* qui prononce ces vers dans *Pertharite*, acte III, scène 1. B.

Pyrrhus dit, dans Racine :

Le fils me répondra des mépris de la mère¹.

Rodelinde dit à Grimoald :

Comte, pense-s-y bien , et, pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton âme;
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé².

Andromaque dit à Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?

.....
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur
Sans lui faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle;
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille³.

L'imitation est visible; la ressemblance est entière. Il y a bien plus, et je vais vous étonner : tout le fond des scènes d'Oreste et d'Hermione est pris d'un Garibalde et d'un Édurige, personnages inconnus de cette malheureuse pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils eussent suffi pour

¹ *Andromaque*, acte I, scène 4. R.

² *Pertharite*, acte II, scène 5. B.

³ *Andromaque*, acte I, scène 4. R.

faire tomber *Pertharite* ; et c'est à quoi Boileau fait allusion quand il dit,

Qui de tant de héros va choisir Childebrand¹.

Mais Garibalde, tout Garibalde qu'il est, ne laisse pas de jouer avec son Éduige absolument le même rôle qu'Oreste avec Hermione. Éduige aime encore Grimoald, comme Herminione aime Pyrrhus : elle veut que Garibalde la venge d'un traître qui la quitte pour Rodelinde. Herminione veut qu'Oreste la venge de Pyrrhus, qui la quitte pour Andromaque.

ÉDUIGE.

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine².

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout³.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame ? et savez-vous vos forces ?
 Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces ?
 Savez-vous ce qu'il peut ? et qu'un visage aimé
 Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
 Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse⁴, etc.

ORESTE.

Et vous le haïssez ! Avouez-le, madame,
 L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame ;
 Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux ;
 Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux⁵.

Ces idées que le génie de Corneille avait jetées au hasard, sans en profiter, le goût de Racine les a

¹ *Art poétique*, III, 242. B.

² *Pertharite*, acte II, scène 1. B.

³ *Andromaque*, acte IV, scène 3. B.

⁴ *Pertharite*, acte II, scène 1. B.

⁵ *Andromaque*, acte II, scène 2. B.

recueillies et les a unies en œuvre; il a tiré de l'or, en cette occasion, *de stercore Ennii*¹.

Corneille ne consultait personne, et Racine con-

¹ Parmi les divers morceaux qui sont à la suite des *Lettres chinoises*, etc. (premières éditions; voyez tome XLVIII, page 186), est un *Fragment d'une lettre à M. l'abbé d'Olivet*: ce très long *Fragment* est sans date. Je ne l'ai, sauf erreur, vu dans aucune édition des *Œuvres de Voltaire*. J'ai pensé que je pouvais le placer ici.

« Les raisonneurs sans génie, et qui dissertent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de La Bruyère, que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, et Corneille tels qu'ils devraient être. Ils répètent une insigne fausseté: car jamais ni Bajazet, ni Xipharès, ni Britannicus, ni Hippolyte, ne firent l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de Racine; et jamais César n'a dû dire dans le *Pompée* de Corneille, à Cléopâtre, qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant de l'avoir vue. Il n'a jamais dû lui dire que son *glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est anobli par celui de captif* de la petite Cléopâtre, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge long-temps après Pharsale.

« Ni Cinna ni Maxime n'ont dû être tels que Corneille les a peints. Le devoir de Cinna ne pouvait être d'assassiner Auguste pour plaire à une fille qui n'existait point. Le devoir de Maxime n'était pas d'être sottement amoureux de cette même fille, et de trahir à-la-fois Auguste, Cinna, et sa maîtresse. Ce n'était pas là ce Maxime à qui Ovide écrivait qu'il était digne de son nom:

Maxime, qui tanti mensuram nominis implet

« Le devoir de Félix dans *Polyeucte* n'était pas d'être un lâche barbare qui faisait couper le cou à son gendre.

Pour acquiescer par là de plus puissants appuis,

Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

« On a beaucoup et trop écrit depuis Aristote sur la tragédie. Les deux grandes règles sont que les personnages intéressent et que les vers soient bons; j'entends d'une beauté propre au sujet. Écrire en vers pour les faire mauvais est la plus haute de toutes les sottises.

« On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu discours de Pierre Corneille: *Ma pièce est finie, je n'ai plus que les vers à faire*. Ce propos fut tenu par Ménandre plus de deux mille ans avant Corneille, si nous en croyons Plutarque dans sa question: *Si les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres*. Ménandre pouvait à toute force s'exprimer ainsi,

sultait Boileau; ainsi l'un tomba toujours depuis *Héraclius*, et l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que Racine amollit

parceque des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

« Dans le siècle passé, il n'y eut que le seul Racine qui écrivit des tragédies avec une pureté et une élégance presque continue; le charme de cette élégance a été si puissant, que les gens de lettres et de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, et la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteresse.

« Je vois dans l'homme illustre qui le précéda des scènes sublimes, dont ni Lope de Véga, ni Calderon, ni Shakespeare, n'avaient pas même pu concevoir la moindre idée, et qui sont très supérieures à ce qu'on admira dans Sophocle et dans Euripide. Mais aussi j'y vois des tas de barbarismes et de solécismes qui révoltent, et de froids raisonnements alambiqués qui glacent. J'y vois enfin vingt pièces entières, dans lesquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grace pour le reste.

« La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple, dans les deux *Bérénice* de Racine et de Corneille. Le plan de ces deux pièces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la *Bérénice* de Corneille? Par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de Pradon, de Riupéron, de Danehet, de Péchantré, de Pellegrin? Et d'où vient que la *Bérénice* de Racine se fait lire avec tant de plaisir, à quelques fadens près? d'où vient qu'elle arrache des larmes? C'est que les vers sont bons. Ce mot comprend tout, sentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, noblesse, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, surtout idées claires, images touchantes, images terribles. Otez ce mérite à la divine tragédie d'*Athalie*, il ne lui restera rien; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'*Énéide* et au discours de Priam à Achille dans Homère, ils seront insipides. L'abbé Dubos a très grande raison; la poésie ne charme que par les beaux détails.

« Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, de *Polyeucte*, de *Rodogune*, c'est que ces vers sont très bien faits. Et si un ne peut lire ni *Théodore*, ni *Pertharite*, ni *Don Sanche d'Arragon*, ni *Attila*, ni *Agésilas*, ni *Pulchérie*, ni la *Toison d'or*, ni *Saréna*, etc., etc., c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer de les excuser contre sa conscience.

« Quelquefois même de misérables écrivains ont osé donner des éloges

et avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que Corneille en usait ainsi avant lui, et que Rotrou n'y manquait pas avant Corneille.

à cette foule de pièces aussi plates que barbares, parcequ'ils sentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût; ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

« Ce qui m'a le plus révolté dans Corneille, c'est cette profusion de maximes atroces qui a fait dire à des sots que Corneille devait être du conseil d'état. On me dit qu'il a pris ces sentences dans Lucain; et moi je dis que ces sentences sont encore plus condamnables dans Lucain que dans lui. L'auteur de la *Pharsale* tombe d'abord dans une contradiction que l'auteur de la tragédie de *Pompée* ne s'est point perçue: c'est de dire que Ptolémée est un enfant plein d'innocence (*puer est, innocua est atias*), et de dire, quelques vers après, que Photiu conseilla l'assassinat de Pompée en homme qui savait flatter les pervers et qui connaissait les tyrans.

At melior suadere malis, et nosse tyrannos,
Ausus Pompeium letbo damnare Potheius.

« Mais j'ai toujours vu avec chagrin, et je l'ai dit hardiment, que le Photiu de Corneille débite plus de maximes fades et horribles de scélératesse que le Photiu de Lucain; maximes d'ailleurs cent fois plus dangereuses quand elles sont récitées devant des princes, avec toute la pompe et l'illusion du théâtre, que lorsqu'une lecture froide laisse à l'esprit la liberté d'en sentir l'atrocité.

« Je ne m'en dédis point: je ne connais rien de si affreux que ces vers:

Le droit des rois consiste à ne rien épargner;
La timide équité détruit l'art de régner;
Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit user tout enfreindre,
Foir comme un deshonneur la vertu qui le perd,
Et valoir sans scrupule au crime qui le sert.

« Vous avez vu très judicieusement, monsieur, que non seulement ces maximes sont exécrables, et ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles sont absurdes dans la circonstance où elles sont placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois*; il est question de savoir si on recevra Pompée, ou si on le livrera à César. Il faut plaire au vainqueur; ce n'est pas là un droit des rois. Ptolémée est un vassal qui craint d'offenser César son maître. J'ai exprimé sans ménagement mon horreur pour tous ces lieux

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne soit fondée en partie sur cette passion; la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée, qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais attendri: l'amour n'a été touchant que dans les scènes du *Cid*, imitées de Guillain de Castro; et Corneille a mis de l'amour jusque dans le sujet terrible d'*OEdipe*.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de M. Dacier, à qui je montrai le troisième acte, imité de Sophocle. Il m'exhorte, dans cette lettre de 1714¹, à introduire

communs de barbarie qui font frémir l'honnêteté et le sens commun. J'ai dit et j'ai dû dire combien sont horribles à-la-fois et ridicules ces autres vers que nous avons entendu réciter au théâtre :

Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux . . .
 Le sceptre about toujours la main la plus coupable . . .
 Le crime n'est forfait que pour les malheureux . . .
 Oui, lorsque de nos soins la justice est l'objet,
 Elle y doit emprunter le secours du forfait, etc. . .

« On ne peut dire plus mal des choses plus infâmes et plus sottes. Cependant il y a des gens d'assez mauvaise foi pour oser excuser ces horreurs ineptes. Point de mauvaise cause qui ne trouve un défenseur, et point de bonne cause qui n'ait un adversaire; mais à la longue le vrai l'emporte, surtout quand il est soutenu par des esprits tels que le vôtre.

« Si rien n'est plus odieux aux honnêtes gens que ces scélérats de comédies qui parlent toujours de crime, qui crient que le crime est héroïque, que la veuve est divine, qu'on s'immortalise par des crimes, rien n'est plus fade aussi que ces héroïnes qui nous rabattent les oreilles de leur vertu. C'est un grand art dans Racine que Néron ne dise jamais qu'il aime le crime, et que Junie ne se vante point d'être vertueuse.

« Je vous demande bien pardon, monsieur, de vous dire des choses que vous savez mieux que moi. »

Tout en croyant que ce morceau a fait partie d'une des rédactions de la lettre à d'Olivet, du 20 août, je suis loin de garantir que c'était précisément ici qu'il était. B.

¹ Dans le *Commentaire historique* (voyez tome XLVIII, page 319), on donne à la lettre de Dacier la date de 1713. B.

les chœurs, et à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil, je lus l'esquisse de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, et à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans Philoctète, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de Jocaste et d'Œdipe en faveur des sentiments de Philoctète.

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce temps-là. On représenta quelque temps après *Athalie*, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle et en églogue. Mais comme *Athalie* était soutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin, *Mérope*, et en dernier lieu *Oreste*, ont ouvert les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'*Électre*¹ pense comme moi, et que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime et le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au sujet : on en sentait le ridicule, et on l'exigeait des autres.

Les étrangers se moquaient de nous; mais nous n'en savions rien. Nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scène sans dire *j'aime* en

¹ Crébillon. B.

cent façons, et en vers chargés d'épithètes et de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, et *mon ame*; *mes feux*, et *mes vœux*; *mon cœur*, et *mon vainqueur*. Je reviens à Corneille, qui s'est élevé au-dessus de ces petites dans ses belles scènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, etc. Je reviens à vous dire que toutes ses pièces pourront fournir quelques anecdotes et quelques réflexions intéressantes.

Ne vous effrayez pas si tous ces commentaires produisent autant de volumes que votre Cicéron. Engagez l'académie à me continuer ses bontés, ses leçons, et surtout donnez-lui l'exemple¹. Les libraires de Genève qui entreprennent cette édition, avec le consentement de la compagnie, disent que jamais livre n'aura été donné à si bas prix. Il faut que cela soit ainsi, afin que ceux dont la fortune n'égale pas le goût et les lumières puissent jouir commodément de ce petit avantage. On compte même le présenter aux gens de lettres qui ne seraient pas en état de l'acquérir. C'est d'ordinaire aux grands seigneurs, aux hommes puissants et riches qu'on donne son ouvrage: on doit faire précisément le contraire; c'est à eux à le payer noblement, et c'est aussi le parti que prennent, dans cette entreprise, les premiers de la nation, et ceux qui ont des places considérables: ils se sont fait un honneur de rendre ce qu'on doit au grand Corneille près de cent ans après sa mort, et dans les temps les plus difficiles.

Je crois même qu'il n'y a point d'exemple, dans

¹ C'était ici que se terminait cette lettre dans les éditions depuis 1765. B.

l'histoire de notre littérature, de ce qui vient d'arriver. Figurez-vous que deux personnes que je n'ai jamais eu l'honneur de voir, à qui je n'avais même jamais écrit, et que je n'avais point fait solliciter, ont seules commencé cette entreprise, avec un zèle sans lequel elle n'aurait jamais réussi.

L'une est madame la duchesse de Grammont, qui l'a protégée, l'a recommandée, a fait souscrire un nombre considérable d'étrangers, et qui enfin, n'écoulant que sa générosité et sa grandeur d'âme, a fait pour mademoiselle Corneille tout ce qu'elle aurait fait, si cette jeune héritière d'un si beau nom avait eu le bonheur d'être connue d'elle.

Je vous avoue, mon cher confrère, que les pièces du grand Corneille ne m'ont pas plus touché que cet événement. Notre autre bienfaiteur (le croiriez-vous?) est le banquier de la cour, M. de La Borde, qui, sans me connaître, sans m'en prévenir, a procuré plus de cent souscriptions; et c'est une chose que nous n'avons apprise ici que quand elle a été faite.

Pendant qu'on favorisait ainsi notre entreprise avec tant de générosité sans que je le susse, je prenais la liberté de faire supplier le roi, notre protecteur, de permettre que son nom fût à la tête de nos souscripteurs. Je proposais qu'il voulût bien nous encourager pour la valeur de cinquante exemplaires, il en prenait deux cents. J'en demandais une douzaine à son altesse royale monseigneur l'infant duc de Parme, il a souscrit pour trente. Nos princes du sang ont presque tous souscrit. M. le duc de Choiseul s'est fait inscrire pour vingt. Madame la marquise de

Pompadour, à qui je n'en avais pas même écrit, en a pris cinquante.

Monsieur son frère, douze.

Parmi nos académiciens¹, M. le comte de Clermont, M. le cardinal de Bernis, M. le maréchal de Richelieu, M. le duc de Nivernais, se sont signalés les premiers.

Non seulement M. Watelet prend cinq exemplaires, mais il a la bonté de dessiner et de graver le frontispice. Il nous aide de ses talents et de son argent.

Enfin, que direz-vous quand je vous apprendrai que M. Bouret, qui me connaît à peine, a souscrit pour vingt-quatre exemplaires?

Tout cela s'est fait avant qu'il y eût la moindre annonce imprimée, avant qu'on sût de quel prix serait le livre.

La compagnie des fermes générales a souscrit pour soixante.

Plusieurs autres compagnies ont suivi cet exemple.

Cette noble émulation devient générale. A peine

¹ Voici ce qu'on lisait dans le *Journal encyclopédique* :

« Parmi nos académiciens, monseigneur le comte de Clermont, M. le cardinal de Bernis, M. le maréchal de Richelieu, M. le duc de Nivernais, M. Ducloux, M. Diderot, M. Watelet, se sont signalés les premiers.

« Plusieurs particuliers ont suivi ce noble exemple. Enfin que direz-vous, etc. »

Ce passage explique les remerciements contenus dans la lettre de Diderot, du 31 octobre. Voltaire, dans sa lettre à d'Olivet de la fin d'octobre, dit d'ajouter aux noms des académiciens souscripteurs ceux de « M. le duc de Villars, M. l'archevêque de Lyon, M. l'ancien évêque de Limoges. » L'addition devait se faire à l'impression, qui devait être dans le *Mercur* ; mais la lettre à d'Olivet n'y fut pas imprimée. R.

le premier bruit de cette édition projetée s'est répandu en Allemagne, que monseigneur l'électeur palatin, madame la duchesse de Saxe-Gotha, se sont empressés de la favoriser.

A Londres, nous avons eu milord Chesterfield, milord Littleton, M. Fox le secrétaire d'état, M. le duc de Gordon, M. Crawford, et plusieurs autres.

Vous voyez, mon cher confrère¹, que tandis que la politique divise les nations, et que le fanatisme divise les citoyens, les belles-lettres les réunissent. Quel plus bel éloge des arts, et quel éloge plus vrai ! Autant on a de mépris pour des misérables qui déshonorent la littérature par leurs infamies périodiques, et pour d'autres misérables qui la persécutent, autant on a de respect pour Corneille dans toute l'Europe.

Les libraires de Genève qui entreprennent cette édition entrent généreusement dans toutes nos vues ; ils sont d'une famille qui depuis long-temps est dans les conseils ; l'un d'eux en est membre. Ils pensent comme on doit penser ; nul intérêt, tout pour l'honneur.

Ils ne recevront d'argent de personne avant d'avoir donné le premier volume. Ils livreront pour deux louis d'or douze ou treize tomes in-8° avec trente-trois belles estampes. Il y a certainement beaucoup de perte. Ce n'est donc point par vanité que j'ai osé souscrire pour cent exemplaires, c'était une nécessité absolue ; et sans les bienfaits du roi, sans les gé-

¹ Dans le *Journal encyclopédique* on lit : « Mon cher commentateur de Cicéron. » B.

nérosités qui viennent à notre secours, l'entreprise était au rang de tant de projets approuvés et évanouis.

Je vous demande pardon d'une si longue lettre : vous savez que les commentateurs ne finissent point, et ¹ souvent ne disent que ce qui est inutile.

Si vous voulez que je dise de bonnes choses, écrivez-moi, etc. VOLTAIRE.

3399. A M. LE BRUN.

20 août.

Je suis affligé, monsieur, pour monseigneur le prince de Conti et pour vous, qu'il soit le seul de tous les princes qui refuse de voir son nom parmi ceux qui favorisent le sang du grand Corneille. Je serais encore plus fâché si ce refus était la suite de la malheureuse querelle avec l'infame Fréron. Vous m'aviez écrit que je pouvais compter sur son altesse sérénissime; il est dur d'être détrompé. L'ouvrage mérite par lui-même la protection de tous ceux qui sont à la tête de la nation; mademoiselle Corneille la mérite encore plus. Je saurai bien venir à bout de cette entreprise honorable sans le secours de personne; mais j'aurais voulu, pour l'honneur de mon pays, être plus encouragé, d'autant plus que c'est presque le seul honneur qui nous reste. L'infamie dont les Fréron et quelques autres couvrent la littérature exige que tout concoure à relever ce qu'ils

¹ Dans le *Journal encyclopédique* il y a : « et qu'ils ne disent que, etc. » R.

déshonorent. Secondez-moi, au nom des *Horaces* et de *Cinna*.

Votre très humble et très obéissant serviteur,
VOLTAIRE.

3400. A M. DAMILAVILLE.

Le 24 août.

M. Le Gouz¹, maître des comptes, à Dijon, jeune homme qui aime les arts et les Cacouacs, veut bien qu'on sache que le *Droit du Seigneur*, alias *l'Écueil du Sage*, est de lui. Il m'envoie cette petite addition et correction, que les frères jugeront absolument nécessaire. Je crois que la pièce de M. Le Gouz restera au théâtre, et qu'ainsi le nom de philosophe y restera en honneur. Je m'imagine que frère Platon ne sera pas fâché.

Il est absolument nécessaire que M. Le Gouz soit reconnu. Il compte enjoliver cette petite drôlerie par une préface en l'honneur des Cacouacs, qui sera un peu ferme, et qui parviendra en cour, comme dit le peuple. Il y aura aussi une épître dédicatoire qui ira en cour. Mais si un gros fin de Préville s'obstine à dire qu'il croit l'ouvrage d'un certain V....., tout est manqué, tout est perdu. Il est absolument nécessaire qu'on ne me soupçonne pas de ce que je n'ai pas fait. On doit faire entendre aux comédiens qu'ils se font grand tort à eux-mêmes s'ils s'opiniâtrent à me

¹ Voyez ma note, tome VII, page 215; Voltaire renonça à prendre ce nom par égard pour le président Fyot de La Marche, dont Le Gouz était le parent. Voyez la lettre à d'Argental, du 7 septembre, n° 3413. B.

charger de cette iniquité. C'est M. Le Gouz, vous dis-je, qui a fait cette coïonnerie.

J'ai reçu de mes frères les *Recherches sur les Théâtres* de ce Beauchamps ¹, et il n'y a pas grand profit à faire. C'est le sort de la plupart des livres. Il faudra tâcher que les *Commentaires de Corneille* ne méritent pas qu'on en dise autant. C'est une terrible entreprise que ce *Commentaire*; j'y perds mon temps et les yeux.

Comment se porte frère Thieriot? il est bien heureux de ne rien commenter; s'il lui fallait faire des notes sur *Agésilas* et *Attila*, il serait aussi embarrassé que moi.

Voici une petite lettre pour frère Dalemberth ²; disons-nous aussi frère du Molard? ce sera comme vous voudrez.

3401. A MADAME D'ÉPINAL.

24 août.

Ma belle philosophe, je ne suis pas comme vous; je suis très aise que frère Saurin soit marié; il fera de bons cacouacs, nous en avons besoin; c'est aux philosophes qu'il appartient de faire des enfants. Il faudrait que tous les petits couteaux qu'on vendait pour châtrer les Montsoreaux servissent aux Omer, aux Joly de Fleury, et empêchassent cette graine de pulluler. Si je me mariaais, je prierais frère Saurin de faire des eufants à ma femme.

¹ Voyez ma note, page 539. B.

² Cette lettre est perdue, à moins que ce ne soit celle qui est ci-après à la date du 31, et qui, en effet, est petite; mais je n'ose sur cela seul faire la transposition. B.

Je voudrais bien, madame, vous voir avec vos sabots, je vous montrerais les miens; vous me diriez s'ils sont du bon feseur. J'en ai réellement à Ferney. J'ai cédé les Délices au duc de Villars, qui a toujours des souliers fort mignons; mais malheureusement il n'a point de jambes, et il est venu prier Trouchin de lui en donner.

Je crois que j'ai porté malheur aux jésuites; vous savez que je les ai chassés d'un petit domaine qu'ils avaient usurpé; le parlement n'a fait que m'imiter. On me mande que le parlement de Nanci a condamné frère Menou aux galères; je crois l'arrêt fort juste, car le moyen qu'un parlement puisse avoir tort! Frère Menou aurait bonne grace à ramer avec l'abbé de La Coste; mais le parlement de Nanci n'est pas français, et il n'y a point de port de mer en Lorraine. Adieu, madame; Corneille m'appelle. Permettez-moi mille compliments à tout ce qui vous environne.

3402. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 août.

Qu'est-ce que c'est donc que cette humeur qui persécute mon ange sur son visage et sur sa main? pourquoi mon ange ne vient-il pas à Genève? Il y a plus de six mois qu'il doit être entre les mains des médecins de Paris; ne doit-il pas savoir à quoi s'en tenir? Tronchin est le premier homme du monde pour ces maux-là. Le duc de Villars est venu porter sa misère aux Délices: on disait qu'il y mourrait; il se porte bien au bout de quinze jours. L'abbé d'Hé-

ricourt, gourmand de la grand'chambre, s'est tué pour s'être baigné les jambes dans le lac, avec une indigestion; mais les gens sages vivent.

Je prévois que vous viendrez aux Délices, et que je serai le plus heureux des hommes; oui, mes anges, vous y viendrez.

Vous devez à présent savoir à quoi vous en tenir sur Pierre et Marie Corneille. Je me donnerai bien de garde de faire imprimer un programme avant d'avoir fait ma recrue de têtes couronnées; et quant aux particuliers, c'est à prendre ou à laisser. Je ne me mêlerai que de bien travailler.

Ceux qui chipotent et qui s'en vont disant: L'aurons-nous in-4°, l'aurons-nous in-8°? aurons-nous pour deux louis huit ou dix volumes (avec trente-trois estampes) qui coûteraient dix louis, et qui ne pourraient paraître que dans trois ans? sont de plaisantes gens; mais c'est l'affaire des Cramer, et non la mienne: je ne me charge que de me tuer de travail, et de souscrire.

J'ai découvert enfin qui est l'auteur du *Droit du Seigneur*, ou *l'Écueil du Sage*; c'est M. Le Gouz¹, jeune maître des comptes de Dijon, et de plus académicien de Dijon. Il est bon de fixer le public par un nom, de peur que le mien ne vienne sur la langue. Vous êtes charmant, continuez la mascarade.

Divins anges, tout ce que vous me dites de la Compagnie indienne est bel et bon; mais il est dur de vendre sept cents francs ce qu'on a acheté qua-

¹ Voyez page 572. B.

torze cents. Voilà le nœud, voilà le mal, et ce mal n'est pas le seul.

Comme j'ai aujourd'hui quinze lettres ¹ à écrire, et *Pertharite* à achever, je m'arrache au doux plaisir d'écrire à mes anges, et je finis en remerciant M. le comte de Choiseul pour la dame Du Fresnoy, qui est grosse comme la tonne d'Heidelberg ².

Est-il vrai que frère Meïou soit condamné aux galères par le parlement de Nanci? cela serait curieux : mais il y a peu de ports de mer en Lorraine.

Voilà donc monsieur l'abbé ³ coadjuteur grand-chambrier. Les jésuites lui doivent un compliment.

Mille tendres respects.

3403. A M. VERNES,

A SÉLIGNY.

A Ferney, 25 août.

Je suis très fâché, monsieur, que vous soyez si éloigné de moi. Vous devriez bien venir coucher à Ferney, quand vous ne prêchez pas; il ne faut pas être toujours avec son troupeau; on peut venir voir quelquefois les bergers du voisinage.

Je n'ai point lu *l'Ame de M. Charles Bonnet* ⁴; il faut qu'il y ait une furieuse tête sous ce bonnet-là, si l'ouvrage est aussi bon que vous le dites. Je serai fort aise qu'il ait trouvé quelques nouveaux mémoires

¹ De ces quinze lettres on n'en a que trois ou quatre, en y comptant celle à Dalemberl, dont j'ai parlé page 573. B.

² Voyez ma note, tome XLV, page 117. R.

³ Chauvelin; voyez tome LV, page 197. R.

⁴ *Essai analytique sur les facultés de l'ame.* K.

sur l'ame : le troisième chant de *Lucrèce* me paraissait avoir tout épuisé. Je n'ai pas trop actuellement le temps de lire des livres nouveaux.

A l'égard de messieurs les traducteurs anglais, ils se pressent trop. Ils voulaient commencer par l'*Essai sur les mœurs*; on leur a mandé de n'en rien faire, attendu que Gabriel Cramer et Philibert Cramer vont en donner une nouvelle édition un peu plus curieuse que la première. On n'avait donné que quelques soufflets au genre humain dans ces archives de nos sottises; nous y ajouterons force coups de pied dans le derrière : il faut finir par dire la vérité dans toute son étendue. Si vous veniez chez moi, je vous ferais voir un petit manuscrit indien de trois mille ans qui vous rendrait très ébahi¹.

Venez voir mon église; elle n'est pas encore bénite, et on ne sait encore si elle est calviniste ou papiste. En attendant, j'ai mis sur le frontispice, *Deo soli*². Voyez si vos damnés de camarades ne devraient pas avoir plus de tendresse pour moi qu'ils n'en ont. Votre plaisant Arabe³ m'a abandonné tout net, depuis qu'il est de la barbare compagnie : il suffit d'entrer là pour avoir l'ame coriace. Ne vous avisez jamais d'endurcir votre joli petit caractère quand vous serez de la vénérable.

Je vous embrasse en *Deo solo*.

¹ C'est celui dont il est question dans la note de M. Reinaud, t. XLIII, p. 348. B.

² Dans sa lettre à d'Argental, du 14 septembre, Voltaire donne autrement cette inscription. B.

³ Probablement Abauzit; voyez tome LVII, page 413. B.

Mes compliments à madame de Wolmar, et à son *faux germe* ¹.

3404. A M. COLINI.

Ferney, 25 août.

Mes yeux me refusent encore le service. Je vous envoie, mon cher Florentin, une lettre pour monseigneur l'électeur, que je n'ai pu écrire moi-même ². Nous n'avons pas encore commencé notre *Corneille*; il n'y a que moi de prêt. S'il restait encore quelque argent aux Français pour faire des souscriptions, ils devraient en faire pour reprendre Pondichéry; mais il est plus aisé d'imprimer *Corneille* que d'avoir des flottes. Nous voilà à peu près comme les Italiens, nous n'avons que la gloire des beaux-arts, et encore ne l'avons-nous guère. Adieu; je voudrais bien vous revoir avant de mourir, et je l'espère encore.

3405. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, 26 août.

Monsieur, ce sera pour moi un honneur infini, un grand encouragement pour les arts, que vous protégiez, et pour la jeune héritière du nom de *Corneille*, qu'on puisse voir à la tête des souscriptions le nom de votre auguste souveraine, et le vôtre. Je crois vous avoir déjà mandé que le roi de France souscrit pour la valeur de deux cents exemplaires, et plusieurs princes à proportion. Je me fais une joie

¹ *Nouvelle Héloïse*, première partie, lettre LXXII. B.

² Cette lettre manque. B.

extrême de voir cette entreprise honorable secondée par le Mécène de la Russie.

Ce travail ne m'empêchera pas d'amasser toujours des matériaux pour votre monument. Je ne rebuterai rien, dans l'espérance de trouver quelque chose d'utile dans le fatras des plus grandes inutilités. Je suis trompé quelquefois dans mon calcul : j'acquiers quelquefois de gros paquets de manuscrits où je ne trouve rien du tout, d'autres qui ne sont remplis que de satires et d'anecdotes scandaleuses que je ne manque pas de jeter au feu, de peur qu'après moi quelque libraire n'en fasse usage. Heureusement toutes ces satires n'étaient que manuscrites; et s'il en est quelques unes qui aient échappé à mes recherches, elles ne feront pas fortune.

Ma santé ne me permet presque plus de sortir de chez moi : la consolation de mes dernières années sera uniquement de travailler pour vous; car je compte que *Corneille* ne me coûtera pas plus de quatre à cinq mois : disposez de tout le reste de mes moments. Nous ne tarissons point sur le compte de votre excellence, M. de Soltikof et moi; nous ne parlons de vous qu'avec enthousiasme. Le cardinal Passionei était le seul homme en Europe qui vous ressemblât : nous venons de le perdre ¹. Il ne reste que vous en Europe qui donniez aux arts une protection distinguée, constante, et éclairée; et je vous regarde, après Pierre-le-Grand, comme l'homme qui fait le plus de bien à votre nation. J'ai l'honneur d'être, etc.

¹ Voyez tome LV, page 97. B.

3406. A MADEMOISELLE CLAIRON.

27 août.

Je me hâte de vous répliquer, mademoiselle. Je m'intéresse autant que vous à l'honneur de votre art, et si quelque chose m'a fait haïr Paris et détester les fanatiques, c'est l'insolence de ceux qui veulent flétrir les talents. Lorsque le curé de Saint-Sulpice, Languet, le plus faux et le plus vain de tous les hommes, refusa la sépulture à mademoiselle Lecouvreux¹, qui avait légué mille francs à son église, je dis à tous vos camarades assemblés qu'ils n'avaient qu'à déclarer qu'ils n'exerceraient plus leur profession, jusqu'à ce qu'on eût traité les pensionnaires du roi comme les autres citoyens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au roi. Ils me le promirent, et n'en firent rien. Ils préférèrent l'opprobre avec un peu d'argent à un honneur qui leur eût valu davantage.

Ce pauvre Huerne² vous a porté un coup terrible en voulant vous servir; mais il sera très aisé aux premiers gentilshommes de la chambre de guérir cette blessure. Il y a une ordonnance du roi, de 1641, concernant la police des spectacles, par laquelle il est dit expressément : « Nous voulons que l'exercice des « comédiens, qui peut divertir innocemment nos peuples (c'est-à-dire détourner nos peuples de diverses « occupations mauvaises), ne puisse leur être imputé

¹ Voyez tome XXXVII, page 95; et, tome XII, la pièce intitulée *la Mort de mademoiselle Lecouvreux*. B.

² Voyez ma note, tome XL, page 317. B.

« à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le
« commerce public. »

Et, dans un autre endroit de la déclaration, il est dit que, s'ils choquent les bonnes mœurs sur le théâtre, ils seront notés d'infamie.

Or, comme un prêtre serait noté d'infamie s'il choquait les bonnes mœurs dans l'église, et qu'un prêtre n'est point infame en remplissant les fonctions de son état, il est évident que les comédiens ne sont point infames par leur état, mais qu'ils sont, comme les prêtres, des citoyens payés par les autres citoyens pour parler en public bien ou mal.

Vous remarquerez que cette déclaration du roi fut enregistrée au parlement.

Il ne s'agit donc que de la faire renouveler. Le roi peut déclarer que, sur le compte à lui rendu par les quatre premiers gentilshommes de sa chambre, et sur sa propre expérience, que jamais ses comédiens n'ont contrevenu à la déclaration de 1641, il les maintient dans tous les droits de la société, et dans toutes les prérogatives des citoyens attachés particulièrement à son service : ordonnant à tous ses sujets, de quelque état et condition qu'ils soient, de les faire jouir de tous leurs droits naturels et acquis, en tant que besoin sera. Le roi peut aisément rendre cette ordonnance, sans entrer dans aucun des détails qui seraient trop délicats.

Après cette déclaration, il serait fort aisé de donner ce qu'on appelle les honneurs de la sépulture, malgré la prêtraille, au premier comédien qui décéderait. Au reste, je compte faire usage des décisions

dé monsignor Cerati, confesseur de Clément XII, dans mes notes sur *Corneille*¹.

Venons maintenant aux pièces que vous jouerez cet automne. Vous faites très bien de commencer par celle de M. Cordier² : il ne faut pas lasser le public, en le bourrant continuellement des pièces du même homme. Ce public aime passionnément à siffler le même rimailleur qu'il a applaudi; et tout l'art de mademoiselle Clairon n'ôtera jamais au parterre cette bonne volonté attachée à l'espèce humaine.

Pour le *Tancrède* de Prault, il est impertinent d'un bout à l'autre. Pour ce vers barbare³,

Cher Tancrède, ô toi seul qui méritas ma foi!

quel est l'ignorant qui a fait ce vers abominable? quel est l'Allobroge qui a terminé un hémistiche par le terme *seul* suivi d'un *qui*? Il faut ignorer les premières règles de la versification pour écrire ainsi. Les gens instruits remarquent ces sottises, et une bouche comme la vôtre ne doit pas les prononcer. Cela ressemble à ce vers,

La belle Phyllis, qui brûla pour Corydon.

J'ai maintenant une grâce à vous demander : on m'a écrit qu'on vous a lu une comédie intitulée *l'Écueil du Sage*, et que quelques uns de vos camarades font courir le bruit que cette pièce est de moi. Vous sentez bien qu'étant occupé à des ouvrages qui ont

¹ Voyez tome XXXV, page 483. B.

² *Zarukma*, tragédie, par l'abbé Edmond Cordier de Saint-Firmin (né à Orléans vers 1730, mort vers 1816), ne fut jouée que le 17 mars 1762. B.

³ Voyez tome VII, page 208. B.

besoin de vos grands talents, je n'ai pas le temps de travailler pour d'autres. Je serais très mortifié que ce bruit s'accréditât, et je crois qu'il est de votre intérêt de le détruire. Votre comédie peut tomber; et si la malice m'impute cet ouvrage, cela peut faire grand tort à la tragédie à laquelle je travaille. Parlez-en sérieusement, je vous en prie, à vos camarades; je suis très résolu à ne leur donner jamais rien, si on m'impute ce que je n'ai pas fait. Ce qu'on peut hardiment m'attribuer, c'est la plus sincère admiration et le plus grand attachement pour vous.

3407. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 28 août.

Mes anges verront que je ne suis pas paresseux; ils s'amuseront de *Polyeucte*. Quand ils s'en seront amusés, ils pourront le donner à monsieur le secrétaire perpétuel, à condition que monsieur le secrétaire rendra à mes divins anges l'épître dédicatoire, *le Cid*, *Horace*, et *Cinna*. Mais vous verrez que l'académie mettra beaucoup plus de temps à éplucher mes remarques que je n'en ai mis à les faire.

Je crois malheureusement que l'entreprise ira à dix volumes; cela me fait trembler : le temps devient tous les jours moins favorable, mais je n'en travaillerai pas moins. M. de Montmartel me mande que c'est une opération de finance fort difficile. Il ne veut pas même s'engager à donner des billets payables dans neuf mois. Voilà ce que c'est que d'être battu dans les quatre parties du monde; cela serre les cœurs

et les bourses. Le public fait trop de commentaires sur la perte du Canada et des Indes orientales, et sur les trois vingtièmes, pour se soucier beaucoup des *Commentaires sur Corneille*. Il me semble que tout va de travers, hors ce qui dépend uniquement de moi; cela n'est pas modeste, mais cela est vrai. Je commence même à croire qu'un certain drame ébauché¹ fera un assez passable effet au théâtre, si Dieu me prête vie.

- Vous triomphez, vous m'avez remis tout entier au *tripot* que j'avais abandonné; mais je suis toujours épouvanté qu'on ait le front de s'amuser à Paris, et d'aller au spectacle, comme si nous venions de faire la paix de Nimègue.

Est-il vrai qu'on va jouer une comédie moitié bouffonne, moitié intéressante, comme je les aime? est-il vrai qu'elle est de M. Le Gouz², auditeur des comptes de Dijon? est-il vrai qu'il y a un rôle d'Acanthe que vous aimez autant que Nanine? Qui joue ce rôle d'Acanthe? est-ce mademoiselle Gaussin? est-ce mademoiselle Hus?

Que devient votre humeur? je vous connais une humeur fort douce; mais celle qui attaque les yeux est fort aigre. Tâchez donc d'être assez malade pour venir vous faire guérir par Tronchin; cela serait bien agréable. Je baise, en attendant, le bout des ailes de mes anges.

¹ *Don Pèdre*; voyez tome IX, page 365. B.

² Voyez ma note, page 572. B.

3408. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 31 août.

On est un peu importun; on présente *Pompée* aux anges, accompagné d'une lettre à monsieur le secrétaire perpétuel, lequel a renvoyé *les Horaces* avec quelques notes académiques. Mes anges sont suppliés de donner *Pompée* avant *Polyeucte*. Je traite Corneille tantôt comme un dieu, tantôt comme un cheval de carrosse; mais j'adoucirai ma dureté en revoyant mon ouvrage. Mon grand objet, mon premier objet est que l'académie veuille bien lire toutes mes observations, comme elle a lu celles des *Horaces*: cela seul peut donner à l'ouvrage une autorité qui en fera un ouvrage classique. Les étrangers le regardent comme une école de grammaire et de poésie.

Mes anges rendront un vrai service à la littérature et à la nation, s'ils engagent tous leurs amis de l'académie, et les amis de leurs amis, à prendre mon entreprise extrêmement à cœur. Il faut tâcher que tout le monde en soit aussi enthousiasmé que moi. Rien ne se fait sans un peu d'enthousiasme.

Quand joue-t-on *le Droit du Seigneur*, et qui joue?

Tout va-t-il de travers comme de coutume?

3409. A M. DUCLOS.

31 août.

J'ai reçu, monsieur, l'épître dédicatoire, la préface sur *le Cid*, et les remarques sur *les Horaces*. Je crois

que l'académie rend un très grand service à la littérature et à la nation, en daignant examiner un ouvrage qui a pour but l'honneur de la France et de Corneille. Voilà la véritable sanction que je demande; elle consiste à m'instruire. Il faut toujours avoir raison; et un particulier ne peut jamais s'en flatter. Je trouve toutes les notes sur mes observations très judicieuses. Il n'en coûte qu'un mot dans vos assemblées; et, sur ce mot, je me corrige sans difficulté et sans peine : c'est la seule façon de venir à bout de mon entreprise. Je remercie infiniment la compagnie, et je la conjure de continuer. Je lui envoie des choses un peu indigestes; mais, sur ses avis, tout sera arrangé, soigné pour le fond et pour la forme; et je ne ferai rien annoncer au public que quand j'aurai soumis au jugement de l'académie les observations sur les principales pièces de Corneille. Plus cet ouvrage est attendu de tous les gens de lettres de l'Europe, plus je crois devoir me conduire avec précaution. Je ne prétends point avoir d'opinion à moi; je dois être le secrétaire de ceux qui ont des lumières et du goût. Rien n'est plus capable de fixer notre langue, qui se parle à la vérité dans l'Europe, mais qui s'y corrompt. Le nom de Corneille et les bontés de l'académie opéreront ce que je desire.

Quant aux honneurs qu'on rendait à ce grand homme¹, je sais bien qu'on battait des mains quelquefois quand il reparaissait après une absence : mais on en a fait autant à mademoiselle Camargo². Je

¹ Voyez ci-après la lettre à l'abbé d'Olivet, n° 3434. B.

² Danseuse célèbre. B.

peux vous assurer que jamais il n'eut la considération qu'il devait avoir. J'ai vu, dans mon enfance, beaucoup de vieillards qui avaient vécu avec lui : mon père, dans sa jeunesse, avait fréquenté tous les gens de lettres de ce temps ; plusieurs venaient encore chez lui. Le bon homme Marcassus¹, fils de l'auteur de l'*Histoire grecque*, avait été l'ami de Corneille. Il mourut chez mon père, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Je me souviens de tout ce qu'il nous contait, comme si je l'avais entendu hier. Soyez sûr que Corneille fut négligé de tout le monde, dans les dernières vingt années de sa vie. Il me semble que j'entends encore ces bons vieillards Marcassus, Réminiac, Tauvières, Régnier, gens aujourd'hui très inconnus, en parler avec indignation. Eh ! ne reconnaissez-vous pas là, messieurs, la nature humaine ? le contraire serait un prodige.

C'est une raison de plus pour vous intéresser au monument que j'élève à sa gloire. Présentez, je vous prie, monsieur, mes remerciements et mes respects à la compagnie, etc.

3410. A M. DALEMBERT.

31 août.

Messieurs de l'académie françoise ou française, prenez bien à cœur mon entreprise, je vous en prie ; ne manquez pas les jours des assemblées ; soyez bien assidus. Y a-t-il rien de plus amusant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de se faire lire

¹ Dont Voltaire parle tome XXXVIII, page 418, et qui était fils de Pierre de Marcassus, né en 1584, mort en 1664. B.

mes observations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire son avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. Duclos s'intéresse à la chose. Je me flatte que vous vous en amuserez, et que je verrai quelquefois de vos notes sur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, car je suis docile comme un enfant; je ne veux que le bien de la chose; j'aime mieux Corneille que mes opinions; j'écris vite, et je corrige de même; secondez-moi, éclairez-moi, et aimez-moi.

3411. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 septembre.

Mes divins anges, quand vous voudrez des commentaires cornéliens, vous n'avez qu'à tinter. M. de La Marche, qui arrive, ne m'empêchera pas de travailler. Je l'ai trouvé en très bonne santé. Il est gai, il ne paraît pas qu'il ait jamais souffert. Nous avons commencé par parler de vous; et j'interromps le torrent de nos paroles pour vous le mander. Est-il possible que vous ne m'ayez pas mandé le ministère de M. le comte de Choiseul, et que je l'apprenne par le public? Ah! mes anges, que je suis fâché contre vous!

Toute votre cour de Parme souscrit pour notre Corneille; votre prince ¹ pour trente exemplaires. M. du Tillot, M. le comte de Rochecouart, sou-

¹ Don Philippe, duc de Parme, né le 15 mars 1730, mort le 18 juillet 1765. B.

scrivent. La liste sera belle. Je voudrais savoir comment vous avez trouvé la lettre à mon cicéronien Olivet¹.

Vous doutiez-vous que le germe d'*Andromaque* fût dans *Pertharite*? il y a des choses curieuses à dire sur les pièces les plus délaissées. L'ouvrage devient immense; mais, malgré cela, j'espère qu'il sera très utile. Il fera dix volumes in-4^o, ou treize in-8^o². N'importe, je travaillerai toujours, et les Cramer s'arrangeront comme ils pourront et comme ils voudront.

Y a-t-il quelque nouvelle du *Droit du Seigneur*?

M. Le Gouz³ vous enverra une plaisante préface⁴.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

3412. A M. DAMILAVILLE.

Le 7 septembre.

Comment, morbleu! frère Damilaville, qui est à la tête de trente bureaux, se donne de la peine pour les frères, se trémousse, écrit; et frère Thieriot, qui n'a rien à faire, ne nous donne pas la moindre nouvelle!... il écrit une fois en un mois!... Quel paresseux nous avons là! Vive frère Damilaville!

Un de nos frères m'a regalé d'un gros paquet qui contient un gros poëme en cinq gros chants, intitulé *la Religion d'accord avec la Raison*. Je ne doute en

¹ La lettre du 20 auguste; voyez n^o 3398. B.

² L'édition forma douze volumes in-8^o; voy. ma Préface du t. XXXV. B.

³ Voyez page 572. B.

⁴ Cette Préface, dont Voltaire repartie encore dans sa lettre du 7 septembre, ne nous est pas parvenue. B.

aucune manière de cet accord; mais les frères me condamnent-ils à lire tant de vers sur une chose dont je suis si persuadé? Je n'ai pas un moment à moi, et ma faible santé ne me permet pas une correspondance bien étendue. L'auteur, nommé M. Duplessis de La Hauterive, est sans doute connu de mes frères. Je les supplie de me plaindre et de m'excuser auprès de M. de La Hauterive; je mets cela sur leur conscience.

Frère Thieriot ne me mande point comment on a distribué les rôles de la pièce de M. Le Gouz. Ce n'est pas que je m'en soucie; mais ce M. Le Gouz est un homme très vif et très impatient. J'ai souvent des disputes avec lui. Il veut bien qu'une comédie intéressée, mais il prétend qu'il doit toujours y avoir du plaisant. Il m'a presque converti sur cet article, et je commence à croire qu'on a besoin de rire.

Je me plains de Thieriot; mais mon académicien de Dijon se plaindra bien davantage si les comédiens ajoutent la moindre chose au *Droit du Seigneur*. Ils le gâteraient infailliblement, comme ils gâtèrent *l'Enfant prodigue*. Je serai plus inflexible pour les ouvrages de mes amis que je ne l'ai été pour les miens. On a fait tout ce qu'on a pu, dans *Tancrède*, pour me rendre ridicule; je ne souffrirai pas qu'on en use ainsi avec mon petit académicien.

J'ai chez moi l'abbé Coyer. Je suis encore à concevoir les raisons pour lesquelles on l'a fait voyager quelque temps¹; il faut que j'aie l'esprit bien bouché.

Je m'unis toujours aux prières des frères, et je salue avec eux l'Être des êtres.

¹ La publication de l'*Histoire de Sobieski*; voyez lettre 3288, B.

3413. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 septembre.

Mes divins anges, la nouvelle du ministère de M. le comte de Choiseul n'est donc pas vraie, puisque vous ne m'en parlez pas dans votre lettre terrible du 21 août? Je lui ai fait mon compliment sur la foi des gazettes. Si la nouvelle est fausse, mon compliment subsiste toujours, comme dit Dacier : ma remarque, dit-il, peut être trouvée mauvaise, mais elle restera.

Mes chers anges, il est vrai qu'il y a un Le Gouz à Dijon, parent de M. de La Marche¹. Faisons donc comme Nollet, qui avait imaginé une madame Truchot, avec laquelle il couchait régulièrement : quand il l'eut vue, il lui dit, pour s'excuser, qu'il n'y coucherait plus. J'ai demandé à M. de La Marche le nom de quelques académiciens de Dijon, mes confrères ; il m'a nommé un Picardet. Picardet me paraît mon affaire. Je veux que Picardet soit l'auteur du *Droit du Seigneur*. Picardet est mon homme. Voici donc la préface de Picardet² ; puisse-t-elle amuser mes anges !

Je vous dis, moi ; qu'il y a plus de trente fautes dans l'édition de Prault ; que Prault fils est un franc ficux. Et, s'il vous plaît, pourquoi prenez-vous son parti ? que vous importe ? en quoi, mes anges, les négligences de Prault peuvent-elles retomber sur vous ? qu'a de commun Prault avec mes anges ?

C'est, ce me semble, mademoiselle Quinault qui me retrancha de *l'Enfant prodigue* des vers que ma-

¹ Voyez page 572. B.

² On n'a point trouvé cette préface. K. — Voyez I. VII, p. 215-16. B.

dame de Pompadour voulut absolument dire quand elle le joua, et que tout le monde comique veut réciter. Qu'est-ce que cela vous fait ? pour Dieu, laissez-moi crier sur mes vers :

Paris est au roi,
Mes vers sont à moi;
Je veux m'en réjouir,
Selon mon plaisir ¹.

Vous me mandez douze, Parme dit trente; voici le nœud : c'est, à ce que je présume, qu'on avait d'abord dit douze, et qu'ensuite on a eu la noble vanité des trente. Puisse mon *Commentaire* ne pas aller à trente volumes ! mais je vois qu'il sera prolix. Les Cramer feront tout comme ils voudront : les détails me pilent, comme dit Montaigne ².

Songez que j'ai trente-deux pièces ³ à commenter, dont dix-huit inlisibles ; plaignez-moi, encouragez-moi, ne me grondez pas, et aimez votre créature, qui baise le bout de vos ailes.

¹ Parodie de la chanson populaire, sur l'air de la Camargo :

Paris est au roi,
Mon ... est à moi, etc. B.

² Montaigne parle de la mort, et dit : « Je la gourmande en bloc : par le menu elle me pille. » Livre III, chap. iv, dixième alinéa. B.

³ Dans son *Siècle de Louis XIV* (voyez tome XIX, page 85), Voltaire dit que P. Corneille a composé trente-trois pièces. S'il n'en compte ici que trente-deux, c'est qu'il ne compte pas *Psyché*, que Corneille fit avec Molière, et qu'on a toujours mise dans les œuvres de ce dernier, et rarement dans celles du père du théâtre français. Voltaire n'a pas compris *Psyché* dans son édition de Corneille. Il a parlé de cette pièce dans sa *Vie de Molière*; voyez tome XXXVIII, page 438. B.

3414. DE M. DALEMBERT.

A Paris, ce 8 septembre.

Je ne sais, mon cher maître, si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoise. Je vous y parlais, ce me semble, de votre édition de *Corneille*, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme Français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre disciple, et votre ami. Depuis ce temps, nous avons reçu à l'académie vos remarques sur *les Horaces*, sur *Cinna*, et sur *le Cid*, la préface du *Cid*, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec soin dans les assemblées, et Duclos nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraissiez content. N'oubliez pas d'insister plus que vous ne faites dans votre épître sur la protection qu'on accordait aux persécuteurs de Corneille, et sur l'oubli profond où sont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui, et qui vraisemblablement lui causaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec plus de droit que personne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choses fort utiles aux uns et aux autres, que cette occasion vous fournira naturellement.

Nous avons été très contents de vos remarques sur *les Horaces*; beaucoup moins de celles sur *Cinna*, qui nous ont paru faites à la hâte. Les remarques sur *le Cid* sont meilleures, mais ont encore besoin d'être revues. Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez Corneille, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres, il faut ou ne rien dire, ou ne parler qu'en doutant. Excusez ma franchise; vous me l'avez permise, vous l'avez exigée; et il est de la plus grande importance pour vous, pour Corneille, pour l'académie, et pour l'honneur de la littérature

française, que vos remarques soient à l'abri même des mauvaises critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne sauriez apporter dans cet ouvrage trop de soin, d'exaetitude, et même de minutie. Il faut que ce monument, que vous élevez à Corneille, en soit aussi un pour vous; et il ne tient qu'à vous qu'il le soit.

Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme Français. Si les gens de lettres de cette fri-vole et moutonnière nation qui les persécute en riant ne sou-tiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme disent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons

Sur la terre et sur l'onde¹;

et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps; car la paix ne paraît pas pro-chaine. Cependant le parlement se bat à *outrance* avec les jésuites, et Paris en est encore plus occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi, qui n'aime ni les fanatiques parlemen-taires ni les fanatiques de saint Ignace, tout ce que je leur souhaite, c'est de se détruire les uns par les autres, fort tran-quille d'ailleurs sur l'événement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois cet imbécile parlement, plus intolérant que les capucins, aux prises avec d'autres ignorants imbéciles et intolérants comme lui, je suis tenté de lui dire ce que disait Timon le Misanthrope à Alcibiade: « Jeune écervelé, que je suis content de te voir à la tête
« des affaires! tu me feras raison de ces marauds d'Athé-
« niens². » La philosophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jésuites; mais qui la vengera des Omer et compagnie? pouvons-nous nous flatter que la destruction de la canaille jésuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille jansénienne et de la canaille intolérante? Prions

¹ Hémistiche de Corneille dans *Cinna*, acte II, scène 1, vers 3. B.

² Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, paragraphe xix. B.

Dieu, mon cher confrère, que la raison obtienne de nos jours ce triomphe sur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez Corneille, et aimez-moi.

3415. A M. MARMONTEL.

9 septembre.

Dieu soit loué, mon cher ami ! Il eût été fort triste pour les Rose-Croix que la petite drôlerie ¹ d'un des adeptes eût été sifflée. Les Fréron, les Pompignan, le *Journal de Trévoux*, auraient dit que non seulement nous sommes tous des athées, mais encore de mauvais poètes.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez, et surtout ce que vous croyez que je doive corriger. Je ne peux voir par mes yeux, et j'aime bien à voir par les vôtres. Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de mademoiselle Clairon. Je lui écrirai ; mais je n'ai pas un moment à moi.

Le roi Stanislas m'a écrit une lettre pleine de la plus grande bonté : *quod notandum*. Je crois que c'était la meilleure façon de servir les philosophes.

Je vous embrasse bien tendrement.

3416. A M. DE BURIGNY.

A Ferney, 12 septembre.

J'ai reçu fort tard le Bénigne Bossuet ² dont vous m'avez honoré ; je vous en fais mon très sincère remerciement le plus tôt que je peux. J'aime fort les

¹ *Tancrède*. B.

² *L'Histoire de Bossuet*, par Burigny ; voyez page 527. B.

Pères de l'Église, et surtout celui-là, parcequ'il est Bourguignon, et que j'ai à présent l'honneur de l'être¹; de plus, il est très éloquent. Ses *Oraisons funèbres* sont de belles déclamations. Je suis seulement fâché qu'il ait tant loué le chancelier Le Tellier, qui était un si grand fripon. Son *Histoire* particulière de trois ou quatre nations, qu'il appelle *universelle*, est d'un génie plein d'imagination. Il a fait ce qu'il a pu pour donner quelque éclat à ce malheureux petit peuple juif, le plus sot et le plus misérable de tous les peuples.

Vous avouez que ce Père de l'Église a été un peu *mauléoniste*², et cela suffit. Si d'ailleurs vous croyez qu'il ait ressemblé à quelques médecins qui croient à la médecine, je vous trouve bien bon et bien honnête. Sa conduite avec M. de Fénelon n'est pas d'un homme aisé à vivre; et il faut avoir le diable au corps pour tant crier contre l'aimable auteur du *Télémaque*, qui s'imaginait qu'on pouvait aimer Dieu pour lui-même³.

Au reste, je fais plus de cas de Porphyre, et je vous remercie en particulier d'avoir traduit son livre⁴ contre les gourmands; j'espère qu'il me corrigera.

J'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, etc.

¹ Allusion au nom qu'il prenait pour donner le *Droit du Seigneur*. B.

² Voyez tome XIX, page 65; et ci-dessus, la lettre 3383. B.

³ Voyez l'article ΑΜΟΥΣ ΔΕ ΔΙΕΥ, tome XXVI, page 269. B.

⁴ Burigny a traduit de Porphyre, écrivain grec du troisième siècle, le *Traité sur l'abstinence de la chair des animaux*, 1747, in-12. B.

3417. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 septembre.

Dès que je sus que mes anges avaient fait consulter M. Tronchin, je fus un peu alarmé. J'écrivis; voici sa réponse: elle est bonne à montrer au docteur Fournier; il n'en sera pas mécontent. Que mes anges ne soient pas surpris de l'étrange adresse. *Viro immortalis* veut dire qu'on vit long-temps quand on suit ses conseils, et *Deo immortalis* est une allusion à l'inscription que j'ai mise sur le fronton de mon église, *Deo erexit Voltaire*. Ma prière est *vivat d'Argental*.

Vous êtes bien bon d'envoyer votre billet aux Cramer. Ont-ils besoin de votre billet?

Et moi, bien bon d'avoir cru M. le comte de Choiseul ministre d'état, quand vous ne m'en disiez rien. Je m'en réjouissais; je ne veux plus rien croire, si cela n'est pas vrai.

Si mademoiselle Gaussin a encore un visage, Acanthe¹ est fort bien entre ses mains, et tout est fort bien distribué. M. Picardet sera fort bien joué. Que dites-vous de la préface du sieur Picardet? ne l'enverrez-vous pas à frère Damilaville? Il a un excellent sermon² qu'il montrera à mes anges pour les réjouir. M. de La Marche a été d'une humeur charmante; il n'y paraît plus. C'est, de plus, une belle ame; c'est dommage qu'il ait certains petits préjugés de bonne femme.

¹ Personnage du *Droit du Seigneur*; voyez tome VII, page 218. B.

² Sans doute le *Sermon des Cinquante*, qui ne fut imprimé qu'un an plus tard; voyez tome XL, pages 601 et 602. B.

Daignez, mes anges, envoyer l'incluse au secrétaire perpétuel, après l'avoir lue. Zarukma ! quel nom ! d'où vient-il ? le père de Zarukma ¹ n'est-il pas M. Cordier ? Il est vrai que Zarukma ne rime pas à sifflet ; mais il peut les attirer. Zulime au moins est plus doux à l'oreille. Nous nous mîmes quatre à lire *Zulime* à M. de La Marche. Il avait un président avec lui qui dormit pendant toute la pièce, comme s'il avait été au sermon ou à l'audience ; ainsi il ne critiqua point. M. de La Marche fut ému, attendri, pleura ; et quand madame Denis s'écria en pleurant, *J'en suis indigne*, il n'y put pas tenir. Je fus touché aussi ; je dis, *Zulime* consolera Clairon de Zarukma.

Je vous avais dit que j'étais content de M. de Montmartel. Point ; j'en suis mécontent : il ne veut pas avancer trois cents louis. Le contrôleur général propose des effets royaux, des feuilles de chêne ; nous aurons du bruit.

La paix ! il n'y aura point de paix. C'est un labyrinthe dont on ne peut se tirer. Ah ! pauvres Français ! réjouissez-vous, car vous n'avez pas le sens d'une oie.

Divins anges, je baise le bout de vos ailes.

3418. A M. DUCLOS.

14 septembre.

Je commence par remercier ceux qui ont eu la bonté de mettre en marge des notes sur mes notes.

¹ Voyez page 582. B.

Je n'ai l'édition *in-folio* de 1664¹ que depuis huit jours.

J'ai commencé toutes mes observations sur l'édition très rare de 1644, dans laquelle Corneille inséra tous les passages imités des Latins et des Espagnols.

Ces observations, écrites assez mal de ma main au bas des pages, ont été transcrites encore plus mal sur les cahiers envoyés à l'académie.

Il n'est pas douteux que je ne suive dorénavant l'édition de 1664. Cette petite édition de 1664 ne contient que *Médée*, le *Cid*, *Pompée*, et le *Menteur*, avec la *Suite du Menteur*.

A-t-on pu douter si j'imprimerais les *Sentiments de l'académie sur le Cid*² ?

.... *Ella misma requirió al rey que se le dicesse por marido*. Et vous dites qu'il n'y a pas là d'alternative ! Vous avez raison ; mais lisez ce qui suit :

.... *Ea estava muy prendada de sus partes*. Voilà nos parties.

.... *O le castigasse conforme à las leyes* ; et voilà votre alternative.

Comptez que je serai exact.

Je suis bien aise d'avoir envoyé et soumis à l'examen mes observations, tout informes qu'elles sont : 1^o parceque vos réflexions m'en feront faire de nouvelles ; 2^o parceque le temps presse, et que si j'avais voulu limer, polir, achever avant d'avoir consulté, j'aurais attendu un an, et je n'aurais été sûr de rien ;

¹ Voyez ma note, page 603. B.

² Voyez tome XXXV, page 107. B.

mais en envoyant mes esquisses, et en en recevant les critiques de l'académie, je vois la manière dont on pense, je m'y conforme, je marche d'un pas plus sûr.

Il y avait dans mes petits papiers : « L'abbé d'Aubignac, savant sans génie, et La Motte, homme d'esprit sans érudition, ont voulu faire des tragédies en prose. » Un jeune homme du métier, qui a copié cela, s'est diverti à ôter le génie à La Motte, et je ne m'en suis aperçu que quand on m'a renvoyé mon cahier¹.

Il y a souvent des notes trop dures; je me suis laissé emporter à trop d'indignation contre les fadeurs de César et de Cléopâtre dans *Pompée*, et contre le rôle de Félix dans *Polyeucte*. Il faut être juste, mais il faut être poli, et dire la vérité avec douceur.

N. B. Je suis à Ferney, à deux lieues de Genève. Les Cramer préparent tout pour l'édition, et je travaille autant que ma santé peut me le permettre.

Ils ne donneront leur programme que lorsqu'ils commenceront à imprimer; ils n'imprimeront que quand les estampes seront assez avancées pour que rien ne languisse.

¹ Je n'ai pas trouvé ce passage dans le *Commentaire* sur Corneille; dans ses remarques sur *OEdipe*, il nomme deux fois d'Aubignac (voyez l. XXXVI, p. 222 et 231). La Motte ayant fait un *OEdipe* en prose, c'est peut-être dans l'une des remarques sur l'*OEdipe* de Corneille que venait la phrase sur d'Aubignac et La Motte. Voltaire a parlé depuis de ces deux auteurs dans l'article RIME de ses *Questions sur l'Encyclopédie*; voyez tome XXXII, page 145. B.

J'ai peur qu'il n'y ait quatorze volumes in-8°, avec trente-trois estampes. Deux louis, c'est trop peu ; mais les Cramer n'en prendront jamais davantage ; le bénéfice ne peut venir que du roi, de la czarinc, du duc de Parme, de nos princes, etc., comme je l'ai déjà mandé¹. Si mes respectables et bons confrères veulent continuer à me marginer, tout ira bien.

Respects et remerciements.

3419. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ferney, 14 septembre.

Je fais réflexion, mon cher maître, que si l'on imprime la lettre en question², il y faut ajouter des choses essentielles à notre entreprise ; que cela peut tenir lieu d'un programme dont je n'aime point l'établissement ; que c'est une occasion de rendre adroitement justice à ceux qui les premiers ont favorisé un projet honorable à la nation ; que vous vous signaleriez vous-même en m'écrivant en réponse une petite lettre, laquelle ferait encore plus d'effet que la mienne et compagnie.

C'est une nouvelle occasion pour vous de donner un modèle de l'éloquence convenable aux gens de lettres qui s'écrivent avec une familiarité noble sur les matières de leur ressort. Je vais écrire, en conformité, à frère Thicriot, qui supprimera ma lettre jusqu'à nouvel ordre, en cas que vous la lui ayez

¹ Voyez lettre 3396. B.

² Celle du 20 août ; voyez n° 3398. B.

déjà donnée; et si elle n'est pas sortie de vos mains, il faut qu'elle y reste jusqu'à ce qu'elle soit digne de vous et du public¹.

3420. A M. THIERIOT.

14 septembre.

Je crois que père d'Olivet a communiqué à frère Thieriot une grande lettre de frère Voltaire² sur notre père commun Pierre Corneille. Je ne crois point qu'elle soit encore digne de voir le jour; il y faut ajouter des choses très importantes; supprimons-la, je vous en supplie, jusqu'à nouvel ordre. Je mande la même chose *Ciceroniano-Oliveto*.

On ne croit pas que ce soit M. Le Gouz qui soit l'auteur du *Droit du Seigneur*; on dit que c'est un nommé Picardet, de l'académie de Dijon, jeune homme qui a beaucoup de talent. Le fait est qu'elle est réellement d'un académicien honoraire de Dijon³, et qu'en cela on ne trompe personne, ce qui est un grand point.

Je fais mes compliments à Charles Gouju⁴; c'est dans le fond un fort bon homme, et je voudrais que tout le monde pensât comme lui.

Mademoiselle Gaussin⁵ pousse bien loin sa jeunesse.

¹ Au bas de cette lettre on trouve ces deux lignes écrites par Thieriot:
« N'imprimez donc point. Je vous dirai ce qui rend impossible, quant
« à présent, ce que notre ami voudrait de moi, et ce que j'en voudrais moi-
« même. »

² Celle du 20 août, n° 3398. B.

³ Voyez une de mes notes, tome VII, page 215. B.

⁴ Voyez tome XL, page 340. B.

⁵ Voyez tome LVIII, page 569; et ci-dessous, lettre 3424. B.

Si à son âge elle joue des rôles de petites filles, on peut faire des comédies au mien.

Que Dieu ait tous les frères en sa sainte et digne garde !

3421. A M. DALEMBERT.

15 septembre.

Vos très plaisantes lettres, mon cher philosophe, égaieraient Socrate tenant en main son gobelet de ciguë, et Servet sur ses fagots verts. Vous demandez qui nous défera des *Omérites* ; ce sera vous, pardieu, en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots.

Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raisonner beaucoup avec elle ; mais c'est la première nation du monde pour saisir une bonne plaisanterie, et ce qu'assurément vous ne trouverez pas à Berlin, souvenez-vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à Pierre. Songez, s'il vous plaît, que je n'avais point son édition de 1664¹ quand j'ai commencé mon *Commentaire*. Soyez sûr que tout sera très exact. Je n'oublierai pas surtout les petits persécuteurs de la littérature, quand je pourrai tomber sur eux.

J'ai déjà mandé à M. Duclos que je n'envoyais que des esquisses² ; mon unique but est d'avoir le sentiment de l'académie, après quoi je marche à mon aise et d'un pas sûr.

¹ 1663-64, deux volumes in-folio. B.

² Voyez page 600. B.

Je n'ai pas été assez poli ; je le sais bien ; les compliments ne me coûteront rien : mais, en attendant, il faut tâcher d'avoir raison. Ou mon cœur est un fou, ou j'ai la plus grande raison quand je dis que les remords de Cinna viennent trop tard ; que son rôle serait attendrissant, admirable, si le discours d'Auguste, au second acte, le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté, à l'âge de quinze ans, de voir Cinna persister avec Maxime dans son crime, et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords qu'il a ensuite ne paraissent point naturels, ils ne sont plus fondés, ils sont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant Maxime ; c'est un défaut capital que Metastasio a soigneusement évité dans sa *Clémence de Titus*. Il ne s'agit pas seulement de louer Corneille, il faut dire la vérité. Je la dirai à genoux, et l'encensoir à la main.

Il est vrai que dans l'examen de *Polyeucte* je me suis armé quelquefois de vessies de cochon, au lieu d'encensoir. Laissez faire, ne songez qu'au fond des choses ; la forme sera tout autre. Ce n'est pas une petite besogne d'examiner trente-deux¹ pièces de théâtre, et de faire un *Commentaire* qui soit à-la-fois une grammaire et une poétique. Ainsi donc, messieurs, quand vous vous amuserez à parcourir mes esquisses, examinez-les comme s'il n'était pas question de Corneille ; souvenez-vous que les étrangers doivent apprendre la langue française dans ce livre. Quand j'aurai oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas ;

¹ Voyez ma note, page 592. B.

c'est là l'objet principal. On apprend notre langue à Moscou, à Copenhague, à Bude, et à Lisbonne. On n'y fera point de tragédies françaises; mais il est essentiel qu'on n'y prenne point des solécismes pour des beautés : vous instruirez l'Europe en vous amusant.

Vous serez, mon cher ami, colloqué pour deux; mais si le roi, les princes, et les fermiers généraux, qui ont souscrit, paient les Cramer, vous nous permettrez de présenter humblement le livre à tous les gens de lettres qui ne sont ni fermiers généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris sur cela *in mea epistola ad Olivetum-Ciceronianum*¹. Adieu. Je suis absolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie.

Je suis harassé de fatigue; je bâtis, je commente, je suis malade; je vous embrasse de tout mon cœur.

3422. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND².

Ferney, 16 septembre.

Puisque vous aimez l'histoire, madame, je vous envoie cinq cahiers de la nouvelle édition de *l'Essai sur les mœurs*, etc. Vous y verrez des choses bien singulières, et, entre autres, l'extrait d'un livre indien qui est peut-être le plus ancien livre qui soit au monde. J'ai envoyé le manuscrit à la Bibliothèque du roi³; je ne crois pas qu'il y ait un monument

¹ La lettre du 20 août; voyez n° 3398. B.

² Cette lettre n'est pas entière, si Voltaire ne se trompe dans les mots qu'il en cite dans la lettre à d'Argental, du 26 octobre. B.

³ Voyez la lettre 3369. B.

plus curieux. Quand vous m'aurez rendu mes cinq cahiers, je vous en choisirai d'autres. Cette nouvelle édition ne m'empêche pas de travailler à Pierre Corneille. J'espère, en consultant l'académie, faire un ouvrage utile. Je me sens déjà toute la pesanteur d'un commentateur.

Ce n'est pas seulement, madame, parceque je possède le don d'ennuyer, comme tous ces messieurs, que je vous écris une si courte lettre, mais c'est réellement parceque je n'ai pas un moment de loisir. Comptez qu'il n'y a que la retraite qui soit le séjour de l'occupation. Si mes travaux pouvaient contribuer à vous délasser quelques moments, je serais encore plus pédant que je ne suis.

Vous me demandez ce que sera le *Commentaire de Corneille* : il sera une bibliothèque de douze à treize volumes avec des estampes ; il ne coûtera que deux louis, parceque je veux que les pauvres connaisseurs le lisent, et que les rois le paient.

Adieu, madame, supportez la vie et le siècle. Quand vous vous faites lire, ayez soin qu'on vous lise d'abord les notes marginales qui indiquent les matières ; vous choisissiez alors ce qu'il vous plaît, et vous évitez l'ennui.

Je vous demande un peu d'attention pour *l'Ezour-Weidam*. Mille tendres respects.

3423. A M. P. ROUSSEAU,

A BOUILLON.

Château de Ferney, en Bourgogne, par Genève, 16 septembre.

Je ne connais pas plus, monsieur, la lettre de M. de Formey¹ que l'*Ode sur la guerre*². Cette ode me paraît d'un homme de génie; mais il y a trop de fautes contre la langue. Elle commence par des idées très fortes, peut-être trop fortes, mais elle ne se soutient pas. Elle est d'un étranger qui a beaucoup d'esprit. Voici un autre objet qui m'intéresse véritablement. M. l'abbé d'Olivet me mande que cette lettre³, que je vous envoie, doit être publique; j'y consens très volontiers. Elle tiendra lieu d'un programme en forme, dont je n'aime pas trop l'étalage. Vous verrez par cette lettre de quoi il est question, et je crois qu'elle fera un très bon effet dans votre *Journal*. Vous avez un beau champ pour rendre justice à notre nation, qui encourage avec tant de zèle une entreprise honorable et utile. J'ai l'honneur d'être, etc.

3424. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 septembre.

Il n'y a point de poste par laquelle je n'envoie quelque tribut à mes anges.

¹ Ce doit être celle qui est imprimée tome XL, page 596, et qui est bien de Voltaire. Mais j'ai eu tort de la dater de 1762. B.

² Cette ode est de Bordes. Le *Journal encyclopédique* du 1^{er} août 1761, dans lequel on trouve cette ode, dit qu'elle a été attribuée à un illustre auteur, qui la désavoue. B.

³ C'est le n° 3398. B.

Voici *Médée*. Vous êtes suppliés de vouloir bien l'envoyer à notre secrétaire perpétuel, quand elle vous aura bien ennuyés.

J'ose encore vous supplier de vouloir bien faire donner le paquet ci-joint à madame du Defland.

Je suis bien aise que mademoiselle Gaussin¹ joue à son âge un rôle de jeune fille; cela me fait croire qu'il est permis de faire des sottises au mien. Ne joue-t-on pas à présent la nouvelle sottise du *Droit du Seigneur*? est-il sifflé? Il est sûrement critiqué, et il faut qu'il le soit. Malheur aux hommes publics et aux ouvrages dont on ne dit mot! L'oncle et les deux nièces baisent le bout de vos ailes.

Qu'est donc devenue l'affaire de MM. Tithon père et fils²? Vous ne me dites jamais rien, et je m'intéresse à tout.

3425 A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ferney, 16 septembre.

Je vous envoie, mon très cher maître, ma lettre du 20 août, à laquelle j'ai ajouté des détails nécessaires, qui tiendront lieu d'un programme que je n'aime point. Envoyez-moi quatre lignes en réponse, et faites imprimer le tout par le moyen de frère Thieriot.

Je vous réitère ce que j'ai déjà mandé à notre se-

¹ Elle avait alors cinquante ans; voyez tome LVIII; page 569. Cr.

² Le 13 février 1762 ils furent, à la pluralité de quarante-neuf voix, déchargés de l'accusation portée contre eux par le nommé Philippart et ses compagnons; voyez le *Journal encyclopédique* du 15 mars 1762, page 157. B.

crétaire perpétuel, que je vous envoie mes ébauches, et que je travaillerai à tête reposée sur les observations que l'académie veut bien mettre en marge. Je donne quelquefois des coups de pied dans le ventre à Corneille, l'encensoir à la main; mais je serai plus poli.

Vous souvenez-vous de *Cinna*? C'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain; mais je persiste toujours non seulement à croire, mais à sentir vivement, qu'il fallait que Cinna eût des remords immédiatement après la belle délibération d'Auguste¹. J'étais indigné, dès l'âge de vingt ans, de voir Cinna confier à Maxime qu'il avait conseillé à Auguste de retenir l'empire pour avoir une raison de plus de l'assassiner. Non, il n'est pas dans le cœur humain qu'on ait des remords après s'être affermi dans cette horrible hypocrisie. Non, vous dis-je, je ne puis approuver que Cinna soit à-la-fois infame et en contradiction avec lui-même. Qu'en pense M. Duclos? Moi je dis tout ce que je pense, sauf à me corriger. *Vale.*

3426. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ferney, 19 septembre.

Je vous demande deux graces, mon cher maître: la première, de convenir que les remords de Cinna auraient fait un effet admirable s'il les avait éprouvés dans le temps qu'Auguste lui dit: « Je partagerai l'empire avec vous, et je vous donne Émilie. » Une fourberie lâche et abominable, dans laquelle Cinna persiste, ôte à ses remords tardifs toute la beauté, tout le pathétique, toute la vérité même qu'ils de-

¹ Acte II, scène 1; voyez tome XXXV, page 227. B.

vraient avoir; et c'est sans doute une des raisons qui font que la pièce est aussi froide qu'elle est belle.

M. le duc de Villars vient d'en raisonner avec moi: il connaît le théâtre mieux que personne; il ne conçoit pas comment on peut être d'un autre avis. Relisez, je vous en prie, mes observations sur *Cinna*, que je renvoie à M. Duclos. Je vous dirai, comme à lui, qu'il faut de l'encens à Corneille et des vérités au public.

L'impératrice de Russie souscrit, comme le roi, pour deux cents exemplaires. L'empressement pour cet ouvrage est sans exemple.

La seconde grace que je vous demande est de vouloir bien mettre M. Watelet¹ dans la liste de nos académiciens qui encouragent les souscriptions pour mademoiselle Corneille. Non seulement M. Watelet prend cinq exemplaires, mais il a la bonté de dessiner et de graver le frontispice; il nous aide de ses talents et de son argent; gardez donc que l'ami Thieriot ne l'oublie. Ces petits soins peuvent vous amuser dans votre heureux loisir. Je porte un fardeau immense, et j'en suis charmé. Aidez-moi, instruisez-moi, écrivez-moi.

3427. A M. DUCLOS.

Ferney, 19 septembre.

Je vous demande en grace, monsieur, de vouloir bien engager nos confrères à daigner lire les corrections, les explications, les nouveaux doutes que vous trouverez dans le Commentaire de *Cinna*. Vous vous intéressez à cet ouvrage: je sais combien il est im-

¹ Voyez tome IX, page 370. B.

portant que je ne hasarde rien sans vos avis. M. le duc de Villars est chez moi. Je ne connais personne qui ait fait une étude plus réfléchie du théâtre que lui. Il sent, comme moi, combien ces remords sont peu naturels, et par conséquent peu touchants, après que Cinna s'est affermi dans son crime, et dans une fourberie aussi réfléchie que lâche, qui exclut tout remords. Il est persuadé, avec moi, que ces remords auraient produit un effet admirable, s'il les avait eus quand il doit les avoir, quand Auguste lui dit qu'il partagera l'empire avec lui, et qu'il lui donne Émilie. Ah! si dans ce moment-là même Cinna avait paru troublé devant Auguste; si Auguste ensuite, se souvenant de cet embarras, en eût tiré un des indices de la conspiration, que de beautés vraies, que de belles situations un sentiment si naturel eût fait naître!

Nous devons de l'eucens à Corneille, et assurément je lui en donne; mais nous devons au public des vérités et des instructions. Je vous demande en grace de m'aider; le fardeau est immense, je ne peux le porter sans secours. Je vous importune beaucoup; je vous importunerai encore davantage. Je vous demande la plus grande patience et les plus grandes bontés. L'Europe attend cet ouvrage. On souscrit en Allemagne et en Angleterre; l'impératrice de Russie pour deux cents exemplaires, comme le roi. Je vous conjure de me mettre en état de répondre à des empressements si honorables. Présentez à l'académie mes respects, ma reconnaissance, et ma soumission, et renvoyez-moi ce manuscrit; c'est la seule pièce que j'aie.

3428. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, 19 septembre.

Monsieur, les mânes de Corneille, sa petite fille, et moi, nous vous présentons les mêmes remerciements, et nous nous mettons tous aux pieds de votre auguste impératrice. Voici les derniers temps de ma vie consacrés à deux Pierre qui ont tous deux le nom de grand. J'avoue qu'il y en a un bien préférable à l'autre. Cinq ou six pièces de théâtre, remplies de beautés avec des défauts, n'approchent certainement pas de mille lieues de pays policées, éclairées, et enrichies.

Je suis très obligé à votre excellence de m'avoir épargné des batailles avec des Allemands¹. J'emploierai à servir sous vos étendards le temps que j'aurais perdu dans une guerre particulière. Vous pouvez compter que je mettrai toute l'attention dont je suis capable dans l'emploi des matériaux que vous m'avez envoyés, et que les deux volumes seront absolument conformes à vos intentions. Plus je vois aujourd'hui de campagnes dévastées, de pays dépeuplés, et de citoyens rendus malheureux par une guerre qu'on pouvait éviter, plus j'admire un homme qui, au milieu de la guerre même, a été fondateur et législateur, et qui a fait la plus honorable et la plus utile paix. Si Corneille vivait, il aurait mieux célébré que moi Pierre-le-Grand, il eût plus fait admirer ses vertus, mais il ne les aurait pas senties davantage. Je suis plus que jamais convaincu que toutes les pe-

¹ Voyez la lettre du 11 juin, n° 3337. R.

tites faiblesses de l'humanité, et les défauts qu'isont le fruit nécessaire du temps où l'on est né, et de l'éducation qu'on a reçue, doivent être éclipsés et anéantis devant les grandes vertus que Pierre-le-Grand ne devait qu'à lui-même, et devant les travaux héroïques que ses vertus ont opérés. On ne demande point, en voyant un tableau de Raphaël ou une statue de Phidias, si Phidias et Raphaël ont eu des faiblesses; on admire leurs ouvrages, et on s'en tient là. Il doit en être ainsi des belles actions des héros.

Je ne m'occupe du *Commentaire sur Corneille* avec plaisir que dans l'espérance qu'il rendra la langue française plus commune en Europe, et que la *Vie de Pierre-le-Grand* trouvera plus de lecteurs. Mon espérance est fondée sur l'attention scrupuleuse avec laquelle l'académie française revoit mon ouvrage. C'est un moyen sûr de fixer la langue, et d'éclaircir tous les doutes des étrangers. On parlera le français plus facilement, grace aux soins de l'académie; et la langue dans laquelle Pierre-le-Grand sera célébré comme il le mérite en sera plus agréable à toutes les nations. Je me hâte de dépêcher le *Cid* et *Cinna*, afin d'être tout entier à Pultava et à Pétersbourg. Je ne demande que trois mois pour achever le *Corneille*, après quoi tout le reste de ma vie est à *Pierre-le-Grand* et à vous.

3429. A M. L'ABBÉ PERNETTI.

A Ferney, 21 septembre.

Vous devriez, mon cher abbé, venir avec le sculpteur, et bénir mon église. Je serais charmé de servir

vosre messe, quoique je ne puisse plus dire : *Qui lætificat juventutem meam*¹.

Je doute qu'il y ait un programme pour l'édition de Corneille. Cet étalage est peut-être inutile, puisqu'on ne reçoit point d'argent, et qu'on ne fait point de conditions. Les frères Cramer donneront pour deux louis d'or douze, treize, ou quatorze volumes in-8°, avec des estampes. Ceux qui voudront retenir des exemplaires, et avoir pour deux louis un ouvrage qui devrait en coûter quatre, n'ont qu'à retenir chez les Cramer les exemplaires qu'ils voudront avoir, ou chez les libraires correspondants des Cramer, ou s'adresser à mes amis, qui m'enverront leurs noms ; et tout sera dit. Tout n'est pas dit pour vous, mon cher confrère ; car j'ai toujours à vous répéter que je vous aime de tout mon cœur.

3430. A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, 23 septembre.

Mon ancien camarade, mon cher ami, nous recevrons toujours à bras ouverts quiconque viendra de vosre part. Il est vrai que nous aimerions bien mieux vous voir que vos ambassadeurs ; mais ma faible santé me retient dans la retraite que j'ai choisie. Je viens de bâtir une église où j'aurai le ridicule de me faire enterrer ; mais j'aime bien mieux le monument que j'érige à Corneille, vosre compatriote. Je suis bien aise que l'indifférent Fontenelle m'ait laissé le soin de Pierre et de sa nièce ; l'un et l'autre amusent beaucoup ma vieillesse. Je vous exhorte à lire *Pertharite*

¹ Psaume XLII, verset 4. B.

avec attention. Lisez du moins le second acte et quelque chose du troisième. Vous serez tout étonné de trouver le germe entier de la tragédie d'*Andromaque*¹, les mêmes sentiments, les mêmes situations, les mêmes discours. Vous verrez un Grimoald jouer le rôle de Pyrrhus, avec une Rodelinde dont il a vaincu le mari qu'on croit mort. Il quitte son Éduige pour Rodelinde, comme Pyrrhus abandonne son Hermione pour Andromaque. Il menace de tuer le fils de sa Rodelinde, comme Pyrrhus menace Astyanax. Il est violent, et Pyrrhus aussi. Il passe de Rodelinde à Éduige, comme Pyrrhus d'Andromaque à Hermione. Il promet de rendre le trône au petit Rodelinde : Pyrrhus en fait autant, pourvu qu'il soit aimé. Rodelinde dit à Grimoald :

N'imprime point de tache à tant de renommée, etc.

Acte II, scène 5.

Andromaque dit à Pyrrhus :

Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?

Acte I, scène 4.

Ce n'est pas tout ; Éduige a son Oreste. Enfin Racine a tiré tout son or du fumier de *Pertharite*, et personne ne s'en était douté, pas même Bernard de Fontenelle, qui aurait été bien charmé de donner quelques légers coups de patte à Racine.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a des choses curieuses jusque dans la garde-robe de Pierre. La comparaison que je pourrai faire de lui et des An-

¹ Voyez la lettre à d'Olivet, du 20 août 1760, n° 3398. B.

glais ou des Espagnols, qui auront traité les mêmes sujets, sera peut-être agréable. A l'égard des bonnes pièces, je ne fais aucune remarque sur laquelle je ne consulte l'académie. Je lui ai envoyé toutes mes notes sur le *Cid*, les *Horaces*, *Pompée*, *Polyeucte*, *Cinna*, etc. Ainsi mon *Commentaire* pourra être à-la-fois un art poétique et une grammaire.

Il n'est question que du théâtre. Je laisse là l'*Imitation de Jésus-Christ*¹, et je m'en tiens à l'imitation de Sophocle. Vous me ferez pourtant plaisir de m'envoyer la description du presbytère d'Énouville. Je ne crois pas que je chante jamais les presbytères de mes curés; je leur conseille de s'adresser à leurs grenouilles; mais je pourrais bien chanter une jolie église que je viens de bâtir, et un théâtre que j'achève. Je vous prie, mon cher ami, si vous m'envoyez ce presbytère, de me l'adresser à Versailles, chez M. de Chenevières², premier commis de la guerre, qui me le fera tenir avec sûreté.

On va reprendre encore *Oreste* à la Comédie-Française. Il est vrai que j'ai bien fortifié cette pièce, et qu'elle en avait besoin. Mais enfin j'aime à voir la nation redemander une tragédie grecque, sans amour, dans laquelle il n'y a point de partie carrée³ ni de roman.

Adieu; je vous embrasse. Pourriez-vous me dire quel est un monsieur P. T. N. G.⁴ à qui Corneille dédie sa *Médée*?

¹ Mise en vers français par P. Corneille.

² Sur Chenevières, voyez ma note, tome LVII, page 184. B.

³ Voyez ma note, page 534. B.

⁴ Personne encore n'a pu le découvrir. B.

3431. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

25 septembre.

Monsieur, j'ai reçu, par M. de Soltikof, les manuscrits que votre excellence a bien voulu m'envoyer; et les sieurs Cramer, libraires de Genève, qui vont imprimer les *OEuvres* et les *Commentaires de Pierre Corneille*, ont reçu la souscription dont sa majesté impériale daigne honorer cette entreprise. Ainsi chacun a reçu ce qui est à son usage : moi, des instructions; et les libraires, des secours.

Je vous remercie, monsieur, des uns et des autres, et je reconnais votre cœur bienfaisant et votre esprit éclairé dans ces deux genres de bienfaits.

J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire par la voie de Strasbourg, et j'adresse cette lettre par M. de Soltikof, qui ne manquera pas de vous la faire reindre. Ce sera, monsieur, une chose éternellement honorable pour la mémoire de Pierre Corneille et pour son héritière, que votre auguste impératrice ait protégé cette édition autant que le roi de France. Cette magnificence, égale des deux côtés, sera une raison de plus pour nous faire tous compatriotes. Pour moi, je me crois de votre pays, depuis que votre excellence veut bien entretenir avec moi un commerce de lettres. Vous savez que je me partage entre les deux Pierre qui ont tous deux le nom de grand; et si je donne à présent la préférence au *Cid* et à *Cinna*, je reviendrai bientôt à celui qui fonda les beaux-arts dans votre patrie.

J'avoue que les vers de Corneille sont un peu plus honores que la prose de votre Allemand¹, dont vous

¹ Voyez la lettre du 11 juin, n° 3337. B.

voulez bien me faire part; peut-être même est-il plus doux de relire le rôle de Cornélie que d'examiner avec votre profond savant si Jean Gutmanseths était médecin ou apothicaire, si son confrère Van Gad était effectivement Hollandais, comme ce mot *van* le fait présumer, ou s'il était né près de la Hollande. Je m'en rapporte à l'érudition du critique, et je le supplierai, en temps et lieu, de vouloir bien éclaircir à fond si c'était un crapaud ou une écrevisse qu'on trouva suspendu au plafond de la chambre de ce médecin, quand les strélitz l'assassinèrent.

Je ne doute pas que l'auteur de ces remarques intéressantes, et qui sont absolument nécessaires pour l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, ne soit lui-même un historien très agréable, car voilà précisément les détails dans lesquels entrait Quinte-Curce quand il écrivait l'*Histoire d'Alexandre*. Je soupçonne ce savant Allemand d'avoir été élevé par le chapelain Norberg, qui a écrit l'*Histoire de Charles XII* dans le goût de Tacite, et qui apprend à la dernière postérité qu'il y avait des bancs couverts de drap bleu au couronnement de Charles XII. La vérité est si belle, et les hommes d'état s'occupent si profondément de ces connaissances utiles, qu'il n'en faut épargner aucune au lecteur. A parler sérieusement, monsieur, j'attends de vous de véritables mémoires sur lesquels je puisse travailler. Je ne me consolerais point de n'avoir pas fait le voyage de Pétersbourg il y a quelques années. J'aurais plus appris de vous, dans quelques heures de conversation, que tous les compilateurs ne m'en apprendront jamais. Je prévois que je ne laisserai pas d'être un peu embarrassé. Les rédacteurs des mé-

moires qu'on m'a envoyés se contredisent plus d'une fois, et il est aussi difficile de les concilier que d'accorder des théologiens. Je ne sais si vous pensez comme moi; mais je m'imagine que le mieux sera d'éviter, autant qu'il sera possible, la discussion ennuyeuse de toutes les petites circonstances qui entrent dans les grands événements, surtout quand ces circonstances ne sont pas essentielles. Il me paraît que les Romains ne se sont pas souciés de faire aux Scaliger et aux Saumaise le plaisir de leur dire combien de centurions furent blessés aux batailles de Pharsale et de Philippes.

Notre boussole sur cette mer que vous me faites courir est, si je ne me trompe, la gloire de Pierre-le-Grand. Nous lui dressons une statue; mais cette statue ferait-elle un bel effet si elle portait dans une main une dissertation sur les annales de Novogorod, et dans l'autre un commentaire sur les habitants de Crasnoyark? Il en est de l'histoire comme des affaires, il faut sacrifier le petit au grand. J'attends tout, monsieur, de vos lumières et de votre bonté; vous m'avez engagé dans une grande passion, et vous ne vous en tiendrez pas à m'inspirer des desirs. Songez combien je suis fâché de ne pouvoir vous faire ma cour, et que je ne puis être consolé que par vos lettres et par vos ordres.

3432. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 septembre.

O mes anges! tout ce que j'ai prédit est arrivé. Au premier coup de fusil qui fut tiré, je dis : En voilà

pour sept ans ¹. Quand le petit Bussi alla à Londres ², j'osai écrire à M. le duc de Choiseul qu'on se moquait du monde, et que toutes ces idées de paix ne serviraient qu'à amuser le peuple. J'ai prédit la perte de Pondichéri, et enfin j'ai prédit que le *Droit du Seigneur* de M. Picardin réussirait. Mes divins anges, c'est parceque je ne suis plus dans mon pays que je suis prophète. Je vous prédis encore que tout ira de travers, et que nous serons dans la décadence encore quelques années, et décadence en tout genre; et j'en suis bien fâché.

On m'envoie des Gouju; je vous en fais part.

Je crois avec vous qu'il y a des moines fanatiques, et même des théologiens imbéciles; mais je maintiens que, dans le nombre prodigieux des théologiens fripons, il n'y en a jamais eu un seul qui ait demandé pardon à Dieu en mourant, à commencer par le pape Jean XII, et à finir par le jésuite Le Tellier et consorts. Il me paraît que Gouju écrit contre les théologiens fripons qui se confirment dans le crime en disant : La religion chrétienne est fausse; donc il n'y a point de Dieu. Gouju rendrait service au genre humain, s'il confondait les coquins qui font ce mauvais raisonnement.

Mais vraiment oui,

Dieu, qui savez punir, qu'Atide me hâisse ³!

est une assez jolie prière à Jésus-Christ; mais je ne

¹ Voltaire écrivait le 8 novembre 1756, à madame de Lutzelbourg : « Cette belle affaire n'est pas prête à finir. » Voyez tome LVII, page 170. B.

² Bussy; voyez ma note, page 478. B.

³ Voyez, tome IV, les variantes de *Zulime*, acte III, scène 5. B.

me souviens plus des vers qui précèdent ; je les chercherai quand je retournerai aux Délices.

Je travaille sur Pierre, je commente, je suis lourd. C'est une terrible entreprise de commenter trente-deux pièces¹, dont vingt-deux ne sont pas supportables, et ne méritent pas d'être lues.

Les estampes étaient commencées. Les Cramer les veulent. Je ne me mêlerai que de commenter, et d'avoir raison si je peux. Dieu me garde seulement de permettre qu'ils donnent une annonce avant qu'on puisse imprimer ! Je veux qu'on ne promette rien au public, et qu'on lui donne beaucoup à-la-fois. Mes anges, j'ai le cœur serré du triste état où je vois la France ; je ne ferai jamais de tragédie si plate que notre situation : je me console comme je peux. Qu'importe un Picardet ou Rigardet ? Il faut que je rie, pour me distraire du chagrin que me donnent les sottises de ma patrie. Je vous aime, mes divins anges ; et c'est là ma plus chère consolation. Je baise le bout de vos ailes.

N. B. Qu'importe que M. le duc de Choiseul ait la marine ou la politique ? Melin de Saint-Gelais², auteur du *Droit du Seigneur*, ne peut-il pas dédier sa pièce à qui il veut ?

3433. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Au château de Ferney, 30 septembre.

Vous écrivez de votre main, madame, et je ne puis en faire autant. Comment n'avez-vous pas un

¹ Voyez ma note, page 592. B.

² Voyez une de mes notes, tome VII, page 215. B.

petit secrétaire, pas plus gros que rien, qui vous amuserait, et qui me donnerait souvent de vos nouvelles? Il ne faut se refuser aucune des petites consolations qui peuvent rendre la vie plus douce à notre âge.

Vous ne me mandez point si vous aviez votre amie¹ avec vous. Elle aura dû être bien effrayée du sacrement dont vous me parlez. Je vous crois de la pâte du cardinal de Fleury, et de celle de Fontenelle. Nous avons à Genève une femme de cent trois ans², qui est de la meilleure compagnie du monde, et le conseil de toute sa famille. Voilà de jolis exemples à suivre. Je vous y exhorte avec le plus grand empressement.

Je vous remercie de tout mon cœur, madame, du portrait de madame de Pompadour, que vous voulez bien m'envoyer. Je lui ai les plus grandes obligations depuis quelque temps; elle a fait des choses charmantes pour mademoiselle Corneille.

Je ne suis point actuellement aux Délices. Figurez-vous que M. le duc de Villars occupe cette petite maisonnette avec tout son train. Je la lui ai prêtée pour être plus à portée du docteur Tronchin, qui donne une santé vigoureuse à tout le monde, excepté à moi.

M. le duc de Bouillon ne vous écrit-il pas quelquefois? Il a fait des vers pour moi, mais je le lui ai bien rendu.

Recevez-vous des nouvelles de M. le prince de Beaufremont? Je voudrais bien le rencontrer quelquefois chez vous. Il me paraît d'une singularité beaucoup plus aimable que celle de monsieur son père. Mais, madame, avec une détestable santé, et plus

¹ Madame de Brounath. B. — ² Madame Lullin. R.

d'affaires qu'un commis de ministre, il faut que je renonce pour deux ans au moins à vous faire ma cour. Et si je ne vous vois pas dans trois ans, ce sera dans quatre; je ne veux pour rien au monde renoncer à cette espérance. J'ai actuellement chez moi le plus grand chimiste de France, qui sans doute me rajeunira; c'est M. le comte de Lauraguais: c'est un jeune homme qui a tous les talents et toutes les singularités possibles, avec plus d'esprit et de connaissances qu'aucun homme de sa sorte. Adieu, madame; plus je vois de gens aimables, plus je vous regrette. Mille tendres respects.

3434. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Septembre 1.

Je vous jure, mon cher Cicéron, que le chanoine de Reims² a très mal vu. Les princes du sang se sont mis en possession de venir prendre la première place sur les bancs du théâtre, quand il y avait des bancs, et il fallait bien qu'on se levât pour leur faire place; mais assurément Corneille ne venait pas déranger tout un banc, et faire sortir la personne qui occupait la première place sur ce banc. S'il arrivait tard, il était debout; s'il arrivait de bonne heure, il était assis. Il se peut faire qu'ayant paru à la représentation de quelqu'une de ses bonnes pièces, on se soit levé pour le regarder; qu'on lui ait battu des mains. Hélas! à qui cela n'arrive-t-il pas? Mais qu'il ait eu

¹ Je laisse cette lettre à la place où l'ont mise mes prédécesseurs; mais elle est peut-être antérieure au n° 3425 et même au 3419. B.

² Je ne sais quel est ce chanoine de Reims. B.

des distinctions réelles, qu'on lui ait rendu des honneurs marqués, que ces honneurs aient passé en usage pour lui, c'est ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni même possible, attendu la tournure de nos esprits français. Croyez-moi, le pauvre homme était négligé comme tout grand homme doit l'être parmi nous. Il n'avait nulle considération, on se moquait de lui; il allait à pied, il arrivait crotté de chez son libraire à la Comédie; on siffla ses douze dernières pièces; à peine trouva-t-il des comédiens qui daignassent les jouer. Oubliez-vous que j'ai été élevé dans la cour du Palais par des personnes qui avaient vu long-temps Corneille? Ce qu'on nous dit dans notre enfance nous fait une impression durable, et j'étais destiné à ne rien oublier de ce qu'on me disait des pauvres poètes mes confrères. Mon père avait bu avec Corneille: il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu, et l'homme qui avait la conversation la plus basse. L'histoire du lutin est fort connue, et malheureusement son lutin l'a totalement abandonné dans plus de vingt pièces de théâtre. Cependant on veut des commentaires sur ces ouvrages qui ne devraient jamais avoir vu le jour: à la bonne heure, on aura des commentaires; je ne plains pas mes peines.

Tout ce que je demande à l'académie, mon cher maître, c'est qu'elle daigne lire mes observations aux assemblées, quand elle n'aura point d'occupations plus pressantes. Je profiterai de ses critiques. Il est important qu'on sache que j'ai eu l'honneur de la consulter, et que j'ai souvent profité de ses avis. C'est

là ce qui donnera à mon ouvrage un poids et une autorité qu'il n'aurait jamais, si je ne m'en rapportais qu'à mes faibles lumières. Je n'aurais jamais entrepris un ouvrage si épineux, si je n'avais compté sur les instructions de mes confrères.

Venons à ma lettre du 20 auguste ; elle était pour vous seul ; je la dictai fort vite : mais si vous trouvez qu'elle puisse être de quelque utilité, et qu'elle soit capable de disposer les esprits en faveur de mon entreprise, je vous prie de la donner à frère Thieriot. J'ai peur qu'il n'y ait quelques fautes de langage. On pardonne les négligences, mais non pas les solécismes ; et il s'en glisse toujours quelques uns quand on dicte rapidement. Je me mets entre vos mains à la suite de Pierre, et je recommande l'un et l'autre à vos bons offices, à vos lumières, et à vos bontés.

Adieu, mon cher maître ; votre vieillesse est bien respectable ; plutôt à Dieu que la mienne en approchât ! Vous écrivez comme à trente ans. Je sens combien je dois vous estimer et vous aimer.

Le président de Ruffey, qui est chez moi, vous fait ses compliments.

FIN DU TOME IX

DE LA CORRESPONDANCE.

TABLE

DES PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES
DU NEUVIÈME VOLUME

DE LA CORRESPONDANCE.

- ALBERGATI CAPACELLI (le marquis). Lettres 3097, 3203, 3312, 3362.
- ALGAROTTI (le comte). Lettres 3103, 3179.
- ANONYMES. Lettres 3110, 3143, 3379.
- ARGENTAL (le comte d'). Lettres 3094, 3099, 3105, 3117, 3121, 3123, 3125, 3129, 3134, 3150, 3152, 3155, 3156, 3161, 3164, 3175, 3180, 3186, 3191, 3193, 3195, 3200, 3206, 3209, 3215, 3237, 3239, 3245, 3251, 3253, 3256, 3260, 3273, 3284, 3288, 3290, 3299, 3303, 3311, 3314, 3315, 3322, 3330, 3331, 3340, 3346, 3348, 3352, 3354, 3360, 3363, 3370, 3377, 3384, 3388, 3391, 3402, 3407, 3408, 3411, 3413, 3417, 3424, 3432.
- ARGENTAL (la comtesse d'). Lettres 3108, 3127, 3137, 3140, 3145, 3166, 3176, 3224.
- ARNOULT. Lettres 3332, 3334, 3339, 3359.
- AUBREY (l'abbé). Lettre 3341.
- BAGIU. Lettre 3221.
- BASSEWITZ (la comtesse de). Lettre 3234.
- BASTIDE (de). Lettre 3157.
- BERTRAND. Lettres 3208, 3324.
- BETTINELLI (Le P.) Lettre 3287.
- BIELFELD (le baron de). Lettre 3345.
- BORDEN. Lettre 3098.
- BOUILLON (le duc de). Lettre 3381.
- BRENLES (de). Lettre 3192.
- CAPPERONNIER. Lettre 3369.
- CHAMFFLOUR (de). Lettres 3285, 3378.
- CHARLES-THÉODORE, électeur palatin. Lettres 3255, 3301, 3336.
- CHAUVELIN (le marquis de). Lettres 3128, 3232.
- CMOISEUL (le duc de). Lettre 3368.
- CIDEVILLE (de). Lettres 3113, 3213, 3279, 3321, 3430.
- CLAIRON (mademoiselle). Lettres 3107, 3118, 3135, 3138, 3366, 3406.

CLOS. Lettre 3106.

COLIN. Lettres 3111, 3163, 3207, 3254, 3291, 3300, 3361, 3404.

CORNILLE (J.-F.). Lettre 3204.

CORNILLE (mademoiselle). Lettre 3173.

DALEMEERT. Lettres 3131, 3167, 3217, 3252, 3267, 3270, 3274, 3304, 3316, 3350, 3410, 3421.

DAMILAVILLE. Lettres 3096, 3100, 3133, 3169, 3182, 3201, 3216, 3218, 3220, 3228, 3248, 3250, 3261, 3266, 3269, 3276, 3280, 3293, 3298, 3305, 3317, 3323, 3329, 3342, 3344, 3374, 3390, 3400, 3412.

D'ARGENCE DE DIRAC (le marquis). Lettres 3177, 3231, 3265.

DEILLE (l'abbé). Lettre 3343.

DEODATI DE TOVAZZI. Lettre 3236.

D'ÉPINAY (madame). Lettres 3109, 3146, 3205, 3263, 3264, 3289, 3327, 3385, 3401.

DES HAUTERAIES. Lettre 3197.

DEVAUX. Lettre 3171.

DE VOSGE. Lettres 3357, 3358, 3397.

DIDROT. Lettre 3202.

DUCLOS. Lettres 3142, 3296, 3313, 3367, 3389, 3396, 3409, 3418, 3427.

DU DEFFAND (la marquise). Lettres 3102, 3136, 3148, 3187, 3199, 3226, 3271, 3376, 3395, 3422.

DU MOLAND. Lettre 3225.

DUPONT. Lettres 3189, 3259.

DUVERGER DE SAINT-ÉTIENNE. Lettre 3210.

FONTAINE (madame de). Lettres 3124, 3243, 3268, 3326, 3338.

GOLDONI. Lettre 3122.

HELVÉTIUS. Lettres 3151, 3190, 3211, 3230, 3319, 3375.

HÉNAULT (le président). Lettre 3351.

HÉRON. Lettre 3188.

KEYSERLING (le comte de). Lettre 3320.

LA FARGUE (de). Lettre 3394.

LA MARCHE (de). Lettre 3229.

LA PLACE (de). Lettre 3347.

LA POPELINIÈRE (de). Lettre 3257.

LA PORTE (l'abbé de). Lettre 3244.

LA VALLIÈRE (le duc de). Lettre 3308.

LE BRUN. Lettres 3159, 3172, 3185, 3212, 3240, 3241, 3246, 3249, 3258, 3262, 3281, 3292, 3302, 3328, 3353, 3365, 3399.

LEBAIN. Lettres 3119, **3147**, 3194, 3214, 3278, 3387.

- LÉVESQUE DE BURIGNY. Lettres 3383, 3416.
 LUTZELBOURG (la comtesse de). Lettres 3223, 3272, 3433.
 LYTTTELTON (le lord). Lettre 3104.
 MAIRAN (de). Lettre 3392.
 MARMONTEL. Lettres 3238, 3277, 3415.
 MONTMARTEL (de). Lettre 3373.
 NOVERRE. Lettre 3126.
 OLIVET (l'abbé d'). Lettres 3235, 3275, 3297, 3309, 3349, 3371,
 3380, 3393, 3398, 3419, 3425, 3426, 3434.
 PALISSOT. Lettres 3120, 3130.
 PERNETTI (l'abbé). Lettre 3429.
 PRAULT. Lettre 3174.
 ROUSSEAU (P.). Lettre 3423.
 RUFFEY (le président de). Lettres 3283, 3335.
 SAINT-LAMBERT (de). Lettre 3160.
 SAURIN. Lettre 3247.
 SCHOWALOW (le comte de). Lettres 3112, 3144, 3158, 3165, 3181,
 3196, 3219, 3266, 3325, 3333, 3337, 3355, 3405, 3428, 3431.
 SENAC, père. Lettre 3183.
 SENAC DE MEILHAN. Lettre 3382.
 THIERRIOT. Lettres 3101, 3116, 3132, 3141, 3149, 3170, 3184, 3198,
 3222, 3227, 3233, 3242, 3307, 3366, 3420.
 TRESSAN (le comte de). Lettres 3115, 3162.
 TRUBLET (l'abbé). Lettre 3310.
 UZÈS (le duc d'). Lettre 3168.
 VARENNES (de). Lettre 3306.
 VERNES. Lettre 3403.

*Personnages qui, dans ce volume, ont adressé des lettres
à Voltaire.*

- ALBERGATI CAPACELLI. Lettre 3356.
 CHARLES-THÉODORE, électeur palatin. Lettres 3282, 3372.
 DALEMBERT. Lettres 3095, 3114, 3139, 3214, 3364, 3414.
 DIDEROT. Lettre 3178.
 FRÉDÉRIC II, roi de Prusse. Lettre 3153.
 LA VALLIÈRE (le duc de). Lettre 3295.
 LYTTTELTON (lord de). Lettre 3154.
 TRUBLET (l'abbé). Lettre 3318.

FIN DE LA TABLE.